

COUTUMES et TRADITIONS des FORCES ARMÉES CANADIENNES

E.C. Russell

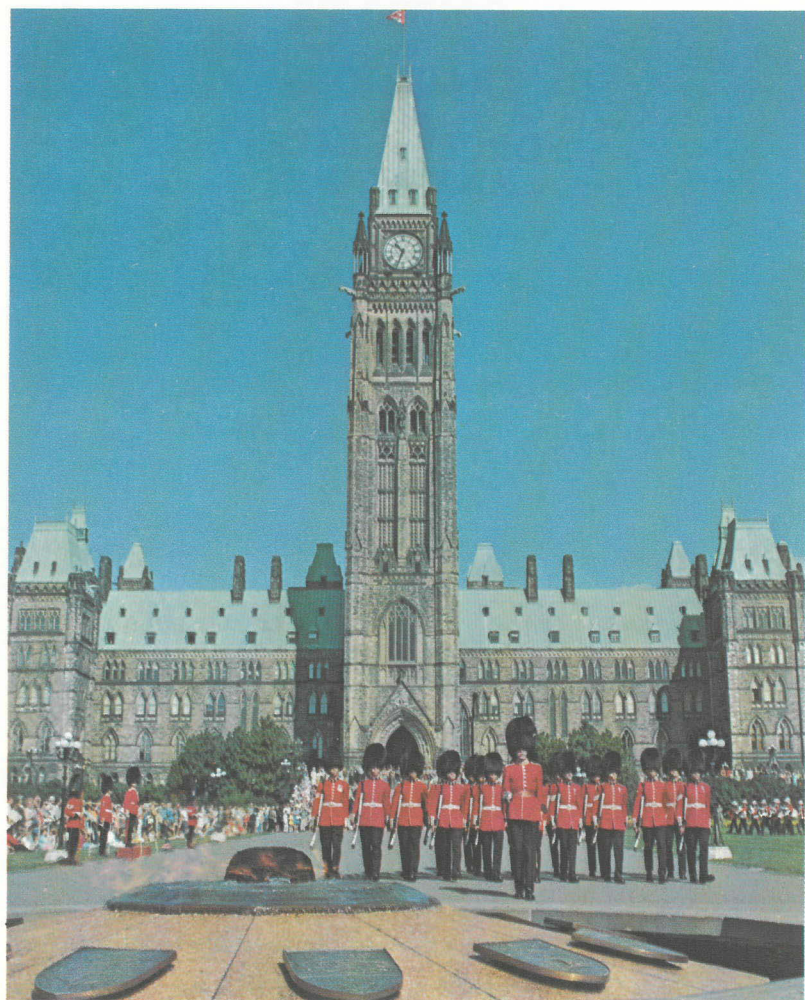


Éditions du Pélican

A-JC-007-000/JD-000

Diffusion: Éditions du Pélican, c.p. 1182
Québec, Qué. Canada G1K 7C3
(418) 692-0330

**COUTUMES
et
TRADITIONS
des
FORCES ARMÉES
CANADIENNES**



COUTUMES et TRADITIONS des FORCES ARMÉES CANADIENNES

**par
E.C. Russell**

*Traduction de
Jacques Gouin*

**Édité par les Éditions du Pélican
conjointement avec
le ministère de la Défense nationale
et le Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada.**



Éditions du Pélican

Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Canada
et
Bibliothèque nationale du Québec
troisième trimestre de 1980.

ISBN 2 89011 001 X

© Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1980,
no de catalogue du gouvernement du Canada
D2-62/1980F.

Cette tendance moderne à mépriser la tradition, à ne plus en tenir compte et à l'immoler sur l'autel de la commodité administrative, est une manie à laquelle devront résister les hommes sages dans tous les secteurs de la vie, mais plus spécialement dans notre vie militaire.

Maréchal lord Wavell, *Allocution aux officiers du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada*, Montréal, 1949.

Le lecteur trouvera dans deux cahiers insérés entre les pages 64/65 et 192/193, trente-quatre photographies intéressantes reproduites en quadrichromie.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Avant-Propos	13
Préface de l'auteur	15
 INTRODUCTION	 19
<i>Chapitre I.</i> LE SALUT	25
<i>Chapitre II.</i> LE MESS	37
<i>Chapitre III.</i> LE DÎNER DANS LE MESS	45
<i>Chapitre IV.</i> D'AUTRES COUTUMES DE MESS	59
<i>Chapitre V.</i> TERMES ET EXPRESSIONS	71
<i>Chapitre VI.</i> OBSERVATION DU DEUIL	109
<i>Chapitre VII.</i> AUTRES COUTUMES MILITAIRES	119
— Jour maigre	156
— Coup de sifflet du maître d'équipage	141
— Changement de la garde	134
— Brevet	121
— Passer l'équateur	162
— Embarquement	149
— Feu de joie	151
— Défilé d'avions	145
— Clefs de la ville	135
— Lever	159
— Quartier libre	167
— Équipage à la bande	150
— Du monde sur le bord	147
— Mariage	159

— Jour de l'An	154
— Serment d'allégeance	177
— Promenade	166
— Réveil	169
— Tradition du fusil	180
— Rondes	174
— «Elle» et «Sa»	148
— Cloche du navire	139
— Boire un coup	119
— Sous-mariniens	179
— Cérémonie du crépuscule	127
— DMCV (Dieu merci, c'est vendredi)	146
— Calot	126
— Pleureurs	166
<i>Chapitre VIII.</i> LES MASCOTTES	183
<i>Chapitre IX.</i> LANCEMENT ET MISE EN SERVICE DES NAVIRES DE GUERRE CANADIENS	193
<i>Chapitre X.</i> QUELQUES MARQUES DISTINCTIVES . .	205
<i>Chapitre XI.</i> MUSIQUE ET COUPLETS	215
<i>Chapitre XII.</i> DRAPEAUX ET COULEURS	233
APPENDICE: CALENDRIER DES ANNIVERSAIRES OBSERVÉS PAR LES FORCES CANADIENNES	265
INDEX	291

AVANT-PROPOS

Parmi les autres nations, le Canada fait figure de jeune pays. D'un point de vue relatif donc, ses forces armées en sont encore à leurs débuts. Et pourtant, en un peu plus d'un siècle depuis la Confédération, en temps de guerre comme en temps de paix, les Forces canadiennes ont gagné le respect du monde entier. Les Canadiens, qu'on appelle souvent «les pacifiques» et qui se font rarement entendre en recourant à une exubérance excessive, en sont venus à estimer leurs Forces armées, voire à éprouver de l'affection pour elles. En bref, les Forces canadiennes étaient là, prêtes à intervenir, quand on a eu besoin d'elles. Peu importe la tâche à accomplir ou l'ampleur du sacrifice demandé, les Forces canadiennes s'en sont toujours acquittées avec un esprit et un sens professionnel inégalés.

Dans les pages de cet ouvrage, qui n'est pas un livre d'histoire, l'auteur a montré l'essence des croyances, des idées et des attitudes militaires, il y a ajouté des scènes empruntées à l'histoire des hommes, et il a fondu le tout en un tableau aux couleurs riches et vives, intitulé *Coutumes et traditions des Forces canadiennes*. Cet ouvrage constitue donc un jalon important dans l'histoire des Forces armées de notre pays.

De nombreux livres ont décrit et interprété l'histoire de la Marine royale du Canada, de l'Armée canadienne et de l'Aviation royale du Canada. Il est encore trop tôt pour essayer d'écrire une histoire des Forces canadiennes, unifiées il y a à peine dix ans. Mais cet ouvrage arrive à temps. Pour la première fois, quelqu'un rassemble et décrit les coutumes et les traditions observées actuellement dans

les Forces canadiennes et il souligne le rôle important que jouent ces coutumes et traditions pour préserver le moral élevé et ce qu'on pourrait appeler «l'esprit militaire» de nos forces armées. Je suis convaincu que cet ouvrage contribuera vraiment à susciter de meilleurs rapports entre nos marins, nos soldats, nos aviateurs et les citoyens de ce merveilleux pays.

L'amiral R.H. Falls,
Chef de l'état-major de la
Défense

Quartier général de la Défense nationale
Ottawa (Ontario)
le 4 décembre, 1979.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le 1^{er} février 1968, les trois anciennes armes qui, pendant quatre ans, avaient franchi diverses étapes de leur intégration, devinrent une seule arme unifiée, appelée les Forces armées canadiennes (plus souvent appelées simplement les Forces canadiennes). Du jour au lendemain, les entités juridiques connues sous les noms de Marine royale canadienne, Armée canadienne et Aviation royale canadienne, cessèrent d'exister en faveur de la nouvelle arme unique. Pendant les quelque dix ans écoulés depuis cette date, nombre des problèmes que posait l'unification de nos trois anciennes armes ont été résolus, de sorte que cette nouvelle entité fonctionne avec de plus en plus de souplesse et d'efficacité.

Cependant, en procédant à une réorganisation aussi draconienne d'un système plusieurs fois séculaire qui nous avait si bien servi dans le passé, l'état-major de la Défense a reconnu qu'il y avait danger de créer un vide dans le royaume des anciennes armes, — coutumes et traditions, — à moins que des mesures positives ne soient prises pour informer les officiers, les hommes et les femmes de la signification et de la valeur de cet aspect de leur héritage. Ce livre est le résultat de l'une de ces mesures.

Au départ, il m'apparut nettement qu'en traitant d'un sujet aussi vaste soit un outil essentiel à la discussion des origines des coutumes et traditions, il ne fallait pas que je tente de faire l'histoire des Forces canadiennes ou des unités qui les composent. Ce travail allait essentiellement consister à parler des coutumes et des traditions telles qu'elles existent et telles qu'elles sont observées aujourd'hui. Il

fut décidé également que certaines rubriques, comme les différents uniformes et les écussons d'unités, bien que se rattachant au sujet de la présente étude, se prêtent à de trop longs développements pour cadrer dans ce volume, de sorte que le lecteur désireux de se documenter là-dessus trouvera des références dans les notes en bas de page.

Quant à la documentation, j'ai cru que le lecteur ordinaire pouvait facilement ne pas tenir compte des notes en bas de page, mais que l'étudiant sérieux pourrait bénéficier de citations intégrales, ici et là dispersées dans ce volume, identifiées par des notes placées, par commodité, non loin du sujet à l'étude.

La plupart des ouvrages de ce genre ont toujours été conçus, dans le passé, à l'intention des officiers. Nous espérons que celui-ci intéressera les militaires de tous grades et le public en général.

Au cours de mes recherches et de la rédaction de cet ouvrage, j'ai bénéficié d'une aide incomparable. Dans leur sagesse, les officiers supérieurs du Quartier général de la Défense nationale ont fait en sorte, à mon grand avantage, que je sois attaché à la Direction du Cérémonial dont le directeur, le lieutenant-colonel N.A. Buckingham (retraité), et le personnel m'ont généreusement prodigué leur connaissance de mon sujet et mis à ma disposition leurs commis et sténos d'une façon vraiment enjouée et coopérative.

Les recherches nécessaires à cette étude auraient été doublement difficiles si je n'avais obtenu la collaboration la plus entière du personnel de la Bibliothèque du ministère de la Défense nationale et de la Direction du service historique.

Outre les livres et autres documents d'archives, une source très importante, à vrai dire indispensable, de documentation de première main est constituée des connaissances et souvenirs des militaires eux-mêmes, tant en activité de service qu'à la retraite. Je suis vivement reconnaissant envers les centaines de personnes, dont les grades s'échelonnent d'officier général à caporal, que j'ai interviewées dans les établissements, unités et navires, et envers ceux qui ont pris le temps et se sont donné le mal de répondre de façon aussi détaillée à mes nombreuses demandes écrites de renseignements.

Je suis également obligé envers ces personnes patientes et intéressées à mon sujet qui ont aimablement lu mon manuscrit à diverses étapes de sa rédaction et qui m'ont ainsi fait éviter de nombreuses défaillances et erreurs: le lieutenant-colonel N.A. Buckingham (retraité); M. P.A.C. Chaplin; le contre-amiral J.A. Fulton; le colonel Strome Galloway; le major-général G.A. MacKenzie; le

lieutenant-général H. McLachlan; le capitaine (M) J. W. Russell; et le lieutenant-commander N. J. Russell (retraité). Cependant, afin de protéger mes critiques, je dois avouer que toutes erreurs de fait, conclusions tirées et opinions exprimées relèvent de ma seule responsabilité.

E.C. Russell
QGDN Ottawa
1^{er} juin 1977.

INTRODUCTION

Les coutumes et traditions font partie intégrante de notre vie quotidienne, tant civile que militaire. Ce sont des aspects très concrets de la vie, et pourtant ce sont des termes plutôt nébuleux. Il est difficile de définir avec quelque précision ce que sont les coutumes et traditions; il est plus facile de dire ce qu'elles ne sont pas que ce qu'elles sont en réalité.

On peut dire d'une coutume que c'est une pratique ou observance depuis longtemps établie, considérée comme une règle non écrite et dont la réalité et l'usage persistant dépendent du consentement séculaire d'une collectivité. De nombreux aspects de notre existence sociale sont régis ou réglementés par la coutume.

La tradition n'est pas tant une pratique qu'un processus de transmission d'une génération à une autre de connaissance, croyances, sentiments, façons de penser, mœurs ou codes de conduite, bref une philosophie de la vie ou même une foi, sans instructions écrites. La tradition recourt au symbolisme, comme il se doit, car les êtres humains, à l'exception des plus évolués, ont du mal à exprimer des idées spirituelles et abstraites en peu de mots. L'homme a constaté que des sentiments et convictions ancrés depuis longtemps dans le cœur et l'esprit se transmettent de l'un à l'autre beaucoup plus efficacement au moyen d'un geste ou d'une parole symbolique depuis longtemps compris et accepté. De quelle meilleure façon peut-on exprimer l'amour de sa patrie, le respect de ses lois et institutions, la considération que l'on a pour ses concitoyens et la vénération de son héritage que par la posture et l'attitude que l'on prend lorsque le drapeau national est hissé ou amené?

Mais il faut également se rappeler que les coutumes et traditions ne sont pas sacro-saintes pour toujours. Comme les mots d'une langue, ce sont des choses vivantes: elles naissent et meurent. Car elles reflètent des conditions sociales et des valeurs morales. Elles illustrent des innovations politiques et des progrès technologiques. Elles changent. Comme le disait le philosophe Alfred Whitehead, les sociétés qui ne peuvent associer une révérence pour leur symbolisme à la liberté de le réviser peuvent en définitive tomber en décadence. Il est essentiel de renoncer discrètement à un sentiment usé, et il en sera ainsi, car, essentiellement les coutumes et traditions vivent par consentement unanime.

Le rythme rapide du changement dans la société moderne a entraîné, de toute nécessité, la disparition d'innombrables petites coutumes en moins d'une génération. Ainsi, il y a quelques années seulement, on ne voyait jamais un officier en costume civil sans chapeau. Comment aurait-il pu, autrement, saluer ou rendre un salut sans lever son chapeau? Mais le métier de chapelier, comme celui de modiste, est disparu dans une large mesure. On ne l'aurait pas vu non plus en uniforme, les bras chargés de sacs débordants d'articles d'épicerie. Mais avec l'avènement du supermarché, de la disparition graduelle de la livraison des marchandises, et l'afflux massif des épouses sur le marché du travail, il ne reste pratiquement aucune solution de rechange. De même, il fut un temps, pas très éloigné de nous, où l'on n'aurait guère vu des officiers se rendre à bicyclette à leur caserne ou chantier naval, mais les pénuries d'essence et de moyens de transport du temps de guerre changèrent bientôt la situation.

Certains changements dans les coutumes des Forces canadiennes ont été le résultat de l'unification législative des trois armes. Pour nombre de gens, il paraît étrange de voir des officiers de marine et matelots arborer une moustache, contrairement à la vieille coutume des marines royales, mais tout à fait conforme à la tradition de l'Armée et de l'Aviation. Pourtant, le salut de la main, tenu en haute estime depuis longtemps dans la Marine, avec le dos visible, est maintenant de rigueur dans les forces terrestres et aériennes.

Sur un ton plus sérieux, on se rappelle l'histoire de la mutinerie à bord du HMS *Bounty* en 1789, les cours martiales qui s'ensuivirent et la scène angoissante du jeune aspirant qui apprit le sort affreux qui l'attendait en apercevant sur la table son poignard pointant vers lui. Jusqu'à l'unification des trois armes en 1968, un règlement de la Marine royale canadienne se lisait ainsi:

«Si l'accusé est un officier et qu'il a été trouvé coupable, l'Officier de la Cour, avant la ré-ouverture de celle-ci, aura tourné l'épée de l'Accusé vers lui (1).»

Une autre coutume, disparue depuis peu, consistait à vendre à l'encan les biens d'un simple soldat décédé, alors que ses camarades d'armes versaient des prix de beaucoup supérieurs à la valeur réelle des biens vendus. C'était là une façon d'atténuer les difficultés financières de la veuve et des orphelins en attendant le versement de la pension militaire.

Les gens sont peut-être plus honnêtes aujourd'hui. De toute façon, l'estran coloré, appelé *Rogue's Yarn* (fil de coquin) qu'on insérait autrefois dans les cordages navals pour empêcher le vol et le recel, est maintenant disparu, tout comme la marque de l'État, appelée *Broad Arrow* (large flèche) qui identifiait les magasins de Sa Majesté depuis l'époque d'Henri VIII jusqu'à 1949 au Canada, c'est-à-dire depuis près de quatre siècles (2).

Parfois, certains mots décrivant une coutume persistent dans la langue, longtemps après que la coutume elle-même est disparue, comme par exemple les mots «drummed out» (dégrader au son du tambour). L'une des dernières fois où un soldat a subi un procès, a été trouvé coupable et expulsé («drummed out») de son régiment au son de *The Rogue's March* et a souffert l'indignité de se faire bouter hors de la barrière de la caserne par le plus jeune tambour remonte à 1867 (3).

De même, bien que le terme «cashiering» (casser, réformer ou limoger un officier) soit encore assez bien connu, cette forme ignominieuse de renvoi d'un officier a rarement été employée ces dernières années. Un cas intéressant d'une sentence de ce genre infligée à un officier est celui d'un officier du 64th Regiment of Foot qui fut trouvé coupable d'ivresse alors qu'il était responsable de la garde de prisonniers de guerre dans l'île Melville, dans le bras nord-ouest du port de Halifax en 1813 (4)*.

Puis il y a ces coutumes qui naissent d'une façon plus ou moins frivole, s'enracinent fermement avec le temps, pour ensuite s'estomper discrètement. Un exemple de cela est celui du bouton supérieur du veston de l'uniforme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le Corps d'aviation royal canadien, le fait de laisser son

Note du traducteur: Tous les termes et expressions utilisés dans les Forces canadiennes étant les mêmes que ceux qu'utilisent les Forces britanniques, donc n'ayant pas d'équivalents en français, nous avons cru opportun de les citer en anglais dans le texte et de les faire suivre par une traduction française entre parenthèse.

bouton supérieur déboutonné était la marque d'un pilote de chasse. À bord d'une corvette ou d'une frégate de la Marine royale canadienne portant de six à sept lieutenants, y compris le capitaine, le bouton du haut du veston court d'un officier naval identifiait celui-ci comme étant le «N° 1», soit le premier lieutenant, c'est-à-dire l'officier exécutif ou le commandant en second. Cette coutume très répandue de l'atmosphère peu guindée de la guerre, le bouton du haut déboutonné, n'a pu survivre au «bon ordre et à la discipline» du temps de paix.

Sur un tout autre plan, il est malheureux que dans l'esprit de ceux de l'extérieur des Forces canadiennes il fait confusion en matière de traditions militaires. De temps à autre, on fustige «l'esprit militaire», on accuse les militaires d'étroitesse d'esprit, de traditionalisme inflexible, d'envisager les problèmes de défense aujourd'hui en fonction de la manière dont la dernière guerre a été livrée. De telles critiques confondent et mêlent deux secteurs tout à fait distincts de pensée et d'effort.

Nulle personne sensée ne voudrait souscrire à des concepts stratégiques, à une pensée tactique ou à des procédures opérationnelles qui n'ont pas leur place à notre époque. Mais il ne faut pas confondre cela avec l'appréciation militaire traditionnelle de la valeur solide de ces qualités que nous appelons patriotisme, dévouement, loyauté, courage et la fierté qui en découle envers son unité et les Forces armées (5). Voici comment un éminent historien naval a exprimé cette pensée avec beaucoup d'à-propos:

«On pourrait comparer les avions, les torpilles, les bombes et les mines de la Marine aux champignons qui ont poussé dans la prairie de sa longue histoire; mais la Tradition, — ce qu'on en attend et ce qu'elle attend d'elle-même, — est un chêne en pleine maturité, bien qu'encore dans sa prime jeunesse, toujours planté solidement au milieu du champ (6).»

Dans le passé, les Canadiens ont appris à leur grand chagrin que, parfois, un peuple doit se lever et combattre pour les principes qu'il chérit. Les caractéristiques essentielles à une force militaire chargée de la défense d'un peuple sont les normes d'instruction, les niveaux de discipline et la qualité du leadership qui, ensemble, constituent la compétence professionnelle. L'objectif est donc de préparer le marin, le soldat et l'aviateur à faire face, avec confiance et enthousiasme, aux contraintes et exigences de la guerre moderne. Mais il est un autre élément de ce mélange qui produit le combattant de premier ordre. C'est le moral. Comme l'a dit le maréchal Mont-

gomery, le moral du soldat est l'élément le plus important dans la guerre.

Les militaires, à vrai dire, agissent selon un rythme différent de celui des autres classes de la société. Pour réussir au combat, ils doivent avoir le courage et la résistance mentale et physique essentiels à l'endurance. Leur entraînement doit leur assurer les connaissances nécessaires et la confiance en leurs armes. Ils doivent croire en leurs chefs, avoir confiance en leurs camarades et savoir pourquoi ils combattent. Leur discipline doit être telle qu'ils peuvent obéir aux ordres implicitement, dans les conditions les plus difficiles, et effectivement y obéiront, pourtant avec imagination et ingéniosité, et au besoin avec indépendance d'esprit. Quelque complexe que soit le véhicule ou l'arme, c'est le bien-être spirituel et la compétence professionnelle du combattant lui-même qui constituent la force décisive dans la bataille.

L'histoire de nos forces armées confirme incontestablement que les coutumes et traditions contribuent fortement à l'élévation du moral et au dévouement à une cause commune en favorisant cette fierté envers le service et envers eux-mêmes qui a si souvent poussé les Canadiens à persister dans l'adversité et à atteindre la victoire.

Références

1. Naval Order 112.05/3 (31) (1958).
2. Rivers-Macpherson, colonel E.R., «La large flèche», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 10, n° 1, 1956, pp. Voir aussi *The Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, n° 6, déc. 1922, et vol. 9, 1930, p. 175.
3. Mackenzie-Rogan, J., *Fifty Years of Army Music*, Londres, Methuen, 1926, pp. 9-11. Cependant, *The Rogue's March* a été seriné dans les oreilles des prisonniers jusqu'à une époque relativement moderne. Dans les lignes canadiennes près de Rimini, en Italie, en 1944, plusieurs soldats furent jugés sommairement pour désertion face à l'ennemi, trouvés coupables et condamnés aux travaux forcés. Dans le carré traditionnel formé par le bataillon, le sergent-major régimentaire, armé d'un couteau, coupa publiquement les insignes régimentaires de chaque condamné, et la musique entonna l'air infâme au moment où les coupables défilèrent pour aller expier leur crime en Afrique du Nord. (Interview de l'auteur avec le colonel Strome Galloway, Ottawa, le 30 novembre 1976). De même, aux casernes Hamilton Gault d'Edmonton, au début des années 60, un soldat fut jugé sommairement pour vol et, dans un carré formé par ses camarades d'armes, on lui enlève ses insignes régimentaires et on l'escorta jusqu'à la barrière où il fut pris en main par la police civile. (Interview de l'auteur avec le capitaine J.W. Miles et le major D.J. Campbell, Casernes Currie, Calgary, le 17 novembre 1976).
4. Logan, H.M., «Some Courts Martial of the Past», *Canadian Defence Journal*, vol. 5, 1927-1928, p. 72.
5. Gellner, John, *Canadian Defence Quarterly*, vol. 5, n° 2, hiver 1975, pp. 5-6 et 40. Voir aussi Kaulback, lieutenant-colonel R.J.A., «The Regiment», *Journal of the Royal United Service Institution*, vol. 91, 1945, pp. 259-260.
6. Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, p. 612.

CHAPITRE I

LE SALUT

Le salut est aussi ancien que l'histoire elle-même, car il est essentiellement à la fois une salutation et une marque de respect et, en tant que tel, a précédé fort longtemps les forces militaires organisées. Au niveau de n'importe quelle couche de la société, la caractéristique d'un gentleman ou d'une dame est le respect qu'il ou elle manifeste à l'égard de supérieurs, subordonnés ou pairs. L'une des façons dont les membres des Forces canadiennes manifestent un tel respect est par la fierté et l'élégance avec lesquelles ils saluent ou rendent hommage, ce qui est la marque des bonnes manières indispensables à la discipline militaire.

Comme de nombreuses autres coutumes, le salut a quelque chose de dynamique. Qu'il s'exécute au moyen de la main, d'un canon ou d'un drapeau, il est plein de vie. Les apparences extérieures changent de temps à autre, mais le symbolisme, le sentiment ou message transmis, demeurent constants. Un auteur du XVIII^e siècle a décrit le salut de son époque de la façon originale mais colorée suivante:

« Dans le domaine militaire, le salut peut se manifester par une salve d'artillerie ou de mousqueterie, ou par les deux à la fois, pour honorer une personne d'une qualité extraordinaire. De la même façon, les drapeaux saluent les personnes de rang royal et les généraux commandants en chef; ce qui se fait en abaissant la pointe du drapeau vers le sol. En campagne, lorsqu'un régiment doit être passé en revue par le roi ou par son général, les tambours battent une marche pendant qu'il défile le long de la ligne,

et les officiers saluent à tour de rôle, inclinant leur courte pique ou épée vers le sol; puis, se redressent et enlèvent leur chapeau. Les enseignes saluent tous ensemble en amenant leurs drapeaux (1).

On peut classer les saluts en saluts royaux, saluts nationaux et saluts personnels. De telles marques de respect ou d'hommage se manifestent de différentes façons, par exemple: le salut de la main; le son des clairons ou trompettes; le sifflement accompagnant la montée à bord d'un navire; l'exécution de l'hymne national et d'autres saluts musicaux; le défilé des gardes et musiques; le tir de canons; l'immersion des pavillons et la rentrée des drapeaux. Chaque forme de salut possède une longue tradition.

Le salut de la main est le salut personnel des officiers, sous-officiers et hommes de troupe. C'est un geste symbolique qui revêt plusieurs significations. C'est une salutation. C'est une marque de respect et de confiance mutuels. C'est un geste de courtoisie, de bonnes manières. C'est une marque de loyauté. C'est une reconnaissance de l'autorité que comporte le brevet de la reine, ainsi que de la responsabilité et du statut du titulaire de ce brevet; il symbolise également la volonté, voire l'obligation, d'accepter d'être dirigé. Et le salut ne comporte aucune servilité, aucune perte de dignité, car chaque membre des forces armées a un supérieur et reçoit des directives, jusqu'au niveau du Chef de l'état-major de la Défense et de Sa Majesté la reine qui exercent leurs diverses autorités en vertu des pouvoirs qui leur sont conférés par une loi du Parlement.

Le salut de la main des Forces canadiennes est le salut naval selon lequel la paume de la main est inclinée légèrement vers le bas et l'intérieur, de sorte qu'elle reste invisible, contrairement à la tradition de l'Armée et de l'Aviation selon laquelle la paume est tournée verticalement vers l'extérieur. Ce salut a été adopté au moment de l'unification des Forces armées en 1968. Pourtant, historiquement, le salut de la main a été utilisé dans l'Armée britannique longtemps avant qu'il ne le fût dans la Royal Navy.

Il existe plusieurs versions quant à l'origine du salut de la main, mais à cause de la grande ancienneté de cette coutume, on peut rarement les corroborer. La plupart renferment l'idée de manifester une intention amicale. La paume de la main droite, celle de l'arme, vide. La visière du casque du chevalier en position ouverte, montrant la figure et manifestant ainsi la vulnérabilité volontaire de celui qui salue. Cependant, malgré l'absence de preuves incontestables, il semblerait raisonnable de présumer que le salut de la main découle de

l'ancien geste de salutation et de marque de respect, la découverte de la tête, qui, elle-même remonterait probablement à l'époque de la chevalerie (2).

Avant le milieu du XVIII^e siècle, dans l'Armée britannique aussi bien que sur le continent, il semble tout à fait acquis que le salut personnel se rendait en enlevant son chapeau. En fait, cette coutume persista dans la Royal Navy jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Mais pendant les années qui s'écoulèrent entre le Soulèvement de l'Écosse (1745) et la Révolution américaine (1776), certains régiments de l'Armée britannique instaurèrent de façon sporadique le salut de la main qui consiste à porter celle-ci au casque. Un ordre régimentaire du Coldstream Guards, de 1745, se lit ainsi: «Ordre est donné aux hommes de ne pas enlever leur chapeau lorsqu'ils croisent un officier, ou qu'ils lui parlent, mais seulement de porter leur main à leur chapeau et de s'incliner au moment de croiser l'officier.» Cela nous paraît une mesure raisonnable, pour peu que l'on considère l'ornementation des couvre-chefs de l'époque et l'usure causée par leur enlèvement continu (3).

Cela semblerait expliquer également la différence qui existe entre le salut de l'armée, — paume ouverte et étendue et simple toucher du chapeau orné de l'époque, — et le salut naval, — paume inclinée vers le sol (qu'on disait souillée par le tangage), étant le premier mouvement visant à saisir la calotte à larges bords entre le pouce et l'index afin que le matelot puisse l'enlever pour saluer. Il est certain que le salut naval de la main, celui qui est maintenant en usage dans les Forces canadiennes, est devenu officiel dans la Royal Navy en 1890, et a été défini clairement à l'article 145 des *King's Regulations & Admiralty Instructions* de 1908, qui s'est appliqué à la Marine royale canadienne nouvellement créée, dès sa formation en 1910 (4).

Évidemment, le salut de la main comporte davantage que la seule marque de respect échangée entre deux personnes. Il comporte une expression de loyauté lorsque se joue l'hymne national; de respect pour le drapeau et ce qu'il représente, lors de la sonnerie et du coucher du soleil; et pour le drapeau et emblèmes de la reine, pour les drapeaux et guidons d'unités.

L'une de ces marques de respect est particulière à la vie à bord d'un navire. La coutume veut que les officiers et matelots saluent en montant à bord d'un navire et en descendant. Dans certaines marines, l'officier ou matelot s'arrête au côté du navire, fait face à la poupe (où se trouvent le pavillon et le gaillard) et puis saluent. Bien que ce ne soit pas la pratique courante dans les navires de la Royal

Navy, le salut associé à l'embarquement sur le gaillard est encore d'usage dans les navires de guerre canadiens.

On a longtemps débattu de l'origine et de la signification précise du salut au gaillard. Certains prétendent que c'est une marque de respect envers le poste de commandement et de l'autorité royale dont découle le commandement, c'est-à-dire le brevet du capitaine. Mais de nombreux historiens croient, bien que sans preuves solides, que ce salut vient de l'obéissance qu'on manifestait jadis à l'égard d'un oratoire ou crucifix qui, dit-on, se trouvait à l'arrière, et qu'il pourrait bien se rattacher à des rites religieux remontant à l'ère pré-chrétienne.

Il est certain que des preuves abondantes attestent que, pendant des siècles, le gaillard était considéré comme un lieu quasi sacré, respecté en tant que place d'honneur du navire, comme siège de l'autorité et du commandement, comme un secteur du premier pont réservé uniquement à certains membres de l'équipage, et exigeant une norme d'habillement et de décorum non exigée dans d'autres parties du navire (5). Il y a environ un siècle et demi, voici comment un officier de marine définissait le sentiment de respect frisant la révérence qui était particulier au gaillard: «Chaque personne, y compris le capitaine, en posant le pied sur ce lieu sacré, touche son chapeau... Ce rite est devenu à ce point une habitude que, dans la nuit la plus obscure, alors que personne ne peut se trouver près de l'écouille, il est invariablement exécuté avec la même précision (6).»

Dans les navires de la Royal Navy, ce qu'on considère comme la limite avant du gaillard est marquée par une bande de laiton fixée au revêtement du pont, laquelle forme une ligne traversant celui-ci de bord en bord. Nous sommes loin du gaillard de «murs de bois» qui s'élevait au-dessus du pont principal et, pourtant encore, au-dessus du demi-pont. Et il se peut que ce soit à cause des changements radicaux intervenus dans la conception des navires que cette ancienne coutume consistant à saluer le gaillard est effectivement en voie de disparition. La localisation du mécanisme de détection sonar, les puits de mortiers et les ponts d'envol dans la partie arrière du destroyer moderne a probablement condamné les gaillards spacieux d'autrefois et, par voie de conséquence, les activités et observances qui lui étaient traditionnellement associées.

Enfin, le salut de la main s'exécute dans certaines unités en commémoration des disparus, geste qui symbolise ce qu'on pourrait appeler l'esprit du régiment. Chaque jour, tous les officiers et hommes de troupe, en entrant pour la première fois dans la salle d'armes du

Royal Montreal Regiment, regardent et saluent une tablette fixée au mur qui est consacrée à ceux de leur régiment qui sont morts au champ d'honneur. La même coutume est observée à la salle d'armes de Belleville du Hastings and Prince Edward Regiment, où une plaque de huit pieds carrés en forme de couronne et d'insigne d'épaule dévoilée en 1965, rappelle la mémoire de ceux qui font désormais partie du « bataillon blanc » du régiment (7). De même, tous les officiers et hommes de troupe qui défilent devant la plaque du centre de la salle d'exercice des Fusiliers Mont-Royal, s'arrêtent et saluent les morts du régiment qui sont tombés au champ d'honneur (8).

Les élèves-officiers du Royal Military College of Canada, de Kingston, sont éduqués dans la même tradition. À l'entrée du terrain du collège se dresse une barrière massive de pierre calcaire et de granit, érigée par le RMC Club, dont la pierre angulaire fut posée en 1923 par le gouverneur général, le vicomte Byng de Vimy. Sur des tablettes de bronze apposées sur la barrière figurent les nom des morts de guerre du collège. En conformité de la coutume des Forces armées, tous les élèves-officiers saluent l'Arc commémoratif du collège (9).

Étroitement lié au salut de la main est le salut avec le fusil, c'est-à-dire le « présentez armes », et le premier mouvement de ce rite, c'est-à-dire le salut de la crosse. Ici encore se retrouve le thème constant de l'incapacité volontaire de se défendre qui est un signe d'amitié. Dans la position prise par la sentinelle ou le garde, l'arme est inoffensive.

Un des premiers exemples du « présentez armes » fut celui du Green Regiment, un des régiments des Bandes entraînées ou Milice de la ville de Londres, lors de la Restauration de 1660. Cette unité formait une garde d'honneur au pont Southwark à l'occasion du retour d'exil du roi Charles II. On nous raconte que ces troupes « qui, sur l'ordre de leur officier avaient présenté la crosse de leur mousquet à Sa Majesté au moment où il défilait devant elles, tirèrent un grand nombre de salves » après le passage du cortège royal (10).

Bien qu'il n'existe aucun modèle d'épée particulier aux Forces canadiennes, cette arme est utilisée dans certaines cérémonies, et cela malgré que l'Aviation royale canadienne ait discontinué l'usage de l'épée en 1952. L'épée est utilisée par les détachements armés qui accompagnent le drapeau de la reine et d'une unité, et dans les cérémonies de changement de commandement. Et les officiers de marines portent encore l'épée lorsqu'ils rendent une visite officielle à des dignitaires dans des ports d'escale.

Comme dans les autres formes de salut, l'épée, bien que

dégaînée, se trouve, en position finale, à pointer vers le sol, représentant ainsi un geste amical, contrairement à un geste hostile. Ce geste symbolise la confiance que l'on a à abaisser la garde. Celle-ci, qui protège la main, était jadis en forme de croix, et l'est encore dans certains modèles d'aujourd'hui. Cela a fait croire pendant longtemps que le premier mouvement selon lequel la poignée est portée au menton aurait été une tradition remontant à l'époque des Croisades, alors que le croisé baisait la croix (poignée) juste avant de s'engager dans le combat.

Le tir de salves de canons en l'honneur d'un membre de la famille royale ou d'un personnage éminent, ou encore en l'honneur d'un état étranger, ou pour marquer une occasion spéciale, est une coutume très ancienne. Le salut du canon exécuté par les Forces canadiennes aujourd'hui se fait par les canons des navires de guerre canadiens et par les batteries du régiment royal de l'Artillerie canadienne, à des stations désignées à cette fin d'un littoral à l'autre du pays.

Il semble que cette ancienne coutume se soit d'abord établie à bord de navires en mer. À l'époque de la navigation à voile, les canons, dont le tir était réglé dans leurs embrasures tout le long de la batterie étaient souvent complètement chargés et prêts à tirer. En les tirant pour saluer, cela voulait dire que, pendant tout le temps qu'il fallait pour les écouvillonner, les recharger et les retirer, le navire était virtuellement sans défense, manifestant ainsi une intention amicale.

Une certaine forme de protocole, mesurant le degré d'honneur accordé, selon le nombre de boulets ou d'obus tirés, a toujours été observée. Maint canonnier a souvent fait passer un marbre d'une poche à une autre afin de s'assurer d'éviter d'insulter quelque personnage important ou de causer un incident diplomatique! Il est intéressant de comparer la phraséologie des règlements d'aujourd'hui avec celle d'il y a près de deux siècles:

«Les honneurs militaires rendus par le salut aux canons... à des personnages de marque... sont classés ainsi: ... Saluts généraux selon lesquels le nombre de boulets tirés dépend de l'occasion ou du statut du personnage honoré (11)...

«Lorsqu'une personne de qualité, ou de notoriété publique, monte à bord d'un navire de Sa Majesté, on peut la saluer à leur montée à bord, et également à son départ, avec le nombre suivant de canons: un duc ou un ambassadeur avec 15 canons. Les autres ministres publics ou personnes de qualité avec 11 canons ou moins, selon le degré de leur qualité (12).

Le détail qui intrigue la plupart des gens, concernant le salut du canon, est le fait que, dans la plupart des cas, le nombre de boulets ou d'obus tirés, tant jadis que de nos jours, est impair: 21 canons pour un salut royal et le salut national, 19 pour un ambassadeur, 17 pour un amiral ou un général, et ainsi de suite. Ici encore, on a beaucoup écrit à propos de cette intéressante coutume, liée à d'anciennes croyances religieuses et à de vieilles superstitions. Shakespeare était très conscient de ce phénomène, comme l'atteste ses *Joyeuses épouses de Windsor* où il fait dire à Falstaff à propos d'un événement qui se reproduit trois fois: «... les nombres impairs portent bonheur, j'espère... On dit que les nombres impairs ont une vertu divine...». (Acte V, Scène I, traduction de François-Victor Hugo).

Le fait est que, traditionnellement, un nombre impair de coups de canon en guise de salut évoquait un événement joyeux, alors qu'un nombre pair dénotait la mort, bien que, évidemment, il y ait eu des exceptions. Voici ce qu'un écrivain du XVII^e siècle écrivait à ce sujet:

«Les saluts aux canons et les cérémonies, marqués par un nombre impair de coups tirés, sont à ce point observables en mer que chaque fois qu'on procède autrement les gens sont portés à conclure que soit le capitaine, soit le maître, soit le canonnier est mort pendant le voyage... C'est également la coutume (comme nous l'avons dit plus haut) qu'à la mort soit du capitaine, soit du maître, soit du canonnier, soit de tout officier en chef, lorsque le corps est jeté à la mer vers sa sépulture, on sonne le glas et l'adieu avec quelques canons; ceux-ci (tel qu'indiqué ci-dessus) sont toujours en nombre pair (13).»

On ignore exactement quand la pratique du salut aux canons acquit un standing fondé sur le nombre de coups tirés. Les témoignages révèlent que l'arrivisme, faiblesse humaine, était très mal vu. Il est certain que dès l'époque élisabéthaine on se plaignait de la dépense qu'entraînait le salut aux canons exécuté par plusieurs pièces (14). Cela amena divers règlements visant à limiter et à définir le nombre de coups tirés.

L'un de ces règlements, paru à Londres en 1688, s'intitulait «Échelle du salut aux canons devant être observée dorénavant dans la Marine royale de Sa Majesté.» On y établissait une échelle de saluts à accorder aux officiers de marine: pour un capitaine, 11 canons; pour un capitaine agissant à titre de commodore, 13 canons; pour un contre-amiral, 15 canons; pour un vice-amiral, 17 canons; pour un amiral, 19 canons. On n'y mentionnait pas les honneurs à rendre à la royauté mais, en vertu d'un règlement de 1731, l'Amirauté décrétait

que le salut royal devait s'exécuter par «le nombre de canons que l'officier en chef jugera à propos, mais n'excédant pas 21 par navire.» Il semblerait donc que le salut rendu au souverain fût peut-être une progression par rapport à celui réservé à un amiral (15). Mais on ne disait mot du Lord Grand Amiral d'Angleterre.

Une forme tout à fait différente de salut consiste à saluer un navire avec son pavillon. Ce rite remonte à l'ancienne coutume qui consistait à abaisser les huniers ou, dans les petites embarcations, à laisser flotter la grand-écoute. En dégageant l'air de la voile, on faisait le geste symbolique du filer au large du navire, manifestant ainsi sa soumission. Cette idée est exprimée dans un manuel du marin du XVIII^e siècle: «Abaissier ou caler le pavillon consiste à l'amener vers le chouquet; et cela se fait en saluant avec le plus grand respect, ou en signe de reddition à un ennemi au combat (16)».

Dans la tradition britannique, la coutume de saluer un navire de la Marine royale avec son pavillon s'est précisée au cours des six siècles écoulés depuis le roi Jean jusqu'à Trafalgar. Les monarques anglais ont manifesté leur souveraineté sur la Manche et la mer d'Irlande en exigeant, et en obtenant en grande partie, cette marque de respect envers le drapeau britannique (17).

Enfin, le salut aux canons a été, pendant des siècles, une façon d'exprimer la joie d'un peuple reconnaissant, pas mal dans le même esprit qu'on chante un *Te Deum* dans les églises pour marquer la délivrance d'une catastrophe. Parfois, les canons grondaient pour exprimer simplement la joie d'une célébration.

Une occasion de ce genre, sur une grande échelle, fut la célébration qui eut lieu dans la petite ville de Norwich, en Est-Anglie, lorsque l'Armada espagnole périt au combat et dans la tempête en 1588.

«Le 22 septembre, jour d'action de grâces marquant le renversement des Espagnols, les gros canons tiraient des salves de salut toute la journée, les soldats du village déchargeaient leurs arquebuses et mousquets dans les prairies. Les drapeaux flottaient aux maisons et, au son des tambours, flûtes et trompettes, les chanteurs de noëls (fanfares officielles de ville ou de village) chantaient près de la croix du village (18).»

Nombreux sont ceux qui ont vu la croix illuminée sur le sommet du Mont-Royal qui surplombe la ville de Montréal. Mais peu nombreux sont ceux qui associent cette scène à une autre qui eut lieu quelques décennies seulement après la bataille de l'Armada.

L'établissement de Ville-Marie entouré de pieux, dans l'île de Montréal, fut fondé en 1642. Le jour de Noël de cette année-là, ce

fortin qui abritait Maisonneuve et les «Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France» fut menacé d'une destruction imminente par les eaux débordantes du Saint-Laurent.

Le 6 janvier, fête de saint Joseph, 1643, Maisonneuve transporta jusqu'au sommet de la montagne une croix nouvellement confectionnée que les colons érigèrent en reconnaissance de leur délivrance. De retour au fort, la petite garnison continua la célébration en tirant les canons installés sur une plate-forme surélevée pour défendre le petit établissement (19)».

Très peu de villes canadiennes ont eu la distinction de se voir baptiser par un salut royal. Tel fut pourtant le cas de Toronto. C'était le 24 août 1793, et l'emplacement de la future ville, protégé des vents en provenance du lac par l'île de Toronto, ne comptait que quelques Indiens amis et une petite garnison. C'est ce jour-là que le lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe apprit la victoire du duc de York à Famars, remportée plus tôt au cours de l'année. Afin de célébrer cette victoire et de marquer le baptême de la nouvelle station, York, Simcoe rassembla bientôt ses ressources. Des canons de 12 et de 18 livres, ramenés plus tôt d'Oswegatchie et de l'île Carleton, ainsi qu'un détachement du Queen's Rangers, furent amenés sur la grève sablonneuse située à l'orée de la forêt de pins. Au large se trouvaient les goélettes royales *Mississaga* et *Onondaga*. Ce jour-là, toutes les forces participèrent au salut royal, remerciant ainsi simultanément pour le succès remporté contre l'ennemi en Europe, et marquant du même coup le début d'une grande ville qui allait surgir des étendues sauvages du Nouveau Monde (20).

Enfin, il y eut déjà un salut royal qui dut sûrement confondre les ennemis de la reine. C'était le 2 juin 1953, dans les lignes canadiennes faisant face à la cote 227, au nord de Panmunjom en Corée. Lors de la célébration marquant le couronnement de la reine Élisabeth II, «une généreuse ration de rhum assura les moyens nécessaires à un toast à Sa Majesté» de la part du 3^e bataillon du Royal Canadian Regiment. Mais, afin de ne pas se faire surclasser par les «pousse-caillou», l'artillerie divisionnaire et les chars du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), en soutien du RCR, tirèrent des saluts. Certaines de ces salves se manifestèrent sous forme de fumée rouge, blanche et bleue, enveloppant de leurs volutes» deux pitons qu'on savait être occupés par l'ennemi (21)».

Références

1. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, J. Millan, 1779.
2. Edwards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 164.
3. *Ibid.* Voir aussi Field, colonel Cyril, *Old Times Under Arms: A Military Garner*, Londres, Hodge, 1939, p. 447.
4. Lowry, lt-commander R.G., *The Origins of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Marston, 1930, pp. 43-45.
5. *Ibid.* Voir aussi l'article de L.G. Laughton, «Saluting the Quarter deck», dans *Mariner's Mirror*, vol. 12 (1926), pp. 196-204, et lettres dans vol. 18 (1932), pp. 205 et 327; et Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis (Md.), United States Naval Institute, 1959, pp. 34-35.
6. Hall, capitaine Basil, RN, *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie and Son, 1896, pp. 91-92.
7. Wilcocks, lt-col. K.D.H., *Customs and Traditions of the Regiment*, (The Hastings and Prince Edward Regiment), Belleville, 1968 (manuscrit dactylographié), pp. 9 et 20.
8. Lettre à l'auteur de l'officier commandant Les Fusiliers Mont-Royal, 9 octobre 1974.
9. *Le Manuel de l'élève-officier: The Royal Military College of Canada*, Kingston, s.d. mais disponible 1976, p. 39.
10. Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, p. 73.
11. *Ordonnance administrative des Forces canadiennes (O AFC)*, 61-8 (1972).
12. *Regulations and Instructions relating to His Majesty's Service at Sea*, Londres, 1790, 13^e éd., article XX (7).
13. Perrin, W.G., éd., *Boteler's Dialogues*, Londres, Navy Records Society, 1929, vol. 65, pp. 267-268. (La page titre de ce qu'on appelle le ms. Sloane 758 se lit en partie comme suit: «*A Dialogicall Discourse Concerning Marine Affaire...*, recueilli et rédigé par le capitaine Nathniell Butler, en l'année 1634». Voir aussi: Oppenheim, M.,
14. Ed., *The Naval Tracts of Sir William Monson*, Londres, Navy Records Society, vol. 4, 1913, pp. 132-137.
15. Rivers-Macpherson, colonel E.R., «Why 21 Guns for Royalty?», dans *Journal de l'Armée*, vol. 10, n° 2 (1956), pp. 100-101, publié d'abord dans *The Legionary*, janvier 1956.
16. Mountaine, William, *The Seaman's Vade-Mecum*, Londres, 1778, p.v.

17. Carr, H. Gresham, *Flags of the World*, Londres, Warne, 1961, pp. 20-23.
18. Boynton, Lindsay, *The Elizabethan Militia, 1558-1638*, Toronto, University of Toronto Press, 1967, p. 164, citation de *Papers of the Norfolk and Norwich Archives Society*, (1847).
19. Lanctôt, Gustave, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1665*, Montréal, Beauchemin.
20. Simco, Elizabeth Posthuma, *Mrs Simcoe's Diary* (Mary Quayle Innis, éd.), Toronto, Macmillan, 1965, p. 104.
21. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, London (Ont.), London Printing, 1967, p. 267. Voir aussi *Partie I des Ordres du 3^e bataillon du Royal Canadian Regiment*, n° 34 daté du 1^{er} juin 1953; et *Journal de marche du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadian)*, inscription du 2 juin 1953.

CHAPITRE II

LE MESS

Le mot «mess», dans le contexte militaire, évoque différentes choses à l'esprit de différentes personnes. C'est une question de temps et de lieu. Dans les Forces canadiennes, les officiers, adjudants et sergents, et gradés subalternes ont chacun leur mess distinct. Il y a des mess d'unité, de base et de station, ainsi qu'à bord des navires.

Déoulant à l'origine du mot latin «*misum*», l'ancien mot français «*mes*» voulait dire un plat, un service de nourriture ou de plusieurs mets et, éventuellement, un service de nourriture pour quatre personnes. Cette acception acquit par la suite celle d'un groupe de quatre personnes qui, habituellement, prenaient place ensemble à la même table pour se servir à même les mêmes plats, d'où un mess.

La définition usuelle d'un «mess» dénote le rôle fonctionnel, pratique, à savoir le foyer de tous les officiers, hommes et femmes, qui y vivent; le club de tout le personnel militaire en service; le centre de la vie sociale dans une base ou station, ou à bord d'un navire. À vrai dire, au cours des deux siècles où nous avons eu des mess, le thème constant, commun à tous, a été que le mess est le lieu où les officiers et les hommes prennent leurs repas, qu'ils soient bivouaqués en campagne, confortablement logés dans des casernes modernes, agrippés à la table du mess d'un navire en mer, ou encore dînant dans la splendeur de la vaisselle en porcelaine et des verres de cristal, de la bonne humeur et des mots d'esprit du plus beau mess du pays.

Mais le mess est beaucoup plus que cela. Certaines de ses caractéristiques tendent à en faire chose abstraite, et par conséquent

difficile à définir. Mais le sergent-major régimentaire chevronné n'ignore pas la valeur de l'atmosphère amicale, dénuée de tout formalisme, d'un mess d'unité où, avec le temps, les attitudes militaires et la compétence professionnelle des sergents subalternes sont lentement mais sûrement transformées en quelque chose approchant la perfection, et beaucoup mieux qu'on ne saurait le faire dans une salle de classe (1). Ce même processus d'apprentissage, si essentiel à une force combattante professionnelle, se poursuit sans cesse dans chaque carré d'officiers et chaque mess d'officiers à terre, où ce mélange d'autorité et de respect mutuel, d'amitié et de partage enjoué de l'expérience contribue tellement à l'esprit de corps et à la fierté de servir. Tout ce concept est unique dans la vie militaire.

Depuis un temps immémorial, les forces combattantes organisées, à moins d'être contraintes de se nourrir à même la terre occupée, ont toujours reçu de leurs maîtres des rations de nourriture et d'eau, essentielles à leur survie. Il est probable que les mess conçus pour les repas en commun ont été aménagés à l'origine afin d'économiser du temps, des dépenses et des efforts. La marmite ou bouilloire commune était la façon la plus efficace de préparer le ragoût du soldat et la ratatouille du matelot. Mais il n'y a aucun doute que la camaraderie joua son rôle aussi. Comme le dictionnaire de Falconer l'expliquait déjà en 1815: «Le mess des marins comporte tout groupe d'officiers ou équipage d'un navire qui mangent, boivent et se réunissent ensemble (2).»

Les débuts du mess organisé dans l'armée semblent remonter au XVIII^e siècle. Il est certain qu'il y a une différence marquée entre le mess d'officiers de la Guerre de Sept Ans et celui de la fin des Guerres napoléoniennes. Au moment où Montcalm se préparait à défendre Québec au printemps de 1759, Amherst rassemblait ses forces à New York, et on peut se faire une idée de la vie régimentaire de l'époque en examinant le registre des ordres courants de l'un de ses régiments, le 42nd Royal Highland Regiment, à la date du 14 mars 1759: «Les gentlemen du Régiment qui ont l'intention de faire table avec Mme Calender, la cantinière, pendant la prochaine campagne, voudront bien donner leur nom au capitaine-adjutant d'ici lundi matin. Le service religieux aura lieu demain comme d'habitude (3).»

Autrement dit, au cours de l'avance imminente en amont de l'Hudson et en aval du Richelieu jusqu'à Montréal, les officiers d'Amherst pouvaient prendre leurs propres dispositions pour faire cuire leurs aliments, ou, en échange d'argent, pouvaient faire table avec d'autres officiers dans la tente de Mme Calender, l'une des nom-

breuses cantinières qui suivaient habituellement les armées en campagne pour des raisons pécuniaires.

Afin d'illustrer les progrès réalisés par le concept du mess, il est intéressant de noter ce que fut, en quelque sorte, un dîner de gala en campagne pendant les opérations de l'année 1812. Voici comment un des officiers subalternes de Wellington, pendant la guerre d'Espagne, décrivait la situation tactique sur la Tage, au printemps de cette année-là, ainsi qu'un «dîner folichon» où tous les officiers et hommes du 34th Regiment of Foot participèrent:

«Nous avons donc décidé d'organiser un grand dîner de gala pour tout le régiment, une fois pour toutes, afin de célébrer la bataille d'Albuera... Nous avons choisi un bel endroit en dehors de la ville, sous des chênes-lièges, avons marqué l'emplacement de notre table sur le gazon vert, et avons creusé une tranchée tout autour. Les jambes pendantes dans la tranchée, nous nous sommes assis sur le sol, face à la table sans nappe. Voilà quel a été notre arrangement (4).»

En garnison, la vie du mess organisé reçut un véritable élan lorsque les casernes permanentes devinrent en vogue. Il est certain qu'à Halifax, en 1787, où il y avait trois blocs de casernes, le mess des officiers de l'armée était le centre de la vie sociale du port. Les rations des membres pour une semaine, évaluées à trois shillings et six pence, étaient accrues par un prélèvement de deux dollars pour acheter des aliments supplémentaires, bien que les officiers du 4th Regiment of foot se plaignissent du prix élevé du mouton à six pence la livre et de celui d'une bouteille de sherry et de porto à vingt pence (5).

Au début du XIX^e siècle, les officiers de l'armée dinaient bien pendant leur passage en mer, bien que, parfois, leur mess ne fût pas aussi stable que lorsqu'ils étaient en garnison à terre. En janvier 1809, la frégate *Fisguard* escortait un convoi de troupes destinées à renforcer l'Armée britannique en Espagne. Le brigadier-général William Dyott nota un incident survenu dans le mess des officiers de l'armée à bord de la frégate dans le fameux golfe de Gascogne:

«Pendant la nuit souffla un autre coup de vent, qui devint extrêmement violent le lendemain matin. Nous étions assis à déjeuner dans la cabine, lorsqu'une vague heurta le navire, et comme nous étions tous agrippés à la table, mains et pieds, les amarres cédèrent, de sorte que le café, le thé, le jambon, les biscuits, les généraux, aides-de-camp, matelots, etc., tout était étendu par terre, nageant dans différents fluides, certains ayant une tranche de jambon collée à la joue, d'autres un oeil bouché

par une pelote de beurre; c'était la scène la plus ridicule possible (6).»

Les mess navals en mer sont des institutions de la plus haute antiquité. L'accent n'a pas été mis tant sur l'organisation que sur les gestes et attitudes qui se sont transformés avec les années en un ensemble de coutumes qui ont résisté à l'usure du temps et aux changements sociaux et technologiques. Beaucoup de ce que nous voyons dans les mess de navire d'aujourd'hui a été dicté par les limites d'espace dans les navires et par les conditions qu'imposent les longs voyages en mer. À vrai dire, dans un sens, les conditions qui prévalaient dans le *Golden Hind* de Drake subsistent encore dans les sous-marins d'aujourd'hui.

Compte tenu du nombre des officiers et matelots à bord, ainsi que des masses d'équipement de combat transportées, le navire est une embarcation relativement petite. Si l'on ajoute à cela le combustible, les magasins et les moyens de propulsion, on se rend compte facilement de la capacité des navires à garder la mer pour de longues périodes de temps, ainsi que des problèmes que pose la nécessité de vivre côte à côte, tout en préservant la discipline la plus stricte, qui est essentielle à la plus haute efficacité au combat. Ce sont ces facteurs qui, à travers les siècles de navigation, ont façonné les coutumes et routines, et ce qu'on pourrait appeler «un système de manières» qui régit la vie du mess en mer.

À l'époque des voiliers, un navire de ligne comptait plusieurs ponts, et les matelots avaient leurs quartiers, leur résidence pour ainsi dire, sur le pont inférieur, le plus bas de la batterie, où les canons les plus lourds étaient rangés des deux côtés, chacun dans son orifice de visée et de tir. Jusqu'à ce jour, les matelots et gradés, ou hommes de troupes, comme on les appelle maintenant, d'un équipage de navire, sont connus collectivement sous le nom de «personnel non officiers».

Une visite à bord du *Victory* à Portsmouth révèle à quel point de telles batteries, en action, pouvaient balayer de leur tir, sans obstacle, toute la longueur du navire. C'est au-dessus des canons que le matelot suspendait son hamac et, par groupes de six ou huit hommes, formaient un mess, prenaient place à une table de mess mobile assujettie entre les canons (7). À tour de rôle, chaque homme, appelé pour l'occasion «cuisinier du mess», apportait les marmites à la cuisine, en rapportait les rations cuites du mess et les divisait parmi ses camarades. C'est ce qu'on appelait un «repas de travers» (*broadside messing*), système qui fut en grande partie abandonné dans la Marine royale canadienne dans les années 50, suite à l'avènement des navires

de construction moderne, dotés de cafétérias. (Cependant, les sous-marin *Ojibwa* et *Onondaga* servent encore des «repas de travers».) Aujourd'hui, les espaces où dorment les matelots s'appellent encore «aménagements d'équipage» (*messdecks*).

Le mess des officiers de marine s'appelle «carré des officiers» (*Wardroom*), terme utilisé dans la Royal Navy depuis plus de deux cents ans. Ce terme a une curieuse origine. Dans un voilier de guerre, la grande cabine, c'est-à-dire les quartiers du capitaine, se trouvait sous le gaillard d'arrière. Au-dessous de celui-ci, à l'arrière du premier pont, se trouvait ce qu'on appelait au XVII^e siècle «l'armoire» (*Ward robe*), contiguë aux cabines des officiers. Cette armoire était, à l'origine, une soute à provisions pour remiser les objets de valeur pris aux navires ennemis. Lorsqu'elle était vide, les officiers qui n'étaient pas de quart avaient l'habitude de s'y réunir et de s'en servir comme mess, d'où «armoire» devenue «carré des officiers» (8).

Dans une force militaire, quelle que soit la politique de défense d'une nation, l'objectif premier doit être la compétence militaire professionnelle, l'aptitude et la préparation à exécuter des opérations militaires d'un très haut niveau d'excellence. Un tel but exige du leadership, de la discipline, de l'habileté, du courage et de l'équipement. Mais en temps de guerre, comme en temps de paix, toutes ces qualités ne sont guère utiles si l'on n'y ajoute pas un autre élément qui est le moral ou esprit de corps. C'est ici que le mess a toujours eu une contribution importante à faire, et cette contribution revêt diverses formes, dont les nouveaux venus dans la vie militaire peuvent être tout à fait ignorants.

Une fois l'instruction en classe et l'entraînement pratique terminés, c'est souvent grâce aux contacts quotidiens dans le mess que la compétence professionnelle se rode à la perfection. De toute nécessité, la vie militaire est une forme autoritaire d'organisation à laquelle tous sont assujettis au même code de discipline. Pourtant, c'est dans le mess où l'équilibre délicat entre formalisme et non-formalisme favorise la création d'un esprit salubre parmi ses membres, officiers supérieurs autant que subalternes, suscitant ainsi ce sentiment de respect mutuel et de confiance si nécessaire au sein d'une force combattante. Là où des hommes sont appelés à vivre dans des quartiers limités, comme le carré des officiers d'un petit navire ou le mess d'une station isolée à terre, c'est la philosophie éprouvée de la coutume et de la routine, de la civilité, des bonnes manières et du bon goût, l'appréciation innée et vécue et le respect des

autres, qui encourage la création de liens salutaires si essentiels à une unité combattante de première classe. Il est inévitable que le ton et les attitudes du mess se reflètent presque automatiquement sur ceux de l'unité dans son ensemble. Le grand amiral britannique, le comte St. Vincent, était fort conscient de cela lorsqu'il écrivit: «La discipline commence dans le carré des officiers. Je ne crains pas les matelots. Ce sont les conversations indiscrètes des officiers et leurs discussions présomptueuses des ordres qu'ils reçoivent qui créent tous nos maux (9).»

Références

1. On peut glaner bon nombre de renseignements sur la vie de mess des sous-officiers d'il y a un siècle et demi en parcourant les Ordres permanents régissant les mess des sergents du 87th Regiment of Foot (1827) et du 25th Regiment of Foot (1834). Voir *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 47 (1969), p. 120, et vol. 48 (1970), p. 61.
2. Burney, W., éd., *Falconer's Marine Dictorionary*, Londres, 1815.
3. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30 (1952), p. 9.
4. Bell, G., *Rough Notes of an Old Soldier*, Londres, Day, 1867, 2 volumes, vol. 1, p. 38.
5. Dyott, William, *Dyott's Diary, 1781-1845*, (R.W. Jeffery, éd.), Londres, Constable, 1907, 2 volumes, vol. 1, p. 30.
6. *Ibid.*, p. 267. Dans la Royal Navy, ce mot est habituellement épelé *Fisgard*.
7. Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pp. 92-93.
8. Lowry, lieut.-cdr, R.G., *The Origin of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Martson, 1930, pp. 3-4.
9. Heinl, R.D., *Dictionnary of Military and Naval Quotations*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1967, p. 221.

CHAPITRE III

LE DÎNER DANS LE MESS

Le mess, institution militaire unique en son genre, a toujours évoqué des repas pris à une table dans une atmosphère agréable. L'une des difficultés qu'éprouve le novice à comprendre cet aspect de la vie du mess résulte de la diversité des termes utilisés pour définir le dîner dans le mess. Nous ne parlons pas ici des casse-croûte dont sont dotés certains mess, mais plutôt des repas servis selon l'usage habituel.

Normalement, dans un mess d'unité ou de navire, le petit déjeuner et le déjeuner sont des repas sans formalité. En temps de guerre, le repas du soir appartient à la même catégorie, c'est-à-dire qu'il est servi selon l'usage habituel aux membres du mess qui sont convenablement vêtus en conformité des règles du mess, mais toujours sans formalité (1).

Dans la marine, le repas du soir, servi sans formalité, au cours duquel les membres peuvent se présenter ou partir à leur gré, s'appelle «souper». Dans un port d'attache ou dans un grand port ailleurs, normalement le souper est servi dans le mess, et à bord des gros navires où le dîner du soir est une routine quotidienne, un souper est servi plus tôt à ceux qui, pour quelque raison que ce soit, y compris le service de quart, ne peuvent dîner. À bord des petits navires, le souper est la norme, et un dîner plus formaliste est organisé périodiquement, selon que les circonstances en mer le permettent (2). La Royal Air Force utilise le mot «souper» dans cette acception depuis ses débuts, et il y avait une tradition similaire dans l'ancien Corps royal canadien des transmissions (3).

Le dîner dans le mess, d'autre part, veut dire qu'il y a un certain degré de formalisme, ou rituel, régi par des coutumes qui ont prouvé

leur valeur au cours des années, ainsi que par des règles adoptées par le mess, ces deux éléments contribuant tellement à ce sentiment de satisfaction que procurent une bonne camaraderie et un bon repas.

Bien que différents termes soient utilisés dans différents mess («à différent navire, différente rasade», selon le diction anglais «different ships, different long spilces»), on peut distinguer trois catégories de dîner dans le mess: dîner-maison, dîner formel mixte (faute d'un meilleur terme) et dîner de gala. Le mot «formel» est à vrai dire pléonastique dans ce contexte, car tout dîner militaire comporte un certain degré de formalisme. Aussi, en lisant divers ordres permanents d'unité, nous avons relevé de nombreuses variantes terminologiques pour décrire ces trois types de dîners dans le mess. Comme les mess diffèrent tellement, selon leurs dimensions, leur emplacement, leurs commodités et antécédents historiques, la grande diversité des protocoles et des coutumes qui entourent les dîners dans les mess des Forces canadiennes a contribué à enrichir notre vie militaire.

Le «dîner-maison» est moins formel que le «dîner de gala», mais il est obligatoire, en ce sens que tous les membres doivent y assister, à moins d'une bonne raison. Dans certains mess, ce genre de dîner sert à souhaiter la bienvenue aux nouveaux membres et à saluer le départ de ceux qui quittent l'unité. Dans la marine, on appelle ce repas «dîner dans le mess», et c'est une routine normale à bord des gros navires. Dans le régiment royal de l'Artillerie canadienne, on organise ce qu'on appelle une «soirée des invités ordinaires», qui peut prendre la forme d'un «dîner-maison» hebdomadaire pour les seuls officiers qui vivent dans le mess, lesquels doivent revêtir leur smoking, ou encore une «soirée des invités régimentaires», mettons une fois par mois, où l'uniforme de mess est de rigueur.

Le «dîner formel mixte» est un repas dans le mess où les dames sont invitées. (C'est un terme étrange, car tout dîner dans le mess est formel; mais l'impression d'avoir une «mixture» de mets ne serait guère souhaitable non plus.) Le protocole de ce type de dîner est le même que celui d'un dîner de gala ordinaire, sauf que les membres escortent dans la salle à manger les dames qui doivent s'asseoir près d'eux, selon le plan prévu, et non leur femme ou dame invitée. Aussi, les dames invitées quittent la table dès qu'on commence à fumer, pour se rendre dans une autre pièce pour le café et les liqueurs. Plus souvent qu'autrement, le protocole diffère d'un mess à un autre, de sorte que les membres d'un mess seraient bien avisés de connaître d'avance les coutumes de celui-ci. Ainsi, la PFC 195 (*Manuel des*

connaissances militaires) dit qu'on doit chercher et escorter la dame qui doit s'asseoir à sa gauche, alors que divers ordres permanents régimentaires disent que c'est elle qui doit s'asseoir à sa gauche. On peut facilement imaginer le méli-mélo qui peut résulter de telles variantes!

Le point culminant de la vie du mess est évidemment le dîner de gala. Il suffit de participer à un dîner de gala bien dirigé pour comprendre qu'au cours de deux siècles toute une série de coutumes, usages et rituels se sont transformés en une oeuvre d'art qui est un plaisir pour l'oeil, un défi pour l'esprit ainsi qu'un délice pour le palais. Le dîner de gala est censé être une joyeuse affaire de «famille», et non pas une cérémonie lugubre et collet-monté. Assez exceptionnellement, il favorise la camaraderie dans un décor régi par des règles officielles de conduite. Officiers subalternes et officiers supérieurs se rencontrent au mess sur un pied d'égalité sociale, non d'égalité professionnelle, et le mess étant le foyer des officiers qui y vivent, les bonnes manières de la vie du foyer ordinaire, comme le respect et la déférence envers ses supérieurs, sont tout à fait de rigueur. Le dîner de gala fournit à tous les membres du mess, indépendamment de leur grade et responsabilité, l'occasion de se rencontrer dans une atmosphère à la fois amicale et formelle.

Comme le «dîner-maison», le dîner de gala est obligatoire: on s'attend à ce que tous les membres soient présents. Essentiellement, c'est un dîner pour les membres du mess seulement, bien que, à l'occasion, on peut y avoir des invités. Certains mess réservent quelques dîners de gala, appelés «soirées des invités» où l'on peut recevoir et les invités du mess et les invités personnels des membres. Mais, quel que soit le terme utilisé pour définir cette occasion, le dîner de gala est la fonction la plus formelle qui se déroule dans le mess. C'est l'occasion pour chaque membre de se présenter sur son trente-et-un, et où le plat du mess orne la table; où la ponctualité, l'hospitalité cérémoniale et les bonnes manières sont de rigueur ce soir-là; où les rituels traditionnels du dîner militaire favorisent la bonne camaraderie dans une atmosphère qu'on pourrait qualifier de «formalité enjouée».

Le déroulement d'un dîner de gala varie selon les traditions de chaque unité. Cela est particulièrement caractéristique des mess de l'armée, où les coutumes viennent de la pratique observée par un régiment ou un corps, alors que les forces navales et aériennes ont tendance à partager une seule tradition militaire. Cependant, quatre étapes du dîner dans un mess leur sont communes: le rassemblement, le repas lui-même, le toast et la conclusion.

L'heure habituelle du rassemblement des membres dans l'antichambre ou salon du mess est 19h30 (les marins considèrent le mot «heures» superflu et disent simplement 1930), ce qui permet ainsi de boire un verre avec les amis avant le dîner. Cette demi-heure d'attente permet aux officiers de bavarder avec le commandant ou avec l'officier senior présent et, dans certains mess, avec le président du comité du mess, connu sous le sigle «PCM». S'il s'agit d'un dîner formel mixte, c'est le temps pour chaque membre d'examiner le plan de la table et de déterminer quelle dame il va escorter.

Au cours de ce rassemblement d'une demi-heure, on sonne des signaux ou «appels» informant les membres du temps qu'il reste avant le dîner et du moment où il faut se rendre dans la salle à manger. Le nombre d'appels et la façon de les sonner diffèrent d'un mess à l'autre.

Dans les mess du régiment royal de l'Artillerie canadienne et celui du 1^{er} régiment canadien des transmissions, les appels de la «demi-heure» (c'est-à-dire une demi-heure avant le dîner), du «quart d'heure» et du «mess des officiers» sont sonnés par un ou plusieurs trompettes, et aux deux premiers de ces appels, les membres continuent de bavarder comme si ces signaux n'avaient pas été entendus. Dans le Queen's Own Rifles of Canada, l'appel du mess des officiers s'appelle le «cor du dîner» (*Dinner Horn*).

À un dîner de mess d'adjudants et de sergents de la BFC de Kingston, les trois appels traditionnels, y compris l'appel de cinq minutes, sont sonnés par des trompettes, puis, lorsque le dîner est prêt, et en hommage au nombre de marins sur la base et à la contribution de l'équipage du navire de l'ancien établissement de communications navales, le *Gloucester*, le maître d'équipage de service joue sur la cornemuse l'air *Hands to Dinner* (4).

Dans les mess de la marine et de l'aviation, le premier steward du mess informe simplement le président du mess que le dîner est prêt à être servi, et quelques mots gentils suffisent ensuite à diriger les membres vers la salle à manger.

Dans le Hastings and Prince Edward Regiment existe une coutume inusitée selon laquelle le vice-président du mess, «M. Vice» comme on l'appelle, réunit tous les convives sauf ceux de la table d'honneur, lesquels se tiennent debout derrière leurs sièges jusqu'à l'arrivée des officiers et invités de la table d'honneur qui, entre-temps, ont été rassemblés par le président du comité du mess (5).

Les Fusiliers Mont-Royal, au cours du rassemblement de la demi-heure, ont deux événements intéressants: la lecture officielle de

la proclamation du dîner par le capitaine-adjutant et la présentation des invités à l'invité d'honneur.

Dans la plupart des mess, il est permis de fumer pendant le rassemblement dans l'antichambre ou salon, mais, traditionnellement, dans les mess de l'aviation, il est interdit de fumer pendant le rassemblement préalable au dîner, et cela jusqu'après le toast.

Dans certains mess, par exemple ceux du North Saskatchewan Regiment et du Loyal Edmonton Regiment, les officiers et les invités sont amenés au dîner par le cornemusier du commandant qui bat la marche au son de son instrument. Mais, si une unité a la chance de bénéficier de la présence d'une musique, il est probable qu'on se rendra au dîner au son de la mélodie traditionnelle *The Roast Beef of Old England* (6). Ce morceau de musique est un appel populaire des mess d'officiers depuis nombre d'années, tant à terre qu'en mer. Un capitaine de la Royal Navy, évoquant son service à bord du *Leander*, de 50 canons, dans la station nord-américaine en 1804, écrivait que le tambour battant «*The Roast Beef of Old England* était le signal du dîner bien connu des officiers (7)». Fait intéressant à noter, cet appel est encore utilisé de nos jours dans la Marine américaine (8).

En entrant dans la salle à manger, les membres du mess se dirigent directement vers leurs places respectives, ayant à leur tête le président qui escorte l'invité d'honneur, s'il y en a un, bien que, dans certains mess, c'est le commandant ou l'officier senior présent qui est l'invité d'honneur. Dans les mess de l'armée et de l'aviation, les membres restent debout derrière leurs sièges jusqu'après le bénédicité, mais dans les carrés d'officiers de marine, les officiers s'assoient dès que le président est assis, après quoi ils récitent le bénédicité.

Si un aumônier est présent, on lui demande habituellement de réciter le bénédicité; sinon, c'est le président qui le fait, ou encore celui-ci peut demander à un autre officier de le faire. Traditionnellement, le bénédicité comprend les seules paroles suivantes: «Bénissez-nous, ô mon Dieu, pour la nourriture que nous allons prendre.» Cependant, certaines variantes sont permises et entendues, mais c'est un mythe de croire que le bénédicité de la marine consiste en un bref: «Dieu merci!»; en général, on décourage le recours à cette formule. Pourtant, celle-ci est celle qui est en usage au Royal Canadian Hussars de Montréal.

Dans les Forces canadiennes, toute la question de savoir quel officier est responsable de la conduite du dîner de gala comporte une diversité considérable de traditions. «M. le Président» (ou «Madame

la Présidente») peut fort bien être le président du comité du mess (PCM), le président du mess ou un président du jour. Dans chaque cas, il est aidé de «M. Vice» («Madame Vice»), c'est-à-dire le vice-président ou la vice-présidente, qui peut fort bien être le vice-président du comité du mess ou simplement un vice-président du jour. Très souvent, c'est le membre junior du mess. Dans nombre de mess régimentaires, il est certain que c'est le PCM qui organise le dîner et qui voit à son bon déroulement, mais c'est le commandant qui préside tout le cérémonial du dîner. Dans l'aviation, la tradition permet au président d'inviter le commandant de la station à battre la marche vers la salle à manger et à escorter l'invité d'honneur, mais le président peut conserver le contrôle même du dîner (9). Dans les mess de la marine, la situation est tout autre, à cause de l'organisation interne d'un navire de guerre et de la contiguïté des lieux. Le capitaine d'un navire de guerre de la Royal Navy ou de la Marine canadienne a ses propres quartiers et dîne seul; il n'est pas membre du carré des officiers. Dans un gros navire, le président du mess peut être n'importe quel officier à bord. Dans un destroyer et dans les navires plus petits, il est tout probable que ce soit l'officier de pont. À un dîner de gala dans la marine, le président a toute la charge, et c'est lui qui bat la marche vers la salle à manger. Le capitaine peut y assister en qualité d'invité ou de membre honoraire. Aussi, à moins qu'il ne s'agisse d'un grand dîner comportant un plan, les officiers de marine s'assoient n'importe où, indépendamment de leur grade (10).

Le dîner lui-même comprend plusieurs plats, accompagnés chacun d'un vin approprié. Pendant toute la durée du dîner, les officiers doivent se comporter de façon amicale mais formelle, et la plupart des présidents «tuent dans l'oeuf» toute tentative de badinerie grossière ou de mauvaise plaisanterie, et cela jusqu'à la fin du repas. Il est défendu de fumer à table avant le toast. À vrai dire, au cours des siècles, se sont développées des règles qui ont contribué sensiblement à créer un sentiment de bien-être caractéristique du plaisir qu'on éprouve à dîner dans un mess.

Traditionnellement et, en fait, au risque de se voir infliger des sanctions, les membres d'un mess ne peuvent, sans la permission du président, quel que soit son grade: arriver en retard et prendre place à la table; quitter la table, ou y revenir après avoir eu la permission de la quitter; lire ou écrire; entamer un plat avant le président; employer un langage grossier ou raconter des histoires inconvenantes; discuter ou gager; discuter de questions politiques, religieuses ou d'autres affaires de nature à susciter de vives controverses; parler métier, sauf

s'il s'agit de questions de service d'intérêt général; mentionner le nom d'une femme, à moins qu'elle ne soit membre des forces armées ou qu'elle ne soit une figure bien connue; parler dans une langue étrangère; ou proposer un toast de sa propre initiative (11), toutes ces interdictions donnant l'impression qu'un dîner de gala dans un mess est une affaire très collet-monté, ce qui n'est pas le cas. C'est que simplement ces règles, devenues des coutumes, aident à procurer un bon dîner dans une atmosphère de détente, de modération, de courtoisie et de propos stimulants.

Une fois le repas terminé, on prépare le toast au souverain (*Loyal Toast*) et les autres toasts qui peuvent suivre. On débarrasse la table, à l'exception des verres de porto. C'est à ce moment-là qu'une curieuse coutume se perpétue dans les mess du régiment royal de l'Artillerie canadienne qui, traditionnellement, se sert de garde-nappes. À un signal donné, dès que la coutellerie et la vaisselle ont été enlevées, les stewards du mess prennent place aux extrémités de la table. Ils tortillent alors les garde-nappes, le nombre de tours dépendant de la longueur de l'étoffe. Une fois prêts, les stewards postés au pied de la table enlèvent d'un seul coup rapide les garde-nappes de toute la longueur de la table (12). Les carafes à vin (parfois du madère) sont alors placées sur la table du mess en préparation du toast au souverain.

La coutume de boire à la santé de diverses personnes remonte à l'Antiquité. Les Grecs et les Romains buvaient à leurs dieux, et ils se servaient des libations en l'honneur des dames. Avec le temps, l'expression «bonne santé» en est venue à signifier une salutation. Le mot «toast remonte aux dernières années de la période Tudor et, à l'origine, était associé à la coutume de boire en l'honneur des dames. On plaçait un brin de toast (rôtie) dans le vin, croyant ainsi en améliorer le goût (13), et jusqu'à ce jour le toast demeure l'une des coutumes les plus chéries de la vie de mess.

Même si au cours d'un dîner de gala il peut y avoir plusieurs toasts, le dîner dans un mess aujourd'hui est le summum de la modération si on le compare à celui de nos ancêtres militaires. Un jeune subalterne du 4th Regiment of Foot, en garnison à Halifax en 1788, a laissé une description d'un dîner de gala en l'honneur de S.A.R. le prince William Henry, capitaine du *Andromeda*:

«Nous étions vingt à un très bon dîner... Après les toasts royaux, et les toasts au Prince de Galles et au Duc de York, nous avons eu trois fois vingt et un coups, alors que deux musiques jouaient *Rule Britannia*. Nous avons bu vingt-huit toasts avec des verres

remplis jusqu'au bord, et alors, comme on peut facilement l'imaginer, nous sommes devenus en excellente forme. À neuf heures, la garnison de la citadelle alluma un feu de joie. Ceux qui pouvaient encore marcher s'y rendirent. Je fus l'un de ceux qui gravirent la colline (14).

Un autre aperçu du toast de jadis au Canada se trouve dans le journal d'un noble français, qui voyageait en Amérique du Nord à l'époque de la Révolution française. À l'été de 1795, il se trouvait à Kingston, dans le Haut-Canada. Il y fut invité à un dîner de gala du 60th Regiment of Foot, qui célébrait son détachement formant la garnison relevée par un autre détachement du 60th. Voici ce que rapporte le duc de la Rochefoucauld-Liancourt:

«On sait comment les Anglais sont ingénieux pour trouver des toasts qu'il faut boire en bumper (rasade); s'y refuser serait désobligeance et quoiqu'il vaille mieux être désobligeant de cette manière que de se rendre malade, on garde pour une autre occasion cet effort de caractère car c'en est un réel; on ne veut pas heurter cette volonté générale, qui devient plus impérieuse à mesure que les têtes s'échauffent, on triche un peu sur la quantité, on espère ainsi éviter la catastrophe; mais aucun de nous, Français et Anglais n'avions triché assez, et j'ai eu à regretter tout le reste de la soirée d'avoir pris autant de part à la rencontre de ces détachements»(15) du porto, mais là également une survivance de nos ancêtres méfiants qui insistaient, en tant qu'invités, à être rassurés que le vin servi n'était pas empoisonné.

Un aspect du passage de la carafe qui est commun à tous les mess est que celle-ci est toujours passée par la gauche. Mais la façon de la passer est une autre affaire. Dans la plupart des mess de l'aviation et dans certaines unités de l'armée, comme le Royal Westminster Regiment et les Fusiliers du Saint-Laurent, la carafe ne doit pas toucher la table pendant qu'elle est passée d'un convive à l'autre. Dans les mess de la marine et dans des mess régimentaires comme le Canadian Grenadier Guards, le Royal Canadian Regiment et le régiment royal de l'Artillerie canadienne, il importe peu que la carafe touche ou ne touche pas la table. Dans le Queen's Own Rifles of Canada, la coutume veut que la carafe soit déposée à sa gauche sur la table très légèrement mais de manière à ce qu'elle fasse un bruit bien distinct. Au contraire, dans les carrés d'officiers, on fait glisser la carafe sur le dessus poli de la table, d'un membre à l'autre, lorsque le temps est clément; en cas de mauvais temps, on peut employer délibérément une nappe humide, ces pratiques étant dictées sans doute par le «mouvement gracieux des vagues» contre le navire.

Lorsque le président est assuré que tous les verres sont remplis de vin (il se peut que ce soit aussi de l'eau, bien que, selon une superstition indéracinable, celui qui fait l'objet d'un toast à l'eau mourra noyé), il bouche la carafe, réclame le silence en frappant sur la table et dit: «M. le Vice, la reine», en anglais ou en français. M. le Vice se lève également et propose un toast dans les termes suivants: «Messieurs (ou «Mesdames et Messieurs»), la reine du Canada», dans l'autre langue officielle. S'il y a une musique dans le mess, elle joue les six premières mesures de *Dieu sauve la reine* dès que M. le Vice propose le toast, alors que tous les membres se lèvent, il va sans dire. Tous les convives lèvent alors leur verre et répondent: «La reine».

Ici encore, les traditions varient d'une unité à l'autre. Dans les mess de l'artillerie, on considère qu'il est très incorrect d'ajouter avec ferveur les mots: «Que Dieu la bénisse», réponse normale dans d'autres mess, comme, par exemple, de la part des officiers généraux et officiers de grades plus élevés dans le Queen's Own Rifles of Canada.

La coutume selon laquelle on boit un toast au souverain est universelle dans les Forces canadiennes mais, comme on vient de le voir, la procédure suivie n'est pas uniforme dans toutes les unités, stations, bases et dans tous les navires, et, à cet égard, il incombe aux hôtes d'informer et d'aider leurs invités à dîner.

Bien que le toast au souverain dans la plupart des mess se boive debout, tel n'est pas le cas dans les navires de guerre canadiens où la santé à Sa Majesté la reine se boit assis. L'origine de ce privilège dont bénéficient les officiers de marine a été attribuée à plusieurs souverains. Mais la version généralement acceptée est celle selon laquelle le roi Charles II, de retour en Angleterre après l'interrègne de Cromwell, alors qu'il répondait au toast au souverain, s'étant levé et s'étant heurté la tête à une poutre du plafond bas du pont, typique des navires de l'époque, aurait déclaré qu'à l'avenir les officiers du carré boiraient à la santé du roi confortablement assis. On peut se faire une idée de l'ancienneté de cette coutume en examinant une gravure publiée en 1793, montrant le roi George III, qui régna de 1760 à 1820, avec un groupe d'officiers dans la grande cabine d'un navire de ligne, verre à la main pour porter un toast à l'invité royal, et tous étant assis (16).

À ce sujet, les officiers de la BFC de Halifax s'en tiennent encore aujourd'hui aux vieux *Règlements royaux applicables à la Marine royale canadienne* qui décrètent que la santé de Sa Majesté la reine sera portée en position assise dans tous les mess de la marine, aussi

bien à terre qu'en mer, même lorsqu'on joue le *Dieu sauve la reine*, en toutes occasions sauf lorsque Sa Majesté ou un membre de la famille royale est présent (après avoir obtenu son autorisation quant à la procédure à suivre), ou lorsque des dignitaires étrangers sont présents.

Outre le toast au souverain, selon les circonstances et les traditions, il peut y avoir d'autres toasts à un dîner de gala, y compris ceux qu'on propose à la santé: de chefs d'État étrangers lorsque leurs représentants officiels sont présents; du colonel en chef; des camarades tombés au champ d'honneur; du régiment; des dames, ainsi qu'à d'autres. Dans les navires de guerre, l'un d'eux s'appelle le «toast du jour», et il y en a un pour chaque jour de la semaine. Les mots prononcés peuvent varier légèrement, mais le fond est resté le même depuis nombre d'années:

Lundi — «Nos navires en mer» («Our ships at sea»)

Mardi — «Nos hommes» («Our men»)

Mercredi — «Nous-mêmes» («Ourselves»)

Jeudi — «Une sacrée bonne guerre ou une saison épouvantable»
(«A bloody war or a sickly season») (pour assurer un
avancement plus rapide)

Vendredi — «Un ennemi intrépide et de l'espace pour manoeuvrer»
(«A willing foe and sea room»)

Samedi — «Bien-aimées et épouses», ces mots étant assortis de
l'aparté habituel «Dieu veuille qu'elles ne se rencontrent
jamais» («Sweethearts and wives — May they never meet»)

Dimanche — «Amis absents» («Absent friends»), (17)

À quelle date exacte remontent ces toasts quotidiens qu'on porte dans les carrés d'officiers? Nul ne le sait. Ceux du jeudi et du vendredi n'ont plus guère qu'un intérêt historique aujourd'hui, bien qu'à l'époque des voiliers ils exprimassent un véritable espoir. Un jeune officier en service dans la station des Antilles, vers la fin du XVIII^e siècle pendant les guerres napoléoniennes, a écrit: «Leur toast porté avec une pleine rasade de grog (rhum et eau) un soir s'accompagnait habituellement des mots» une sacrée bonne guerre et une saison épouvantable»(18). Le toast du samedi soir remonte encore plus loin. L'aumônier du *Assistance* notait le 26 juin 1675, un samedi, lors

d'une croisière dans la Manche: «Et, vers le soir, nous nous étendons sur le pont et buvons à la santé du Roi et de nos épouses dans des bols de punch.» D'autres samedis dans le golfe de Gascogne et au large de la côte portugaise, voici ce qu'on écrivait: «Nous finissons la journée et la semaine en buvant à la santé de nos épouses dans des bols de punch» et «... et le punch coulant à flots (*punch like ditch-water*) nous finissons la journée et la semaine en buvant à la santé du Roi et de tout ce que nous aimons, alors que souffle une brise légère (19)».

En général, les discours ne sont pas un aspect important d'un dîner de gala. À vrai dire, dans la plupart des mess, on décourage activement les discours et, si on les tolère, ils doivent être brefs. Traditionnellement, dîner dans un mess veut dire manger et boire dans une atmosphère agréable, avec un certain degré de formalisme où une conversation stimulante et intelligente est l'élément le plus important, et non où l'on trouve un auditoire pendu aux lèvres d'un orateur. Cependant, à l'occasion, un invité d'honneur à dîner est prié de prononcer une allocution, dont le sujet doit être d'un intérêt plus que banal pour les membres du mess.

Un dîner de mess se termine lorsque le commandant ou le président, selon le cas, se lève et quitte la table en escortant l'invité d'honneur s'il y en a un. Dès ce moment, les membres sont également libres de quitter la table.

Comme nous l'avons déjà dit, les dîners-maison et les dîners formels mixtes se modèlent à presque tous égards sur la formule mise au point dans chaque mess du dîner de gala. Mais dans les mess de l'armée, il y en a un autre, qu'on appelle dîner régimentaire annuel, dont la caractéristique principale est la lecture par le commandant d'un résumé des réalisations du régiment au cours de l'année écoulée. Le dîner régimentaire annuel est un dîner de gala, mais l'ordre habituel des choses est renversé. Un bon exemple est celui des Fusiliers Mont-Royal de Montréal. La procédure suivante révèle comment un régiment de milice dirige cet événement tant attendu (20):

... cocktail dans le salon du mess; lecture de la proclamation du dîner par le capitaine-adjutant; présentation des invités à l'invité d'honneur; défilé des invités de la table d'honneur dans la salle à manger; le bénédicité; un instant de silence pour les camarades tombés au champ d'honneur; le toast à Sa Majesté la reine; le défilé de l'allumeur; la présentation du plat principal; la distribution du tabac à priser; le toast du commandant au chef de musique; le toast du commandant au chef de cuisine; la

présentation des invités de la table d'honneur; allocution de l'invité d'honneur; rapport annuel du commandant; le toast aux invités; le chant de la chanson régimentaire: «Nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal»; l'hymne national.

Références

1. Brochure, *Hints for Junior Officers*, École canadienne d'infanterie, Vernon (C.—B.), 1945, p. 12.
2. Percy, lieut. H.R., *Naval Customs, Traditions and Social Practices*, Ottawa, Quartier général de la Marine, 1963, pp. 15-16.
3. Brochure, *Hints for Officers*, Kingston, École royale canadienne des transmissions, 1959, p. 36.
4. Interview de l'auteur avec l'adjudant-chef G.R. Heppenstall, sergent-major de la Base, BFC Kingston, 23 septembre 1975.
5. Alors que certains mess donnent à l'expression «table d'honneur» le sens qu'elle a dans le civil, d'autres considèrent «qu'il n'y a pas de table d'honneur» dans un dîner de gala». The Royal Canadian Regiment, *Guide for Junior Officers*, manuscrit dactylographié, London (Ont.), 1974, p. 19.
6. *The Roast Beef of Old England* a été composée par un chanteur populaire de Covent Garden, Richard Leveridge (vers 1670-1758), et publiée à Londres en 1727.
7. Hall, capitaine Basil, R.N., *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie and Son, 1896, p. 96.
8. Article intitulé «How to Conduct a Dining-In» (auteur inconnu), *U.S. Navy Medicine*, vol. 65, mars 1975, p. 26.
9. Hering, commandant d'aviation P.G., *Customs and Traditions of The Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, p. 152, et Brochure n° 4 de l'ARC, *Notes for the Guidance of Officers*, Quartier général de l'ARC, Ottawa, 1964, pp. 24-25.
10. Grubb, commander F.F., *Naval Customs and Social Usage*, manuscrit dactylographié, 1950, p. 9, et Percy, lieut. H.H., *Naval Customs, Traditions and Social Practices*, Quartier général de la Marine, Ottawa, 1963, p. 15.
11. Il existe d'autres règles observées dans les mess, mais celles-ci sont considérées comme étant communes à tous. Voir document du Commandant des divisions navales, MRC (R), «Officers Divisional Course» (1955), cité dans Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1959, appendice D.
12. *Ordres permanents* (ébauche) du régiment royal de l'Artillerie canadienne (1975), pp. 44-45.
13. Fowards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, pp. 36-38. Voir aussi Lovette, vice-amiral L. P. *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1959, pp. 104-109, et Dowe, Lieut. F.S., «Gentlemen, The Queen», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 6, n° 2, mai 1952, pp. 74-75.

14. Dyott, William, *Dyott's Diary 1781-1845*, Londres, Constable, 1907, 2 vol., vol. 1, p. 52.
15. La Rochefoucauld-Liancourt, François, duc de, *Voyages dans les États-Unis D'Amérique, fait en 1795, 1796, 1797*, Paris, Du Pont, 1799, p. 146.
16. Roach, J., *The Royal Toast Master, ... the Seaman's Bottle Companion*, Londres, 1793, (frontispice).
17. Taylor, lieut.-cdr A.D., *Customs of the Navy*, (manuscrit dactylographié), 1956, p. 37.
18. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman*, RN, 1793-1814, Londres, Murray, 1901, p. 116.
19. Manwaring, G.E., (éd.), *The Diary of Henry Teonge, Chaplain on Board H.M.'s Ships «Assistance», «Bristol» and «Royal Oak», 1675-1679*, Londres, Broadway House, 1927, pp. 40, 42 et 44.
20. Lettre à l'auteur du commandant des Fusiliers Mont-Royal, 9 octobre 1974.

CHAPITRE IV

D'AUTRES COUTUMES DE MESS

Il est caractéristique des hommes et des femmes de partout qu'ils recourent quotidiennement au symbolisme pour transmettre des idées et sentiments qu'ils ne peuvent exprimer autrement, si ce n'est par la parole, parlée ou écrite, qui prend du temps. C'est ainsi que l'amitié s'exprime par une simple poignée de main, révérence ou inclinaison de la tête en signe de respect. Comme dans la vie civile, l'observateur de la vie militaire voit se manifester ces gestes, tout discrets qu'ils soient, dans ce foyer qu'est le mess. Un officier qui entre dans un mess est un bon exemple.

Dans de nombreux mess, par exemple au Régiment de Hull, l'officier s'arrête brièvement à la porte et se met au garde-à-vous avant d'entrer. Parfois, comme dans le Queen's Own Rifles of Canada, un tel symbolisme représente ce qu'on pourrait appeler l'esprit régimentaire, quelque chose qui se rapproche de sentiment que l'on éprouve lorsqu'on porte le toast au régiment, bref un moment de réflexion et de respect à l'égard des disparus. Ou encore prenons le cas du Lake Superior Scottish Regiment, de Thunder Bay, ou celui du 32^e régiment d'artillerie de campagne, de Shawinigan, où la coutume consiste en une simple marque de respect envers Sa Majesté la reine. Dans d'autre régiments, par exemple le 48th Highlanders of Canada, de Toronto, il s'agit d'une marque d'honneur envers le drapeau, enfermé dans une armoire de verre, autre expression de fierté envers l'unité dans laquelle on sert.

Une autre coutume, de sentiment et de signification analogues, se retrouve dans le Queen's Own Cameron Highlanders et le Royal

Westminster Regiment, selon laquelle le drapeau est enlevé de son armoire et exposé à chaque dîner de gala.

Les toasts qui suivent le toast au souverain après la fin du repas fournissent l'occasion d'honorer des unités du Commonwealth auxquelles des régiments des Forces canadiennes sont alliées. On trouve une évocation de ce rite dans le Royal Montréal Regiment, où une figurine en argent sterling représentant un jeune tambour du milieu du XVIII^e siècle se trouve toujours devant le commandant pendant le dîner. Cette statuette fut présentée au régiment, il y a un demi-siècle, par son nouvel allié le West Yorkshire Regiment (Prince of Wales' Own).

Boire du porto dans le même verre est une tradition qui, à travers les années, a contribué beaucoup, en des occasions officielles, à créer ce sentiment de respect mutuel si important à l'impression de bien-être qui existe parmi les divers éléments d'une unité. Dans le régiment royal de l'Artillerie royale, dans le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, dans le 8th Canadian Hussars (Princess Louise's) et dans de nombreuses autres unités, une longue tradition veut que le commandant partage un verre avec le chef de musique et le cuisinier, dans un esprit de bonne volonté et de poursuite d'un but commun.

Un toast typique est celui qu'on porte au cornemuseur aux dîners de gala du Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's) of Victoria. Ce toast est porté par le cornemuseur-major, à qui répond le commandant. Cette coutume rappelle le lien qui existait en Écosse entre le cornemuseur du clan et le chef du clan. Elle symbolise également le prestige du cornemuseur-major au sein du régiment. Dans le Canadian Scottish, il fait le tour de la table en jouant de sa cornemuse, puis s'arrête face au commandant. Ce dernier se lève, et chacun prend sa coupe écossaise (*quaich* ou *quaigh*, du terme gaélique *cuach*, espèce de coupe peu profonde habituellement de bois, parfois d'argent). Chacun tient sa coupe pendant que le cornemuseur-major récite les devises du fameux 16^e bataillon du Corps expéditionnaires de la Première Guerre mondiale, ainsi que des autres bataillons que perpétue le Canadian Scottish. Cela fait, ils boivent leur coupe d'un seul trait, la renversent et en baisent le fond pour indiquer que son contenu a été entièrement consommé (1).

Dans le Royal New Brunswick Regiment, on fait ce qu'on appelle le «passage du quaich», juste après le toast à Sa Majesté. Le commandant invite le chef de musique et le cornemuseur-major à la table et passe d'abord le quaich à celui-ci qui propose le toast au régiment en gaélique. Il en boit une gorgée, puis remet le quaich au com-

mandant qui répond. Ensuite, le quaich, qu'on emplit de temps à autre, est passé au chef de musique, au principal invité et à chaque membre du mess, à tour de rôle. Le dernier officier voit à ce que le quaich soit bien vidé de son contenu et le renverse pour le prouver (2).

À l'occasion, le quaich écossais joue un rôle dans les dîners de gala des bases du Commandement aérien. Un seul cornemuseur bat la marche vers la salle à manger, fait le tour du périmètre des tables jusqu'à ce que tous aient trouvé leur place. Plus tard, il peut jouer de sa cornemuse pendant le passage du porto, en préparation du toast au souverain. Puis vient le toast au cornemuseur, cérémonie très semblable à celle du Cameron Highlanders of Ottawa et nombre d'autres régiments écossais.

Le cornemuseur, laissant sa cornemuse dans l'antichambre, entre dans la salle à manger, fait le tour du périmètre, s'arrête face au commandant de la base et le salue. Le commandant de la base se lève pour accueillir le cornemuseur, alors qu'un plateau portant deux quaich en argent est apporté. Au moment où le président réclame le silence avec son marteau, le cornemuseur lève son quaich et porte l'ancien toast gaélique:

«Slainte mhath» (prononcé «*Slawn*-cha Vah'»), qui veut dire «Bonne santé à vous tous».

À quoi le commandant répond:

«Slainte» (prononcé *Slawn*-cha'), qui veut dire «Bonne santé».

Ayant avalé leur whiskey écossais d'un seul trait, ils remettent les deux quaich sur le plateau, le cornemuseur salue le commandant de la base, fait une rapide volte-face et sort de la salle à manger d'un pas alerte (3).

Sont typiques de la riche diversité des coutumes de mess celles qu'on observe avec enthousiasme dans les régiments de milice, notamment celles du Loyal Edmonton Regiment. Remontant à l'époque où l'ancêtre du régiment, le 49^e bataillon, amenait ses cornemuseurs en France lors de la Première Guerre mondiale, le colonel honoraire du régiment est encore aujourd'hui conduit dans la salle à manger du mess au son de la cornemuse. Et tous les nouveaux officiers qui ont joint les rangs du régiments depuis le dernier dîner de gala sont présentés au colonel honoraire à la table pour boire avec lui un toast au régiment.

Dans les mess des régiments blindés, on rappelle souvent leurs origines qui se rattachent à la cavalerie. Lorsque le PCM du British Columbia Dragoons réclame le silence à la table pour porter le toast

au souverain, ce n'est pas avec le marteau mais avec le manche de fouet du cavalier qu'il frappe le dessus de la table. Ce manche de fouet appartenait à l'origine à un officier du régiment tué à l'ennemi au Cachemire en 1950.

Le Royal Canadian Hussars, de Montréal, est également très fier de ses origines rattachées à la cavalerie. C'est une tradition au dîner, après le toast au souverain, d'entendre le commandant proclamer un intervalle de dix minutes «pour mener les chevaux à l'abreuvoir». Le «dernier rassemblement» du dîner régimentaire des Hussars est un événement mémorable appelé «promenade à cheval» (*The Ride*), présidé par un officier senior qui a servi avant la Seconde Guerre mondiale, alors que le régiment était monté à cheval. Sur l'ordre «Préparez-vous à monter!» et «Montez!», tous les officiers étendent leur index sur la table. Au commandement «Marche au pas!», tous les doigts se lèvent et martèlent la table à un rythme lent. À mesure que se succèdent les commandements «Trot», «Petit galop!», «Galop!» et «Chargez!», on peut imaginer le crescendo de plus en plus rapide (et l'hilarité) qu'on peut entendre suite à l'accélération du martèlement des doigts sur la table, suivie du processus inverse jusqu'au commandement bienvenu «Choyez vos chevaux!» (*Make much of your horses*) (4).

Une note plus sombre est le traditionnel toast aux camarades tombés au champ d'honneur, qu'on porte habituellement en silence, mais dans certains mess, on l'accompagne de la musique plaintive et poignante de la complainte jouée par un seul cornemuseur.

Dans le 48th Highlanders of Canada, la scène est très émouvante. Lorsqu'on propose le toast aux camarades tombés au champ d'honneur, les officiers restent assis, et le cornemuseur joue la complainte *Flowers of the Forest*, après quoi les membres boivent le toast en silence, le commandant buvant dans un calice d'argent. Les derniers versets de l'ancienne ballade expriment la tristesse éprouvée après la bataille de jadis, tout autant qu'aujourd'hui:

«The flowers of the Forest that fought aye the foremost,
The prime of our land lie cauld in the clay.
We'll hae nae mair liltin' at the ewe milkin',
Women and bairns are heartless and wae;
Signhin' and moanin' on ilka green loanin',
The Flowers of the forest are a' wede away» (5).

Les coutumes sans doute les plus pittoresques de la vie du mess sont celles qu'on observe traditionnellement dans les régiments

écossais. Une de ces coutumes consiste à proposer un toast en l'honneur des hautes terres d'Écosse (*highland honours*).

Les officiers du Calgary Highlanders portent un insigne d'épaule spécial arborant une feuille et un gland de chêne, honneur conféré au régiment par suite de sa fameuse contre-attaque, menée conjointement avec le 10^e bataillon du Corps expéditionnaire canadien, lors de la Bataille de Saint-Julien près d'Ypres en 1915, au cours de laquelle les Allemands utilisèrent des gaz pour la première fois. L'événement se déroula dans un bosquet de chênes connu sous le nom de Bois des cuisiniers (*Kitchener's Wood*), d'où l'insigne évocateur de ce fait d'armes. Depuis lors, le toast au régiment s'accompagne des paroles «À la glorieuse mémoire du vingt-deux avril», avec tous les honneurs portés aux hautes terres d'Écosse (6).

Dans le Queen's Owns Cameron Highlanders, de Winnipeg, les honneurs aux hautes terres d'Écosse sont presque exclusivement réservés au commandant à qui l'on offre un dîner d'adieu quand il quitte son commandement.

Lorsque le 48th Highlanders of Canada, de Toronto, a un dîner de gala, chaque compagnie du régiment est honorée pendant le repas par l'exécution de la marche de chacune d'elles par la musique régimentaire et par un toast avec honneurs aux hautes terres d'Écosse.

À ceux qui ne sont pas familiers avec le toast proposé avec honneurs aux hautes terres d'Écosse, ce rite donne un aperçu de la scène nocturne animée qui se déroulait jadis dans le grand hall du chef de clan, à la lueur des torches. Aujourd'hui, voici comment on décrit les honneurs portés aux hautes terres d'Écosse dans le mess du Toronto Scottish Regiment: «... tous les membres se tiennent debout, le pied gauche posé sur leur siège, le pied droit sur la table, font face au portrait du colonel en chef (Sa Majesté la reine mère Elizabeth), et, après la pièce de cornemuse, boivent le toast (7)».

Une autre tradition du dîner écossais est le défilé du *haggis* (mets national écossais) au son de la cornemuse. Mets révérend de la plus haute antiquité, le *haggis* consiste en un estomac de mouton bourré d'un hachis de cœur, de poumons et de foie de mouton ou de veau, assaisonné de graisse de rognon, d'oignons et de farine d'avoine. Le défilé du *haggis* qui, après cette cérémonie, est servi comme entremets avec le mets principal, se déroule de diverses façons selon les mess, habituellement après le bénédicité.

Deux officiers subalternes quittent la table pour se rendre à la rencontre du cornemuseur dans l'antichambre. Le *haggis* est porté

sur une planche ayant une poignée à chaque extrémité, de manière à reposer sur les épaules des jeunes officiers. Le cornemuseur battant la marche, les porteurs du *haggis* sont suivis des officiers chargés de prononcer une allocution, tout le défilé faisant le tour du mess au son de la cornemuse, pour ensuite s'arrêter au centre de la table où le *haggis* fumant est déposé. C'est alors qu'on récite ces fameux vers de Robert Burns *To a Haggis*:

«Fair fa' your honest, sonsie face,
Great chieftain o' the puddin' race!

.....

Auld Scotland wants nae skinking ware
That jaups in luggies;
But, if ye wish her gratefu' pray'r
Gie her a haggis!» (8)

Suit alors la cérémonie du dépeçage de l'estomac au moyen de la dague de l'officier écossais, le poignard (*dirk*).

Le West Nova Scotia Regiment maintient une tradition de plus de vingt ans, qui est le défilé de la tête du cerf (*Parade of the Stag's Head*). Il semble qu'à l'origine ce défilé se déroulait le jour après qu'on eut tué un chevreuil, alors qu'on présentait la tête tranchée de l'animal à la mairesse de Kentville. Depuis lors, quand on dîne dans le mess, une tête de chevreuil portant son bois, montée sur un cabaret de bois, est apportée à la table du mess en mémoire d'anciens régiments absorbés et en reconnaissance de l'abondance de la nourriture produite en Nouvelle-Écosse.

Juste avant le mets principal, la tête de cerf, entourée de nourriture, est portée sur les épaules de quatre officiers subalternes, le capitaine-adjutant battant la marche au son de la pièce *Floral Dance*. Le capitaine-adjutant présente la tête de cerf au commandant, en prononçant ces mots plus ou moins conformes aux règles de l'héraldique:

«Monsieur, la Nouvelle-Écosse étant un pays où règne l'abondance, je vous présente une tête de cerf, emblème des viandes qui sont la nourriture de base dans notre province; cette tête est entourée de homards, parce que les mers qui nous entourent en sont remplies, et de pommes qui représentent des choses plus douces. Et tous ces biens nous incitent à la plus grande gratitude pour le riche patrimoine qui est nôtre!»

Le commandant répond alors «...et que nous avons l'honneur de défendre. Continuons le festin (9) dans les régiments écossais. Traditionnellement, le tabac à priser est contenu dans une



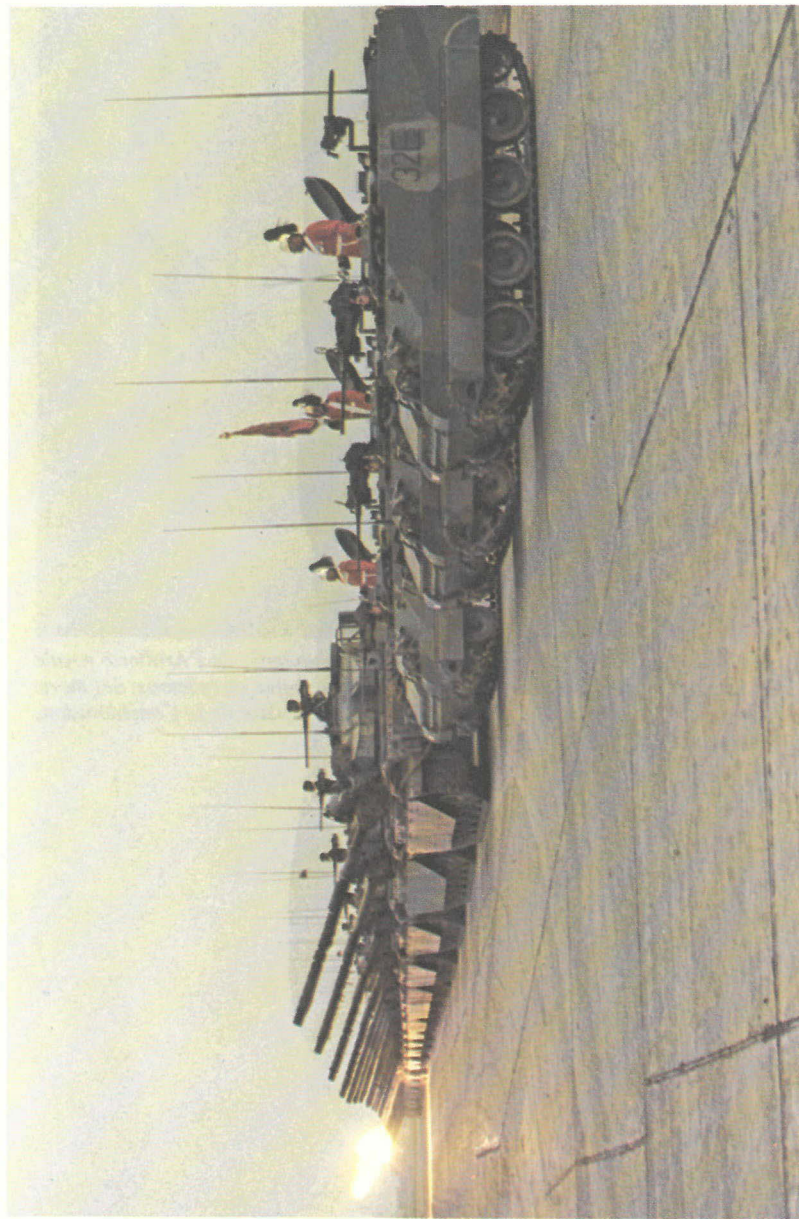
*Les trois nouveaux drapeaux des trois commandos du Régiment aéroporté canadien sont baissés en guide de salut, BFC
Edmonton, 1973.*



Une ancienne pièce d'artillerie et des canons modernes du 30e Régiment d'artillerie de campagne, de l'Artillerie royale canadienne (les canonniers de Bytown), tirent une salve à l'occasion de la Fête du Canada, le 1er juillet 1975, sur la colline du Parlement, à Ottawa.



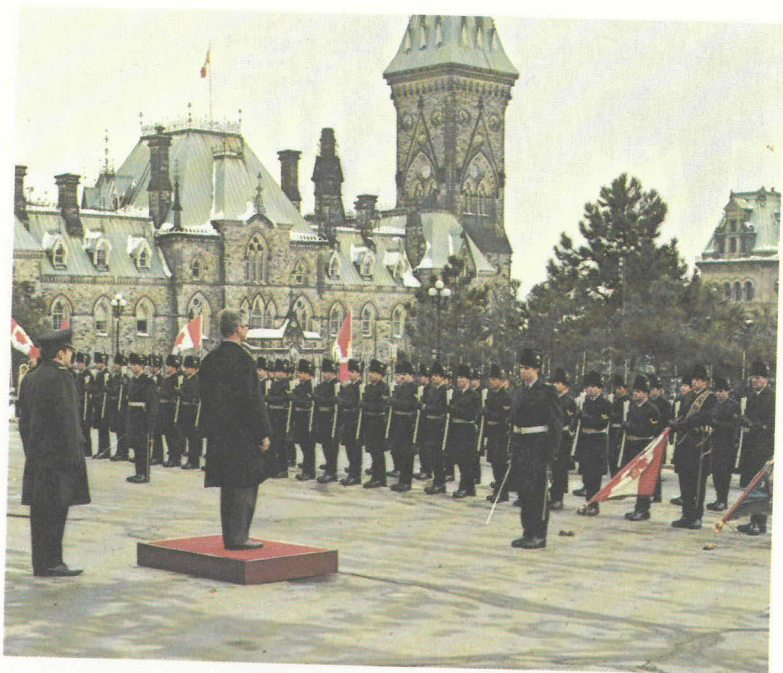
Obusiers du 30e Régiment d'artillerie de campagne, de l'Artillerie royale canadienne (les canonnières de Bytown), tirant une salve en mémoire des morts de guerre du Canada, le Jour du Souvenir, dans le square de la Confédération, à Ottawa, en 1975.



Le guidon du Royal Canadian Dragoons et son escorte, montés sur des chars blindés de transport de troupes, alors que des chars Centurion tirent un feu de joie commémorant la participation du régiment à la bataille de Liliefontein, en Afrique du Sud, en 1900, à Lahr, en Allemagne, en novembre 1975.



L'honorable Pauline M. McGibbon, lieutenant-gouverneur de l'Ontario, et sa garde d'honneur composée entièrement de femmes des Forces canadiennes, à la BFC de Trenton, en 1975.



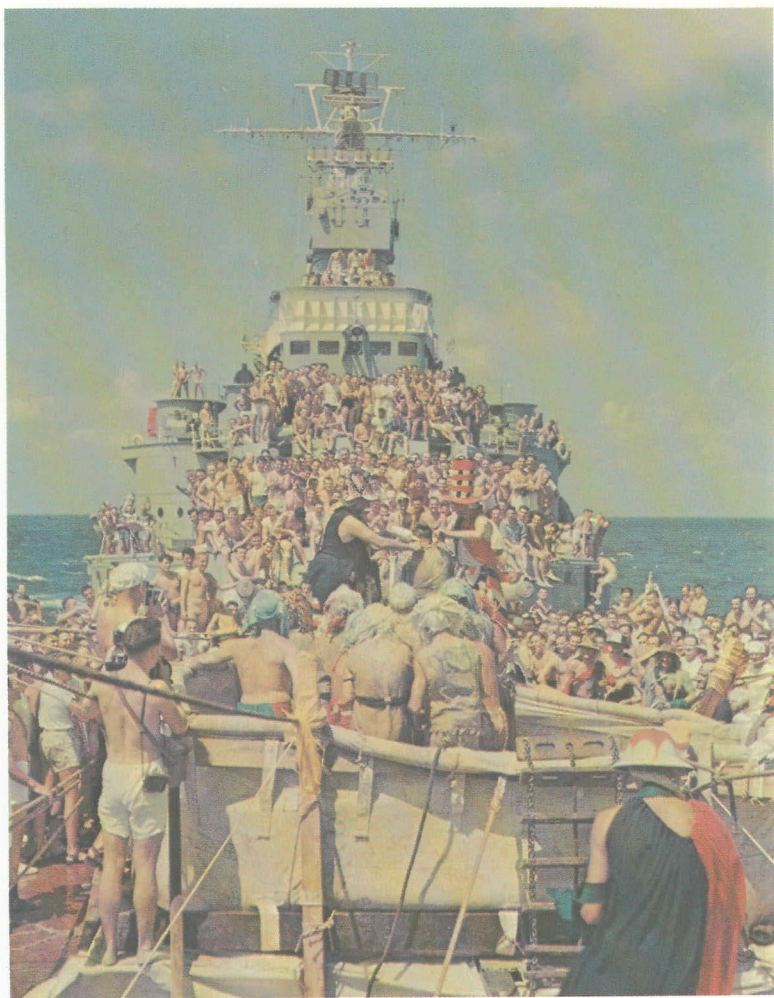
Le très honorable Jules Léger, Gouverneur général, prenant le salut d'une garde montée par le Royal 22e Régiment, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en janvier 1974.



Destroyer illuminé dans le port d'Halifax, Noël 1971.



Défilé du drapeau de l'Aviation royale canadienne et du nouvel étendard du 439e Escadron, à Baden, en Allemagne, 1973. On voit, à l'arrière-plan, les drapeaux des pays de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.



L'équipage du croiseur Québec rassemblé sur le gaillard d'avant, alors que le navire traverse l'Équateur et que se déroule l'ancienne cérémonie de la «Traversée de l'Équateur», en 1954.



Traversée du cercle polaire du Canada — Le roi Neptune et sa cour sont au froid — HMCS Protecteur — 1973.



Le roi Neptune et la reine Amphitrite sur le point de présider la cérémonie de passage de la Ligne à bord du HMCS Cape Scott en équateur, dans le Pacifique-sud, en route vers l'Île de Pâques, le 5 décembre 1964.



La cérémonie du changement de la garde, exécutée par le détachement des fonctions publiques formé de gardes de la Garde à pied du Gouverneur général, d'Ottawa, et du Canadian Grenadier Guards, de Montréal, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en août 1975. À l'avant-plan, on voit la fontaine de la flamme du centenaire arborant les armoiries des provinces.



Défilé aérien de Starfighter Cf-104 des Forces canadiennes à l'occasion de la présentation des étendards d'escadron aux 421e, 439e et 441e Escadrons, par Son Altesse Royale le prince Philip, duc d'Édimbourg, à Baden, en Allemagne, en mai 1973.



Mlle Charlotte Whitton, mairesse d'Ottawa, passe en revue le 2e Bataillon, le Regiment of Canadian Guards, lorsque ce dernier reçoit le droit de Cité de la ville d'Ottawa, en 1964.



Un soldat du 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), conduisant la mascotte régimentaire, «Princess Louise II», en 1973.



La rondelle identifiant les avions de l'époque de la Grande Guerre de 1914-1918, qui figure sur un Sopwith Pup restauré, en train d'atterrir à la BFC d'Ottawa (Rockcliffe), en 1975.

tabatière d'argent enfouie dans le crâne d'une tête de bélier élégamment montée, connue dans le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders sous le nom de «Sa Seigneurie».

Dans le Toronto Scottish Regiment, une fois les toasts terminés, le PCM se lève et appelle: «Monsieur Tabac à priser» (*Mr. Snuff*). Le subalterne désigné à cette fin se retire dans l'antichambre où il prend la tabatière régimentaire et revient dans la salle à manger. Le cornemuseur le conduit à la table au son de son instrument, où l'officier présente du tabac à priser au commandant, puis à tous les membres et invités. Il retourne ensuite vers le commandant qui se lève et offre du tabac à priser à «Monsieur Tabac à priser». Reprenant la tête de bélier, le subalterne retourne à l'antichambre au son de la cornemuse (10).

Le service en Normandie pendant la Seconde Guerre mondiale a suscité de nouvelles coutumes dans plusieurs unités canadiennes. L'une d'elles qui est devenue une tradition très chère consiste à proposer des toasts particuliers au calvados, ce breuvage normand fait de jus de pommes pour lesquelles cette région de France est si réputée. Au régiment de Maisonneuve, le toast au régiment se porte toujours au calvados, comme au régiment de la Chaudière.

Dans un autre régiment de Montréal, il existe une curieuse autant qu'indéracinable superstition selon laquelle le calvados creuserait un trou dans l'estomac, ce qui permettrait de mieux consommer la seconde partie du repas. C'est pourquoi, au milieu du mets principal, le commandant se lève et propose le toast tant attendu: «Trou normand», alors qu'on avale son calvados d'un seul trait, tout comme avait l'habitude de le faire, il y a quelque trente ans, le 17th Duke of York's Royal Canadian Hussars sur les champs de bataille de Normandie (11).

Avec les années, des traditions pittoresques se sont développées, reflétant ainsi la culture de la région d'où viennent les différentes unités. Cela est notamment le cas des régiments francophones. Un exemple est le port de la ceinture fléchée multicolore et de la tuque de l'habitant par-dessus l'uniforme de gala dans le mess des Fusiliers Mont-Royal (12).

De même, assister à un dîner de gala du régiment du Saguenay, c'est observer du même coup des coutumes qui nous viennent des Indiens indigènes de la région du Lac Saint-Jean et des premiers colons français de la vallée du Saguenay.

Immédiatement après le toast à la reine, commence le rite pittoresque du calumet de paix qu'on appelle «La touche de l'amitié».

Le rite débute lorsque tous les membres, la main droite sur la bouche, entonne le cri sauvage des Indiens, qui dure cinq secondes. Le PCM entonne aussitôt l'ancien chant de folklore indien *Ani Couni, Ani Couna*, tous les membres se joignant avec enthousiasme au refrain.

Puis commence le rite du calumet de paix, alors que deux officiers désignés au préalable à cette fin se lèvent et, les bras croisés au niveau des épaules, se dirigent vers le chaudron fumant. Debout face à face, ils revêtent un bonnet de plumes et lèvent la main droite au-dessus de la tête, selon la salutation traditionnelle de paix des Indiens. Puis, s'agenouillant, ils font mine de creuser un trou et d'enterrer la hache de guerre ou le tomahawk sous un tapis de peaux d'ours.

Puis, s'asseyant sur les peaux d'ours, les deux jambes croisées, les deux chefs, face à face devant le chaudron en feu, prennent le calumet de paix, le bourrent de tabac et l'allument avec une branche de cèdre. Puis chacun tire une bouffée d'amitié.

Les deux chefs se lèvent ensuite et, au rythme du chant qui se poursuit avec entrain, passent le calumet d'un invité à l'autre. Les bouffées prises, les chefs retournent au chaudron, vident le calumet et déposent cérémonieusement leurs bonnets sur les peaux d'ours.

L'autre coutume qu'affectionnent beaucoup les membres du mess est «la lampée de caribou». Le caribou est une boisson de bienvenue qui a une longue tradition dans la province de Québec. C'est un breuvage brûlant de vin mêlé d'alcool. Au moment où les officiers chantent *La Marche du régiment du Saguenay*, deux d'entre eux s'approchent de la cruche de caribou et revêtent leur tuque de laine. Ils font le tour de la table avec la cruche, permettant à chaque convive de se verser une lampée de caribou. Puis, tous ensemble ils boivent à la santé du régiment et exhalent un long «ahh» de satisfaction qui rappelle l'éruclation expressive des nomades du désert après avoir festoyé au mouton (1).

Un autre ensemble de coutumes d'aspect régional sont observées avec entrain dans l'île du Cap-Breton, plus précisément à la Station des Forces canadiennes de Sydney. À vrai dire, la fondation non officielle, mais très réelle, de la Force royale aérienne du Cap-Breton, en 1956, rappelle quelque peu l'Ordre du Bon Temps de Champlain. Non pas que Sydney, en Nouvelle-Écosse, soit isolé comme nombre d'autres stations de radar, mais le personnel de l'endroit considère cette station comme étant hors des voies habituelles de la circulation militaire, d'où l'établissement avec succès, il y a une vingtaine d'années, de la FRACB, qui a sensiblement enrichi la vie du mess.

Au dîner, l'uniforme du mess comprend la boucle pittoresque en tartan du Cap-Breton. Le toast au souverain est suivi d'un autre au rhum, en toute solennité, avec un pied sur la table à la manière des Écossais des hautes terres, et accompagné des mots: «Chimo — la FRACB», qui sont tout à fait conformes à la devise enjouée, bien qu'impolie, du mess: «NIL ILLEGITIMUS CARBORUNDUM».

Au lieu de la chope d'adieu à un membre qui quitte la station, on présente une épée pour défendre, en temps de crise, la patrie qui, naturellement, est le Cap-Breton. On dit qu'aucun officier en visite n'est autorisé à s'associer aux officiers de la station à moins de démontrer son aptitude à rédiger des rapports convenables sur la station, et le grade de maréchal honoraire de la FRACB n'est conféré qu'à ceux qui ont servi pendant quinze années consécutives à la SFC de Sydney (14)!

Une tradition généralement observée dans les mess de l'aviation est une antipathie singulière contre les discours. Mais il y a exception, à savoir lorsqu'un membre est sur le point de quitter l'escadron ou la base on lui demande de dire quelques mots. Mais avant qu'il puisse prononcer un mot, il doit endurer l'interprétation par tous les membres du mess de la joyeuse chansonnette *The Chug-a-Lug-Song*. Lorsqu'on atteint le vers «So drink chug-a-lug», l'orateur doit boire d'un seul trait le contenu du verre spécial qu'on lui a préparé, et le renverser sur sa tête pour prouver que sa mission a été accomplie:

«Here's to ,
He's true blue,
He's a drunkard,
Through and through,
He's a drunkark,
So they say,
Tried to go to Heaven
But he went the Other Way,
So drink chug-a-lug,
Drink chug-a-lug, etc. (15).

Le dîner de gala dans un mess est rempli de formalisme, mais les folichonneries, plaisanteries et jeux qui suivent souvent le repas n'ont rien de formel. L'organisation des divertissements est souvent laissée aux plus jeunes membres les plus enjoués du mess, et ils manquent rarement d'inventer les activités les plus enlevantes. Le jeu décrit ci-dessous a été choisi parce qu'il illustre la nature turbulente de ces amusements, et aussi parce qu'il est longtemps populaire dans toutes les branches du service. On l'appelle le «graissage du canon» (*Greasing of the Gun*).

La longue table du mess est inclinée au moyen de supports placés sous les pattes de l'une de ses extrémités, de manière à former un plan incliné lisse. Des coussins de chesterfield sont étendus sur le plancher à l'autre extrémité de la table. Le «volontaire» est placé, face au sol, sur une couverture étendue sur le dessus de la table. Les servants de la pièce, de chaque côté, s'emparent du bord de la couverture et, sur les ordres rythmés de «Sous-officier — un — deux — feu!», balancent la victime pour acquérir un mouvement d'accélération, puis, au commandement «Feu!», la relâchent, de telle sorte que celle-ci est propulsée en l'air à une vitesse de plusieurs noeuds pour s'écraser inévitablement aussitôt après.

Mais le truc consiste en ce que, avant d'être lancé, le «projectile» est muni d'une allumette et d'une boîte pour l'allumer, et que s'il ne réussit pas à l'allumer pendant son vol, on déclare un raté, et le plaisir recommence.

Le mess des officiers de la Base des Forces canadiennes de Petawawa est situé sur une éminence qui surplombe agréablement la rivière Outaouais et les Laurentides. Juste à l'entrée se dresse un vieux chêne rouge aux longs rameaux. On l'appelle «l'arbre du boire ou l'arbre du subalterne».

On a souvent raconté que, certains soirs, des subalternes stationnés à Petawawa grimpent dans l'arbre et, assis sur de gros rameaux, champagne en main, interprètent de merveilleux chants du soir, et ces événements sont dûment consignés dans le livre de bord de l'arbre du boire.

Comme le mess, anciennement mess des artilleurs, se trouve dans un vieil immeuble temporaire menacé de démolition, on craint que l'arbre des subalternes ne devienne également victime du bulldozer. Mais, jamais à court de ressources, les jeunes officiers ont assuré à leur arbre bien-aimé un degré considérable de longévité.

En effet, sur le tronc est apposée une plaque de bronze bien polie marquant l'emplacement d'une borne officielle du Canada, et par conséquent sacro-sainte: «Élévation, 507.3 pieds; latitude, 45° 55' 12" Nord; longitude, 77° 17' 23" Ouest (16).

Références

1. *Ordres permanents du mess des officiers du Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's)*, Victoria, 1970, annexe E.
2. Armstrong, major W.B., «Coutumes, pratiques et uniformes de l'Armée canadienne», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 17, n° 3, 1963, p. 8.
3. Canada, Commandement aérien, *Procédures du dîner de gala (CFACM 1-900)*, mai 1976, pp. 9-11.
4. Lettre à l'auteur du commandant du Royal Canadian Hussars, 10 septembre 1974.
5. Probablement la mieux connue des complaintes écossaises est *Flowers of the Forest*, une très ancienne mélodie. Les paroles datent du milieu du XVIII^e siècles. Traditionnellement rattachée à la Bataille de Flodden (1513) près de la frontière écossaise, la «forêt» évoque le district de Peebles-Selkirk, et les «fleurs» sont les jeunes gens du district qui sont morts pendant la bataille. Voir Graham, G.F., *The Songs of Scotland*, Edimbourg, Wood, 1856, 2 vol., vol. 1, pp. 2-5.
6. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-54*, Calgary, Bryant Press, 1954, p. 8.
7. Lettre à l'auteur du commandant du Toronto Scottish Regiment, 11 octobre 1974.
8. Cunningham, A., et Mackay, C., éd., *Burns, Ramsay and the Earlier Poets of Scotland*, Londres, Virtue, s.d., 2 vol., vol. 2, p. 8.
9. Armstrong, major W.B., «Coutumes, pratiques et uniformes de l'Armée canadienne», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 17, n° 3, 1963, p. 77-83.
10. Lettre à l'auteur du commandant du Toronto Scottish Regiment, 11 octobre 1974.
11. Lettre à l'auteur du commandant du Royal Canadian Hussars, 10 septembre 1974.
12. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français*, Les Fusiliers Mont-Royal, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 331.
13. *La Sentinelle*, 1975/76, p. 21.
14. Lettre à l'auteur du président du comité du mess des officiers SFC Sydney, 12 avril 1977.
15. Interview de l'auteur avec le major J.E. Jackaman et le capitaine C. Haynes, 427^e escadron d'hélicoptères, BFC Petawawa, 7 octobre 1975.
16. Interview de l'auteur avec le major W.M. Wolfe, BFC Petawawa, 7 octobre 1975. Depuis cette date, le mess des officiers de la Base a quitté les lieux, mais l'arbre des subalternes fleurit toujours.

CHAPITRE V

TERMES ET EXPRESSIONS

Les coutumes et les traditions servent à de nombreuses fins; entre autres, elles perpétuent le mode de vie dans les Forces armées d'une génération à l'autre. Il y a en particulier le langage de tous les jours, les termes et les expressions en usage chez les militaires (hommes et femmes), en temps de paix comme en temps de guerre. Le langage militaire fait partie des coutumes et des traditions qui assurent une continuité entre le mode de vie des militaires d'aujourd'hui et celui de leurs prédécesseurs.

Abri de fortune (*Hoochie*)

Abri de soldat en campagne, construit à partir de matériaux naturels sur place; par exemple, un appentis fait de branches de conifères. Veut aussi dire au sens figuré un logement ou campement.

Accoutrement du jour (*Rig of the Day*)

Tenue vestimentaire d'un matelot tel que stipulée par le règlement lorsqu'un ordre de service courant est donné ou sifflé. L'appel «Hands to clean» ne signifie pas qu'il faut nettoyer, mais plutôt que les matelots du bateau doivent se présenter dans «l'accoutrement du jour» prescrit¹.

¹ «Lower Deck», *The British Navy from Within*, Londres, Hodder & Stoughton, 1914, page 129. Voir aussi *Sentinelle*, vol. 2, mars 1966, page 23.

Adjudant (*Warrant Officer*)

Ce terme désigne trois grades de sous-officier d'expérience du Service: adjudant-chef (Chief Warrant Officer) qui a remplacé le sous-officier de 1^{ère} classe (Warrant Officer Class 1) dans les armées de terre et de l'air et qui correspond au premier maître principal (Chief Petty Officer 1st Class) sur les navires de sa Majesté; adjudant-maître (Master Warrant Officer), anciennement sous-officier de 2^e classe (Warrant Officer Class 2) et équivalent au second maître principal (Chief Petty Officer 2nd Class); adjudant (Warrant Officer) qui comprend le sergent quartier-maître (quartermaster Sergeant), le sergent d'état-major (Staff Sergeant) et le sergent de section (Flight Sergeant des anciennes Forces armées, et est à l'opposé du premier maître (Petty Officer 1st Class) sur les navires de sa Majesté¹.

L'anglais «warrant» remonte au Moyen-âge et au vieux français «warant», lui-même une variante de «guarant» ou «garant». Il existe des racines similaires dans les vieux mots allemands «warent» et «wahren». Même aujourd'hui, le mot a de nombreuses significations mais, dans le contexte militaire, il signifie une autorisation accordée par une personne à une autre de faire quelque chose qui n'est pas permis autrement, quelque peu comme une mission.

De fait, un adjudant-chef reçoit aujourd'hui une autorisation, un document qui porte la signature et le sceau du ministre de la Défense nationale. En voici un extrait:

En vertu de l'autorité qui m'est conférée à cette fin par Son Excellence le Gouverneur général en conseil, je vous constitue et nomme, vous ledit... au grade de... à compter du... grade que vous continuerez de détenir pendant le bon plaisir de l'honorable Ministre de la Défense Nationale.

La fusion des grades de sous-officiers (et leurs équivalents) dans les trois anciennes armées a commencé en 1949 lorsque la hiérarchie des grades et les échelles de soldes ont été uniformisés, mais non les titres de grade. C'est à cette époque que le sous-officier de marine (qui portait un anneau étroit) et le sous-officier promu au grade d'officier (qui portait le même anneau large que le sous-lieutenant) qui vivaient tous les deux dans le carré des officiers ont commencé à disparaître. De fait, c'est la normalisation de la hiérarchie des grades qui a mis en évidence les origines très différentes de ces sous-officiers d'expérience qui, au cours des siècles, ont occupé des postes de commandement entre les niveaux d'homme de troupe et d'officier.

¹ *Ordonnances administratives des Forces canadiennes*, 3-2, annexe A, 1970.

Historiquement, le sous-officier des armées de terre et de l'air était un soldat d'expérience qui avait des qualités de chef et qui était spécialement choisi pour une mission par le colonel du régiment², tout comme le capitaine d'un navire de combat choisissait ses officiers marinières parmi ses meilleurs matelots brevetés.

Mais l'ancien sous-officier de marine n'était pas du tout la même personne que l'officier marinier. Ce type spécial de sous-officier ne tire pas son origine du «warrant» ou document lui accordant l'autorisation d'agir, mais plutôt des demandes de matériel ou de magasin. Cette idée remonte aux débuts de la Royal Navy, sous le règne de Henri VIII, au XVI^e siècle.

Lorsque le roi voulait un navire pour les besoins de sa marine, ce dernier était réquisitionné par mandat chez son propriétaire, ce qui signifiait à l'époque des Tudor que le bâtiment arrivait à l'arsenal du roi au complet, magasins et officiers (réquisitionnés par mandat — Warrant Officers) compris. Il était impensable à cette époque qu'un navire réquisitionné par le roi n'arrivât pas sans son capitaine, son maître d'équipage, son charpentier, son cuisinier et plus tard son canonnière. Ils faisaient partie du navire: officiers réquisitionnés par mandat (warrant). Ils venaient avec le bateau et y vivaient aussi lorsqu'il étaient de «réserve». C'étaient les officiers qui faisaient marcher le bateau. Quand venait le temps d'aller combattre, le roi faisait monter ses soldats et ses officiers à bord — officiers mandatés par le roi (commissioned officers). Après l'opération navale, ils descendaient à terre, mais non les autres, les sous-officiers (Warrant Officers)³.

Amiral (*Admiral*)

Le grade d'amiral est attribué au commandant en chef de la Marine d'un pays, à un officier principal de marine commandant une flotte ou une escadre, ou encore un commandement ou une station à terre. Avant que le regroupement des trois armes ne soit réalisé, les amiraux assumant de telles fonctions étaient appelés officiers d'ordonnance. Le mot amiral vient du mot arabe «émir» ou «amîr» qui

² Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 2 volumes, 1786, vol. I, page 316 (note). Voir aussi: Gordon, Major L.L., *Military Origins*, Londres, Kaye and Ward, 1971, pages 249-250.

³ Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pages 171-174. Voir aussi: Lewis, Michael, *England's Sea-Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 26-27, 32-35, 225-239; et Lloyd, Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, pages 232-234.

signifie «chef». Le terme a fait son chemin vers l'Occident en passant par le berceau des navigateurs, la mer Méditerranée, où on le rencontre sous diverses formes: «amiralus» en latin du Moyen âge, «amirail» en vieux français et «almirante» en espagnol. En Angleterre, le terme *Admiral*, après avoir subi plusieurs transformations depuis le Moyen âge, s'est imposé définitivement pour désigner le commandant en chef d'une flotte, et ce à partir du XVII^e siècle. À l'époque de la navigation à voile, l'escadre principale occupant le centre d'une grande flotte était commandée par l'amiral de la flotte; l'escadre occupant le tête de la flotte était commandé par le vice-amiral; complétant la formation à l'arrière se trouvait une troisième escadre ou arrière-garde commandée par le contre-amiral (*Rear-Admiral*); d'où le nom actuel des grades¹.

Dans le langage traditionnel des marins anglais, le terme prend un sens inusité, comme en fait foi une proclamation royale du 26 juin 1708, où il est question de *fishing admirals*. Chaque année, des flottes de bateaux de pêche se rendaient dans les eaux de Terre-Neuve, jetant l'ancre dans de nombreux havres et anses; les pêcheurs faisaient sécher leurs prises sur la terre ferme, puis l'automne venu, retournaient en Europe, leurs cales remplies de poisson séché. Pour assurer une certaine discipline dans ces ports d'escale, on nommait le capitaine du premier bateau accosté «amiral provisoire de tel havre ou de telle anse», le capitaine du second bateau vice-amiral, ainsi de suite. Chacun devait se plier aux décisions de l'amiral en ce qui concerne les droits à terre et les éventuelles contestations².

Artillerie (*Artillery*)

Canons utilisés par l'armée; arme ou service de l'armée de terre qui utilise des canons. D'origine française lointaine, le terme vient d'*artiller* qui veut dire équiper ou armer. Initialement, l'artillerie englobait une grande partie du matériel de guerre, y compris toutes les armes de type projectile. En 1539, le «Corps d'artillerie des archers, des arbalétriers et des mousquetaires» a marché d'Algate, cité de Londres, sur Westminster, où il a été passé en revue par le roi Henri VIII³.

1 Lewis Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, passim.

2 *Oxford English Dictionary*, vol. 1, sous la rubrique «Admiral».

3 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 13.

Bataillon (*Battalion*)

Ce mot est d'origine obscure. Il remonte au moins au XVI^e siècle où on le retrouve sous l'ancienne forme française «bataillon», et semble avoir la même origine que le mot «battle» (bataille)¹. Traditionnellement, le bataillon est une unité d'infanterie composée de plusieurs compagnies, et fait partie d'une brigade ou d'un régiment. Sur le plan de l'organisation, on a fait subir au bataillon de nombreuses modifications au cours des siècles afin de l'adapter à ses différents rôles et aux différentes tactiques, ainsi qu'aux progrès sur le plan de la technique et de la théorie de la guerre. Aujourd'hui, dans les Forces canadiennes, le terme «bataillon» signifie deux choses: un régiment d'infanterie peut comporter un, deux ou plusieurs bataillons, chacun étant doté d'effectifs et de matériel de combat; le bataillon est aussi l'unité administrative de soutien des troupes, le bataillon des services généraux.

Belle de hangar (*Mangar Queen*)

Aéronef stationné au sol dans un hangar dont on se sert des pièces pour réparer d'autres appareils. Un tel échange de pièces et de matériel est provisoire et ne doit pas être considéré comme un «dépouillement» ou un emprunt permanent.

Billet (*Chit*)

Forme raccourcie de *chitty*, mot anglo-indien qui vient de *chitthi* signifiant une note écrite ou un bon tenant lieu de comptant pour l'achat de rafraîchissements au mess.

Bivouac

Campement sans tente ni baraquement. Semble venir de l'allemand «beiwacht» qui a une certaine connotation avec *watch* (veille) ou *guard* (garde).

«Bleus» (*Awkward Squad*)

Ce terme tenant de la moquerie est encore utilisé à l'occasion. Il correspond aux recrues qui ont de la difficulté à coordonner leur activités et qui, partant, sont lents à se conformer aux exigences de leurs

¹ Bridger, W.R.P., «Notes on the Origin and Derivation of some Military Terms», *Canadian Defence Quarterly*, vol. XII, n° 3, avril 1935, page 336. Voir aussi Langford, Lt-Col. R.J.S., *Corporal to Field Officer*, Toronto, Copp Clark, 1940, pages 5 à 7.

instructeurs. Il s'agit d'un phénomène qui date de longtemps. Le général Amherst, lors de sa remontée de l'Hudson en 1759 à destination de Montréal, a ordonné à ses «bleus» de procéder à deux exercices par jour sous la surveillance de leurs propres compagnons d'arme; les fantassins qui faisaient feu avant d'en recevoir l'ordre devaient se soumettre à l'exercice du soir en compagnie des «bleus»¹. De la même façon, à la levée de Newfoundland Regiment of Foot de Sa Majesté (1780-1783, on avait prévu dès le départ un entraînement pour les «bleus»².

Brigadier-général (*Hoochie*)

Grade entre ceux de colonel et de major-général. Une définition remontant à l'époque de Wellington a résisté assez bien à l'épreuve du temps, même si la terminologie en a été modifiée: «Le brigadier est un officier de l'armée dont le grade se situe immédiatement au-dessus de celui de colonel et qui est nommé au commandement d'un corps appelé brigade, composé de plusieurs bataillons ou régiments»³. Le terme tire son origine de l'italien «brigata» qui signifie compagnie et qui se rapproche de «brigare» (bagarre) et de «briga» (conflit). Pendant une certaine période dans les Forces canadiennes, le grade n'était que «brigadier». Le terme brigadier-général a été rétabli en 1968⁴.

Capitaine (*Captain*)

Aujourd'hui dans l'armée, le terme «capitaine» a plusieurs significations. Le grade capitaine de marine équivaut à celui de colonel, tandis que celui de capitaine dans les Forces de terre et de l'air se situe entre ceux de lieutenant et de major. En termes de fonctions, il y a le capitaine de vaisseau et le capitaine d'aviation. Le mot «capitaine» vient du latin «caput» qui signifie «tête». Comme c'est la tête

1 Wallace, colonel R.F.H., «Regimental Routine and Army Administration in North America in 1759», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30, 1952, page 8 et suivantes.

2 Nicholson, colonel G.W.L., *The Fighting Newfoundlander*, Gouvernement de Terre-Neuve, 1965, pages 17 à 23.

3 James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 2 vol., 1810.

4 *Loi sur la réorganisation des Forces canadiennes* (15 février 1968). Voir *Les Ordonnances et règlements royaux applicables aux Forces canadiennes*, vol. II, Appendice XI, (La Loi sur la Défense nationale. Statuts révisés du Canada, 1970, page 119).

qui commande aux autres parties du corps, on s'imagine facilement comment les Romains en sont venus à utiliser le mot «capitaneus» pour désigner celui qui commandait aux troupes. Une très longue tradition veut que le capitaine soit l'officier qui commande à une unité de taille d'une compagnie, soit 100 à 200 hommes. Même dans la marine, le mot «capitaine» est d'origine militaire. Par le passé, la manoeuvre et la navigation essentielles pour voyager en mer, incombaient au maître d'équipage et au patron, ce dernier terme étant encore en usage dans la marine marchande. À bord, le capitaine commandait à ses soldats au moment du combat, tandis que le patron, le navigateur, assurait le transport des troupes au bon endroit, que ce fût en mer ou sur la terre ferme. Avec l'introduction au XVI^e siècle des «gros canons» sur les navires, le patron devint aussi capitaine, commandant non seulement aux matelots, mais aussi aux troupes de combat¹.

Caporal (*Corporal*)

Le maître caporal d'aujourd'hui est le caporal d'autrefois qui était un chef de troupe. Ce vocable vient de l'italien «capo di squadra» (chef d'escadre), parfois écrit «capo de escadra» qui suggère escadre ou escadron; on peut aussi faire un rapprochement avec le carré, ancienne formation de combat. Les Anglais utilisent le mot «corporal», tandis qu'en français, le terme est «caporal». Le soldat sir James Turner, dans son *Pallas Armata* (1683), a décrit, en termes plutôt laconiques, la fonction de l'ancien caporal: «Le caporal... avait une autorité absolue sur son escadron, et nul ne devait lui désobéir; sinon le caporal pouvait le battre avec son épée et le jeter en prison... et il se doit de leur montrer à monter la garde... à leur enseigner tout ce qui concerne leur tenue, ainsi qu'à manier leurs armes. Comme vous le voyez, nos caporaux avaient amplement de travail pour justifier leur solde»².

Carré des officiers (*Wardroom*)

Mess des officiers de marine. L'origine exacte du mot anglais est inconnue. On a dit que «wardroom» venait de «ward robe», soute où l'on déposait les butins. La pièce était située sous la cabine du capitaine, laquelle se trouvait au fond, sous le gaillard d'arrière.

¹ Lewis, Michael, *England's Sea-Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, pages 193 à 199.

² Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, vol. 1, pages 260 et 261.

Lorsqu'il n'y avait rien, le carré, étant adjacent aux cabines des officiers, servait de mess¹. C'était ainsi sur les navires de ligne. Sur les frégates et les navires plus petits, le mess des officiers se trouvait dans la chambre des canons. Les aspirants de marine qui servaient habituellement sur les plus gros navires de la flotte dormaient et mangeaient au fond du bateau, dans la «carène» ou le *Midshipmen's Berth* (cale des aspirants)².

Le mot «wardroom» ou «ward robe» est presque sans aucun doute entré en usage au XVIII^e siècle³. Il apparaît une des premières fois écrit en lettres moulées dans un rapport rédigé au large de la côte portugaise, en avril 1758, année de la prise de Louisbourg. Lorsqu'un navire de ligne de 90 canons a été la proie des flammes, les lieutenants du navire qui n'étaient pas de garde en ont été informés de la façon suivante: «La sentinelle passa le mot dans le carré des officiers, à savoir que l'avant de notre bateau le *Prince George* était en feu»⁴.

Colonel

Grade qui aujourd'hui désigne un officier principal d'état-major, et non pas un général ni l'officier principal d'un régiment, à une exception près: le régiment aéroporté canadien qui est composé de trois corps francs capables de fonctionner indépendamment les uns des autres est commandé par un colonel¹. Le terme remonte à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle au moment où la réorganisation des forces armées (compagnies sous les ordres de capitaines, regroupées en régiments commandés par des colonels) avait déjà été amorcée. L'origine du mot lui-même est inconnue.

On l'écrivait parfois «coronel» selon l'orthographe française de l'époque qui rappelle le mot «couronne». Cette pratique a toutefois donné lieu à plusieurs conjectures touchant même les insignes, et remis en question l'autorité même du colonel. En italien, le mot «colonnello» se rapproche de «colonna» qui veut dire colonne.

1 Lowry, Lieut. comm. R.G., *The Origin of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Marston, 1930, page 4.

2 Hoffman, Capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, R.N., 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pages 42, 227 et 305.

3 Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pages 93-94.

4 Entrevue de l'auteur avec le major W.J. Bailey, Q.G.D.N., Ottawa, 31 juillet 1975.

Commander

Le grade de commander (qui n'a pas d'équivalent français) vient de la situation de commandement partagé qui remonte à l'époque des premiers navires de guerre où le capitaine commandait les troupes de combat et le maître les matelots pour ce qui a trait à la navigation. Avec l'introduction à l'époque d'Henri VIII des gros canons sur les navires de guerre, les matelots sont devenus à la fois marins et soldats. À mesure que les navires ont grossi en tonnage et en puissance d'artillerie, le capitaine au commandement du vaisseau de ligne avait sous ses ordres un maître qui était le navigateur en chef; sur les navires plus petits les deux fonctions étaient cumulées par un seul officier appelé «maître et commander».

Au milieu du XVIII^e siècle, le premier terme est disparu lorsqu'on a créé un poste d'officier pour libérer le commander de ses fonctions de navigateur, mais ce n'est qu'à partir de 1794 que le grade de commander a été reconnu officiellement dans la Royal Navy¹.

En 1875, un lieutenant dont l'ancienneté était de huit années était promu au grade de Lieutenant-commander, grade qui a été officiellement reconnu en 1914².

Commando

Corps franc composé de soldats ayant suivi un entraînement poussée en vue de l'exécution de tâches ou de missions spéciales. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les commandos britanniques étaient des troupes de choc amphibies qu'on utilisait souvent lors de raids ou d'opérations à objectifs limités. Il s'agit d'un mot portugais qui vient de «commander» (commander), et du mot latin «commandare». Le terme, employé par les Boers, est devenu populaire pendant la guerre du même nom en Afrique du Sud au début du XX^e siècle. Le mot sert aujourd'hui dans les Forces canadiennes à désigner les trois corps francs du régiment aéroporté canadien: les deux commandos de parachutistes et le commando motorisé.

Commodore

Contrairement à la pratique dans la Royal Navy, le grade de commodore est permanent dans les Forces canadiennes et se situe en-

1 Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, page 246 et note.

2 Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 199 à 204.

tre ceux de capitaine et de contre-amiral. En mer, le commodore est traditionnellement au commandement d'une escadre distincte. Aujourd'hui, le commodore est l'officier principal embarqué. Le terme vient du hollandais «Commandeur», vocable utilisé aux Pays-Bas à partir de 1652. C'est le roi Guillaume III d'Orange qui a introduit le grade dans la Royal Navy en 1688¹.

Il existe un vieux proverbe au sujet du commodore. C'était la coutume au XVII^e siècle de tirer du canon au coucher du soleil, lorsque le navire mouillait dans un port, avant de baisser pavillon. Après le coup de canon, on pouvait entendre les mots suivants: «Le commodore est rentré dans ses quartiers», qui veulent dire: «S'il a terminé sa journée, eh bien moi aussi»².

Commissaire du bord (*Pusser ou Purser*)

«Pusser» est une déformation de «Purser», le commissaire du bord sur les navires de Sa Majesté à une époque antérieure. Comme il n'était pas payé de la même façon que les autres officiers du bord, il avait le droit d'exploiter le commerce de la vente d'effets personnels aux matelots, par exemples des vêtements, — les frusques du commissaire du bord. Le terme désignait parfois des articles réglementaires, — par exemple le rhum ou le poignard du commissaire du bord. Aujourd'hui, l'expression a aussi la connotation de ce qui est réglementaire, par opposition aux articles «tiddley» achetés sur la terre ferme.

Compagnie (*Company*)

Le dictionnaire définit ce mot comme «une réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble», et cette définition convient à l'utilisation qu'on en fait aujourd'hui: sous-division d'un bataillon d'infanterie ou division de réserve dans la marine à des fins de rassemblement, ou encore simplement compagnie ou équipage d'un vaisseau. Le terme sert également à désigner une unité de soutien détachée. Le terme a une origine commerciale des plus curieuses. Vers la fin de la période féodale, sont apparues en Europe des bandes de mercenaires qui étaient des soldats professionnels et dont les capitaines acceptaient des contrats pour combattre pour ou

1 Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 187 à 191.

2 Beckett, Capitaine, W.N.T., *A Few Naval Customs, Expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, page 44.

contre un personnage quelconque. On investissait de l'argent dans ces bandes qui furent vite appelées «compagnies» dans le but de se partager les butins et les rançons¹.

Contenant (*Paul Bunyan*)

Grand contenant en forme de boîte pour le transport de marchandises par avion.

D.C.A. (*Flak*)

Défense contre avions, en français, le terme anglais *flak* vient de l'allemand «*fliegerabwehrkanone*»; désigne aussi une objection verbale à une décision de stratégie, etc.

Descente de garde (*Stand down*)

Il s'agit d'une période d'interruption des travaux courants. L'expression se rapproche beaucoup, en termes de sens, des expressions «*Make and mend*» (quartier libre) ou «*Makers*» de la marine. En français comme en anglais, elle signifie la fin d'un service, c'est-à-dire la «descente de la garde» quelque temps après la «montée de la garde», par exemple sur les remparts pour assurer le guet en cas d'attaque. L'expression anglaise a aussi le sens d'immobiliser une pièce d'équipement; par exemple, immobiliser un avion au sol pour la réarmer ou le réparer.

Dragon (*Dragoon*)

Aujourd'hui, le dragon est un membre d'un régiment blindé. Avant l'avènement des véhicules automobiles, le dragon était un fantassin à cheval. On croit que le mot vient de «dragon», sorte de pistolet de cavalerie du début du XVII^e siècle, monté dans un battant à bretelle et remplacé par la suite par la carabine. Un ancien auteur a décrit de manière cocasse les dragons comme «... une sorte de bâtards se situant entre les fantassins et les cavaliers qui ont pour mission de se battre soit à pied, soit à cheval...»².

¹ Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pages 9 et 10.

² Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law, & c.*, Edimbourg, 1717, page 123.

Équipage aérien (*Aircrew, Crabfat*)

Le terme anglais «crabfat» est utilisé par les matelots («fish-heads») pour désigner les aviateurs. Au début du XX^e siècle, il s'appliquait à la couleur de peinture relativement nouvelle (gris marin) affichée par les coques et les superstructures des navires. L'usage moderne du mot peut remonter à l'entre-deux-guerres lorsque des équipages de la RAF, dans leurs uniformes bleu-gris, ont été affectés sur les porte-avions de la Royal Navy.

Escadre aérienne (*Wing*)

Une escadre aérienne est un groupe de deux escadrilles ou plus, — d'où l'origine de l'ancien grade d'aviation: commandant d'escadre (*Wing Commander*). Le terme désigne aussi une formation de manoeuvre en carré, l'école de l'escadre étant semblable à l'école du bataillon.

Escadre, escadrille, escadron (*Squadron*)

Le terme anglais a plusieurs significations comme en font foi les équivalents français. Il désigne un groupe d'avions (escadrille), de véhicules blindés (escadron) ou de navires (escadre). Les aviateurs, les signaleurs, les ingénieurs militaires et les élèves-officiers sont affectés à des escadrille, escadrons et escadres pour des raisons administratives, d'opérations militaires et parfois d'exercices. Tous ces termes viennent de l'italien «scadra» ou «squadra», lequel tire son origine du latin «quadra» qui signifie carré. Les premiers régiments de cavalerie de l'Armée britannique étaient divisés en escadrons, comme c'était le cas à l'époque des régiments de cavalerie canadiens.

Étendard (*Standard*)

Drapeau carré de certains régiments ou de certaines escadrilles. Au Moyen âge, l'étendard identifiant les armées de l'époque était un immense drapeau monté devant la tente du commandant de l'armée et non porté au devant des troupes. Plus important que le guidon, l'étendard est devenu au milieu du XVIII^e siècle dans l'Armée britannique le symbole des régiments de dragons. Le seul régiment des Forces canadiennes qui se distingue par son étendard est celui du Governor General's Horse Guards, de Toronto.

L'étendard d'escadrille est un drapeau rectangulaire en soie bleu pâle dont le port n'est autorisé qu'à partir du 25^e anniversaire de service d'une escadrille. L'étendard le plus connu est sans doute le



Le 2e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, en tenue de combat pour la présentation des drapeaux lors de l'anniversaire de la Bataille de Kapyong, en Corée (1951), à la BFC Winnipeg, avril 1972. (Note : La citation présidentielle des États-Unis, qui a été remise à l'unité en reconnaissance de sa bravoure, est ajoutée au drapeau du régiment.)

Queen's Personal Canadian Flag (drapeau personnel de la reine au Canada) qui ressemble à l'étendard royal et qui est hissé lors des séjours de Sa Majesté au Canada ou par les navires ou les aéronefs des Forces canadiennes.

Formation

Dérivé du latin «formatio», le terme était utilisé par les romains pour désigner la disposition des troupes au combat. Aujourd'hui dans les Forces canadiennes, le mot a deux connotations, l'une statique dans un sens, l'autre dynamique. La première correspond à un arrangement ordonné de troupes et (ou) de véhicules (dans le sens le plus large du terme) sous le commandement d'une seule personne, tel une escadrille, une brigade ou une force navale, organisé dans un but précis. La connotation dynamique correspond au sens traditionnel

dans l'aviation de vol en formation où deux ou plusieurs appareils sont dirigés et manoeuvrés comme une seule unité. Ce dernier sens de formation s'applique aussi aux exercices des troupes, aux chars évoluant en échelon par exemple et aux escadres de destroyers s'apprêtant par exemple à attaquer à la torpille.

Frusques (*Slops*)

Remontant au XV^e siècle, les frusques sont des vêtements tout faits portés par les matelots disponibles en général dans les magasins de la marine, soit à bord, soit à terre. Le commissaire du bord (officier de ravitaillement) faisait des profits intéressants en vendant des frusques aux matelots des navires de Sa Majesté au début du XVII^e siècle, lorsqu'on leur a ordonné «d'éviter de sentir mauvais en portant toujours le même vêtement et de répandre ainsi des odeurs nauséabondes et insalubres dans chaque navire»¹.

Fusilier

La milice compte aujourd'hui six régiments de fusiliers. Pendant des siècles, les fusiliers constituaient l'infanterie légère et s'occupaient spécialement de protéger l'artillerie et les bataillons en campement. Leur arme était un mousquet léger appelé fusil qui était muni d'une bretelle de transport; le fusilier pouvait donc le porter dans le dos et se servir de ses mains pour d'autres activités défensives.

Le mot vient du français «fusil» et de l'italien «focile», qui tous deux tirent leur origine du latin «focus» signifiant foyer ou feu. Le soldat appelé «fusilier» est apparu au XVII^e siècle, à l'époque où l'on a introduit le mousquet à pierre ou fusil à pierre qui a graduellement remplacé le fusil à mèche². Ce mousquet, plus léger et plus court, que transportait le fusilier présentait un avantage technique important. La pierre faisait éclater l'étincelle près de la chambre à poudre, tandis que la mèche utilisée auparavant pour allumer la charge du mousquet crépitait, menaçant continuellement l'équipage d'artillerie et les barils de poudre adjacents. Le premier régiment de fusiliers de l'Armée britannique a été créé en 1685: le Royal Fusiliers (régiment de la cité de Londres)³.

1 Clowes, W.L., *The Royal Navy*, Londres, Sampson Low, Marston, 7 vol, 1897-1903, vol. 2, page 20.

2 Fortescue, Sir John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pages 35 et 36.

3 Edwards, Major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, page 56.

Général

Tout comme l'amiral, le général est le plus haut gradé dans les Forces canadiennes. Le terme a été utilisé en moyen anglais après avoir été emprunté au vieux français et, originalement, au latin «generalis» dont la racine «gonus» signifie genre ou espèce. La raison pour laquelle un major-général est subordonné à un lieutenant-général tient à l'ancienneté et à la préséance des officiers généraux dans la *Parliamentary Army* qui remonte au XVII^e siècle, à l'époque de la guerre civile en Angleterre. Cette armée était commandée par un «capitaine-général», la cavalerie par un «lieutenant-général» et l'infanterie par un «sergent-major-général». Lorsqu'on a laissé tomber le mot sergent dans le titre du plus jeune de ces officiers généraux, on a ainsi établi l'ordre de préséance qui est reconnu¹. Le grade de capitaine-général n'existe pas dans les Forces canadiennes, à une exception près. Sa Majesté la reine porte le titre honorifique de capitaine-général du régiment royal de l'*Artillerie canadienne*.

Gradés et soldats (*Other Ranks*)

Collectif désignant tous ceux qui ne détiennent pas un brevet d'officier.

Grenadier

Les siècles ont vu passer plusieurs types de fantassins, dont le grenadier qui est représenté aujourd'hui par les Canadian Grenadier Guards. Le terme a pris naissance en France au XVII^e siècle. Les grenadiers étaient des hommes qu'on choisissait dans chaque compagnie du régiment et qui devaient avoir la taille et la force nécessaires pour lancer une grenade à main (représentée sur les galons par une sphère crachant une flamme) avec précision et sur de longues distances. Ils devinrent donc l'élite de l'infanterie et, jusqu'à ce jour, on a jalousement gardé ce titre. Comme le fusilier, le grenadier portait son mousquet en bandoulière pour avoir les mains libres lorsqu'il dirigeait l'attaque en lançant ses grenades; en passant, ce mot vient du vieux français «pomme grenade», ou «grenade». La relation entre la pomme grenade, ce gros fruit rempli de graines, et la grenade est nettement explicite dans le tableau de Dürer représentant l'empereur

¹ Fortescue, Sir John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, page 12. Voir aussi Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New-York, McKay, 1956, page 8.

Maximilien (1519), jusqu'à l'appendice en forme d'orifice d'où on fait traditionnellement sortir la flamme. De la même façon, le symbole héraldique de la ville de Grenade en Espagne est la pomme grenade.

Guidon

Fanion ou drapeau à deux pointes. Le guidon est aux régiments blindés ce que le drapeau de régiment est aux régiments d'infanterie. Les guidons et les drapeaux sont apparus dans l'Armée britannique au milieu du XVIII^e siècle; les guidons étaient la marque caractéristique des dragons. Le terme guidon vient du vieux français «guyd-homme» qui était un commandant de cavalerie¹. Le sens du mot a peu à peu évolué, passant du grade de l'officier qui portait le guidon au combat au drapeau lui-même.

Heures creuses (*silent Hours*)

Il s'agit de la partie du quart de nuit sur les navires de Sa Majesté comprise entre l'extinction des feux, où ceux qui ne sont pas de quart doivent rentrer pour la nuit, et l'appel du matin. La coutume veut que, durant cette période, on fasse le moins de bruit possible en effectuant les manoeuvres de navigation pour ne pas déranger la personne qui est de quart en bas. On a même laissé tomber, dans une grande mesure, les coups de cloches annonçant l'heure, durant cette période (lorsque cela était la coutume sur les navires de sa Majesté). L'expression «Silent Hours» est aussi courante dans les bases des Forces canadiennes et désigne la période comprise entre la fin d'une journée de travail et le début de la suivante.

HMCS (*Her Majesty Canadian Ship — Navire canadien de Sa Majesté*)

Les quatre majuscules HMCS à elles seules rappellent à bien des gens l'inscription en fil de soie que portaient sur leur casquette les matelots de la marine militaire durant la Seconde Guerre mondiale. Aucun nom de navire n'apparaissait sur les galons, seulement ces quatre lettres dorées, de façon à ne pas divulguer à l'ennemi l'identité des bateaux mouillant dans un port. On ne pouvait toutefois pas se tromper sur la signification de ces quatre lettres; celui qui les portait

¹ Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, page 9.

était un membre d'équipage de l'un des navires canadiens de Sa Majesté en service. Ces lettres représentent une tradition vieille de plusieurs siècles.

Autrefois, le souverain était personnellement responsable de la défense du royaume, et on appelait les navires qui étaient mis à son service, navires du roi (*King's Ships*), par opposition aux navires appartenant à des marchands; ils furent plus tard appelés navires de Sa Majesté. Au XVII^e siècle, on écrivait parfois le mot Majesté sous forme abrégée, mais l'abréviation «M» n'est vraiment apparue que vers la fin du XVIII^e siècle. Voici quelques exemples de noms qui remontent à cette époque: HMS *Phoenix* (1789), HMS *Alfred* (1795) et HMS *Diadem* (1795)¹.

Le premier navire de la Marine royale canadienne était un croiseur de 2^e classe; à sa mise en service le 4 août 1910 (exactement quatre ans avant son entrée en guerre), on lui a donné le nom de HMCS *Rainbow*. Et la coutume se perpétue encore aujourd'hui.

Hommes de troupe (*Rank and File*)

Expression désignant tous les hommes de grade inférieur à celui de sergent.

Hussard (*Hussar*)

Aujourd'hui, un hussard est un membre d'un régiment blindé. Le terme remonte au XV^e siècle et est originaire de Hongrie. Ils ont toujours fait partie de la cavalerie légère.

Infanterie (*Infantry*)

Ensemble des soldats qui combattent à pied. Vient de l'italien «*infanteria*» et «*Infante*» qui signifient jeunesse ou soldat à pied, par opposition aux cavaliers des temps anciens qui étaient plus âgés.

Le plus ancien régiment d'infanterie des Forces canadiennes est le Canadian Grenadier Guards, de Montréal, créé le 17 novembre 1859, et qui fut plus éloquemment appelé le «*First Battalion Volunteer Militia Rifles of Canada*»².

1 May, W.E., lettre parue dans *Mariner's Mirror*, vol. 53, 1972, p. 102.

2 Stacey, C.P., Compte rendu, *Sentinelle*, mai 1966, page 48.

Infirmierie (*Sick Bay*)

Espace ou quartiers aménagés dans un navire pour soigner les malades et les blessés. Les premières infirmeries, appelées «Sick Birth» ou «Sick Berth», ont été aménagées en 1798 dans tous les vaisseaux de ligne de la flotte de la Royal Navy en service dans la Méditerranée, conformément aux ordres du comte de St. Vincent. Au lieu de choisir des coins sombres et infects du navire, on a décidé de les aménager directement sous le pont de gaillard sur le côté de tribord. Les cloisons du gaillard formaient à cette époque un carré, mais lorsqu'on a adopté la forme arrondie peu après la bataille de Trafalgar, la forme arrondie du bois de la cloison rappelait aux matelots celle d'une baie, et dans le jargon des matelots, «Sick Beth» est devenu «Sick Bay»¹.

Ingénieur (*Engineer*)

On compte aujourd'hui plusieurs types d'ingénieurs dans le service: d'aéronautique, de marine, d'aviation et autres; le plus ancien est toutefois l'ingénieur militaire. On le rencontre historiquement bien avant l'ingénieur civil. Par le passé, l'ingénieur militaire était responsable des «machines de guerre». C'est pourquoi l'ingénieur et l'artilleur remontent au même ancêtre, les canons étant des «machines de guerre». On a décrit l'ingénieur comme étant celui qui conçoit et construit les ouvrages militaires. Une machine est une invention mécanique. Ingénieux signifie habile pour inventer. Tous ces mots viennent du latin «ingenium», qui veut dire habileté.

Lait au chocolat (*Kye*)

Lait au chocolat chaud préparé par le cuisinier de service, et offert traditionnellement sur les navires de Sa Majesté au moment du rassemblement, et aussi dans les camps d'entraînement la nuit avant l'appel. On en donne aussi en mer durant les quarts de nuit. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les matelots navigant par mauvais temps sur de petits navires devaient sûrement apprécier leur chocolat chaud. Durant les troubles de 1881-1882 en Irlande, on avait confié au Royal Fusiliers la garde du chantier naval de Pembroke, à Milford Haven, Pays de Galles. On a distribué à toutes les sentinelles, en service de nuit, le «chocolat de la reine», cadeau personnel de la

¹ Laughton, L.G. Carr, dans un article du *Mariner's Mirror*, vol. 10, 1924, page 97. Voir aussi pages 206-207.

reine Victoria¹. En 1941, on servait tous les matins une tasse de chocolat chaud au dernier groupe de mousses lorsqu'ils étaient appelés par le moniteur de culture physique à 5 h 30 du matin². Il y avait une coutume dans l'armée qu'on appelait «gunfires» (coups de canon) ou «gunfire tea» (heure du thé annoncée par des coups de canon). La coutume existe encore mais l'expression semble être disparue. Il s'agit du thé ou du chocolat chaud de la cuisine qu'on servait immédiatement après le lever et avant l'exercice de culture physique pour «subsister» jusqu'au petit déjeuner. Le terme «gunfire» correspond aux coups de canon qu'on faisait retentir au lever³.

Aujourd'hui sur les navires canadiens de Sa Majesté, le «kye» traditionnel n'existe à toutes fins pratiques plus, en grande partie à cause des meilleurs services dont sont dotés les mess où, durant les quarts de nuit, on peut facilement se procurer du café ou de la nourriture chauds. Il est toutefois intéressant de noter que la tradition du chocolat chaud est tout à fait vivante chez les élèves-officiers du Royal Military College de Kingston.

Lessive (*Dhobey*)

Le terme anglais «Dhobey» est utilisé par les matelots pour désigner le linge qui vient d'être lavé. Le mot vient de l'indien «dhob» qui veut dire lessive.

Lieutenant

Officier dont le grade suit immédiatement celui de capitaine dans les armées de terre et de l'air, et de lieutenant-commander dans la marine. Le mot tire son origine du vieux français; il désignait initialement celui qui agissait au nom d'un supérieur. La prononciation anglaise de ce mot est «leftenant» dans les Forces de terre et de l'air, et «letenant» dans la marine. Le grade de sous-lieutenant, qui s'insère entre ceux d'aspirant de marine et de lieutenant, a été introduit en 1861 dans la Royal Navy.

¹ Winter, C.F., «Somme Recollections of Service with the Imperial — The Queen's Cocoa», *Canadian Defence Journal*, vol. 4, 1926-1927, p. 223.

² *Sentinelle* vol. 2, mars 1966, page 23.

³ *Journal of the Society for Army Historical Research*, Londres, vol. 49-51, 1971-1973, *passim*.

Lieutenant-colonel

Grade entre colonel et major dans les forces de terre et de l'air. Il s'agit du commandant d'un régiment blindé ou d'artillerie, ou d'un bataillon d'infanterie, de services de télécommunications ou de services généraux. À l'époque de la guerre civile britannique au XVII^e siècle, le concept de regroupement de compagnies en régiments était bien avancé; dans la *New Model Army* de Cromwell qui a combattu contre le roi Charles, la deuxième compagnie d'un régiment était commandée par le commandant en second du régiment, le lieutenant-colonel¹. Les grades et les commandements de compagnie qui, dans un régiment, sont détenus par le colonel, le lieutenant-colonel et le major sont aujourd'hui reflétés dans les Forces canadiennes par la «différentiation» des couleurs des compagnies qui sont portées par les gardes à pied des régiments.

Lignes des cheminées grises (*Grey Funnel Line*)

Navires canadiens de Sa Majesté.

Liste noire (*Rattle*)

Être sur la liste noire (*To be in the rattle*), expression des matelots, veut dire être sur la liste des contrevenants qui doivent se présenter chez le commandant du navire pour un délit allégué, c'est-à-dire qui sont inculpés.

Maître de quart (*Boatswain's Mate*)

Au port, le maître de quart est un membre influent de l'état-major, sous les ordres de l'officier de jour. Il siffle tous les commandements et seconde en général le quartier-maître. En mer, il fait son quart sans s'éloigner de l'officier de quart.

Maître d'équipage (*Boatswain*)

Le terme *Boatswain* (*Bo's'n*) est le plus ancien titre dans la marine. Il vient du vieil anglais «batswegan» ou «batsuen» (*Boat's swain* ou *husband*). À l'époque des Saxons, c'était le maître d'équipage qui commandait. En Angleterre, au Moyen âge, il

¹ Edwards, Major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, page 59. Voir aussi: *A Military Dictionary*, (anonyme), publié pour C. Jackson, Dublin, 1780, sous la rubrique «Regiment».

ERRATUM



Le capitaine du Preserve, montant à bord pour la première fois au son du sifflet, lors de la mise en service de ce navire, à Saint-Jean (N.-B.), en juillet 1970.

S'il vous plaît noter que cette photographie reproduite en page 91 de «Cou-
tumes et traditions des Forces armées canadiennes» aurait dû être imprimée
comme elle apparaît ici.



Le capitaine du Preserver, montant à bord pour la première fois au son du sifflet, lors de la mise en service de ce navire, à Saint-Jean (N.-B.), en juillet 1970.

s'agissait de l'officier en charge du bateau, des mâts, des vergues et des voiles, n'obéissant qu'au maître. Nathaniel Boteler, dans ses *Dialogues*, sous le règne du roi Charles I^{er}, parle des responsabilités variées du maître d'équipage au début du XVII^e siècle. Il était chargé de toutes les manoeuvres de cordage, d'ancres et de voiles, de tous les pavillons et couleurs, de l'entretien de la chaloupe; il fixait les quarts; il assurait la discipline et le bon ordre, réprimandant sur-le-champ tout contrevenant (les maîtres de quart devaient manier le martiner à neuf cordes) en le condamnant au cabestan, aux fers ou à un bain forcé au bout de la grand-vergue¹.

On voit immédiatement qu'au cours des siècles, le maître d'équipage a assumé les fonctions non seulement de commandant, mais aussi de patron d'embarcation et de capitaine d'armes. Mais jusqu'à ce jour, il demeure encore l'expert-matelot, particulièrement en ce qui concerne le matériel de manoeuvre. Aujourd'hui, sur les

¹ Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, pages 235 à 237.

navires de Sa Majesté, le maître d'équipage, habituellement un maître ou un officier principal des équipages de la flotte, est responsable des armes légères, des ancres et du câblage, des haussières et des badernes, des radeaux, des travaux de peinture et de démolition, ainsi que des rassemblements et des exercices de maniement d'armes légères¹.

Maître de quart en chef (*Buffer*)

Le mot anglais *Buffer* est un terme d'argot correspondant au maître de quart en chef, habituellement un quartier-maître, qui date du XVIII^e siècle et dont l'origine est obscure. Tandis que le maître d'équipage est aujourd'hui responsable de tout le matériel de manoeuvre du pont supérieur, le maître de quart en chef est le «contremaître» du personnel chargé de l'entretien à l'intérieur du navire. Sur les destroyers et les bâtiments plus petits, les fonctions de maître d'équipage et de maître de quart en chef sont cumulées par la seule et même personne.

Maître-matelot (*Master Seaman*)

Nouveau grade de la marine, créé pour assurer la concordance des grades dans les forces unifiées. Se situe entre le quartier-maître (*killick*) et le second maître, tout comme le maître-caporal se situe entre le caporal et le sergent².

Major

Dans la tradition britannique, grade dans les armées de terre et de l'air entre lieutenant-colonel et capitaine. Pendant la période de transition entre le XVI^e et le XVII^e siècles, où les compagnies ont été regroupées en régiments pour une plus grande efficacité de commandement au combat, le colonel commandait le régiment, ainsi que la première compagnie qui en faisait partie. De la même façon, le commandant en second du régiment, en plus de voir au service d'état-major du régiment, commandait la deuxième compagnie. On l'appelait le «sergent-major», c'est-à-dire «sergent supérieur», et avec le temps, on a abrégé la terme à «major»³. Plus tard, lorsque le grade de

1 Canada PFC 152, *Manuel du matelot*, Ottawa, 1972, pages 5 à 10.

2 Canada, PFC 152, *Manuel du matelot*, Ottawa, 1972, page 5-5 (502).

3 Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, page 15.

lieutenant-colonel a été introduit, le major est devenu commandant en second du régiment et commandait aussi personnellement la deuxième compagnie. Le major, autrefois appelé sergent-major, commande la troisième compagnie.

Matelot

Équivalent de «sailor» en anglais.

Matelot breveté (*Able Seaman*)

Le grade, ou la classe comme on disait autrefois, de matelot breveté correspond à celui d'homme de troupe dans les Forces de terre et de l'air. Il a été adopté définitivement dans la *Commonwealth Navy* de Cromwell au XVII^e siècle¹. Comme l'expression l'indique, le matelot breveté a subi un entraînement complet quant aux fonctions se rapportant au pont supérieur. À l'époque de la navigation à la voile, on disait qu'il était «capable de serrer les voiles, prendre les ris et tenir la barre», ou en d'autres termes, tout à fait capable de monter dans la mâture pour carguer la voilure et prendre possession de la barre².

Milice (*Militia*)

Les régiments de réserve font aujourd'hui officiellement partie des «Forces de réserve», par opposition aux «Forces régulières». Le terme milice continue toutefois d'être utilisé dans les régiments de réserve et, de fait, leurs divisions géographiques s'appellent «régions de la milice». Le mot lui-même vient du latin «militare» et «miles, militis» signifiant soldat. Traditionnellement, la milice a une connotation d'armée de citoyens, de force constitutionnelle mobilisée par un arrêté gouvernemental pour défendre la nation en cas d'urgence, par exemple contre une menace d'invasion³. L'idée remonte à une ancienne coutume saxonne selon laquelle on mobilisait tous les hommes aptes au combat qui habitaient le pays. En Angleterre, le terme utilisé à l'époque élisabéthaine était «Trained

1 Lewis Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen & Unwin, 1948, page 301.

2 Lloyd Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, page 54.

3 *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. II, 1932, page 252.

Bands» (bandes entraînées)¹. En 1660, on comptait à Londres six régiments de «Trained Bands»². Traditionnellement, la levée de la milice se fait localement, dans les villes, les villages et les campagnes. Dans l'ancienne colonie française de la Nouvelle-France, en particulier dans la vallée du Saint-Laurent, la milice, composée de tous les hommes en état de combattre, a contribué à la défense de la colonie³. C'est aux régiments de la Milice de l'Amérique du Nord britannique qu'on s'est adressé lors des raids des Fenians et, après la Confédération, ainsi que pour mater la rébellion du Nord-Ouest de 1885. La mise en vigueur d'une série de lois de la milice durant la seconde moitié du XIX^e siècle a ouvert la voie aux régiments de réserve qui, jusqu'au regroupement des Forces, étaient désignés par le collectif milice.

Nécessaire de vol (*Fly-Away Kit*)

Cargaison, transportée par aéronef, d'un ou plusieurs grandes boîtes de métal (voir *Paul Bunyans*) contenant tous les articles essentiels à un équipage pour une mission spéciale dans une région particulière, tous préparés et emballés suivant une liste permanente.

Officier chargé des vivres et des fournitures (*Quartermaster*)

Traditionnellement, dans l'armée de terre, il était responsable du logement des troupes en marche, de leur logement lorsqu'elles étaient en garnison avant la journée de caserne, et de l'aménagement d'un campement lors d'opérations en campagne. Aujourd'hui, il est responsable du matériel et des vivres d'une unité: réception, comptabilité, entretien, grade, vérification et distribution⁴, tout comme l'officier de ravitaillement dans l'armée de l'air.

Officier de service (*Orderly Officer*)

Officier subalterne dans l'armée de terre ou de l'air qui, pendant 24 heures dans une base, dans une station ou en campagne, est

1 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 15.

2 Field, C., *Old Times under Arms — A Military Garner*, Londres, Hodge, page 314.

3 Stanley, Major G.F.G., «The Canadian Militia During the Ancien Regime», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 22, 1943-1944, page 159.

4 Canada, PFC 195, *Basic Officer Training: Military Knowledge Manual*, Ottawa, 1972, section 1005.

responsable de la bonne marche des affaires courantes et du maintien de l'ordre et de la discipline dans le Service. Ses fonctions sont compatibles à celles de l'officier de jour sur un navire de guerre mouillant dans un port.

Autrefois, un commandant ne disposait de presque aucune mesure disciplinaire contre un subalterne récalcitrant, si ce n'est de le citer en cour martiale. Les fonctions supplémentaires de l'officier de service avait un effet salubre sur la personne prise en faute.

Officier de timonerie (*Quartermaster*)

Dans la marine, l'officier de timonerie est un officier marinier, un quartier-maître ou un matelot breveté qui, en mer, tient la barre sous les ordres des officiers de pont. Lorsque le navire mouille dans un port, il fait le guet sous les ordres de l'officier de jour, fait partie du personnel influent, siffle les ordres courants et aide en général l'officier de jour à s'assurer que les travaux courants se déroulent de façon satisfaisante.

Officiers généraux (*General Officers*)

Terme regroupant tous les grades d'officier suivants: général et amiral, lieutenant-général et vice-amiral, major-général et contre-amiral, brigadier-général et commodore.

Officier marinier (*Petty Officer*)

Aujourd'hui, le grade de second maître (officier marinier de 2^e classe) dans la marine est équivalent à celui de sergent dans les Forces de terre et de l'air; celui de premier maître à celui d'adjudant; celui de second maître principal à celui d'adjudant-maître et celui de premier maître de 1^{re} classe à celui d'adjudant-chef. La classification des officiers marins dans la Royal Navy remonte au XVIII^e siècle. Le capitaine choisissait ses officiers marins parmi les meilleurs matelots brevetés. Le capitaine d'armes (instructeur d'armes légères, chargé plus tard des fonctions policières), l'armurier, le voilier et le cuisinier du bateau étaient tous autrefois des officiers marins; le terme «petty» et sa prononciation anglaise viennent du français «petit», ou inférieur, sans importance. Le grade de premier maître (chief Petty Officer) date de 1853¹.

¹ Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres Allen & Unwin, 1948, page 317.

Officiers subalternes (*Junior Officers*)

Collectif désignant les officiers détenant les grades de: capitaine et lieutenant dans la marine, lieutenant et sous-lieutenant, lieutenant en second et sous-lieutenant intérimaire.

Officiers subordonnées (*Subordinate officers*)

Terme désignant les grades des élèves-officiers.

Officiers supérieurs (*Senior Officers*)

Nom collectif des officiers dont le grade est: colonel ou capitaine dans la marine; lieutenant-colonel ou commander; major ou lieutenant-commander.

Oiseau (*Bird*)

Terme de l'argot de la marine qui veut dire un matelot qui a accumulé une longue liste de délits disciplinaires à son dossier. De même origine que «jail-bird» (gibier de potence), il signifie toute personne qui a été jetée en prison, laquelle était souvent appelée «la cage». À une époque plus reculée, on condamnait de tels criminels à servir dans la Royal Navy.

Passager spécial (*Blue Bark*)

Exemple du jargon des Forces qui est devenu officiel dans les règlements. Il s'agit d'un passager qui voyage à bord d'avion militaire pour se rendre aux funérailles d'un membre de sa famille. Le terme est entré en usage au début des années 60, et il est associé en particulier au service militaire en Europe. L'origine du terme est inconnue, mais il semble être apparenté au mot «embarcation» et aux classes de voyages prioritaires.

Patron d'embarcation (*Coxswain*)

Le patron d'embarcation (*Coxswain* ou *Cox'n*) d'aujourd'hui est le matelot d'expérience du vaisseau, habituellement le premier sous-officier breveté. Il assure le lien entre les officiers du vaisseau et le personnel du pont inférieur, fonction qui n'est pas prévue dans la hiérarchie divisionnaire. Il voit à ce que tous les travaux quotidiens courants à bord soient exécutés; il s'assoit à la table du capitaine et des officiers de pont pour écouter les doléances de certains matelots et punir certains autres, fonction autrefois dévolue au capitaine

d'armes. En mer ou en rade, il est responsable de la barre. Le patron d'embarcation est aussi le matelot responsable du canot lorsqu'il est jeté à la mer, le patron du canot. L'anglais *Coxswain* est un très vieux terme de la marine. Il vient du latin médiéval «cussus», du vieux français «coq» et du vieil anglais «coc», qui signifient coq, terme d'abord utilisé pour désigner une petite embarcation ou «cockboat». De nos jours, le patron d'embarcation n'a plus le même statut élevé en tant que matelot professionnel. En tant que matelot expérimenté, on lui confiait parfois le commandement du navire lorsque, par exemple, tous les officiers de pont avaient été mis hors de combat. Ce n'est plus le cas désormais^{1,2}.

Patron d'escadrille (*Squad Boss*)

Terme de l'argot des aviateurs désignant le commandant d'une escadrille.

Pause non prévue (*Lids-Off*)

Terme particulier du vocabulaire utilisé au Royal Military College de Kingston. Un «lids-off» ressemble beaucoup à un «stand-down», c'est-à-dire une pause non prévue dans le déroulement des activités normales, à cette différence près que le «stand-down» vaut habituellement pour tout le monde sauf pour celui qui est de quart, tandis que le «lids-off» n'est applicable qu'à un sous-groupe, soit un escadron, un groupe ou une équipe dont le travail a été jugé particulièrement satisfaisant.

Pavillons (*Ensigns*)

Les pavillons sont les couleurs qui sont affichées surtout par les navires, à des fins d'identification nationale. Ils sont normalement hissés au mât de pavillon de la poupe. Durant un combat, un ou plusieurs pavillons peuvent être hissés à différentes hauteurs afin de ne pas confondre les bâtiments amis des navires ennemis, — au point de drisse, au bout d'une vergue ou au haut d'un mât. Il s'agit là des pavillons de combat³. Un navire peut afficher un pavillon au haut

1 Amiralauté britannique, *Manual of Seamanship*, Londrs, H.M.S.O., 1951, vol. 1, page 81.

2 Canada, *Ordonnances et règlements royaux applicables aux Forces Canadiennes*, Ottawa, révision de 1975, vol. 1, art. 3. 25(2).

3 Amiralauté britannique, *Notes on the Royal Navy*, BR 1868, Londres, 1950, page 40.

d'un mât lors d'un événement particulier. Les pavillons des navires de Sa Majesté sont identiques au drapeau national; il ne faudrait pas les confondre avec le pavillon des Forces canadiennes qui n'est pas hissé en mer.

Certains régiments des Forces canadiennes utilisent encore le grade de premier sergent au lieu de sous-lieutenant, qui désigne celui qui portait les couleurs au combat¹.

Pigeon

Aviateur

Pilote de jet (*Jock* ou *Jet Jock*)

Un pilote ou, plus particulièrement, un pilote d'avion à réaction.

Pionniers (*Pioneers*)

Groupe armé de bûches et autres outils de ce genre qui précède les forces principales et qui leur ouvre le chemin. Aujourd'hui, dans les régiments d'infanterie canadiens, les pionniers ouvrent la marche lors des cérémonies, élégamment vêtus d'un tablier et de bretelles de cuir blanc et portant une grande hache étincelante. Mais les pionniers n'ont pas toujours joui d'un tel prestige. Un ancien écrivain a raconté que, dans les camps, les pionniers devaient se présenter au travail à «l'appel des pionniers: Têtes rondes et cocus, venez creuser»; un simple soldat pouvait être dégradé au rang de pionnier². On embauchait parfois les pionniers en grand nombre. Le major-général James Wolfe, à bord de la frégate *Richmond* en 1759, a ordonné à 300 pionniers de parader sur la terre ferme avec des instruments aratoires sous la direction d'un ingénieur³.

Piquet ou picquet

Petit groupe isolé et tenu en alerte pour assurer la sécurité des autres. Tirant son origine du vieux français, le mot correspondait ini-

1 Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New York, McKay, 1956, page 33.

2 Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, 2 volumes, vol. 2, page 48.

3 Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, 1780, page 75.

tialement à un pieu taillé en pointe qui servait à construire une palissade, ouvrage de défense, tout comme le piquet, bâton pointu, servait à attacher les chevaux.

Dans un autre ordre d'idée, le piquet du fantassin a été progressivement remplacé par le mousquet durant et après la guerre civile d'Angleterre. À la fin du XVII^e siècle, les «pikemen» ne formaient qu'un petit groupe dont le rôle consistait à protéger les drapeaux; on peut voir ici la relation entre les «pikemen» et le piquet¹. L'officier de service d'un régiment de gardes est encore appelé «picquet officer», en anglais.

Pongo

Soldat

Pose et dépose des filets de camouflage (*Camming up and Camming down*)

Pose et dépose des filets de camouflage dont on se sert, par exemple, pour cacher les canons et les véhicules.

Potin (*Scuttle-butt*)

Rumeurs ou potins circulant sur un navire. À l'époque des voiliers de guerre, le «scuttle-butt» était véritablement un charnier (d'eau douce), une barrique ouverte, «... une barrique dont une extrémité est percée d'un trou carré et qui est fixée sur le pont. Elle contient de l'eau potable pour la consommation de tous les jours qu'on puise en y plongeant une tasse en plomb»². Tout comme les femmes des villages européens se rencontraient tous les jours à la fontaine du village, pour y puiser de l'eau et échanger des potins, les matelots se rencontraient au charnier pour la même raison, comme cela se fait aujourd'hui à la fontaine du bureau ou à la distributrice de café.

Premier sergent (*Colour Sergeant*)

Titre donné aux sous-officiers brevetés dans les régiments de gardes à pied; désigne également les sous-officiers qui ont l'honneur et la distinction de porter les couleurs de la reine et le drapeau du régi-

1 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 123.

2 Bruney, W., *Falconer's Marine Dictionary*, Londres, 1815.

ment des gardes à pied et de certains autres régiments d'infanterie¹. C'est le duc de Wellington qui en a eu l'idée «pour encourager les hommes méritants»², et on l'a adopté comme grade dans l'Armée britannique en 1813, le règlement général stipulant clairement que «le port du drapeau au combat incombe en tout temps aux premiers sergents»³. À l'époque où, pendant le combat, le drapeau était porté au front centre du régiment, les premiers sergents étaient des cibles idéales pour l'ennemi, et l'on rapporte un nombre élevé de victimes parmi les défenseurs de drapeaux et de pavillons. Par conséquent, même si le port du drapeau était considéré comme un grand honneur, les hommes qui acceptaient cet honneur devaient être d'un grand courage. Aujourd'hui, le premier sergent n'est pas un grade officiel comme c'était le cas avant 1919 dans la Milice canadienne⁴. C'est un titre traditionnel chez les gardes à pied et un emploi d'honneur dans certaines occasions particulières comme la parade des drapeaux.

Prop-blast

Terme en usage dans les troupes «aéroportées» lorsqu'on fête un homme qui s'est qualifié comme parachutiste. Techniquement, le «prop-blast» est le buffeting causé par le souffle de l'hélice d'un avion, auquel est soumis un parachutiste.

Pukka

Mot d'origine indienne dont le sens militaire a une connotation d'authenticité, de construction solide. Un «pukka-sapper» est un diplôme décerné par les membres de la direction du génie militaire à une personne qui, n'ayant aucune formation en génie, a apporté une contribution importante en travaillant avec ou pour des ingénieurs militaires.

Quartier-maître (Killick)

Terme d'argot pour quartier-maître, matelot remplissant les fonctions de caporal. Le terme remonte au XVII^e siècle, et son origine

1 Armstrong, Major W.B., «Customs, Practices and dress of the Canadian Army», *Canadian Army Journal*, vol. 17, 1963, n^o 3, p. 76.

2 Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 223.

3 Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 104.

4 Note de service du colonel T. deFaye, Directeur administratif, à l'Adjutant général, Q.G. de l'Armée, Ottawa, 10 avril 1962 (QG 1935)

est inconnue. Il s'agit d'une grosse pierre dont on se sert comme ancre dans une petite embarcation. Une telle pierre, habituellement entourée de gros bouts de branches d'arbre de façon à offrir une meilleure prise pour y attacher une corde, est la plus ancienne forme d'ancre. Le quartier-maître a reçu ce nom de *killick* en raison de l'insigne qu'il portait sur sa manche gauche et qui représentait une ancre à une seule pointe. Le grade de quartier-maître a été institué en 1853 dans la Royal Navy.

Rassemblement surprise (*Muster by Open List*)

Rassemblement surprise de l'équipage d'un navire où chacun doit donner son nom, son grade et ses fonctions à bord. Cette pratique visait à s'assurer que les livres de bord ne contenaient aucun nom de personne fictive, — certains commissaires commettaient parfois cette erreur. Aujourd'hui, un officier supérieur qui entre en fonction utilise parfois cette expression lorsqu'il veut faire connaissance avec ses subordonnés.

Régiment

Le régiment est une unité de recrutement et d'entraînement permanente de l'armée avec un dépôt ou un centre permanent; il est divisé suivant ses fonctions en compagnies, escadrons et batteries. Le sens du mot est complexe, même aujourd'hui. Il a parfois le sens de «toute la famille» dans l'infanterie, y compris le dépôt et les bataillons qui sont les unités de manoeuvre du régiment. Dans les corps blindés, le régiment est l'unité de manoeuvre même, tandis que dans l'artillerie, le régiment est lui-même composé de régiments. Dans un régiment de transmissions, les escadrons qui le composent peuvent être détachés et fonctionner de façon indépendante. Avant le XVII^e siècle, l'unité militaire était la compagnie. Mais, à mesure que l'administration de l'armée de terre a évolué sur le plan tactique, on s'est vite rendu compte qu'il fallait regrouper ces compagnies indépendantes sous la règle, regimen, régime ou régiment d'un seul officier qu'on a appelé colonel¹. (Plusieurs régiments de la Milice canadienne ont vu le jour à la fin du XIX^e siècle de la même façon, en fusionnant des compagnies indépendantes.) Ainsi, le mot régiment, qui vient du latin «regimentum» signifie règle.

¹ Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres Cassell, 1930, page 12.

Restes (*Scran*)

Scran est un mot d'argot désignant les restes de nourriture sur un bateau. Le caisson des objets trouvés (*Scran Bag* ou *Scran Locker*) est un dépôt où l'on range des effets personnels qui traînent dans le mess et qui peuvent être récupérés moyennant une amende. Le mot *scran*, d'origine inconnue, date du XVIII^e siècle. Le caisson des objets trouvés était initialement un sac dans lequel on ramassait les bouts de pain et les biscuits. Comme les équipages de bateau ont toujours vécu dans des locaux restreints, il fallait garder les couloirs toujours propres et éviter que les pompes ne soient bloquées par des pièces de vêtement, etc. On attachait, et on attache encore, beaucoup d'importance à la propreté des mess. Depuis toujours, pour récupérer ses effets confisqués dans le caisson, il fallait remettre un morceau de savon¹, mais aujourd'hui, l'amende est un montant fixe d'argent qui est versé dans la caisse du bateau.

Rigolade (*Skylarking*)

Terme de matelot désignant un comportement folichon, espiègle, un tour ou une plaisanterie. À l'époque des voiliers, le terme comprenait la course et la chasse dans les enfléchures et les haubans, ainsi que la descente (en pompier) des haubans du cacatois et des galhaubans dans le but de s'amuser, — de là «*skylarking*». Ces pratiques ont parfois donné lieu à de graves accidents. Moresby raconte qu'à bord du *America*, 44 canons, en 1844 au large du Cap Horn, lui et deux autres «jeunes hommes» «... ont été envoyés en haut des mâts, un en haut de chaque mât, moi à la misaine, pour avoir fait la rigolade dans le grément².

«Rodents»

Nom porté avec orgueil par les élèves-officiers du Collège militaire de Royal Roads, de Victoria, Colombie-Britannique.

Sapeur (*Sapper*)

Grade de base d'un membre du Génie royal canadien ou nom collectif donné aux ingénieurs militaires. Le mot sapeur vient du

1 Amiralauté britannique, *Manual of Seamanship* (1937), modifié à l'usage du Canada, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1942, page 4.

2 Moresby, Amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, page 53.

verbe saper, qui veut dire détruire par la base, de là le rôle initial du sapeur: la démolition. À l'époque des fortifications et des ouvrages de défense, on employait des sapeurs et des mineurs pour creuser des tunnels sous les murs de l'ennemi et y ouvrir des brèches au moyen d'explosifs. L'opération qui consistait à creuser des tranchées pour se rapprocher des positions ennemies s'appelait la «sape» et ceux qui les creusaient les «sapeurs». (La ville de New Westminster en Colombie-Britannique s'appelait Sapperton au début de la colonisation, en l'honneur des travaux du Génie royal.) «Les sapeurs sont des soldats appartenant au corps des artificiers ou des ingénieurs, dont le travail consistait à creuser des sapes, — galeries souterraines..., celles-ci permettaient lors des sièges d'effectuer des approches tout en offrant une protection...»¹.

Section (*Flight*)

Subdivision d'une escadrille, groupe de trois ou quatre aviateurs sous le même commandement, — de là les anciens grades de lieutenant et de sergent de section. Au début du XV^e siècle, on utilisait le terme à peu près dans le même sens, par exemple un «vol d'autours» ou un «vol de colombes» (*flight*). Le mot *flight* vient du vieux saxon «fluht» qui veut dire l'action ou la façon de voler.

Sergent (*Sergeant*)

Sous-officier au-dessus du caporal. Ce titre tire son origine du moyen anglais et, étymologiquement, vient du vieux français «sergent» et du latin «servire» (servir), «serviens» (serviteur ou serviteur militaire) et «serviens eques» (chevalier servant)². Plusieurs siècles après que la hallebarde fut devenue désuète, elle constituait la marque caractéristique du sergent d'infanterie qui la portait. Cette arme à longue hampe ressemblant à un pique était efficace contre la cavalerie. Le fer comportait une pointe pour percer l'armure du cavalier, un crochet pour le tirer en bas de sa selle et une lame de hache³.

¹ James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 2 vol., 1810.

² Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, page 10.

³ Ashenhurst, Major J.T., «Barbs, Bullets and Bayonets», *Canadian Army Journal*, vol. 4, n° 5, 1950-1951, page 35.

Sheriff

Terme de l'argot de l'aviation désignant l'officier de service.

«*Shine Parade*»

Une heure de travaux courants de caserne, en général immédiatement après le repas du soir, consacrée au nettoyage et au repassage des vêtements, et au polissage des effets personnels¹.

Sifflet de rassemblement inusité (*Goofing Stations*)

Son de sifflet utilisé sur les navires canadiens de Sa Majesté pour avertir les membres de l'équipage qui ne sont pas de quart qu'on peut voir du pont supérieur un spectacle inusité. Il remonte en 1954 lorsque le brise-glace patrouilleur dans l'Arctique, le *Labrador*, Labrador, pendant sa première mission, est devenu le premier bâtiment naval, en fait le premier gros navire quelle qu'en soit la description, à effectuer le passage du Nord-Ouest. L'appel au sifflet *Hands to Goofing Stations* avertissait les plus enthousiastes de se rendre sur le pont pour admirer les ours polaires, les morces et les immenses icebergs qui étaient à portée de la vue². Le terme a déjà été utilisé auparavant sur le *Kenya* lors de son voyage sur l'océan Indien en 1943³.

Soldat (*Grunt*)

Soldat (*Private*)

Le *Concise Oxford Dictionary* définit le mot *private* (soldat) comme étant un «soldat ordinaire sans grade, celui en-dessous des sous-officiers». Sur les rôles du XVIII^e siècle, il était inscrit sous la rubrique «Private Men». Au XVI^e siècle, Shakespeare a employé l'expression «private soldier» dans sa pièce *Henry IV* (partie 2, acte III, scène II). Certains auteurs font remonter le terme à la fin de la période médiévale où un soldat, alors affranchi de tout lien envers son maître, pouvait s'engager comme mercenaire en signant un con-

1 Canada, The Canadian Guards — Regimental Standing Orders, Ottawa, 1962, par. 95.

2 Kealy, J.D.F., et Russell, E.C., *Histoire de l'aéronavale canadienne*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1965, pages 98 et 101.

3 Entrevue avec M. P.A.C. Chaplin, chercheur en chef, Direction du Service historique, Q.G.D.N., 1^{er} novembre 1976.

trat «privé»¹. D'après d'autres chercheurs, le mot *private* tire son origine d'une coutume britannique du XVII^e siècle. À l'époque de Charles II, des régiments d'élite embauchaient des «private gentlemen» (gentilhommes indépendants). Aussi, avant la Restauration, dans l'armée de Cromwell, on avait manifesté une certaine insatisfaction à l'égard de l'expression «common soldier» (soldat ordinaire) qui, initialement, n'avait aucune connotation déshonorante, mais qui se rapprochait plutôt de la classification traditionnelle d'«ordinary seaman» (matelot de 3^e classe) dans la marine².

Soldat (*Soldier*)

Membre d'une armée; le mot est d'usage courant en anglais depuis le XIV^e siècle. Il tire son origine de l'idée qu'un soldat est et a presque toujours été un *mercenaire*. Ce sens remonte au vieil anglais «souden» et au vieux français «soudier» (soldat) et «soude» (solde), ainsi qu'aux mots latins du Moyen âge «solidarius» et «solidus» (pièces de monnaie constituant la solde du soldat).

Sprog

Terme de l'argot de l'aviation désignant un élève pilote; désigne aussi une recrue ou un novice dans la marine. Quoique d'origine obscure, le mot signifie également dans les Forces un jeune enfant.

Station isolée (*Boondocks*) (*Boonies*)

Région à l'extérieur de la route principale, ou encore base ou station relativement isolée.

Stick

Groupe de parachutistes sautant par la même issue d'un aéronef au cours d'une opération.

Sticks and Bricks

Ingénieurs civils.

¹ Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New York, McKay, 1956, page 62.

² Correspondance dans le *Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, 1962, n° 6, pages 233-234.

Subalterne (*Subaltern*)

Officier commandant des troupes en campagne, dont le grade est inférieur à celui de capitaine. Le mot vient du latin *sub* (sous) et *alternus* (autre).

Tankiste (*Tanker*)

Membre d'un régiment blindé dont le matériel comporte des chars de combat par opposition à des véhicules de reconnaissances.

Têtes de poissons (*Fisheads*)

Matelots de bâtiment de surface. Terme de dénigrement utilisé par les matelots de sous-marin et par les aviateurs affectés en mer.

Thé de l'adjudant (*Adjudant's tea*)

Le «thé de l'adjudant» est du sherry servi en campagne avant le petit déjeuner comme, par exemple, dans le Grev and Simcoe Foresters.

Thumperheads

Grades de sous-officier chez les ingénieurs de campagne.

Toilettes (*Heads*)

Terme de marine désignant les toilettes. Il faut remonter à l'époque des voiliers lorsque les matelots, pour «faire leurs besoins», devaient se rendre à l'avant (*head*) du bateau et se cramponner à la proue, n'étant protégés des vagues que par une simple toile. Les «Heads» servaient parfois à d'autres fins, comme le fait foi cette anecdote amusante à propos du *Thetis*, frégate en service dans le Pacifique en 1853. On aperçut un rideau de flammes à l'avant, puis s'ensuivit une forte explosion qui ébranla le bâtiment. Le *Thetis* aussitôt été orienté, vent dans le dos, mais on a vite constaté que le feu s'était éteint. On a appris par la suite que «... le maître-canonnier en second, au lieu de jeter la poudre (après avoir nettoyé le magasin) par dessus bord, l'avait fait glisser au fond du «head-shoot», et des cendres brûlantes, tombées de la pipe d'un matelot, y avaient mis le feu!¹

1 Moresby, Amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, page 122.

Tracteur (*Mule*)

Le mot anglais *mule* signifie un tracteur servant à remorquer les aéronefs et transporter l'équipement d'une station aérienne ou d'un transporteur aérien.

Troupe (*Troop*)

Historiquement, le mot était en usage dans le sens d'une troupe de cavalerie, c'est-à-dire une partie d'un escadron de cavalerie, et ce à une époque aussi lointaine que le XVI^e siècle. De fait, une troupe de cavalerie pouvait à cette époque représenter des effectifs considérables. Le roi Charles II a raconté, dans la description de sa fuite en France après la bataille de Worcester en 1651, qu'il était tombé sur une troupe de cavaliers de Cromwell «d'environ deux mille quatre cents» hommes¹. L'origine du mot est obscure, mais l'on croit qu'il vient du vieux français «trope», lequel viendrait du latin «trophus» signifiant bande. Aujourd'hui, une troupe est une partie d'un escadron de véhicules blindés; le terme désigne aussi familièrement, dans le sens collectif, les sous-officiers et les soldats: «les troupes».

Vedette des permissionnaires (*Liberty Boat*)

Vedette d'un navire transportant les permissionnaires, c'est-à-dire les hommes ayant eu la permission de descendre à terre, — permission de courte durée.

Vêtement de protection (*Poopy Suit*)

Vêtement de protection ou de curage des fossés.

Voler sur le plancher des vaches (*Flying a desk*)

Pilote en service au sol.

Vols habituellement non prévus (*White Knuckle Airlines*)

Transport aérien militaire (vols habituellement non prévus).

¹ Pepys, Samuel, *King Charles Preserved*, (compte rendu de son échappée après la bataille de Worcester, dicté à Samuel Pepys par le roi lui-même), Londres, Rodale Press, 1956, page 24.

Voltigeur

Le voltigeur est un membre d'une unité d'infanterie légère, particulièrement choisi pour son agilité et ses mouvements rapides. Cette classe de soldat a été créée par Napoléon en 1804, et a l'honneur et le privilège de mener l'attaque. Les voltigeurs étaient littéralement des «sauteurs», habituellement petits mais secs et nerveux, capables de mettre à profit en campagne les effets de surprise et les tactiques de choc. Il existe encore dans les Forces canadiennes un régiment de voltigeurs dont la base est à Québec et qui s'appelle les Voltigeurs de Québec¹.

Wake

Réunion d'amis et de compagnons de vol au mess après la mort d'un collègue officier. Le défunt laisse parfois avant son départ un montant d'argent pour payer les consommations d'alcool.

Zip Driver

Pilote d'un CF-104 *Starfighter*

Zipperheads

Hommes de troupe et sous-officiers d'un régiment blindé.

¹ James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 1810, 2 volumes.

CHAPITRE VI

OBSERVATION DU DEUIL

À travers les siècles de l'histoire humaine, il y a eu de nombreuses coutumes liées à la mort et au deuil, partiellement à cause de croyances religieuses et partiellement à cause de superstitions. Il y a peu de doute qu'une grande partie des égards manifestés envers les défunts a toujours été liée, comme c'est encore le cas de nos jours, au mystère même de la vie et de la mort. Quelques-unes des coutumes qui se rattachent au chagrin et au deuil se retrouvent encore aujourd'hui, tant dans la vie civile que dans la vie militaire, et l'une d'elles est l'usage de tissu noir comme symbole de deuil.

Le caractère sombre du noir a longtemps été lié au bruit assourdi, comme par exemple lorsqu'on recouvre les tambours pour en assourdir le bruit pendant un défilé funéraire, ou encore les rames quand la bière est transportée à bord d'une barge.

Un exemple de l'assourdissement des tambours, il y a plus de deux siècles, se retrouve dans un ordre portant sur la mort de la princesse Elisabeth en Angleterre, en 1759: «On se procurera la serge pour couvrir les tambours et les crêpes pour les écharpes des officiers de la Grande Garde-Robe à Scotland Yard. (1)».

De nos jours, on assourdit les tambours en les enveloppant d'une pièce de tissus noir munie d'une corde de traction, amoindrisant ainsi le bruit. On voit rarement aujourd'hui des rames assourdies, dans un contexte funéraire, mais lorsque ce genre de cérémonie a lieu, comme dans le cas de quelque marin fameux, on enveloppe le manche des rames d'une étoffe ou natte noire. Cela assourdit le grincement des rames contre les tolets ou contre-rames, exactement

de la même manière que le faisait le tricot du matelot lorsqu'il détachait un navire sous une batterie ennemie à terre, ou, de nos jours, lorsqu'on transporte à la rame une garde au port dans une nuit sombre.

Bien que le port du brassard de crêpe noir ait en grande partie disparu de la vie civile, cette ancienne coutume symbolique du chagrin et du deuil, ou simplement d'une marque de respect, est encore très courante dans la vie militaire. Un règlement prescrit le port d'un brassard de deuil au bras gauche, à l'occasion de funérailles royales ou personnelles (2). Cette coutume remonte très loin dans l'histoire.

En 1767, le roi George III décrétait, à la mort du duc d'York et d'Albany: «Les officiers de l'Armée ne devront pas porter un autre signe de deuil, en cette triste occasion, qu'un crêpe noir autour du bras gauche, avec leur uniforme (3)».

Voici une réaction typique d'un équipage de navire, lors de la perte de son capitaine hautement respecté, soit celui du *Berwick*, de 74 canons, vers la fin du XVIII^e siècle: «... ils déchirèrent leurs mouchoirs de soie noire et en portèrent une partie à leur chapeau et l'autre au bras...; et ils défilèrent en rangs dans la cabine, s'inclinant devant le cercueil, la plupart en larmes... (4)».

Vers la fin de 1805, après Trafalgar, voici ce qu'écrivait un marin du *Victory*: «Trois-cents d'entre nous ont été choisis pour assister aux funérailles de Lord Nelson. Nous devons porter le veston bleu et le pantalon blanc, ainsi qu'un écharpe noire au bras et au chapeau... (5)».

Les coutumes qui se rattachent à la mort et au deuil nous rappellent les divers symboles que pratiquaient et comprenaient nos ancêtres. Un de ces thèmes faisait appel à la superstition, à savoir qu'à certains moments, notamment pendant les périodes de chagrin, le coeur de l'homme était sans défense contre la mal. Dans de nombreuses églises anciennes, des portes spéciales étaient laissées ouvertes, afin que, lorsque le Saint-Sacrement était apporté à la porte d'en avant, le Malin était encouragé à s'enfuir par l'arrière. Certains savants retrouvent ce symbole dans le tir de trois salves au-dessus de la tombe d'un mort, pour chasser les démons toujours envahissants (6). Un auteur, Fortescue, a retracé cette coutume dans les compagnies de mercenaires allemands du XVI^e siècle, alors qu'on récitait des prières pour le défunt et qu'on tirait trois salves au nom de la Sainte Trinité (7). Aujourd'hui, bien sûr, les trois salves sont simplement un salut d'adieu au camarade d'armes.

On peut se faire une idée de l'antiquité de cette coutume qui consiste à tirer des salves au-dessus de la tombe d'un défunt, en se reportant à un compte rendu de l'inhumation de sir Peter Carewe, en 1575, à l'époque de la première Elizabeth:

«... les tambours se mirent à battre, sur quoi tous les soldats déchargèrent leurs armes quatre ou cinq fois ensemble, de sorte que l'église était à ce point enfumée qu'on avait du mal à se discerner l'un l'autre. Enfin, un certain nombre de pièces, qui se trouvaient dans le cimetière, et tous les gros canons de la ville, ainsi que ceux des navires dans la rivières et au quai, tirèrent (8)».

Malheureusement, cet ancien rite militaire a récemment été victime du nivellement opéré par l'unification des Forces armées (1968), et, de fait, l'Aviation royale du Canada avait déjà abandonné ce cérémonial dès 1960 (9). Cependant, au moment où nous écrivons ces lignes, la décision a été prise de raviver cette coutume des salves funéraires.

Un autre thème épisodique du deuil est la négligence, ce sentiment d'insouciance causé par la détresse et un «serrement de coeur» de désolation. Aujourd'hui, lorsqu'une figure nationale meurt, le drapeau national qui flotte sur la Tour de la Paix de la colline du Parlement est mis en berne en signe de respect et de deuil national. Cette coutume vient de la mise en berne du pavillon en mer. Mais, comme tout marin le sait, ne pas hisser une drisse au sommet du mât est un signe de matelotage négligent (10), «péché» presque aussi grave que de laisser traîner des bouts de cordage à l'extérieur du bastingage. On dit que la coutume de la mise en berne des drapeaux remonte au XVI^e siècle (11).

On trouve une référence intéressante à la mise en berne du drapeau au milieu du XVIII^e siècle. En novembre 1759, le *Royal William* ramena le corps de Wolfe, de Québec à Portsmouth et, au moment de jeter l'ancre, on tira des salves de deux canons pour signaler l'enlèvement de ses restes. «À neuf heures, on descendit le corps qu'on plaça dans un corbillard tiré par un carrosse de deuil, qui traversa la garnison. Les drapeaux des forts furent mis en berne, les cloches sonnèrent à coup assourdis pour accompagner solennellement la marche, alors que de petits canons se mirent à tirer... (12)».

Cet exemple particulier de coutume de deuil liée à un matelotage négligent se rattache assez bien à celle qu'on observait à l'époque des voiliers. Au port, toutes voiles enlevées, il était normal, à vrai dire obligatoire, que toutes les vergues fussent placées à angles droits, les

vergues étant les espars suspendus aux mâts à angle droit avec la ligne d'avant et d'arrière du navire. Aucun marin qui se respectait n'eût toléré qu'il en fût autrement. Pourtant, la marque d'un navire en deuil consistait à «scandaliser» ses vergues, c'est-à-dire les incliner vers babord et sabord, «de biais» ou en «pantenne», comme on disait, de la manière la moins conforme aux règles du matelotage (13).

Ce même thème de la négligence, bien qu'il s'agisse d'une négligence étudiée, se retrouve dans l'ordre inversé des choses qui se font ordinairement. À Langemarck, en Belgique, par exemple, on peut voir dans un décor traditionnel de cyprès et de roses écarlates, la silhouette massive et boudeuse d'un soldat canadien de la Première Guerre mondiale, revêtu de son casque d'acier, la tête inclinée en signe de tristesse, les mains posées sur son arme renversée: c'est le Mémorial de Saint-Julien. Ou prenons les funérailles du général sir Arthur Currie, commandant du Corps canadien pendant la Grande Guerre, qui mourut à Montréal en 1933. Dans le cortège défilaient deux détachements de cavalerie, trois contingents universitaires et quatre régiments d'infanterie, toutes armes renversées. «Juste après l'affût de canon se trouve le cheval de bataille du général, les bottes de celui-ci renversées dans les étriers, et le fourreau vide de son épée pendant d'une selle vide (14).

Considérons maintenant les derniers hommages rendus en 1929 à sir William Otter, vétéran du Queen's Own Rifles of Canada à Ridgeway (1866), commandant de la colonne de Battleford lors de la Rébellion du Nord-Ouest (1885), et reconnu comme étant le premier général canadien né au pays. Son cercueil était porté sur un affût de canon; «le cheval sans cavalier conduit à la bride, les bottes du général renversées dans les étriers...; le détachement de tir avec armes renversées; les détachements de chaque unité de la ville; et, surtout, la lente exécution de la *Marche funèbre de Saül* par des tambours assourdis (15)».

De telles scènes ne différaient guère d'une cérémonie qui eut lieu dans les prairies de l'Ouest il y a près d'un siècle. Le commandant du Midland Battalion lors de la campagne du Nord-Ouest, le lieutenant-colonel Archer Williams, succomba à bord du vapeur *Northwest*, et le service funèbre eut lieu à Battleford: ce fut une scène vraiment impressionnante:

«Le cercueil de simples planches, enveloppé dans les plis du vieux drapeau à l'ombre duquel il avait combattu si honorablement et si bien, était monté sur un affût de canon, derrière lequel

un soldat conduisait à la bride son cheval sans cavalier. Son magnifique régiment, rentrant maintenant chez lui sans son chef, suivait pour conduire le deuil, toutes armes renversées, et le cortège comprenait bien quinze cents hommes armés. Des musiques de cuivre battaient la marche aux tambours assourdis, et le haut pays sauvage et solitaire répercutait le gémissement de la *Marche funèbre de Saül*, alors que, lentement et tristement, nous conduisions le héros défunt vers le fort naguère assiégé (16)...

Fortescue affirme que le geste qui consiste à «s'appuyer sur les armes renversées» remonte aux funérailles du duc de Marlborough qui mourut en 1722 (17).

Cependant, ce symbole du port négligé des armes, en tant que signe de deuil, remonte à beaucoup plus loin dans l'histoire, comme le confirme le récit suivant. Sir Philip Sydney mourut à Arnhem en 1586, deux ans seulement avant le fameux combat contre l'Armada espagnole. Une fois son corps embaumé, on se prépara à transporter ses restes en Angleterre:

«... il fut transporté au bord de l'eau, suivi de douze cents soldats anglais, marchant trois de front et traînant leurs épées et mourquets dans la poussière... Pendant qu'ils marchaient, on entendait une musique solennelle. Des coups de fusil furent tirés à trois reprises par tous les hommes présents, et les grosses pièces en batterie sur les murs tirèrent deux salves au moment où le corps quitta la grève (18)». Plus tard, à Londres, aux funérailles d'État «...assistaient cent-vingt citoyens sans armes, et 300 citoyens entraînés pour la guerre, tous tenant leurs armes renversées... le corps fut inhumé sous la Chapelle de la Vierge (dans l'ancienne cathédrale Saint-Paul)..., et une double salve de mousqueterie du cimetière informa le monde extérieur que sir Philip Sydney avait été enterré (18)».

Jusqu'à ce jour, aux dîners régimentaires du 12^e Régiment blindé du Canada, des Trois-Rivières, une table spéciale est toujours aménagée en avant de la table d'honneur, les verres de cristal, la vaisselle de porcelaine et la coutellerie étant renversés. C'est ainsi que le régiment honore ses morts (19).

Lorsqu'un marin, soldat ou aviateur meurt, le cercueil, pendant le service funèbre, est recouvert ou enveloppé du drapeau national ou du pavillon des Forces canadiennes, symbolisant ainsi le fait que le défunt est mort au service de son pays. Cette très ancienne coutume est particulièrement appropriée à l'inhumation en mer. En l'absence d'un cercueil, le défunt est déposé dans un hamac de toile cousu, des poids étant attachés à ses pieds pour faciliter une immersion rapide.

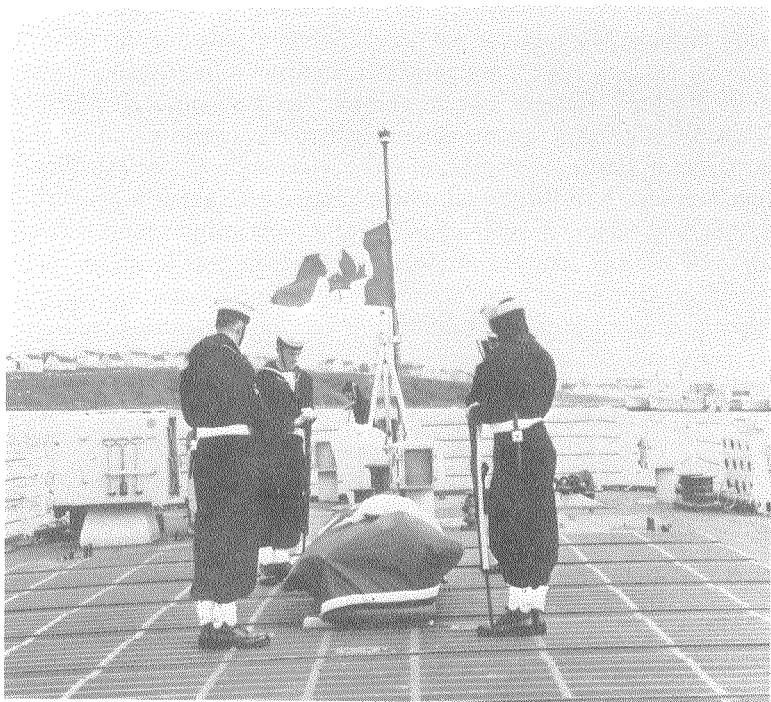
Le pavillon qui drape le corps aide à en dissimuler la forme, car le drapeau est retenu sur le bord du bastingage lorsque le corps glisse solennellement sous le pavillon par-dessus bord, «plongeant dans un éclaboussement vers son dernier lieu de repos «à plusieurs brasses de profondeur» (20).

Enfin, dans les coutumes militaires liées aux funérailles revient souvent le thème suivant: la Lumière après l'Obscurité; «choisis la vie, non la mort; souviens-toi du passé, mais marche avec entrain et foi vers l'avenir car demain est un jour nouveau». On retrouve ce thème séculaire dans les premiers mots traditionnels de tout service funèbre: «Je suis la résurrection et la vie...»

Ce symbolisme se retrouve également dans les mouvements de l'escorte funèbre et de la musique qui l'accompagne. À l'approche du cimetière, tout est régi par la solennité et le rythme mesuré de la marche funèbre traditionnelle de Saül. Mais une fois l'inhumation terminée et l'escorte partie du cimetière, ainsi que les enveloppes des tambours enveloppées, le détachement funéraire, sur un bref mot de commandement, se met au pas rapide et la musique entonne une marche régimentaire, ou dans le cas de la marine, les notes émouvantes de *Heart of Oak*, qui commencent par ces mots *Come, cheer up, my lads...* (22).

Ce passage brusque du pas lent au pas rapide est d'origine ancienne. En 1675, un maître d'équipage du *Assistance* fut inhumé à terre «comme un soldat». Le diariste bien connu, le Révérend Henry Teonge, écrivit dans son journal à cette occasion: «... et aussitôt que nous eûmes quitté le cimetière, les trompettes sonnèrent un joyeux réveil (pièce ou appel musical pour réveiller les soldats le matin) pendant tout le trajet (23)».

La retraite et la sonnerie aux morts étaient, jusqu'à ces dernières années, les deux derniers appels de trompette ou de clairon qu'on entendait dans un camp militaire ou dans une caserne à la fin du jour. Ces appels coïncidaient avec l'installation des gardes ou sentinelles, en prévision du quart de nuit. Aujourd'hui, on n'entend plus la sonnerie aux morts que lors d'un service funèbre ou des célébrations du Jour du Souvenir, d'un littoral à l'autre. Il n'est pas difficile d'en voir le symbolisme. On n'oublie pas de sitôt l'impression durable que suscite la pause, vers la fin de la sonnerie aux morts, suivie de l'intense crescendo du «mi» qui se dissipe doucement dans la nuit. Lors d'un service funèbre, la sonnerie aux morts est suivie du réveil, qui est conforme au thème maintes fois centenaire du jour nouveau: la vie doit continuer; il y a un devoir à accomplir.



Un des HMC navires se prépare à lever l'ancre afin de procéder à une inhumation en mer, octobre 1966. (Note: Les fusils sont baissés, les gardes sont tournés et le drapeau du navire est en berne.)

Il existe aujourd'hui dans les Forces canadiennes un règlement portant sur l'uniforme à porter au début du mois de novembre. Il se lit en partie comme il suit: «Le coquelicot du Jour du Souvenir... doit être porté... du côté gauche de la casquette... (24)». Bien qu'évoquant la tragique de la guerre depuis des générations en Europe le port du coquelicot au Canada ne remonte qu'aux années qui ont suivi immédiatement l'Armistice de 1918.

On se perd en conjectures quant à la façon dont cet emblème écarlate en est venu à être associé au souvenir de nos morts de guerre. Il est certain que dans les Pays-Bas d'Europe, qui connaît le choc des armes depuis d'innombrables siècles, le coquelicot pousse en abondance dans les champs de céréales, et on le considère comme une mauvaise herbe.

Cependant, il n'y a aucun doute quant à la façon dont le coquelicot rouge est devenu pour les Canadiens, à vrai dire pour tous les

Alliés, le symbole du sacrifice, du souvenir et du fervent espoir qu'un jour l'homme, de quelque manière, éliminera cette horreur qu'est la guerre. Il s'agit des quinze vers écrits dans un abri de tranchée, non loin d'Ypres, ravagée par le combat, en Belgique, en 1915. *In Flanders Fields* fut le paisible et pensif épanchement du coeur d'un médecin militaire courageux et compatissant du Corps expéditionnaire canadien, le lieutenant-colonel John McCrae, de Guelph (Ontario). Ces lignes, devenues familières à un si grand nombre depuis près de 60 ans, ont été adaptées en français par le major Jean-Pariseau, du Service historique des Forces canadiennes, et c'est cette version française qui est maintenant en usage parmi les militaires francophones:

AU CHAMP D'HONNEUR

Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix; et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leur chant au sifflement des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
 Au champ d'honneur.

À vous, jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme'
Le goût de vivre en liberté.
Acceptez le défi; sinon
Les coquelicots se faneront
 Au champ d'honneur.

Références

1. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. 3, 1924, p. 18, citation du Public Record Office, Archives du War Office, W.O. 3/1, p. 115.
2. Canada, PFC 265, *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, 1975, articles 364 et 365.
3. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. 3, 1924, p. 18, citation du Public Record Office, Archives du War Office, W.O. 3/1, p. 84.
4. Gardner, commander J.A., *Above and Under Hatches*, Londres, Bat-chworth Press, 1955, p. 107.
5. Lloyd, Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, p. 296.
6. Stradling, colonel d'aviation A.H., *Customs of the Services*, Aldershot, Gale and Polden, 1962, p. 8.
7. Fortescue, sir John W., *The Empire and The Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 11.
8. *Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, n° 4, juin 1922, p. 138, citation de *Archeologia: or Miscellaneous Tracts relating to Antiquity*, Londres, 1840, vol. XXVIII, p. 145. Voir aussi Field, colonel Cyril, *Old Times Under Arms, A Military Garner*, Londres, Hodge, 1939, p. 256.
9. Ordre courant n° 151 de l'Aviation, 8 juillet 1960, modifiant la PAC 90 (*Manuel d'exercice de l'Aviation royale canadienne*).
10. Beckett, capitaine W.N.T., *A Few Naval Customs, Expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, p. 42.
11. Barraclough, E.M.C., éd., *Flags of the World*, Londres, Warne, 1971, p. 18.
12. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, pp. IV et V.
13. *Mariner's Mirror*, vol. I, 1911, et vol. II, 1912, *passim*, et vol. 58, 1972, p. 470.
14. *Canadian Defence Journal*, vol. 11, 1933-1934, pp. 156-8.
15. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, pp. 131-2.
16. MacBeth, R.G., *The Making of the Canadian West being the Reminiscences of an Eye-witness*, Toronto, Briggs, 1905, p. 200.
17. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pp. 62-63.

18. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. IV, 1925, p. 19, citation de H.R. Fox Bourne, *Sir Philip Sidney*, Londres, Putman, 1891.
19. Lettre à l'auteur du commandant du 12^e Régiment blindé du Canada (Milice), 8 août 1974.
20. Don, W.G., *Reminiscences of the Baltic Fleet of 1855*, Brechin, Edwards, 1894, p. 51. Voir aussi Hall, capitaine Basil, *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie, 1896, pp. 136-144, et Smith, W.E.L., *The Navy Chaplain and His Parish*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, p. 39.
21. *Saül* est un oratorio de Haendel, composé en 1738.
22. *Heart of Oak* a été composé par Boyle et chanté pour la première fois dans une production intitulée *Harlequin's Invasion*, à Londres, pendant l'Année des victoires, soit en 1759. Souvent appelé par erreur *Hearts of Oak*, même au XVIII^e siècle, ce chant évoque la qualité solide et durable du bois sombre qu'on trouve au centre du chêne.
23. Citation de *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 3, 1924, p. 66.
24. *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, (PFC 265), par. 358 (4).
25. Version manuscrite insérée dans la brochure: *11th Field Artillery Regiment, Royal Regiment of Canadian Artillery: Centennial Year 1866-1966*, publiée par le régiment, 1966. p. 9.

CHAPITRE VII

AUTRES COUTUMES MILITAIRES

Boire un coup (*Splice the main brace*)

Bien que la ration quotidienne de rhum à bord des navires de guerre canadiens ait été abolie en 1971, le règlement courant autorise les marins à recevoir une ration spéciale de spiritueux dans des circonstances exceptionnelles. Les soldats et les aviateurs peuvent bénéficier du même traitement lorsqu'ils accomplissent leurs fonctions «dans des conditions inusitées et difficiles...¹».

La ration spéciale de spiritueux découle d'une longue tradition militaire, comme on peut le voir dans un ordre émis par James Wolfe, alors qu'il était aux prises avec la tâche de s'emparer de Québec à l'été de 1759: «Lorsqu'une ration de rhum doit être distribuée aux troupes à cause du mauvais temps ou des fatigues extraordinaires qu'elles ont endurées tout soldat trouvé coupable d'avoir passé sa ration à un autre... sera... entièrement rayé de la liste lorsque du rhum sera distribué...²».

De même, un siècle et demi après Wolfe, le Royal Canadian Dragoons, dans sa marche de combat contre les Boers, de Bloemfontein à Johannesburg et Pretoria, se protégea contre le froid vif grâce «à trois rations hebdomadaires de rhum, de deux onces et demie. Cela réchauffait les estomac et faisait voir la vie en plus beau³».

1. Ordonnance administrative des Forces canadiennes (OAF) 36-35 (1976).
2. Wolfe, major-général James, *General & Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, p. 76 (Ordre émis à la Pointe Orléans, Nouvelle-France, 2 juillet 1759).
3. Worthington, L., *The Spur and the Sprocket*, Kitchener, Reeve Press, 1968, p. 23.

Aujourd'hui, dans la Marine, il est rare qu'il y ait distribution de rhum sur l'ordre de «Splice the Main Brace», lorsque chaque officier et homme d'équipage reçoit deux onces et demie de spiritueux. Un tel événement est habituellement lié à une victoire au combat, comme le Jour V en 1945, ou l'observance de quelque occasion joyeuse d'importance nationale.

Une telle occasion fut célébrée à bord du *Ontario*, au port de Seattle (Wash.), en août 1950. Le grondement des canons ébranla les fenêtres du chantier naval, et les résidants locaux se précipitant sur le jetée pour voir ce que représentait tout ce bruit se joignirent avec joie à l'équipage dans le gaillard d'avant et sur le pont supérieur pour boire un coup. On annonçait, en fait, la naissance de S.A.R. la princesse Anne. L'ordre «Splice the Main Brace» ne peut être donné que par S.M. la reine ou un autre membre de la famille royale, Son Excellence le Gouverneur général ou le Chef de l'état-major de la Défense¹. Le gouverneur général Roland Michener donna cet ordre à bord du *Preserver* à Anvers en 1971, et le gouverneur général Jules Léger le donna à bord du *Terra Nova* à Victoria en 1974.

L'expression elle-même a une origine intéressante qui se rattache au thème du devoir bien accompli dans des conditions exceptionnellement ardues.

Sur un navire gréé en carré, comme l'étaient la plupart des voiliers de guerre, la grand'voile, la plus grande du navire, était fixée à la grande vergue, à angle droit avec le mât principal. Cette grand'voile avait un rôle important à jouer pour orienter la force du vent de manière à pousser le navire de l'avant. Afin d'exercer la force du vent souhaitée, la vergue et la voile devaient être orientées selon un certain angle, relativement à la direction du vent et à l'itinéraire choisi. On y arrivait en tirant sur la principale vergue (*main brace*), partie très importante du gréage (*rigging*). Pour réparer ou remplacer cette grosse pièce de gréage (*to splice the main brace*), il fallait beaucoup d'habileté et de rapidité de la part de l'équipage, et c'était une tâche épuisante, même lorsqu'il faisait beau, dangeureuse lorsqu'il faisait mauvais.

On dit que l'expression «Splice the Main Brace», dans le sens de distribution de spiritueux, remonte à la petite escadre du capitaine James Cook, en 1773, lorsque le lieutenant James Burney, commandant l'*Adventure*, rapportant les rations supplémentaires de rhum

1. OAF 36-35 (1976).

distribuées, les attribua à leur consommation pendant les travaux commandés en vertu de l'ordre «Splice the Main Brace»¹.

Brevet (*Commission*)

«Le brevet d'officier, au sens militaire, est le document qui autorise l'officier à agir dans le poste qu'il occupe». Cette définition du XVIII^e siècle² résume la signification du parchemin ou rouleau de papier doublé d'étoffe que reçoit un homme ou une femme au moment de devenir officier. En conférant un brevet d'officier, la Reine délègue son autorité à exercer le commandement, au nom de Sa Majesté, à l'égard de subordonnés. Au Canada, le rouleau de papier est signé par le Gouverneur général, en sa qualité de représentant de la Reine, et par le ministre de la Défense nationale.

À travers les siècles, le libellé du brevet du Souverain a changé de temps à autre, mais, dans l'ensemble, sa formulation et son contenu sont demeurés constants. Le nom de l'officier recevant le brevet est mentionné, ses fonctions et obligations sont énoncées en termes généraux, et on exprime envers lui un sentiment de confiance. Dans les Forces canadiennes, un officier ne peut recevoir que deux brevets, le premier lorsqu'il devient officier, ordinairement à un grade subalterne, et le second s'il atteint jamais le grade de brigadier-général ou de commodore. Un officier détient son brevet au bon plaisir du Souverain.

Le rouleau de papier porte les armes du Canada. La signature du Gouverneur général figure au centre, et son sceau privé y est surimprimé. La signature du ministre de la Défense nationale figure au bas du document, qui se lit ainsi:

1. *Nautical Magazine*, Glasgow, Brown, Son and Ferguson, vol. 209, n° 5, mai 1973, p. 303.

2. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.

ÉLISABETH DEUX, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni, du Canada et de ses autres royaumes et territoires, Chef du Commonwealth, Défenseur de la Foi

A

(nom et prénoms)

Nommé PAR LES PRÉSENTES, officier
des Forces armées canadiennes de Sa Majesté

Avec droit d'ancienneté à compter du jour d 19

Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et bonne conduite, vous constituons et nommons, par les présentes, officier de nos Forces armées canadiennes. Conséquemment, vous devrez remplir avec soin et diligence votre devoir en tant que tel, au grade de ou à tout autre grade auquel, de temps à autre, il pourra Nous plaire par la suite, de vous promouvoir ou nommer, et vous devrez, de la façon et dans les circonstances que Nous pourrions prescrire, former et discipliner, en vue de leurs fonctions militaires, les officiers subalternes et les hommes servant sous vos ordres, et vous employer de votre mieux à les maintenir en bon ordre et discipline. Et Nous leur ordonnons, par les présentes, de vous obéir en tant que leur officier supérieur, et, à vous, d'observer et d'exécuter les ordres et instructions que vous recevrez, de temps à autre, de Nous ou de votre officier supérieur, quel qu'il soit, selon la Loi, en raison de la confiance mise, par les présentes, en vous.

EN FOI DE QUOI notre Gouverneur général du Canada a signé et scellé les présentes, à notre Hôtel du Gouvernement, en la ville

d'Ottawa, ce jour

en l'an de grâce mil neuf cent

et en la

année de Notre règne.

PAR ORDRE DE
SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL

MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

On peut comparer le libellé de ce brevet canadien moderne à celui d'un lieutenant de 1809 de la Honourable Artillery Company de Londres²:

«... vous devrez donc prendre en charge ladite Compagnie et vous en occuper, et dûment exercer aux armes les officiers et soldats qui vous seront subordonnés; et également veiller et vous

2. Raikes, capitaine G.A., *The History of the Honourable Artillery Company*, Londres, Bentley, 1879, 2 vol., vol. 2, p. 250.

efforcer avec le plus grand soin à ce qu'ils observent les ordres et la discipline, leur commandant respectivement de vous obéir en tant que leur lieutenant. Et vous devrez également obéir à vos officiers supérieurs (selon la discipline de la guerre) en raison de la confiance mise en vous».

Plus tard, en 1879, un autre brevet de la même unité ressemble davantage à la formule moderne. Commenant par les mots: «Victoria, par la grâce de Dieu, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, Reine, Défenseur de la Foi, etc.» la formule utilise l'ancienne façon pour la souveraine de s'adresser à l'un de ses sujets: «À Notre Loyal et Bien-aimé sujet, Salut³».

À vrai dire, ce brevet de l'époque victorienne ne diffère pas beaucoup d'un brevet de l'Armée canadienne de 1940, sauf que l'accent y est mis sur la confiance qu'a la souveraine en son nouvel officier. Signé dans le coin supérieur gauche par le Gouverneur général, le comte d'Athlone, ce brevet de 1940 se lit notamment comme il suit, après la salutation officielle:

«Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et bonne conduite, vous constituons et nommons, par les présentes, officier... (pour) former et discipliner, en vue de leurs fonctions militaires, les officiers subalternes et les hommes servant sous vos ordres, et vous employer de votre mieux à les maintenir en bon ordre et discipline... conformément aux règles et à la discipline de la guerre, en raison de la confiance mise, par les présentes, en vous⁴».

Un brevet de l'Armée canadienne d'après-guerre, signé par le vicomte Alexander de Tunis, en 1949, était identique à celui du temps de guerre, à l'exception de quelques changements se rapportant au fait que le souverain n'était plus empereur des Indes, et de la suppression des mots «Dominion du» avant le mot Canada⁵.

Un brevet du Corps d'aviation royal canadien, signé par le comte d'Athlone en 1945⁶, et un autre signé en 1950 par le vicomte

3. *Ibid.*, appendice F.

4. Brevet d'officier remis au second lieutenant Norman Albert Buckingham, The Royal Montreal Regiment (mitrailleuses), signé le 10 septembre 1940.

5. Brevet d'officier remis au second lieutenant Ronald James Gourley, Corps du génie corps d'aviation royal canadien, signé le 2 septembre 1949.

6. Brevet d'officier remis au capitaine d'aviation Ronald James Gourley, corps d'aviation royal canadien, signé le 1^{er} juillet 1945.

Alexander de Tunis⁷ étaient presque identiques à tous égards à ceux de l'Armée canadienne, y compris les changements mineurs de leur libellé. À vrai dire, le document utilisé en 1959, à l'avènement du nouveau règne, renfermait peu de changements par rapport à celui qui était utilisé par l'Aviation pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'adoption d'un brevet commun après l'unification des trois armes en 1968 a apporté la suppression d'un aspect historique assez curieux du brevet de l'officier de marine. Alors que les anciens brevets de l'Armée et de l'Aviation mettaient l'accent, par voie de répétition, sur la confiance manifestée à l'égard du nouvel officier, la Marine, tout en mentionnant ces qualités, terminait sur cette redoutable menace: «Vous répondrez du contraire à vos risques et périls».

On peut expliquer cette anomalie en remontant à une époque plus ancienne, alors qu'il y avait des différences marquées entre le contrôle réel de l'Armée britannique et celui de la Royal Navy. Le souverain déléguait son autorité directement aux subalternes dans l'Armée, mais n'exerçait aucun contrôle direct sur la Marine. L'autorité royale, dans le cas de celle-ci, était déléguée aux Lords commissaires de l'Amirauté, qui l'exerçaient jalousement, même jusqu'au libellé des brevets d'officier, d'où cette menace qui venait de l'Amirauté⁸.

Les brevets d'officiers de marine présentaient deux autres variantes, bien que mineures, en ceci qu'ils portaient les armes personnelles du souverain, et que le nouvel officier était interpellé par le terme «Monsieur». Mais la grande différence consistait en la phraséologie utilisée.

Voici comment se lit un brevet de la Réserve navale volontaire royale canadienne qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, forma en grande partie la grande majorité des officiers et matelots de la Flotte, lequel brevet fut signé en 1945 par le comte d'Athlone:

«Par le Gouverneur général et Commandant en chef du Dominion du Canada... En vertu de tous les pouvoirs m'habilitant, je vous constitue et nomme, par les présentes, sous-lieutenant de la Réserve royale canadienne volontaire, vous chargeant de ce grade et vous ordonnant de vous en acquitter... afin que vous observiez et exécutiez les instructions

7. Brevet d'officier remis au capitaine d'aviation Tony Hannas, Corps d'aviation royale canadien, signé le 8 février 1950.

8. Fortescue, sir John, *Six British Soldiers*, Londres, Williams and Norgate, 1928, pp. 16-17. Voir aussi échange de correspondance dans *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 38, 1960, pp. 142 et 188.

générales imprimées pour le compte du Service naval de Sa Majesté au Canada... Et de même nous chargeons et ordonnons à tous les officiers et hommes sous vos ordres... de se conduire avec tout le respect et toute l'obéissance qu'ils vous devront en tant que leur officier supérieur⁹».

Il est assez curieux de constater que la menace traditionnelle de l'Amirauté ne figure pas dans le brevet du temps de guerre de la RRCV, mais elle figurait dans celui de la marine de la Force permanente d'après-guerre. Ce document est intéressant car, outre qu'il porte les armes personnelles de la Souveraine, il atteste que c'est la reine elle-même qui confère le brevet. Il renferme également l'ancienne menace de l'Amirauté. En outre, la «bonne conduite» de l'Armée et de l'Aviation devient «intégrité» dans la Marine, et l'admonestation concernant les subordonnés qui doivent bien se conduire est supprimée.

Voici comment se lit un brevet de la Marine royale canadienne, signé par le gouverneur général Georges-P. Vanier en 1960:

ÉLISABETH DEUX, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni, du Canada et de ses autres royaumes et territoires, Chef du Commonwealth, Défenseur de la Foi.

A M....., nommé par les présentes lieutenant-commander de la Flotte canadienne de Sa Majesté.

Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et intégrité, vous constituons et nommons, par les présentes, lieutenant-commander de la Marine royale canadienne, vous ordonnant et demandant de monter à bord, de temps à autre, afin de prendre la charge et le commandement de lieutenant-commander de tout navire ou établissement auquel vous pourrez être par la suite dûment affecté, ou la charge et le commandement de tout autre grade auquel vous pourrez être promu ou nommé, ordonnant et commandant strictement à tous les officiers et hommes d'équipage dudit navire ou établissement qui vous seront subordonnés de se conduire collectivement et individuellement dans leurs emplois respectifs avec tout le respect et toute l'obéissance qu'ils vous devront, et, de même, vous devrez observer et exécuter les Ordonnances et Règlements royaux applicables à La Marine, et tous autres ordres et instructions que vous pourrez recevoir, de temps à autre, du Quartier général de la Marine ou de vos officiers supérieurs. De ceci ni vous ni aucun de vos subordonnés ne devez vous écarter, car vous aurez à répondre du contraire à vos risques et périls. Et c'est pour cela que le présent du document constitue votre brevet d'officier¹⁰.

9. Brevet d'officier remis à M. Edward Charles Russell, sous-lieutenant, Réserve navale royale volontaire canadienne, signé le 17 octobre 1945.

10. Brevet d'officier remis à M. John Walter Russell, lieutenant-commander, Marine royale canadienne, signé le 15 avril 1960.

Depuis de très nombreuses années, c'est la coutume dans les trois armes de célébrer une promotion, alors que, bien sûr, le promu paie les consommations prises en son honneur par ses amis et camarades du mess. C'est ce qu'on appelle généralement «Arroser les galons¹».

Une cérémonie analogue, appelée «Arrosage du brevet» (*Wetting the Commission*), est observée depuis très longtemps aussi. Relatant un incident survenu trois ans avant Trafalgar, soit en 1802, le premier lieutenant du *Volage* rapporte qu'étant à terre il avait rencontré huit «joyeux aspirants» de son navire assis autour d'une table sur laquelle se trouvait un bol d'un gallon de punch fort. Le «numéro un» fut invité à boire un verre en l'honneur d'un des aspirants qui venait d'apprendre sa promotion au grade de lieutenant. L'officier remarqua, en grimaçant, que le contenu du bol disparut bientôt malgré le goût de parchemin et le fait qu'une bonne partie de l'encre fût disparue également du rouleau de papier²!

Calot (*Wedge cap*)

Les règlements courants sur l'habillement dans les Forces canadiennes renferment ce passage plutôt prosaïque et peu inspirateur: «Calot, en forme de coin, vert (facultatif porté sur le côté droit de la tête... un pouce au-dessus du sourcil droit³». Pourtant, en réalité le calot est un bon exemple de la façon dont une tradition a pris naissance il y a environ 60 ans et qui persiste jusqu'à ce jour, à savoir l'affinité de l'aviateur avec ce genre de couvre-chef.

Tout a commencé lorsque le Royal Flying Corps a été créé juste avant la Première Guerre mondiale, force au sein de laquelle les Canadiens jouèrent un rôle important. La casquette, comme on l'appelait alors, a été adoptée par le RFC, en même temps qu'une tunique à col haut et rigide attachée par des boutons à l'extrémité droite de la poitrine. Le calot bien planté sur le côté droit de la tête, cet uniforme à l'air désinvolte devint synonyme de ce nouveau combattant intrépide qu'était l'aviateur. Le couvre-chef, appelé «calot» en 1941⁴ continua

1. Irving, commander John, *Royal Navalese*, Londres, Arnold, 1946, p. 186.

2. Hoffman, F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, Rn, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pp. 165-166.

3. Canada, *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, PFC 265, QGDN, Ottawa, par. 204, 1(4).

4. Canada, *Règlements et instructions sur l'habillement de l'Aviation royale canadienne*, PAC n° 9, QGARC, Ottawa, 1927 (réimpression en 1937), p. 38, amendement n° 47 (1941).

d'être porté pendant toute l'existence de l'Aviation royale canadienne, c'est-à-dire de 1942 à 1968, et est encore la coiffure préférée de nombreux aviateurs, malgré la disponibilité de la casquette et du bérêt. Il y a peu de doute qu'à l'époque où l'on devait porter des lunettes et des casques de cuir dans des carlingues à ciel ouvert, le calot était facile à insérer dans une poche et à ressortir au retour à la base.

Mais le calot, en réalité, est quelque peu plus ancien que les aviateurs et les avions. Il a pris naissance dans l'Armée au XIX^e siècle. À vrai dire, l'aviateur a remi en usage le calot, alors qu'il était plutôt tombé en désuétude dans l'Armée.

Ce couvre-chef, appelé d'abord «casquette de type autrichien» est entré officiellement en usage dans l'Armée britannique en 1890 pour les hommes de troupe et en 1896 pour les officiers¹. C'est ainsi que cette coiffure fut celle que portaient les Canadiens qui se sont embarqués pour l'Afrique du Sud au tournant du siècle. L'Armée s'est en grande partie tournée vers la casquette en 1904, qu'elle l'a conservée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, alors qu'elle est revenue au calot, jusqu'à ce que l'usage du bérêt se généralise en 1943.

Le calot d'aujourd'hui, comme le sait tout garçon qui a servi dans l'ancien corps des cadets, diffère quelque peu de l'ancienne casquette, bien que les deux se ressemblent beaucoup. L'ancien calot était assez ingénieux, en ce sens qu'il était passablement frais à porter lorsque perché sur le côté de la tête, mais dépliable de manière à couvrir la nuque, les oreilles et le menton. La version actuelle est cousue de manière qu'on ne peut la déplier. Mais même à cela, le calot vert d'aujourd'hui ressemble beaucoup à celui que portaient fièrement les équipages volants de l'*Avro 504*, du *Sopwith Camel* et du *SE5A* de l'ancien Royal Flying Corp².

Cérémonie du crépuscule (*Extinction des feux et retraite*)

Pour peu qu'on associe aux couleurs chatoyantes du crépuscule et à la tombée de la nuit les mouvements pleins de verve des troupes et le ton de la musique martiale, ainsi que le beau décor, tant naturel que

1. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 21 (1942), p. 108, et vol. 25 (1947), p. 188. Voir aussi Barnes, major R. Money, *Military Uniforms of Britain & the Empire, 1742 to the Present Time*, Londres, Seeley, 1960, pp. 166 et 236.

2. Norris, Geoffrey, *The Royal Flying Corps: A History*, Londres, Muller, 1965, *passim*. Voir aussi Saunders, H. St. G., *Per Ardua: The Rise of British Air Power, 1911-1939*, Londres, Oxford University Press, 1944.

celui embelli par la main de l'homme, dont le Canada abonde, il se dégage un sens de mystère et de magie de ce drame qu'on appelle la cérémonie du crépuscule. Les simples fonctions de jadis, comme la fermeture de la barrière, la rentrée des troupes à leurs quartiers pour la nuit et l'installation de la garde, le tout au battement du tambour, se sont transformées avec le temps en une belle tradition cérémoniale qui reflète notre riche héritage militaire.

La cérémonie du crépuscule, dans tout son appareil pittoresque, dont le déroulement est impeccable, comporte trois éléments: l'extinction des feux (*Tattoo*), la retraite et le salut au drapeau national du Canada. La cérémonie, exécutée en bonne et due forme, peut nécessiter la présence de 100 officiers et hommes de troupe. Essentiellement, le détachement se compose d'une garde, d'une musique et de servants de canons.

Une caractéristique intéressante de cette cérémonie, telle qu'énoncée dans les règlements¹, est qu'elle peut se dérouler dans toute sa splendeur, comme il arrive occasionnellement sur la colline du Parlement d'Ottawa, ou sur une échelle réduite, lorsque l'équipage d'un navire l'exécute sur la jetée d'un port étranger.

La partie de la cérémonie du crépuscule qu'on appelle l'extinction des feux a une origine fort ancienne. Le terme anglais «Tattoo» est intéressant du point de vue étymologique. En effet, on définit historiquement ce terme comme étant un «battement de tambour ou appel de clairon à 10 heures du soir, rappelant les soldats à leurs quartiers». Au XVII^e siècle, ce terme s'épelait habituellement «tap-too», reflétant ainsi son origine hollandaise «tap-toe», qui voulait dire «fermer le fausset du tonneau ou la clef du robinet».

Avant l'instauration des casernes permanentes, les troupes en garnison ou en marche étaient logées en ville, parfois dans des maisons privées, mais le plus souvent dans des auberges et tavernes². Une fois leur journée de travail terminée, la plupart des soldats allaient se divertir dans les auberges et tavernes de la place. Pour signaler aux troupes de regagner leurs quartiers pour la nuit, on battait le tambour dans les divers districts du village où se trouvaient les tavernes. Le battement du «Tattoo» transmettaient deux messages, l'un à l'aubergiste lui ordonnant de fermer ses robinets et de ne plus servir de bière ou de spiritueux, c'est-à-dire, en hollandais, «Doe den

1. Canada, PFC 201, *Manuel d'exercice et de cérémonial*, art. 2404 (1969).

2. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 66.



Les servants d'un canon naval s'exerçant pour la Cérémonie du Crépuscule, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en juin 1971.

tap toe»; l'autre aux troupes» de se retirer dans leurs chambres, d'éteindre leurs feux et bougies et de se coucher³.

Un officier, un sergent et une file d'hommes suivaient les tambours quelques minutes après, accompagnés parfois de joueurs de

3. Bland, lieutenant-général Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 206.

fifre, et malheur alors à l'aubergiste récalcitrant, car alors on déclarait bientôt son établissement consigné à la troupe, de sorte qu'il devait fermer boutique. On peut se faire une idée de ce qui attendait l'ivrogne tardif en lisant cet extrait d'un ordre émis par James Wolfe en 1748-1749*, dans lequel il défendait

«à tout homme de sortir de ses quartiers sans une permission écrite de son officier, à partir d'une demi-heure après l'extinction des feux jusqu'au réveil; tout homme qui présumera désobéir à cet ordre, et qui sera découvert, sera mis au donjon dès le lendemain matin, et confiné là pendant quatre jours, au pain et à l'eau¹».

Il existe un vestige intéressant de la signification de l'extinction des feux, à Halifax (N.-É.), au XVIII^e siècle. En mai 1758, une puissante flotte de navires de guerre et de transporteurs de troupes étaient amarrée au port de Halifax, sous le commandement de l'amiral Edward Boscawen, en préparation de l'assaut contre la forteresse de Louisbourg. L'ordre de l'amiral se lisait en partie comme il suit:

«Aucun sous-officier, gradé, soldat ou matelot ne sera autorisé à débarquer, sauf en une occasion très particulière, et une telle autorisation devra lui être donnée par écrit par le capitaine du navire de Sa Majesté ou par le commandant des troupes à bord des transporteurs. Tous les canots appartenant aux navires de Sa Majesté, et tous ceux appartenant aux transporteurs devront retourner à bord de leurs navires respectifs à l'extinction des feux (*Tattoo*)²».

À partir du tambour solitaire, en passant par l'augmentation graduelle du nombre de tambours, et puis de flûtes ou de fifres, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle alors que les musiques firent leur apparition dans les régiments, la petite mais impressionnante procession du soir battant l'extinction des feux commença à revêtir l'aspect d'un défilé de cérémonie, dont l'évolution devint le «Tattoo» que le monde connaît aujourd'hui.

*Nota: Pendant une brève période du milieu du XVIII^e siècle, on écrivait le millésime selon «l'ancien style» ou le «nouveau style», selon qu'un ajustement était apporté au nombre de jours pour aligner le calendrier courant sur l'heure solaire.

1. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, pp. 11-12.
2. Lettre de E. Boscawen, amiral, au commandant des troupes de Sa Majesté à bord du *Two Brothers*, transporteur, 12 mai 1758. Document en possession de Hugh F. Pullen, contre-amiral, Marine royale canadienne (retraité).

Un autre aspect de la cérémonie de l'extinction des feux qui a survécu jusqu'à aujourd'hui est le «dernier appel» ou «sonnerie aux morts» (*Last Post*), qu'on sonne au clairon ou à la trompette. On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouve un militaire en entendant ces notes dans l'air du soir en se reportant à la description que donnait un troupier de la vie dans un camp de milice près de Sussex (N.-B.), à la veille de la guerre de 1914:

«À la tombée de la nuit, en jetant un coup d'oeil autour du camp on pouvait voir des rangées de tentes dans la plaine et sur le sommet de la colline des fantassins, et chaque tente ressemblait à un petit triangle de lumière. On se servait de chandelles pour les éclairer. À 10 heures, on entendait les clairons sonner l'extinction des feux...»

«Puis on entendait le dernier appel. Chacun se taisait quand le clairon entonnait le dernier appel. L'espèce d'accalmie qui se dégage de cette musique est assez étrange. On éprouvait toujours un pincement au coeur lorsque cet appel traversait le camp dans le calme du soir¹».

Le terme anglais «Post» est employé dans le sens de «poste occupé par le soldat», tel que poste de sentinelle. En battant l'extinction des feux, les tambours marchaient de poste en poste dans la ville ou le camp, le premier appel signalant qu'ils avaient pris position pour commencer leur ronde, alors que le dernier appel indiquait qu'ils l'avaient terminée². (On peut facilement voir ici le symbolisme du dernier appel ou sonnerie aux morts à des funérailles militaires.)

Après l'extinction des feux de la cérémonie du crépuscule vient cette partie découlant de l'histoire «battement de la retraite». Peut-être devrait-on rappeler ici qu'à travers les siècles, tant dans la pratique que dans la littérature, il y a eu confusion apparente entre ces deux routines, l'extinction des feux et la retraite³. Cependant, il

1. How, Douglas, *The 8th Hussars, A History of the Regiment*, Sussex (N.É.), Maritime Publishing, 1964, p. 61.
2. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 19 (1940), p. 248. Le symbolisme du premier et du dernier appels dans le cadre de l'extinction des feux est également évoqué dans une lettre de l'adjudant-général (major-général Letson) au commandant du district militaire n° 10, QG de Winnipeg 420-18-11, en date du 31 août 1943, citant les *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Armée canadienne 1939* (Ottawa). Voir aussi les *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Aviation royale canadienne*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924, articles 934 et 935.
3. Ce point est bien expliqué dans l'article de H.G. Farmer, «The Retreat: A Suggested Origin of the Modern Ceremony», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 23, 1945, pp. 119-120.

semble tout à fait clair qu'essentiellement la retraite signifiait la fermeture de la barrière au crépuscule et l'installation de la garde, alors que l'extinction des feux signalait aux soldats de retourner à leurs quartiers pour la nuit, soit après la tombée de la nuit, habituellement à 10 heures du soir.

L'extinction des feux est à l'origine du «couvre-feu» marqué par le tir d'un canon de 105mm à 9h30 chaque soir à la Citadelle de Québec. Comme le tir du canon de midi si familier à des générations de Québécois, le couvre-feu est tiré quotidiennement par le Royal 22^e régiment de sa station dans l'ancienne fortification qui surplombe le Saint-Laurent et les Plaines d'Abraham, rappelant ainsi, comme jadis, qu'il est temps pour les membres de la garnison de rallier leurs quartiers pour la nuit.

Un autre élément d'intérêt ici est qu'au XVIII^e siècle on se servait d'une douzaine de différents battements de tambour pour transmettre des ordres, et ces différents battements de tambour pour transmettre des ordres, et ces différents rythmes ou battements étaient bien compris de chaque soldat. Il y avait deux «retraites», celle du coucher du soleil en garnison ou au camp, et celle de la manoeuvre tactique au combat⁹. Celle-ci était connue dans la Royal Navy, et s'appliquait probablement à l'abordage et à l'arraisonnement d'un navire ennemi. On trouve dans le journal de Moresby le récit du incident amusant concernant l'aspirant Jackson, âgé de 14 ans, qui fut envoyé en haut du mât du *America*, de 44 canons, dans la station du Pacifique en 1844, à cause de ses fredaines. Voici en effet ce qu'on lit:

«Jackson fut envoyé en haut du mât pendant le service religieux à Callo, pour avoir dit au tambour de battre la retraite de la division sans ordre à cette fin. Comme l'église était aménagée sur le pont supérieur, Jackson occupait le poste de gentil petit chérubin qui siège en l'air, et certaines dames montées à bord manifestèrent la plus vive sympathie...¹⁰.»

Mais le battement de la retraite lié au coucher du soleil remonte vraisemblablement au XVI^e siècle, et nous en avons un premier exemple, primitif mais pratique, au début de la colonie. En 1642, le jeune établissement de Montréal, alors appelé Ville-Marie, fut fondé à l'in-

-
1. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.
 2. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 53.

térieur d'un fortin palissadé par Maisonneuve et une poignée de braves hommes et femmes connus sous le nom de «Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame pour la conversion des Sauvages» de la Nouvelle-France». Ces premiers colons étaient presque constamment menacés par les Iroquois. Pourtant, malgré le danger, les hommes ouvrirent graduellement un champ à la culture, peinant de l'aube au crépuscule sous les yeux attentifs d'une sentinelle ou deux, postées à l'orée des bois. À la brunante, une cloche sonnait de l'intérieur de la palissade, et aussitôt les travailleurs des champs se frayaient un chemin vers la sécurité d'une barrière verrouillée¹.

Une bonne description du battement de la retraite par un régiment britannique au XVIII^e siècle se lit ainsi:

«Une demi-heure avant la fermeture des barrières, généralement au coucher du soleil, un sergent et quatre hommes doivent être envoyés de chaque poste à la garde principale pour prendre les clefs; en même temps, les tambours des gardes de poste doivent se rendre sur les ramparts et battre une retraite, afin d'avertir ceux qui se trouvent à l'extérieur que les barrières vont se fermer et qu'il peuvent entrer avant qu'elles ne soient fermées. Dès que les tambours ont fini de battre la retraite, ce qui doit leur prendre au moins un quart d'heure, les officiers, doivent ordonner la fermeture des barrières, ne laissant que les huis ouverts; après quoi, on ne doit tolérer qu'aucun soldat aille en ville, bien que cette liberté doive leur être acquise pendant la journée².»

C'était évidemment au battement de la retraite que les piquets étaient formés et les gardes installées. Dans la cérémonie du crépuscule d'aujourd'hui, on fait allusion à cette ancienne routine dans les exercices de la section.

Suivait ensuite un feu de joie, puis la musique entonnait le refrain méditatif et familier d'une hymne du soir. Grondaient enfin les roulements émouvants des tambours, suivis de l'exécution majestueuse de l'*O Canada* et de *Dieu sauve la Reine*, et enfin le salut au drapeau national du Canada.

C'est ainsi que s'est déroulée, à travers les siècles, à partir d'une simple routine militaire, cette pittoresque et émouvante cérémonie du crépuscule.

1. Lancôt, Gustave, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1665*, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 38.

2. Bland, lieutenant-général Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 203.

Et de ces mêmes traditions découlent les innombrables «tattoos» militaires, qui ont réjoui des milliers de personnes, à partir des miliciens du Camp Niagara dans les années 1920 (alors que les troupes se précipitaient pour attraper le dernier vapeur en direction de Toronto) jusqu'à ceux du Royal 22^e régiment, dans ce décor superbe qu'est la Citadelle de Québec, en passant par les performances impeccables d'Aldershot et du château d'Édimbourg, où de nombreuses unités canadiennes étaient présentes, et jusqu'enfin à ce magnifique mélange d'apparat, d'humour et de drame émouvant que fut le Tattoo des Forces canadiennes, à l'occasion du centenaire de la nation en 1967.

Changement de la garde (*The changing of the guard*)

Une caractéristique très populaire des mois d'été dans la capitale du pays est la cérémonie pittoresque connue sous le nom de «changement de la garde». Bien que la garde elle-même remplisse ses fonctions à la résidence du gouverneur (parfois appelée Rideau Hall) qui est celle du Gouverneur général et de Sa Majesté la reine lorsqu'elle est en visite à Ottawa, c'est sur les pelouses de la colline parlementaire que se manifestent chaque jour l'apparat compliqué et la précision militaire du changement de la garde.

Quelque 125 officiers, sous-officiers et gardes participent à cette cérémonie séculaire. Essentiellement, il s'agit pour la nouvelle garde de relever la précédente. Revêtus de leur bonnet à poil et de leur tunique écarlate, les gardes présentent une scène émouvante alors qu'accompagnés d'une fanfare ils défilent avec leur drapeau de la reine (lorsque Sa Majesté ou le Gouverneur général est en résidence à Ottawa) et leur drapeau régimentaire.

Depuis 1959, le Détachement des fonctions publiques du Régiment canadien des gardes remplit cette fonction chaque été depuis onze ans. Aujourd'hui, deux régiments de milice partagent cette responsabilité: les Gardes à pied du Gouverneur général, d'Ottawa, et les Grenadiers canadiens de la garde, de Montréal.

Un détail intéressant à signaler est que, lorsque le nouveau détachement arrive sur les lieux pour assumer ses fonctions de garde, on appelle celle-ci «les fonctions» (*The Duties*). Ce n'est qu'après avoir subi une inspection minutieuse par le capitaine-adjudant pour voir s'il est convenablement présentable et apte à remplir ses fonctions de garde qu'on l'appelle «Nouvelle Garde», et le commandant prend alors les choses en main¹.

1. Brochure intitulée *Le Changement de la garde*, Ottawa, publiée par le Régiment canadien des gardes entre 1967 et 1970, *passim*.

Après l'inspection, on fait défiler les drapeaux dans les rangs, sous escorte armée. Puis l'Ancienne garde rend hommage à la Nouvelle en lui présentant les armes; celle-ci lui retourne alors le compliment. Suis l'ancienne cérémonie de la présentation de la clef qui consiste en la remise de la clef de la salle de garde au commandant de la Nouvelle garde par le commandant de l'Ancienne garde. Les deux gardes changent alors de position et défilent devant le capitaine-adjutant; en quittant la colline parlementaire, la Nouvelle garde s'achemine vers son poste, et l'Ancienne laisse ses soucis derrière elle.

Pour la plupart des observateurs, le changement de la garde veut dire «astiquage à outrance» (*spit and polish*), couleur, mouvements précis et musique animée de fanfare. Il est amusant d'entendre un autre son de cloche, c'est-à-dire le grogrement goguenard allié à un sens profond du devoir qui caractérise depuis longtemps les gardes. Voici, en effet, ce que disait un vétéran des Coldstreams:

«Nous faisons un tas de cérémonies dans les Gardes: parade du drapeau, garde de la Tour de Londres et que sais-je. Nous restions immobiles pendant quatre ou cinq heures et on nous infligeait 14 jours de détention si nous perdions connaissance. Le truc consiste à faire porter le poids de son corps sur les orteils. C'est pourquoi les bottines des Gardes sont gonflés à l'avant, ce qui donne beaucoup de jeu pour agiter les orteils sans que personne ne s'en aperçoive²!»

Clefs de la ville (*Freedom of the city*)

L'un des honneurs les plus convoités d'une unité en marche est celui de se faire conférer les privilèges et la distinction du Droit de cité, c'est-à-dire le droit pour toujours de défiler dans la ville, tambours battant, drapeaux flottant et baionnettes aux canons. Plusieurs régiments se sont vu conférer cet honneur au Canada, en reconnaissance de leur conduite honorable, ainsi que pour leur manifester l'affection et l'estime des citoyens. Le Droit de cité n'est pas exclusivement une affaire régimentaire. Dans la ville portuaire de Vancouver, la division de la réserve navale, le *Discovery*, est fière d'être la première et seule unité à être ainsi honorée (1973). De même, la ville de Trenton a conféré ce même privilège à la Station Trenton de l'Aviation royale canadienne en septembre 1967.

D'habitude, le Droit de cité est conféré à une unité qui a eu de longues et heureuses relations avec une ville. Par exemple, le Royal

2. Hodgson, Bryan, «Exploring England's Canals», *National Geographic Magazine*, vol. 146, n° 1, juillet 1974, p. 84.

Regiment of Canada, en 1962, à l'occasion de son centenaire, a ainsi été honoré par la ville de Toronto, premier en date de l'histoire de cette ville. En même temps, on rappela au régiment son obligation «de se comporter, en tant que régiment, comme le premier protecteur officiel de la ville¹». Mais, parfois, cet honneur est conféré en hommage de gratitude à l'égard d'un service héroïque, comme ce fut le cas du Princess Patricia's Light Infantry. En 1964, année de son jubilé, le Droit de cité de la ville d'Ypres, en Belgique, a été conféré aux Patricias pour leurs exploits d'un demi-siècle auparavant².

Le Droit de cité signifie littéralement l'octroi du privilège de défiler dans une ville «tambours battant, drapeaux flottant et baïonnettes aux canons». Évidemment, tout le monde connaît le pittoresque et l'apparat d'un défilé militaire, ce qui suscite aussitôt la question: qu'y a-t-il de si important dans l'octroi de ce privilège? Comme c'est le cas d'un si grand nombre de nos traditions, cette coutume remonte à plus de trois siècles dans l'histoire militaire britannique.

Les Britanniques ont toujours éprouvé une profonde antipathie envers une grande armée permanente; les nombreuses forces régulières en garnison dans les villes britanniques ont rarement été bien accueillies par le peuple. Cette antipathie remonte à l'époque des Tudor, et même avant, alors que Londres gardait jalousement ses droits et s'en remettait à ses bandes entraînées pour maintenir la paix et défendre la ville. Tout le long de notre histoire, tant en Grande-Bretagne que dans le Commonwealth, il y a toujours eu une solide tradition contre le comportement belliqueux de nombreux corps de troupes dans les rues, troublant le calme civil et constituant une menace, réelle ou imaginaire, aux anciens droits civiques.

Même la vieille méthode respectable du recrutement «au son du tambour» paraissait très suspecte à l'esprit des citoyens, à cause de certains incidents passés rappelant ceux qu'on associait aux détachements de la presse de la Royal Navy. L'usage s'établit alors de toujours demander la permission au premier magistrat, le lord-maire, avant d'entreprendre une initiative de ce genre.

Parfois, l'ordre des mots «tambours, drapeaux et baïonnettes» diffère, selon les époques et les circonstances. Ainsi, lorsque s'instaura pour la première fois, après la restauration de Charles II en

1. Charters, capitaine A.H., «Le Royal Regiment of Canada célèbre son centenaire», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 16, n° 2, 1962, p. 51.

2. Williams, Jeffery, *Princess Patricia's Light Infantry*, Londres, Cooper, 1972, p. 102.

1660³, la coutume de conférer le Droit de cité, la baïonnette n'existait pas. Aujourd'hui, la Division navale n'a pas de drapeau. Et ce n'est qu'à une époque relativement récente que les musiques ont remplacé les fifres et tambours de naguère. Cela semblerait favoriser la reconnaissance d'une évolution historique en usage aujourd'hui: d'abord, l'ancien tambour; puis le drapeau; et enfin la baïonnette⁴.

Le Droit de cité évoque même une époque encore plus lointaine, lrosque les villes étaient entourées de murs et que leurs portes étaient fermées autant aux amis qu'aux ennemis, aux ennemis pour des raisons évidentes et aux amis jusqu'à ce que les autorités municipales fussent assurées de la bonne conduite des troupes et informées de l'objet de la présence du régiment cherchant à entrer dans la ville. Aujourd'hui, cette cérémonie évoque le rituel qui devait se dérouler à l'époque où les troupes en marche n'avaient pas de casernes et devaient loger dans les villes pour la nuit. Voici ce qu'on écrivait à ce propos il y a plus de deux siècles:

Dès que le commandant de la place... est prévenu par les sentinelles que le régiment est en vue, il doit prendre un sergent et un détachement d'hommes et se rendre avec eux à la porte extérieure, puis ordonner qu'un des ponts-levis soit levé après lui, jusqu'à ce qu'il ait examiné les ordres initiaux ou la route empruntée par le régiment, de crainte que l'ennemi, étant prévenu de la marche du régiment, s'avise là-dessus de surprendre la ville⁵.

Ces mêmes procédures jadis se répètent aujourd'hui, chaque fois qu'une unité des Forces canadiennes est honoré par une ville. Le 2^e bataillon du Royal Canadian Regiment est un bon exemple. Au moment où le bataillon entrait dans la ville de Fredericton, en juin 1963, la chef de police se plaça au milieu de la route, tout comme le fonctionnaire d'autrefois chargé de l'application des lois de la Cité de Londres, arrêta le régiment et s'enquit auprès du commandant de l'objet de la présence du régiment en marche dans la ville. Pendant que les troupes attendaient au delà de l'ancienne porte, le commandant fut escorté jusqu'au maire qui convoqua une séance officielle du

3. Donkin, major R., *Military Collections and Remarks*, New York, Gaine, 1777, p. 134.

4. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30, 1952, p. 182, et vol. 3, 1954, p. 184.

5. Bland, lieutenant-général Humphrey. *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, pp. 177-9.

conseil municipal, au cours de laquelle fut votée et approuvée une résolution conférant le Droit de cité au régiment. Suivirent une inspection et une revue de bataillon par le premier magistrat de la ville, ainsi qu'un échange de parchemins et de cadeaux, tout cela en vue d'attester l'estime et le respect mutuels des citoyens et du régiment¹.

Le libellé du parchemin qui est normalement présenté à une unité qui obtient le privilège de défiler dans une ville «tambours battant, drapeaux flottant et baïonnette aux canons» est à la fois pittoresque et varié. Voici le texte du parchemin enluminé qui fut remis au Hastings and Prince Edward Regiment par la ville de Belleville, en 1964²:

DROIT DE CITÉ CONFÉRÉ PAR LA VILLE DE BELLEVILLE AU HASTINGS AND PRINCE EDWARD REGIMENT

À COMPTER DE CE JOUR ET DORÉNAVANT, SACHEZ QUE, à l'occasion de la présentation du drapeau et en l'honneur de l'histoire et de la tradition du Hastings and Prince Edward Regiment et de ses unités devancières, la corporation de la ville de Belleville du royaume du Canada de sa Gracieuse Majesté la Reine Élisabeth la Deuxième, en vertu de l'autorité d'une résolution adoptée à l'unanimité par le Conseil de ladite Corporation, le sixième jour de janvier, mil neuf cent soixante-quatre,

PROCLAME PAR LES PRÉSENTES ET CONFÈRE AU HASTINGS AND PRINCE EDWARD REGIMENT

Le Droit de cité de ladite ville de Belleville et tous les droits et privilèges qui s'y rattachent, aussi longtemps que les eaux de la baie de Quinte baigneront les rives de ladite ville, d'y entrer et de défiler dans ses rues, voies publiques et voies rapides, sans obstacle ni intervention, et en toutes occasions drapeaux et décorations de drapeaux flottant, baïonnettes aux canons et au son des musiques.

Ce Droit de cité est accordé et confirmé en hommage de gratitude et en reconnaissance des services rendus et du devoir bravement exécuté depuis la formation des unités mères du Régiment, le First Regiment of Prince Edward Militia, en l'année mil huit cent, et le First Regiment of Hastings Militia en l'année mil huit cent quatre, et des états de service distingués pendant les guerres de 1812, la Rébellion de 1837, le Raid des Fenians de 1865, l'Expédition du Nord-Ouest de 1885, la guerre des Boers en 1898, la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918; l'unité devint officiellement le Hastings and Prince Edward Regiment en 1920, et cet octroi vise particulièrement à perpétuer ses

1. *The Gleaner*, Fredericton, 4 juin 1973.

2. Willicocks, lieutenant-colonel K,D.H., *The Hastings and Prince Edward Regiment: Customs and Traditions of the Regiment*, manuscrit dactylographié, Belleville, 1968, p. 15.

actes de bravoure, de dévouement et de gloire, de 1939 à 1945, de l'Afrique du Nord jusqu'en Sicile, en Italie et sur le théâtre européen, pour être témoin de la capitulation de ses ennemis et, par la suite, de causes chères au coeur de ladite ville et de tous ses citoyens.

En particulier et sans limiter ce qui précède, ce Droit de cité est accordé et doit être reconnu comme un mémorial à tous les officiers et hommes dudit Régiment et à ses prédécesseurs qui ont contribué à sa glorieuse histoire, qui ont donné leur vie sur l'autel de la liberté, en s'acquittant de leur devoir et en méritant pour leurs camarades et tous ceux qui les ont suivis les honneurs maintenant reconnus et assurés à perpétuité par leurs concitoyens ici inscrits.

SIGNÉ ET SCELLÉ au nom de la CORPORATION DE LA VILLE DE BELLEVILLE, le dix-septième jour de mai, en l'année de Notre Seigneur, mil neuf cent soixante-quatre.

J.R. Ellis

Maire

A.S. Stalker

Greffier

SCEAU

Cloche du navire

Bien qu'il soit inévitable que changent les coutumes, fonctions et techniques, la cloche du navire demeure, comme l'habitacle, l'un des points focaux du navire. Elle continue d'être l'une des pièces les plus précieuses de l'équipement de base du navire. À vrai dire, c'est souvent tout ce qui reste, longtemps après que le navire lui-même a disparu. Les raisons qui expliquent ce sentiment qu'on éprouve à l'égard d'une pièce de beau bronze soigneusement poli sont nombreuses et variées.

La tradition veut que le nom du navire et la date de sa construction soient gravés sur la cloche. Par exemple, la cloche du *Provider* étale au-dessous du nom, en gros caractères, «1963». La dimension de la cloche d'un navire varie selon les dimensions de celui-ci.

Pendant des siècles, on se servait de la cloche d'un navire pour marquer les heures et, par conséquent, en un sens, pour contrôler la routine du navire. À l'époque de la voile, alors que la plupart des membres du pont inférieur étaient illettrés et ne portaient sûrement pas de montres, la sonnerie de la cloche du navire pour marquer les changements de quart avait une grande importance.

Jusqu'à ce que Harrison inventât le chronomètre marin, vers la fin du XVIII^e siècle (on peut encore en voir les premières versions au Musée maritime national de Greenwich, en Angleterre), on mesurait

le temps au moyen d'un sablier marquant les demi-heures, installé dans l'habitacle du point supérieur. C'était la fonction d'un membre de l'équipage de renverser le sablier, sous l'oeil vigilant du quartier-maître du quart, et de sonner la cloche du navire, le nombre de coups correspondant au temps écoulé, soit huit coups par chaque quart de quatre heures.

Cette fonction de la cloche du navire a maintenant en grande partie disparu dans les navires de guerre canadiens, parce que les mêmes renseignements peuvent être entendus au moyen du sifflet au haut parleur. Aussi, il va sans dire, chacun porte une montre, même si, il n'y a pas encore très longtemps, le port de montres, bagues, etc. dans la Marine royale canadienne était interdit au personnel affecté aux canons, aux torpilles et aux câbles, afin d'éviter des blessures corporelles.

Une autre utilisation de la cloche du navire qui a fait place à un moyen moderne de communication est un système d'alarme comme dans le cas d'incendie. Pendant des siècles sur mer, la sonnerie rapide de la cloche attirait rapidement l'attention de l'équipage sur la transmission d'ordres. La frégate britannique *Menai* en fournit un exemple, et illustre l'importance d'un incendie à bord d'un navire isolé et éloigné de toute aide possible. Elle avait quitté sa station à Sainte-Hélène, où elle surveillait de près les agissements de Napoléon en exil, pour s'engager dans cette étendue de mer isolée conduisant au Cap de Bonne-Espérance, il y a un siècle et demi.

Le gardien du maître d'équipage avait enlevé la chandelle d'une lanterne, l'avait laissé se consumer près d'une poutre et l'avait oublié là en allant souper. «(Nous) entendîmes bientôt un murmure en provenance du pont inférieur et puis le cri affreux «Feu»... La cloche d'incendie sonna; tous se précipitèrent vers leurs postes pour combattre l'incendie, qui avait éclaté dans le magasin du maître d'équipage, séparé de la poudrière par une simple double cloison¹.» La cloche du navire déclencha une action rapide, et la superbe discipline de l'équipage sauva le navire.

Mais le principal rôle de la cloche du navire, aujourd'hui, est d'aider à éviter les collisions entre navires. Le *Règlement international sur la prévention des collisions en mer* exige qu'un vaisseau ancré au port dans le brouillard ou dans une rade doit sonner sa cloche rapidement pendant cinq secondes, à chaque minute. Cette pratique

1. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 24.

est très ancienne, et on en voit un bon exemple dans le journal de l'aumônier Teonge, de la Royal Navy, au XVII^e siècle.

Décrivant le passage d'un convoi, de Deal à Tanger, en 1675, escorté par la frégate *Assistance*, Teonge consigna l'une des instructions du convoi aux maîtres des marins marchands: «S'il y a brouillard, de jour ou de nuit, nous devons sonner nos cloches, en tirer du mousquet en temps à autre. Et, dans les nuits sombres, chaque navire doit porter une lumière.» Et, de nouveau, en 1678, cette fois de la plume du capitaine du *Royal Oak* de 64 canons: «Le brouillard est si dense que nous devons sonner nos cloches, battre nos tambours et tirer nos mousquets souvent, afin d'éviter de se heurter l'un l'autre².»

À Queen's Park, à Toronto, on peut voir qu'une cloche de navire occupe une place d'honneur dans l'immeuble du Parlement. Il s'agit de la cloche du croiseur *Ontario*. En l'examinant de plus près, on peut voir des noms d'enfants qui y sont inscrits, tous ces enfants ayant été baptisés à bord du *Ontario*. Traditionnellement, à bord des navires de guerre de Sa Majesté, l'aumônier peut baptiser les enfants des membres de l'équipage, en se servant de la cloche renversée comme fonts baptismal. L'eau bénite est ensuite versée dans la mer par l'aumônier, au son du sifflet qui fait partie de la cérémonie. Le nom de l'enfant, au complet est alors inscrit sur la cloche.³.

Aujourd'hui, dans la chapelle Stadacona de la BFC Halifax, la cloche de *Uganda*, qui porte la date de 1944 sert de fonts baptismaux permanents. On y trouve inscrits les noms des enfants baptisés pendant les périodes de service de ce croiseur.

Coup de sifflet du maître d'équipage (*The boatswain's call*)

L'une des plus anciennes coutumes encore en usage dans la Flotte aujourd'hui est le coup de sifflet du maître d'équipage, c'est-à-dire «siffler» pour donner un ordre. L'instrument lui-même, qui est essentiellement un sifflet, suspendu à une chaîne passée autour du cou du second maître de manoeuvre (*Boatswain's Mate*) ou maître de timonerie (*Quartermaster*), lequel comprend des pièces appelées canon (*gun*), bouée (*buoy*), quille (*keel*) et maillon (*shackle*), a peu changé au cours des 500 ans de son usage dans la Royal Navy.

2. Teonge, Henry, *The Diary of Henry Teonge, Chaplain on Board H.M.'s Ships «Assistance» «Bristol», and «Royal Oak», 1675-1679*, Londres, Routledge, 1927, pp. 35 et 248.

3. Smith, Waldo E.L., *The Navy Chaplain and His Parish*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, p. 193.

«Siffler» veut dire sonner le coup du maître d'équipage, qui est suivi d'un ordre verbal, ordinairement par le haut-parleur du navire, comme «tout le monde à son poste pour quitter le port» (*Hands to stations for leaving harbour*), «hommes de corvée spéciaux à l'appel» (*Special Sea Dutymen to muster*). D'autre part, certains coups de sifflet sont des ordres en soi, n'exigeant aucun ordre verbal, comme «équipage au souper» (*Hands to supper*) ou «en bas tout le monde» (*Pipe Down*). Le coup de sifflet du maître d'équipage symbolise la manière coulante et ordonnée dont la routine de 24 heures se déroule à bord d'un navire de guerre.

On peut se faire une idée de l'utilité pratique du sifflet en se référant à la définition qu'en donne le Dictionnaire de Falconer de 1815:

«Appel, sorte de sifflet ou tuyau d'argent ou de laiton qu'utilisent le maître d'équipage et ses seconds pour appeler les matelots à leur service et les diriger vers les différentes fonctions qu'ils doivent accomplir à bord du navire. Les coups de sifflet sont de tonalités différentes, selon les exercices, comme hisser, soulever, abaisser, virer, amarrer, lâcher les palans, etc., et chaque coup de sifflet est écouté attentivement par les matelots, comme le bruit du tambour battant la marche, la retraite, le ralliement, la charge, etc., est écouté par les soldats¹.»

On peut imaginer l'impression causée sur un jeune aspirant de 16 ans montant à bord de son premier navire et entendant pour la première fois le coup du sifflet qui flottait sur les eaux. Il s'agit de la frégate *Blonde*, ancrée à Spithead en Angleterre, en 1793. «Après un tirage laborieux, nous avons accosté, alors que le maître d'équipage et ses seconds sifflaient l'appel au dîner².»

«Siffler le bord» (*Piping the Side*) est une forme de salut en l'honneur de certains personnages qui montent à bord d'un navire de Sa Majesté ou qui en descendent. Si le personnage monte à bord à partir d'un canot, le sifflet sonne deux fois, c'est-à-dire une fois lorsque le canot s'approche du navire et de nouveau lorsque le personnage gravit l'échelle de commandement de coupée. S'il arrive par l'échafaudage de transbordement ou passerelle de service, le sifflet ne sonne qu'une fois. Ici encore, cette ancienne coutume est liée à la transmission d'ordres.

1. Burney, W., *Falconer's Marine Dictionary*, Londres, 1815.

2. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, p. 7.

À l'époque des voiliers, les capitaines avaient souvent l'occasion de rendre visite à d'autres navires de conserve, parfois pour assister à un conseil de guerre, ou encore pour monter à bord du navire amiral, «bottés et éperonnés», c'est-à-dire avec épée et médailles, pour y «vider une bouteille» en compensation de quelque méfait, comme avoir passé inutilement à l'avant du navire amiral, ou tout simplement pour dîner avec un camarade capitaine. Peut-être est-ce à cause du mauvais temps, ou de la corpulence typique des marins du XVIII^e siècle, attribuable à l'abus du porto et des dîners plantureux, que certains personnages comme les amiraux et les capitaines étaient descendus dans leurs barges ou hissés à bord, au moyen d'un dispositif assez semblable au siège du maître d'équipage suspendu à un fouet à un bout de vergue. Cela leur épargnait l'effort de gravir la passerelle de service. «Siffler le bord» évoque aujourd'hui les sons de jadis qui voulaient dire «Hissez!», «Doucement!» et «Tenez bon!».

Ces dernières années, certains changements ont été apportés au «sifflement du bord». Au cours des siècles, cette cérémonie a toujours été considérée comme étant d'un caractère purement nautique, en ce que cet honneur n'était conféré qu'aux personnages suivants: le souverain; un membre de la famille royale en uniforme naval; aux amiraux; aux capitaines des navires de Sa Majesté et aux officiers de marine étrangers³. «Aucun officier de l'armée, agent consulaire ou autre civil a droit à cette forme de salut⁴.» Les règlements d'aujourd'hui reflète le caractère unificateur des Forces canadiennes, car cet honneur est désormais conféré aux «officiers généraux des Forces armées canadiennes lorsqu'ils sont en uniforme⁵.»

Un autre changement intervenu se reflète dans l'énoncé suivant: «On ne siffle jamais le bord dans un établissement à terre⁶.» Le fait est que, de nos jours, cette coutume, pratiquée avec une dignité et une précision impeccables, est une tradition très chère des divisions navales comprenant les navires *Donnacona*, de Montréal, *Star*, de Hamilton et *York*, de Toronto.

3. Amiralauté, *Manual of Seamanship*, BR 67 (1/51), vol. 1, Londres, HMSO, 1951, p. 262.

4. Beckett, capitaine W.N.T., *A Few Naval Customs, l'expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, p. 29.

5. Canada, Commandement maritime, *Manual of Ceremonial for HMC Ships*, Halifax, 3 juin 1974, manuscrit dactylographié, par. 305.

6. Irving, commander John, *Royal Navalese*, Londres, Arnold, 1946, p. 136.

Traditionnellement, on siffle le bord quand le corps d'un défunt est monté à bord, descendu à terre ou inhumé en mer.

L'expression «en bas tout le monde» (*Pipe Down*) a été en usage pendant des siècles dans la marine, et en est une qui a été acceptée dans la vie civile. Elle voulait dire indifféremment: congé de tout travail non essentiel; avertissement de garder le silence après l'extinction des feux (*Lights Out*); ou, simplement, un ordre de congédiement de l'équipage du pont quand une tâche spéciale a été accomplie à bord du navire. Ce coup de sifflet, si populaire aujourd'hui, remonte à l'époque de Trafalgar, et évoque le cas d'un nouveau commandant à bord du *Diamond*. «On rassembla l'équipage et on lut son brevet d'officier.» Se tournant vers le lieutenant en premier du navire après la cérémonie, le capitaine ordonna: «C'est tout, vous pouvez disposer, monsieur¹».

Une longue tradition se rattachant au coup de sifflet du maître d'équipage qui n'est guère connu en dehors de la marine est le règlement qui interdit de siffler à bord des navires de Sa Majesté, afin qu'on ne confonde pas le sifflement des hommes avec celui du maître d'équipage.

À l'exception peut-être du couteau de marin, le sifflet du maître d'équipage, sous quelque forme que ce soit, est probablement le plus ancien, et certainement le plus distinctif, des articles personnels du marin. On ignore à combien de siècles il remonte. Une forme de sifflet était en usage dans les galères grecques et romaines de l'Antiquité pour contrôler le mouvement des rames actionnées par les esclaves. Et, avec le temps, le sifflet s'est transformé, dans ce berceau de la civilisation qu'est la Méditerranée, en cet instrument moderne de commandement que nous connaissons aujourd'hui, mais également en une forme de symbolisme, c'est-à-dire en un écusson caractéristique de la fonction de son détenteur, et également en un écusson d'honneur très convoité².

À l'époque de Henri VIII, un sifflet d'or chargé d'ornements, suspendu à une chaîne d'or, était l'écusson caractéristique de la fonction du Lord Grand Amiral d'Angleterre. On peut se faire une idée du prestige qui s'attachait à ce sifflet d'or si l'on se rappelle le geste de sir Edward Howard au cours du combat naval livré contre le chevalier

1. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, p. 231.

2. Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pp. 152-3.

Prégant de Bidoux, au large de Brest en 1513. Lorsque Howard, Lord Grand Amiral, fut encerclé et coupé de ses arrières à bord du navire amiral français, sa dernière pensée, avant de tomber, fut de lancer son précieux écusson dans la mer:

«Nul autre, cria-t-il, le portera et dira avec moquerie que c'était mon écusson, symbole de la puissance de l'Angleterre¹».

Le long héritage symbolique du contrôle et du commandement en mer était bien connu de Shakespeare. Dans la première scène de sa tragédie *La Tempête*, voici ce que le capitaine dit à son maître d'équipage:

«... Encourage les hommes. Et qu'ils en mettent un coup, ou bien nous donnons à la côte. Remuez-vous, remuez-vous!

et le maître d'équipage lance à ses hommes:

«Allons, mes coeurs! Hardi, hardi, mes coeurs! Vivement, vivement! Amenez le grand hunier! Suivez le sifflet du capitaine.» (Traduction de Pierre Leyris et El. Holland.)

Le même genre de contrôle et de commandement, cette fois au combat, se retrouve dans ce récit d'un témoin oculaire, Drake, qui était à bord du *Golden Hind* dans le Pacifique, au large de l'Amérique du Sud en 1579:

«Vers neuf heures du soir, le navire anglais traversa devant le vaisseau de San Juan et, aussitôt, l'accosta... on sonna le sifflet à bord du navire anglais et la trompette lui répondit. Puis, une salve d'environ soixante arquebuses, semble-t-il, fut tirée, suivie de nombreuses flèches qui frappèrent le bord du navire, et des boulets ramés tirés par une grosse pièces d'artillerie abattirent l'artimon avec sa voile et sa vergue²».

Défilé d'avions (*Fly-past*)

C'est après la Seconde Guerre mondiale que le défilé d'avions de cérémonie est devenu une forme traditionnelle de salut à l'occasion d'événements d'importance nationale. Au-dessus d'Ottawa, ainsi

1. Le poème *The Boatswain's Call* dans Hopwood, capitaine R.A., *The Old Way and Other Poems*, Londres, Murray, 1916, pp. 59-63.
2. Nuttall, Z., *New Light on Drake — A Collection of Documents Relating to His Voyage of Circumnavigation, 1577-1580*, Londres, Hakluyt Society, 1914, p. 157.

qu'au-dessus d'autres centres, ces événements sont les suivants: le dimanche de la Bataille d'Angleterre; la Journée des Forces canadiennes; et la Fête du Canada. Des avions défilent en formation au-dessus d'une voie aérienne prescrite, et un personnage d'honneur, placé en un endroit bien visible, les saluent officiellement. À plusieurs égards, cette cérémonie ressemble au défilé de troupes et de véhicules et au défilé de navires de la Flotte.

Bien que cette forme de salut soit surtout en usage depuis 1945, le premier grand défilé d'avions de la Royal Air Force eut lieu en réalité en 1935, à Duxford, en Angleterre, alors que 200 appareils de la RAF défilèrent dans les airs pour célébrer le Jubilé d'argent du roi George V¹.

Évidemment, bien avant 1935, de modestes défilés d'avions en l'honneur de commandants de stations et d'autres dignitaires étaient assez courants. Cette coutume remontait probablement à l'époque du Royal Flying Corps et du Royal Naval Air Service, alors que des escadrilles de retour d'une mission pendant la Grande Guerre, défilaient au-dessus de leurs stations à basse altitude avant d'atterrir.

Aujourd'hui, outre les défilés d'importance nationale, la cérémonie a lieu localement à l'occasion d'un changement de commandement ou d'une fête civique.

DMCV (Dieu merci c'est vendredi) (TGIF — *Thank God it's Friday*)

Une coutume de l'Aviation qu'on apprécie beaucoup depuis un quart de siècle, et qui est maintenant entrée dans les moeurs de la vie civile, est celle qui se résume en anglais par le sigle TGIF et qu'on pourrait résumer en français par le sigle DMCV. Le DMCV est essentiellement un «appel à la bière» qu'on entend dans la plupart des mess de l'Aviation chaque vendredi après-midi, à la fin de la journée de travail.

Où et quand a commencé cette coutume? On l'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle a pris naissance dans l'Aviation et qu'on l'observait dès les premiers jours de l'engagement du Canada envers l'OTAN en Europe, notamment à Marville, en France, au milieu des années 50².

1. Hering, capitaine d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, pp. 164-167.

2. Interviews de l'auteur avec le personnel de la BFC de Trenton, le 22 septembre 1975, et de la BFC de North Bay et du 414^e escadron, le 8 octobre 1975.

Le DMCV, qui consistait en une réunion au mess, marquait la fin de la semaine de vol, le moment de bavarder amicalement autour d'un verre à propos des opérations de la semaine, le moment de comparer ses notes à propos de tel appareil, mission ou manoeuvre. La popularité du DMCV est devenue encore plus prononcée lorsque la semaine de cinq jours est devenue réalité dans les années 50.

Du monde sur le bord (*Manning the side*)

L'expression «du monde sur le bord» a deux significations. L'une est lorsque deux navires de guerre se rencontrent sur des voies plus ou moins parallèles ou réciproques. On s'attendrait à entendre l'alerte sonnée par le clairon ou l'appel du maître d'équipage dans chaque navire, et les mains tomber de chaque côté des hommes se faisant face¹. Cette pratique remonte à l'époque des voiliers armés de nombreux canons, à bord desquels si «tout le monde était sur le pont ou dans la mâture, les canons ne pouvaient pas être tirés», ce qui indiquait alors des intentions pacifiques².

L'autre signification de l'expression «du monde sur le bord» est liée à la très ancienne coutume consistant à accueillir les officiers supérieurs à la tête de la passerelle de service ou à l'échafaudage à transbordement, en compagnie d'un détachement. Ce détachement peut se composer de quatre ou cinq membres de l'équipage, tous en ligne, dirigés par un premier maître, l'appel du maître d'équipage étant sur le point d'appeler les dignitaires à bord.

Il existe un compte rendu intéressant de cette coutume, observée dans les eaux canadiennes il y a plus de deux siècles. On se souviendra qu'à l'été de 1759, Wolfe passa plusieurs semaines à peser le pour et le contre de la prise de Québec. Un jour, pendant l'un de ses tours d'inspection, il rencontra un jeune aspirant récemment arrivé de la Nouvelle-Angleterre, qui n'avait pas encore d'uniforme. Le journal d'Ashley Bowen rend compte de l'échange animé qui eut lieu entre le général et l'aspirant, au cours duquel celui-ci prouva son identité en racontant en détail la façon dont Wolfe avait été accueilli à bord du *Pembroke*, 50 canons, par le capitaine John Simcoe, de la Royal

1. Edwards, matelot de 1^{re} classe A. Trystan, *Three Rows of Tape: A Social Study of the Lower Deck*, Londres, Heineman, 1929, p. 71.

2. Lowry, lieutenant-commander R.G., *The Origins of Some Naval Terms and Customs*, Londres Sampson, Low Marston, 1930, p. 34.

Navy*, qui se trouvait plus tôt à Halifax. Le jeune Bowen explique comment «4 membres de l'équipage reçurent l'ordre de se grouper sur le bord» jusqu'à ce qu'on découvrit que le visiteur n'était nul autre que le général commandant, James Wolfe, alors que les ordres prirent un aspect d'urgence: «Appelez le sergent des fusiliers marins, appelez le maître d'équipage, appelez le maître d'armes», et l'on bat-tir le tambour¹.

«Elle» et «Sa»

En anglais, les navires sont du genre féminin, et les marins parlent d'«elle» et de «sa». Cette coutume est vieille de plusieurs siècles, mais on ignore son origine. On a fait évidemment beaucoup de conjectures à ce propos, mais la plupart paraissent fort recherchées, comme, par exemple, «elle est difficile à manoeuvrer», ou encore «elle est imprévisible».

Pourtant, il n'y a aucun doute que la coutume est encore très vivante dans certaines expressions comme «les joues du navire» (*the eyes of her*), c'est-à-dire l'avant du navire près des manchons d'écubier (*hawse pipes*) à travers lesquels s'enroulent et se déroulent les câbles de l'ancre. Ou «rencontrer avec la barre» (*to meet her*) expression utilisée lorsque le gouvernail change de direction, c'est-à-dire qu'il est nécessaire de le «rencontrer avec la barre» pour empêcher le navire d'obliquer trop².

L'hypothèse selon laquelle les navires seraient du genre féminin parce que la plupart portent des noms féminins ne tient guère, car des milliers ont porté et portent encore des noms masculins. De même, bien que la plupart des figures sculptées à la proue des navires soient des figures féminines, nombre d'entre elles ne le sont pas.

L'explication la plus plausible du genre féminin accolé aux navires et bateaux est la croyance traditionnelle des marins selon laquelle un navire serait presque une entité vivante, douée d'un esprit et

* Le *Pembroke*, 50, à Halifax et dans le Saint-Laurent en 1759 revêt un intérêt spécial à cause des événements subséquents qui se déroulèrent dans l'histoire du Canada. Le capitaine du *Pembroke*, John Simcoe, mourut pendant le voyage à Québec; il était le père du premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, le colonel John Graves Simcoe. En outre, le maître (navigateur) à bord du *Pembroke* était nul autre que le futur fameux explorateur, James Cook.

1. Smith, P.C.F. (éd.), *The Journal of Ashley Bowen (1728-1813) of Marblehead*, Salem, Peabody Museum, 1973, 2 vol., vol. 1, pp., 83-4.
2. Amirauté, *Manual of Seamanship* (BR67), 1937 (Reproduit en version modifiée au Canada, 1942, à l'usage exclusif des Forces navales canadiennes de Sa Majesté), pp. 428 et 432.

d'une personnalité distincte, exigeant qu'on lui porte respect et, si on lui accorde la considération voulue, serait des plus fiables. Et, d'une certaine façon, à cause d'une curieuse alchimie dans l'esprit du marin de l'époque de la voile, souvent éloigné de sa patrie pendant des mois, cet être quasi humain revêtait la beauté et la mystique de la femme.

Quelle que soit son origine, il n'y a aucun doute quant à l'ancienneté de cette façon de parler. Dans une déposition espagnole concernant un raid effectué par Drake dans le sud du Pacifique, à bord du *Golden Hind*, voici ce qu'on lit:

«Le vendredi treize février 1578... le navire de quelques corsaires anglais, avec une pinasse et un esquif, arriva dans le port de Callao de Lima. Se faufilant entre les navires ancrés là, les corsaires s'enquirent du navire de Miguel Angel, ... En y montant à bord... ils constatèrent qu'il ne renfermait pas les richesses prévues, car l'argent n'avait pas encore été monté à bord¹. (L'original anglais est au féminin, bien entendu).

De même, dans une lettre écrite en 1610 par un jeune officier de marine au vice-amiral à Plymouth, concernant une enquête à propos d'un certain navire, voici ce qu'on lit: «À propos du navire, voici l'état de la question: il (*she*) a été capturé par un certain capitaine Walmer, que nous aurions aimé prendre avec nous à notre première arrivée en Irlande².

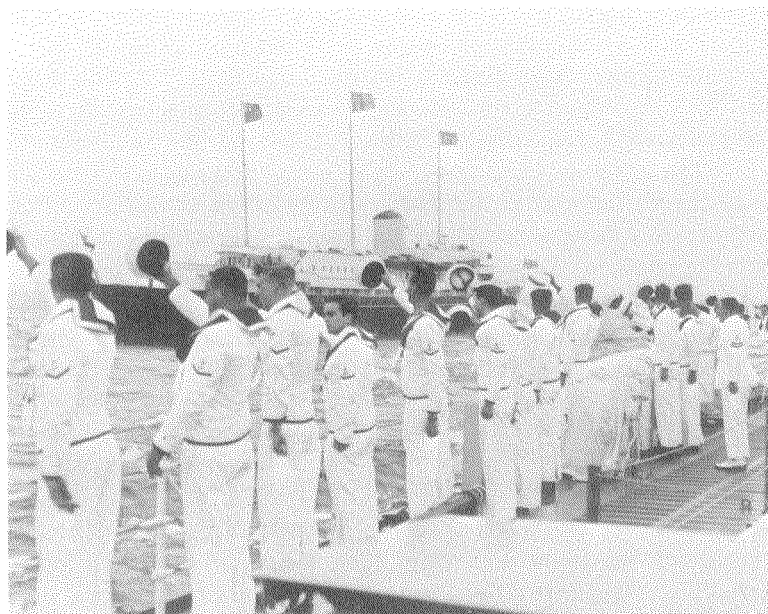
Embarquement (*Embarkation*)

Un vieux dicton militaire affirme que la responsabilité est toujours accompagnée de privilèges. On le constate aujourd'hui dans cette coutume selon laquelle les officiers supérieurs sont les derniers à monter à bord d'un avion et les premiers à en descendre, afin de passer le moins de temps possible dans un appareil exigu, qui est inévitablement assujéti, lorsqu'il est au sol, à la chaleur de l'été et au froid de l'hiver. Cette coutume remonte à plusieurs siècles et vient de la marine. À vrai dire, le mot «embarque» vient du vieux mot poétique «barque», qui veut dire tout navire ou bateau.

Si un destroyer, par exemple, est amarré à son poste plutôt qu'à une jetée, ou ancré dans une rade, le déplacement à destination ou en provenance de la rive ou d'autres navires se fait au moyen des canots du navire. Tous les officiers et hommes peuvent embarquer dans le

1. Nuttall, Z., *New Light on Drake — A Collection of Documents Relating to His Voyages of Circumnavigation 1577-1580*, Hakluyt Society, Londres, 1914, p. 59.

2. Ingram, Bruce S., «The Diary of Dawtrey Cooper», *Three Sea Journals of Stuart Times*, Constable, Londres, 1936, p. XX.



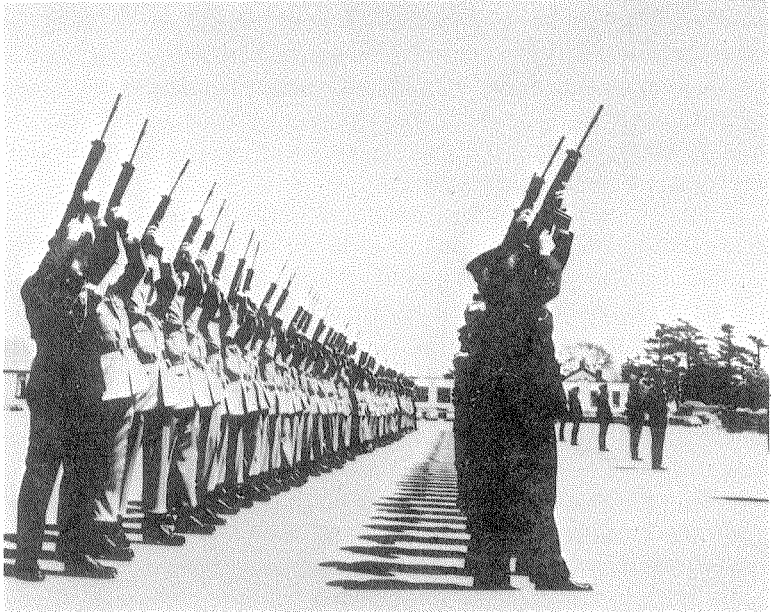
L'équipage du Gatineau «saluant le navire» au moment où Sa Majesté la Reine, à bord du yacht royal Britannia, quitte les eaux canadiennes, en juillet 1959. (À noter l'arrangement historique des drapeaux sur le Britannia: l'Union Jack au mât de beaupré; le pavillon amiral à l'avant; l'étendard royal au centre; le pavillon canadien au mât de misaine; et le pavillon blanc au mât du pavillon.)

même canot, mais les subalternes embarquent en premier et descendent en dernier.

À l'époque des «mur de bois», lorsque cette coutume a pris naissance, on risquait vraiment de se sentir mal à l'aise et de se faire arroser d'eau salée lorsque la chaloupe du navire, pour peu que la mer fût agitée, était parée par l'équipage au pied de l'échelle d'embarquement. Car le canot était beaucoup plus mobile que le navire; il tanguait et roulait beaucoup plus rapidement. C'était afin d'éviter autant que possible que les officiers supérieurs fussent exposés aux inconvénients d'un canot ouvert en mer que ce protocole fut mis au point, il y a des siècles; et pourtant, il s'applique encore aujourd'hui malgré le luxe relatif des avions de transport *Boeing 707*.

Équipage à la bande (*Manning and cheering ship*)

Mettre l'équipage à la bande est une coutume très ancienne. Plus qu'une marque de respect, c'est une expression d'estime et d'affec-



Des hommes du 1er Bataillon, Queen's Own Rifles of Canada, exécutent un feu de joie aux casernes Work Point, à Victoria, en juin 1967.

tion de la part de tout l'équipage envers une personne en particulier ou l'équipage d'un autre navire. On peut voir cet exercice ou évolution du navire, invariablement exécuté avec entrain et enthousiasme: lorsque S.M. la reine ou son représentant, S.E. le gouverneur général rend visite à une unité de la Flotte, ou quitte cette unité; lorsque les navires canadiens rentrent au port après un engagement ou une victoire en mer; et lorsque l'un des navires canadiens se rend vers son nouveau port d'attache ou le quitte. Parfois, on honore de cette façon un amiral ou autre officier supérieur qui quitte un navire.

À l'époque des voiliers, l'équipage à la bande était un spectacle remarquable, alors que chaque escadre rivalisait de prestance et de vitesse pour larquer les voiles jusqu'à la tête du mât. Aujourd'hui, l'équipage s'aligne contre le bastingage du pont supérieur et, dirigé du pont, crie trois puissants hurrahs.

Feu de joie

Comme l'expression l'indique, il s'agit d'un feu allumé à une occasion de réjouissance. Les salves de mousqueterie ont remplacé les

feux de joie de l'ancienne France pour constituer le salut de cérémonie actuel. Voici comment un amiral britannique décrivait le feu de joie, il y a un siècle: «Un salut de mousqueterie à une occasion de réjouissance publique, de manière à ce que chaque homme tire tour à tour rapidement et régulièrement, d'un rang à l'autre, produisant ainsi un son long et continu¹.»

Le feu de joie, ou feu roulant, a toujours été, au cours des siècles, une manifestation de joie et de célébration pour diverses occasions. Parfois, l'événement avait grande allure. Une recrue du 56th (Essex) Regiment of Foot, en 1799, a relaté la façon dont la victoire d'Abercromby en Hollande fut célébrée par les troupes des landes de Barham qui attendaient de passer dans la zone de combat: «...nous étions près de 20,000... formés en une longue ligne, le feu de joie produisit un bel effet... certainement le plus beau spectacle que j'aie jamais vu²».

Comme c'est souvent le cas, une coutume militaire peut avoir sa contrepartie dans la vie civile. L'amiral John Moresby raconte son expérience de jeunesse dans le Somerset, au début du XIX^e siècle, alors que tout s'animait au temps de la récolte des pommes et de leur pressurage dans les presses de cidre:«... lorsque le soir tombait, la coutume remontant à l'époque du paganisme, qui consistait à boire à la santé des pommiers, était fidèlement observée. Chaque vieux mousquet, tromblon ou pistolet, que le village possédait était sorti, et maîtres et hommes, femmes et enfants se précipitaient vers le principal verger... Puis, criant et acclamant, et un feu de joie général crépitant au-dessus des arbres, tous chantaient en chœur: «Vieux pommier, je bois à ta santé, etc., etc.³.»

Il est rare qu'on tire un feu de joie en mer, mais on l'a déjà fait à bord du *Basilisk*, au large des côtes de la Nouvelle-Guinée en 1873. Moresby, capitaine de ce navire, raconte comment on célébra la prise de possession de certaines îles: «L'Union-Jack fut alors hissé et salué de trois vives acclamations... Un feu de joie fut ensuite tiré, et j'ai dit: «Mes amis, en l'honneur de ce que le vieux *Basilisk* a fait, nous allons boire un coup ce soir (c'est-à-dire une ration supplémentaire de rhum à tout l'équipage⁴.»

1. Smyth, amiral W. W., *The Sailor's Word Book*, Londres, Blackie and Son, 1867, p. 292.
2. Surtees, W., *Twenty-Five Years in the Rifle Brigade*, Londres, Muller, 1973, p. 4.
3. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 39.
4. *Ibid.*, p. 265.

Entre-temps, de l'autre côté du monde, les forces de Sa Majesté la reine célébraient une tout autre occasion. À peine un mois près son organisation, le prédécesseur du Queen's Own Rifles of Canada, le 24 mai 1860, tirait un feu de joie en l'honneur de la reine Victoria. L'ordre de tir se lisait en partie comme il suit: «... les Forces de la milice active du District militaire n° 5 du Haut-Canada... défilèrent en brigades le jeudi 24 courant dans le champ à l'ouest des immeubles du Parlement, à Toronto, à midi moins un quart, afin de tirer un feu de joie en l'honneur de l'anniversaire de Sa Majesté⁵».

Vingt-cinq ans plus tard, à l'occasion de l'anniversaire de la vieille reine, on tira un autre feu de joie, cette fois dans une situation opérationnelle à Battleford, sur la Saskatchewan-Nord, pendant la Rébellion du Nord-Ouest. Deux colonnes de miliciens canadiens célébrèrent le 24 mai par un défilé divisionnaire, et un feu de joie fut tiré en bonne et due forme, comprenant de l'artillerie. «Cette manifestation de force impressionna à tel point les Indiens qu'ils capitulèrent en bloc...⁶.»

Dans les temps modernes, on tira des feux de joie au Canada à de nombreuses occasions. Le 6 mai 1935, le Calgary Highlanders se joignit à d'autres unités dans un grand défilé vers le Parc Victoria, à Calgary, où un feu de joie fut tiré pour marquer le Jubilé d'argent du règne de S.M. le roi George V⁷.

Le 12 mai 1937, le Royal Regiment of Toronto Grenadiers, appelé ainsi temporairement, se joignit à ses homologues le Queen's Own Rifles of Canada et le 48th Highlander of Canada, à Queen's Park, Toronto, pour célébrer le couronnement de S.M. George VI⁸.

Une autre occasion mémorable fut le 23 juin 1959, sur les Plaines d'Abraham, à Québec, lorsque les trois bataillons réguliers du Royal 22^e régiment reçurent leur nouveau drapeau des mains de leur colonel en chef, S.M. la reine Elizabeth II. Après que Sa Majesté eut adressé la parole en français à son régiment, la cérémonie, qui s'ouvrit par

5. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 6.

6. *Ibid.*, p. 63.

7. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-1954*, (Calgary), Bry Press, 1954, p. 19.

8. Goodspeed, major D.J., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada 1862-1962*, Toronto, The Royal Regiment of Canada Association, 1962, p. 347.

l'exécution de *Dieu sauve la reine* se termina par le tir d'un feu de joie et le chant d'*O Canada*¹.

Tout comme il l'avait fait plus d'un siècle auparavant, le Queen's Own Rifles of Canada célébra son 110^e anniversaire par un feu de joie.

Une occasion très inusitée fut l'honneur conféré au feu colonel R.S. McLaughlin, colonel honoraire du Ontario Regiment pendant 47 ans, lorsqu'il eut atteint son 100^e anniversaire de naissance. Lors d'un défilé spécial de son régiment, en septembre 1971, un feu de joie fut tiré en l'honneur du colonel²

Jour de l'an

Comme dans la vie civile, la veille du Jour de l'an et le Jour l'an lui-même sont des moments de réjouissance et de bonne camaraderie dans les Forces canadiennes. Outre les levers traditionnels (voir p. 159), les activités de caractère plus intimes sont variées et pittoresques.

Les bals officiels, la veille du Jour de l'an, sont très populaires dans les unités, d'un littoral à l'autre, un exemple typique étant celui du Saskatchewan Dragoons, de Moose Jaw, qui a lieu simultanément dans les mess des adjudants/sergents et dans le mess des officiers.

Le Jour de l'an dans les mess est le reflet de la camaraderie et de la bonne volonté qui existent entre officiers et hommes de tous grades. Dans la plupart des unités des Forces canadiennes, les officiers, en groupe, rendent visite aux adjudants et aux sergents dans leur mess et puis, en retour, les sous-officiers sont reçus dans le mess des officiers.

Cette coutume, sous ses formes variées, date depuis longtemps. Sur le front occidental, en 1915, le 3^e bataillon du Corps expéditionnaire canadien (appelé le Toronto Regiment, ancêtre de l'actuel Royal Regiment of Canada) avait passé la Noël dans les tranchées humides faisant face à l'Armée allemande. Mais, dès le Jour de l'an de 1916, le bataillon était sorti des lignes pour passer en réserve. C'est là que, ses compagnies dispersées dans des huttes et des granges, les troupes avaient façonné des tréteaux décorés de houx et avaient pris

1. Turcotte, major Lucien, «Le Royal 22^e Régiment, 1914-1964,» *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 18, n° 2, 1964, p. 23.

2. Mountain, capitaine W.G., «In Pace Paratus», *Sentinelles*, vol. 6, n° 6, juin 1970, p. 30.

un dîner d'une remarquable ingéniosité servi par les sergents et les officiers, dans une atmosphère mémorable de camaraderie et de bonne volonté, trempées au combat¹.

Le Jour de l'an de 1914, le Queen's Own Rifles of Canada était stationné à Bournemouth, en face de la Manche. Mais les devoirs du temps de guerre ne firent qu'accentuer le sentiment de bonne camaraderie, lorsque le commandant et les officiers du régiment se rendirent à la porte du mess des sergents où ils furent invités, selon l'ancienne tradition, par le sergent-major régimentaire, à prendre un verre².

L'échange traditionnel de visites, le Jour de l'an, entre officiers et sergents a pris, dans le cas du 7th Toronto Regiment de l'Artillerie royale canadienne, une nouvelle tournure fort agréable. Le commandant et le sergent-major régimentaire se joignent ensemble pour préparer et servir le petit déjeuner à tout le monde.

On peut voir la même chose à bord du *Star* où le capitaine reçoit à déjeuner tous les officiers de la Division navale de Hamilton.

À bord des navires de guerre accostés dans des ports, il existe une vieille tradition selon laquelle on sonne la cloche seize fois, à minuit le 31 décembre, plutôt que huit fois, ce qui normalement marquerait la fin du quart. À cette occasion, ce n'est ni le quartier-maître ni le maître d'équipage qui sonne la cloche, mais habituellement le plus jeune matelot à bord, et cela au son de divers sifflets et sirènes des autres navires environnants.

À bord du *York*, de la Division navale de Toronto, une scène très animée se déroule dans le mess des premiers et seconds maîtres, laquelle non seulement marque le Jour de l'an, mais rappelle une coutume vieille de 300 ans, qui n'est disparue de la Flotte que récemment. On entame, comme il convient, un baril de rhum encerclé de bandes de cuivre très polies, au son du vieux commandement «Soyez joyeux!» (*Up Spirits*), et de l'irrévérencieux aparté «Levez fermez Esprit Saint!» (*Stand fast Holy Ghost*).

Une nouvelle tradition s'est établie à bord des navires canadiens depuis quelques années, lorsqu'ils sont dans leur port d'attache le Jour de l'an. De plus en plus de familles des membres des équipages se rendent au port d'Esquimalt ou de Halifax pour monter à bord et prendre le dîner dans l'atmosphère chaleureuse d'un mess de navire

1. Goodspeed, D.J., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada 1862-1962*, Toronto, 1962, pp. 132-3.

2. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 185.

de guerre. Là où les matelots doivent nécessairement vivre dans de tels quartiers exigus, c'est vraiment une joyeuse expérience pour eux d'entendre des voix d'enfants tout près, alors qu'en compagnie de leurs épouses ils savourent la bonne camaraderie qu'offre cette occasion.

L'ancienne coutume canadienne-française des échanges de cadeaux le Jour de l'an est une tradition respectueusement observée dans le régiment de Hull, où à l'occasion d'un petit déjeuner dans la salle d'exercice, chaque officier et son épouse reçoivent un cadeau choisi avec goût, souvent en argent, du mess des officiers du régiment.

La mention des festivités de la fin de l'année dans les Forces canadiennes resterait incomplète si nous ne disions un mot de ce temps de célébration si cher aux Écossais, le Hogmanay, ancienne expression qui veut dire le dernier jour de l'année. On croit que ce mot vient de l'ancien mot normand «hoguinané», qui veut dire la même chose. Assister aux visites réciproques entre mess du Queen's Own Rifles of Canada, de Winnipeg, où les cornemuses semblent jouer avec un esprit nouveau et où la camaraderie est générale, c'est voir un reflet de ce que représente le Hogmanay dans les régiments écossais partout au pays.

Jour Maigre (*Banyan*)

Un exemple de coutume qui continue d'évoluer ou de changer avec les années est celui du Jour maigre, fête spéciale particulière à la marine. Malgré la nature changeante de cette fête, on y retrouve trois constantes: c'est toujours une partie de plaisir; elle a lieu à l'extérieur; et l'accent est mis sur la bonne nourriture, la bonne boisson et la camaraderie, quelque chose, en somme, qui ressemble à un bon vieux pique-nique.

Dans la marine, le *Bunyan* était à l'origine un jour maigre, donc peu populaire. Ce terme de marine remonte au XVII^e siècle. Les lundis, mercredis et vendredis étaient des jours maigres dont le but était de conserver les tonnelets de «cheval salé», c'est-à-dire de boeuf salé, pendant les voyages en mer qui duraient souvent plusieurs mois. Le mets principal des jours maigres consistait en une espèce de bouillie de pois secs.

Ce terme vient des Banians, caste d'Hindous qui s'abstenaient de viande pour des motifs religieux, par respect de la vie.

Bien que cette pratique se perpétuât jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les amiraux n'hésitaient pas à en modifier les règles lorsque la

situation opérationnelle l'exigeait. Ainsi, le vice-amiral sir Alan Gardner, écrivant à l'Amirauté de son navire-amiral, le *Queen*, en 1794, informait Leurs Seigneuries de ce qui suit: «... lorsque la flotte britannique fut en vue de l'ennemi... j'ai ordonné que l'équipage du navire de Sa Majesté le *Queen* reçoive une ration de porc pour le dîner, car c'était un jour maigre; et trouvant les hommes excessivement fatigués après les actions du 29 mai et du 1^{er} juin, j'ai ordonné qu'on leur serve également une demi-ration de vin de plus que leur ration quotidienne...». En terminant, il demandait que le commissaire (*Purser*) reçoive une compensation pour cette dépense supplémentaire!¹

Les jours maigres se sont transformés graduellement en jours plaisants. D'une part, notamment à bord des navires privés ou des escadres détachées lors de longs voyages, on encourageait la pêche, et cette diversion de la routine était vivement appréciée. Aussi, les marins devinrent habiles à mettre de côté des aliments plus agréables au goût qu'ils acquéraient pendant leurs séjours à terre ou qu'ils troquaient avec les propriétaires de bateaux à provisions au port. Ces «gâteries» se retrouvaient dans les différents mess pour agrémenter les repas qui, autrement, eussent été assez ternes.

Aussi, les capitaines en vinrent-ils à comprendre que les pique-niques à terre, particulièrement sur une grève isolée loin de toute civilisation où, vraisemblablement on ne chercherait pas à désertir, étaient une bonne chose pour le moral du navire. Ce fut peut-être une occasion de ce genre qui eut lieu en 1850, lorsque le *Thetis*, belle frégate à voiles de 38 canons, quittait Valparaiso pour rallier sa station à Esquimalt. Moresby raconte qu'il y eut un pique-nique à terre sur la côte chilienne, alors que: «... après un plantureux souper de poisson, de grog, de chants et d'un feu de joie, nous sommes partis à une heure tardive pour retourner (au navire), et avons constaté que nous avions égaré le maître d'équipage²!»

Cette idée d'organiser des fêtes dans des endroits plutôt isolés a persisté jusqu'aux années 50, notamment dans les escadres d'entraînement. Après une semaine d'exercices exténuants, avec quarts jour et nuit, des frégates comme les *Beacon Hill* et *Antigonish* envoyaient tout l'équipage à terre, sauf les hommes de quart, dans le port de Bedwell ou près du port de Hardy dans les eaux de la Colombie-Britannique, pour un *Banyan* de bière et de hamburgers. Il n'y

1. *Mariner's Mirror*, vol. 13, 1927, p. 378.

2. Moreby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 95.

avait aucune distraction dans de tels endroits, de sorte que les matelots à l'instruction ne pouvaient guère commettre de bêtises!

En 1971, lorsque Sa Majesté la reine se trouvait dans les eaux de la Colombie-Britannique à bord de son yacht royal *Britannia*, la famille royale qui était en route de la rivière Powell à Comox fit escale à Stag Bay pour participer à un paisible pique-nique. Cela permit à l'un des navires d'escorte, le destroyer *Qu'Appelle*, de bénéficier d'un peu de détente. «Après toute une journée d'activités comme

«Les marins organisèrent un concours de pêche, chassèrent le crabe et ramassèrent des huîtres. Le soir ils firent un véritable festin'».

la plupart des navires de la Flotte sont des porte-avions miniatures, assurant des ponts d'envol non encombrés pour le décollage et l'atterrissage des hélicoptères. Et les hommes de la Flotte d'aujourd'hui sont plus instruits et plus raffinés que leurs devanciers. Le résultat, c'est que, malgré les attractions que recèlent les ports des grandes villes, les *Banyans* ont souvent lieu maintenant à bord même des navires, même accostés au port, et ce sont vraiment des délassement fort agréables.

À vrai dire, le *Banyan* moderne est si populaire que même les équipages des sous-marins, avec leur pont supérieur limité, ne s'en privent pas. À condition que la mer soit assez calme pour éviter que quelqu'un ne glisse par-dessus bord, un demi-baril de pétrole peut griller les bifsteaks les plus savoureux qu'on peut enfiler avec une bière froide sous un ciel ensoleillé.

Enfin, il existe une variante encore plus récente du *Banyan*, comme l'atteste celui qui eut lieu à bord du *Preserver* de 22 000 tonnes. Traditionnellement, le *Banyan* a toujours été un événement spontané, naissant de l'initiative même de l'équipage. En 1974, lorsque le *Preserver* déchargea plusieurs tonnes de provisions en cadeau du Canada à la population démunie d'une paroisse isolée d'Haïti, les Haïtiens ont manifesté leur reconnaissance en se joignant à l'équipage du navire dans un colossal *Banyan* dans une île tout près, fête au cours de laquelle il y eut de la musique calypso des danses de folklore, le tout ajouté au son de la musique du navire, bref une scène très pittoresque sous un éclairage à essence aménagé par les électriciens du navire².

1. *Sentinelle*, septembre 1971, p. 28.

2. *Ibid.*, 1975 pp. 14-17.

Lever

Le lever est une vieille tradition dans les Forces canadiennes, liée aux activités du Jour de l'an. Les officiers des diverses unités et des divers quartiers généraux accueillent et reçoivent dans leurs mess respectifs d'autres officiers et des invités dans un esprit jovial caractéristique du premier de l'an. On y manifeste son hospitalité de diverses manières, allant du punch flambé spécial du Royal Canadian Hussars, de Montréal, à la potion léguée au régiment par l'ancienne 1^{re} brigade de mitrailleuses motorisées, et qui prend un mois à préparer, jusqu'à la fameuse bouillie d'avoine (*Athole Brose*), aromatisée de miel et de whisky, du Seaforth Highlanders of Canada, de Vancouver.

Dans la lignée de cette tradition, le chef de l'état-major de la Défense est l'hôte d'un lever le Jour de l'an au nouveau quartier général de la défense nationale, au 101 de la Promenade du Colonel By, à Ottawa.

Le lever a une curieuse origine. Le terme, en soi, voulait dire, à l'origine, l'action de se lever, plus particulièrement de son lit. Dès le XVII^e siècle, le lever était une réception de visiteurs au lever du lit, réception matinale d'un roi ou d'une personne de distinction. Au XVIII^e siècle, en Grande-Bretagne, c'était une réunion d'hommes seulement au début de l'après-midi, convoquée par le roi.

Bien que le lever soit encore en général réservé aux hommes, les dames, sans escorte, assistent aussi à cette cérémonie du Jour de l'an. L'Île du Prince-Édouard et Terre-Neuve sont les deux seules provinces où les dames ne sont pas les bienvenues au lever du lieutenant-gouverneur¹.

Mariage

Les changements sociaux et économiques ont eu un effet important sur les militaires et les attitudes à l'égard du mariage, et par conséquent sur les coutumes liées au mariage. Dans le passé, deux éléments militaient contre le mariage prématuré: une solde peu élevée et la conviction qu'une attention complète était essentielle au succès d'un jeune homme pendant l'étape d'apprentissage de la profession militaire.

Dix ans avant de connaître son destin à Québec, un jeune major d'infanterie, James Wolfe, signalait un troisième élément dans l'ordre suivant qu'il émit: «Tout soldat qui présume se marier

1. *The Citizen*, Ottawa, le 19 décembre 1974, p. 63.



Deux militaires échangent des vœux de mariage, Nouvelle-Écosse, 1957.

clandestinement... qui n'aura pas consulté son officier avant son mariage, afin qu'on puisse enquêter sur la réputation de la femme, sera puni avec rigueur¹.»

Cette préoccupation à l'égard du bien-être du jeune militaire persistait encore lorsque l'Aviation royale canadienne déploya ses ailes pour la première fois en 1924. «La permission de se marier peut être accordée par le commandant du requérant. Une telle permission ne sera pas accordée à moins... que le commandant ne soit convaincu que le requérant est financièrement apte à se marier et que la femme est d'une réputation souhaitable.

Même en 1965, il semblait encore nécessaire d'exhorter les jeunes officiers à la prudence en matière de mariage. «Si vous êtes marié, il est inévitable que vous aurez des intérêts en dehors de votre

-
1. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, p. 15.
 2. Canada, *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Aviation royale canadienne*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924, art. 1068A.

vie militaire, de sorte que votre travail et votre instruction en souffriront... Vous ne devez pas vous attendre à bénéficier d'un traitement spécial si vous vous mariez avant l'âge officiel (23 ans); ce serait injuste à l'égard des autres officiers³.»

Mais, malgré tous les avertissements les plus sombres, jeunes gens et jeunes filles de leur choix trouvèrent le moyen de commencer leur vie conjugale, et de joyeuses scènes accompagnèrent les jeunes matelots partant en congé, munis, autour du cou, de longs rubans blancs ornés de la soie noire symbolique du jour de leurs noces. Cette coutume, bien sûr, disparut en même temps que le pantalon-cloche et la vareuse. Cependant, un élément de cette coutume a survécu, bien qu'on ne l'observe qu'occasionnellement aujourd'hui, et c'est le hissage d'une guirlande. Lorsqu'un membre d'équipage se marie dans le port où son navire est amarré, une guirlande de plantes vertes est hissée pour la journée entre les mâts d'un navire à deux mâts, ou à la corde allant du mât de misaine au beaupré d'un navire à un seul mât, comme c'est le cas le plus fréquent.

Une coutume matrimoniale qui est encore fréquemment observée de nos jours est celle de l'arche d'épées, depuis très longtemps en honneur. Lorsqu'un officier se marie, ses camarades officiers, en uniforme et agissant à titre de placiers, forment une arche d'épées pour l'époux et l'épouse au pied des marches du sanctuaire, à la fin de la cérémonie. Ou, le plus souvent, si le temps est favorable, l'arche de cérémonie se forme à l'extérieur de la porte de l'église, les officiers-placiers s'étant échappés rapidement par une porte de côté, laissant ainsi les demoiselles d'honneur défilér sans escorte dans l'allée⁴.

Une coutume matrimoniale enjouée, qui allie la dignité et la joie, est celle qu'observe le 2^e régiment de la Royal Canadian Horse Artillery à la BFC de Petawawa. Lorsqu'un membre du régiment se marie, on le fait monter avec son épouse sur un siège installé sur l'affût d'un canon de 25lbs. C'est ainsi que, tirés par un camion de tonne et escortés par un détachement régimentaire, les heureux époux quittent l'église pour aller en voyage de noces⁵.

3. Canada, *Regimental Standing Orders for The Queen's Own Rifles of Canada*, 1965, art. 14.

4. Canada, *The RCME SchollPrecis 7-9-1: Guide to Young Officers Commissioned into The Corps of Royal Canadian Electrical and Mechanical Engineers*, Ottawa, s.s., p. 51.

5. Interview de l'auteur avec le personnel du 2^e régiment, RCHA, BFC Petawawa, 7 octobre 1975.

Passer l'équateur (*Crossing the Line*)

L'une des plus anciennes coutumes des marins, de même que la plus turbulente, est la cérémonie burlesque vieille de plusieurs siècles qu'on appelle «passer l'équateur». Remontant au moins jusqu'au début du XVII^e siècle, cette occasion propice aux badineries grossières et aux rigolades atteste l'enthousiasme et l'ingéniosité du matelot lorsqu'il s'agit de tirer le meilleur parti d'une situation qui, autrement, serait fort monotone. Ces jours apparemment interminables de roulis nonchalant du voilier, accompagné du claquement de ses voiles, alors qu'il avançait dans l'air léger des calmes équatoriaux, permettait d'initier divers membres de l'équipage, appelés indifféremment «bleus» (*grenhands*), «têtards» (*tadpoles*) ou novices aux «Rites mystérieux de la liberté des mers, selon les anciennes coutumes du Roi Neptune et de son royaume aquatique».

Comme il y a lieu de s'y attendre, cette cérémonie a varié souvent avec le passage des années, quant à l'habillement, aux accessoires et procédures utilisés, selon l'imagination et les talents du roi Neptune et de sa suite disparate.

Lorsque le grand jour arrive, au moment où le navire s'approche de la ligne imaginaire (le navire ayant suspendu sa routine, sauf le quart, et tous les officiers et hommes d'équipage s'étant placés à un endroit propice à la contemplation du spectacle hilarant sur le point de se dérouler), on entend un cri de quelque part en avant, demandant «Quel navire?» Une voix également imposante répond du pont et informe bientôt tout le monde que le roi Neptune est sur le point de monter à bord de l'intrus.

Entrant, dit-on, par le manchon d'écuvier, on voit bientôt déboucher du gaillard d'avant et se diriger vers l'arrière une étrange procession, dirigée par le roi Neptune, portant barbe et perruque de corde, d'étaupe et d'algues, et arborant majestueusement sa couronne et son trident. Suit, à pas feutrés, la reine Amphitrite, un peu trop fardée, corpulente et étonnamment musclée, au son d'un violon ou d'une flûte à bec, ainsi qu'à celui des remarques grivoises de l'équipage. Puis, arrive le barbier avec son énorme rasoir droit en bois et divers tampons, le médecin avec sa seringue de galère, son maillet et sa pharmacopée mystique, et, amenant l'arrière, les ours, parfois appelés constables, avec leurs conseillers, pour rallier les têtards hésitants. Après avoir réclamé la présence de tous les «bleus» de l'équipage, sans distinction de grade, le roi Neptune les informe de l'épreuve imminente qu'ils devront subir avant d'être admis dans le royaume de Sa Majesté océanique en tant que gourganiers (*shell-*

backs), c'est-à-dire en tant que véritables loups de mer chevronnés; il les prévient ensuite des résultats redoutables qui pourraient s'ensuivre si, à l'avenir, ils ne vieillaient pas à ce que tous les futurs têtards subissent le même traitement.

Suit alors la cérémonie traditionnelle qui consiste à faire asseoir le têtard, les yeux bandés, sur une planche inclinée au-dessus d'une piscine de toile spécialement aménagée pour l'occasion. Chaque fois que le candidat ouvre le bouche pour répondre à une question, le barbier lui couvre le figure de mousse à barbe et se met ensuite à le raser avec son énorme rasoir, en ne tenant compte ni du nez ni des oreilles. Le médecin administre ensuite à la victime son traitement spécial, comprenant une énorme pilule fabriquée par les infirmiers et les galériens complaisants. Enfin, on bascule le candidat dans la piscine, où les complices de Neptune le plongent trois fois. Évidemment, pendant tout ce temps, la victime se débat vaillamment, ce qui provoque les rires et quolibets de l'équipage assemblé.

Après la présentation de certificats au style fleuri et aux ornements dessinés avec art aux nouveaux gourganiers, le roi Neptune et son entourage disparaissent vers le bord.

Bien que la transformation d'un «bleu» en gourganier soit traditionnellement liée au passage de l'Équateur, il y a eu de nombreux exemples au cours des années, et même encore aujourd'hui, où le passage de l'Équateur a été adapté au passage des tropiques du Cancer¹, du Capricorne et des cercles polaires, et même au passage de fameux caps comme le détroit de Gibraltar ou le cap Finisterre. Ces coutumes remontent au début de l'histoire du Canada.

Dans les *Relations des Jésuites*, ce magnifique document sur la vie en Nouvelle France, on trouve pour les années 1647-1648 une description de ce qui s'est passé à bord des navires voguant vers Québec lorsqu'ils atteignirent cette partie du fleuve Saint-Laurent faisant face aux «Montagnes de Notre-Dame», alors que les membres des équipages s'amusèrent à «... baptiser les nouveaux passagers, à moins que, au moyen d'un présent, ils détournent le flot de ce baptême qui, ainsi, coule en abondance sur leurs têtes²».

Deux siècles plus tard, la même coutume était observée à bord des navires d'émigrants qui atteignaient les Grands Bancs de Terre-Neuve. Le 3 mai 1855, Neptune, roi de la mer, monta à bord du *Ocean Queen* pour accueillir les nouveaux venus à bord «qui visitaient pour

1. Hoffman, F., *Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pp. 14-17.

2. Thompson, Edgar K., dans *Mariner's Mirror*, vol. 58, mai 1972, p. 166.

la première fois les Bords de Terre-Neuve en route vers Québec en Amérique³».

Des soldats également, en voyage vers des stations éloignées, ont connu le «passage de l'équateur». Le lieutenant-colonel William Dyott raconte dans son journal, alors qu'il conduisait son régiment à la Barbade, la cérémonie à laquelle ses troupes furent soumises au moment de traverser le tropique du Cancer, en janvier 1796. Voici ce qu'il écrivit: «Puis s'effectue le travail du barbier qui, après avoir enduit la figure et la tête de l'étranger virement ligoté des produits les plus affreux, de goudron, de graisse, etc., etc., se met à le raser avec un morceau de vieux fer qui, non seulement enlève la mousse huileuse et fétide, mais gratte la figure au point d'arracher des particules de peau et de provoquer les cris les plus hideux⁴».

Les soldats modernes n'hésitent pas non plus à participer aux festivités remplies de bonhomie qui accompagnent la traversée de quelque ligne imaginaire en mer. En avril 1951, le Royal Canadian Regiment, en route vers la Corée, traversa le 180^e méridien de longitude dans le Pacifique, et ne manqua pas alors de marquer l'occasion par la remise de «certificats de l'Ordre du Dragon d'or», signés par nul autre que Davy Jones lui-même⁵.

À une occasion, le «passage de l'Équateur» s'avéra une épreuve très périlleuse. En janvier 1782, un régiment de dragons légers faisait partie d'un convoi de la Royal Navy en partance de Portsmouth pour les Indes. Au passage de l'Équateur, 81 personnes rendirent hommage aux nouveaux, ne laissant comme «bleus» qu'un matelot et deux mousses. Ils furent «en conséquence immergés trois fois à partir de la fusée de vergue⁶».

On trouve une bonne description de ce divertissement grossier et expéditif à bord d'un navire dans un journal tenu il y a près d'un siècle avant, en 1702, à bord du *Arabia* de 16 canons:

«Aujourd'hui, nous avons également traversé la ligne équinoxiale pour pénétrer dans la partie méridionale du monde... La façon d'immerger est la suivante: on fixe un bloc solidement à la fusée de vergue, autour de laquelle est enroulée une longue corde, dont une extrémité pend au-dessus du gaillard d'arrière, l'autre au-dessus de l'eau; au bout de celle-ci est attachée un

3. Greenhill, Basil, dans *Mariner's Mirror*, vol. 55, août 1969, pp. 289-90.

4. Dyott, William, *Dyott's Diary, 1781-1845*, Londres, Constable, 1907, pp. 87-89.

5. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 222.

6. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 11, 1932, p. 248.

bâton d'environ un pied et demi de long transversalement, et sur lequel s'assied la personne en tenant fermement la corde pendant qu'on la hisse et étant attaché par un noeud coulant; lorsqu'il est prêt, on le hisse jusqu'à la fusée de vergue, puis on le laisse tomber. Son poids suffit à le plonger sous l'eau, jusqu'à la quille du navire; puis, on le hisse de nouveau aussi rapidement que possible, et cela trois fois de suite, après quoi il est libre et peut boire avec les autres qui ont payé⁷.

Au cours des siècles, les marins ont toujours aimé les folichonneries du «passage de l'Équateur», mais depuis l'avènement de l'avion à long rayon d'action l'ancienne cérémonie a pris une nouvelle tournure, alors que toute l'hilarité est au détriment du novice. Bien au delà des nuages, au-dessus de l'Équateur, du cercle arctique, ou même au pôle, la même tradition se perpétue, bien que de nouveaux éléments y aient été ajoutés, comme l'exiguïté des locaux et les vitesses mesurées en centaines de noeuds.

Mais les gars du Commandement du transport aérien (maintenant Groupe), ingénieux comme ils sont, ont procédé aux adaptations nécessaires. Le roi Neptune est maintenant le capitaine de l'avion, et il n'a que quelques complices, juste assez pour bander les yeux du malheureux têtard qui, à genoux, doit écouter une litanie de transgressions, pendant que sa main gauche trempe dans un mélange vite préparé (une soupe aux légumes chaude et de la mousse à barbe sont les ingrédients ordinairement utilisés); suit un verre rapide de soupe aux champignons mêlée de *ginger ale*, et, une fois le bandeau des yeux enlevé, le traitement à l'eau froide!⁸

Cependant, afin de compenser ces indignités, le nouveau membre de l'«Ordre ailé du roi Neptune» reçoit un beau certificat signé, assez semblable à celui du marin, l'assurant qu'il n'aura jamais plus à subir une telle épreuve.

Il est intéressant de noter que le certificat au style fleuri, bien qu'il ne soit pas orné de belles sirènes comme celui du marin, renferme des remarques grossières sur les intrus «Davy Jones et tous ses amiraux de la Flotte et favoris», mais rappelle également aux vétérans du pôle nord qui se vantent des rigueurs et dangers de l'Arctique canadien, que ce voyage certifié, «contrairement à celui de l'admirable amiral Byrd, s'est effectué à tant de pieds dans le confort de

7. Ingram, Bruce S., «The Journal of Francis Rogers» (1701-1702), *Three Sea Journals of Stuart Times*, Londres, Constable, 1936, p. 152.

8. Interview de l'auteur avec le personnel de la BFC de Trenton, le 22 septembre 1975, et lettre de M.S. Rohatinsky, adjudant-chef, BFC de Trenton, le 20 octobre 1975.

l'air climatisé» et que la seule glace rencontrée par notre aventurier «l'a été dans un contenant de verre, — ce qui n'est guère comparable à être immergé à partir de la fusée de la vergue»!

Pleureurs (*Weepers*)

D'après le dictionnaire, les «pleureurs» étaient des personnes employées pour épancher des larmes à des funérailles, mais, aujourd'hui, ce terme évoque une ancienne coutume navale très populaire de 30 ans d'existence à Halifax. Né dans le quartier des officiers de Admiralty House, *Stadacona*, vers 1947, ce rite consiste en une réunion des officiers du Commandement maritime, après leur travail le vendredi. Le terme a deux acceptions: «pleurer dans sa bière», de la façon traditionnelle du Mur des lamentations, afin d'oublier les problèmes de la semaine; et allusion facétieuse aux femmes supposément en pleurs à la maison, à cause de leurs époux égarés en mer.

Promenade

On dit que la coutume de la promenade, telle qu'on l'observe dans les Forces canadiennes aujourd'hui, est très ancienne. Pourtant, au sens militaire, il est difficile d'en trouver une référence documentaire imprimée avant le XX^e siècle. La promenade est associée aux régiments d'infanterie, notamment les régiments de gardes, et aussi à certains régiments blindés. Promenade veut dire marcher à loisir à des fins d'exercice ou d'amusement, de démonstration ou de cérémonie. Ce terme remonte au XVI^e siècle et, au XVIII^e, était une pratique à la mode sur la scène civile européenne.

Il y a près de deux siècles, soit en 1787, un jeune officier du 4th Regiment of Foot, récemment arrivé à Halifax pour y servir en garnison, décrivait en termes pittoresques la scène dont il fut témoin: «Il y a un square dans la ville, appelé Grande Parade, où les troupes en garnison défilent chaque soir pendant l'été; et où toutes les belles et les beaux de la place se promènent, et les musiques jouent pendant tout le temps où ils marchent¹.»

On a défini la promenade comme étant «une coutume ancienne dans la Brigade britannique des gardes, selon laquelle les officiers de garde se rencontrent, se déplacent deux par deux d'un pas dégagé et sans cérémonie, avant d'être appelés au rassemblement pour le

1. Dyott, William, *Dyott's Diray, 1781-1845* (Extraits choisis du Journal de William Dyott, général de l'Armée britannique et aide-de-camp de Sa Majesté le roi George III), Londres, Constable, 1907, 2 vol., vol. 1, p. 30.

changement de la garde. Ils font de 25 à 30 pas dans une direction, puis font volte-face et font de même dans la direction opposée²».

La promenade, par rapport au rassemblement d'un bataillon, se pratique dans certains régiments à la place de celle selon laquelle les officiers se rendent d'une façon très peu officielle au lieu de rassemblement sous la direction du commandant en second du bataillon, et où ils se tiennent en ligne en face des troupes pour attendre l'ordre de s'aligner ou de prendre leur poste.

Dans les Ordres permanents du Royal Canadian Regiment (1935), il est clair qu'on pratiquait la promenade, sans que ce terme soit utilisé: «... à mesure que chaque compagnie est formée... les officiers marcheront de long en large, pas plus de trois de front, assez loin de bataillon».

L'Aviation semble avoir adopté une coutume assimilable à la promenade, mais peut-être pas de façon aussi officielle. «Les officiers marcheront vers le terrain de rassemblement, puis adopteront le pas rapide de long en large sur le flanc directeur de l'escadron, en arrière du trompette... et du tambour³».

Malgré l'origine incertaine de la promenade militaire, cette coutume est encore très vivante dans les Forces canadiennes aujourd'hui. Dans la vieille salle d'exercice centenaire d'Ottawa, au défilé du commandant des Gardes à pied du Gouverneur, les officiers marchent de façon dégagée, deux par deux, les mains derrière le dos selon la tradition, derrière le dais d'honneur, avant de prendre leurs postes de commandement respectifs.

Quartier libre (*Make and Mend*)

Quartier libre veut dire une demi-journée (après-midi) au cours de laquelle le travail courant et les routines normales sont suspendus. En anglais, l'expression «*Make and Mend*» s'abrège souvent en «*Makers*». À l'origine, à l'époque où les matelots n'avaient pas d'uniforme standard, une fois par semaine, habituellement le jeudi, on sifflait «quartier libre» (*Hands to make and mend clothes*), ce qui permettait aux marins de raccommoder leurs vêtements qui, à l'époque, étaient achetés au magasin d'habillement du commissaire (*Purser's slop chest*). Cet après-midi de congé permettait aux marins

2. Interview de l'auteur avec le colonel Strome Galloway, 25 novembre 1974.

3. Canada, *Manuel d'exercice et de cérémonial de l'A.R.C.*, Ottawa, 1941, P.A.C. 90, art. 126 (6). Dans une lettre à l'auteur, datée du 17 mai 1977, le commodore de l'Air W.I. Clements, de l'A.R.C. (retraité), déclare que dans l'A.R.C. la promenade «remonte au moins à 1930 et probablement au début des années 1920».

de réparer l'usure à laquelle leurs vêtements étaient soumis à l'époque des voiliers.

Avec l'avènement des vêtements uniformes, au milieu du XIX^e siècle, dans la Royal Navy, le «quartier libre» en vint graduellement à revêtir le sens d'après-midi de congé, comprenant des sports organisés tant sur terre que sur mer. Ce fut le cas dans la Marine royale canadienne, où ce congé est traditionnellement accordé un mercredi.

Cependant, même avant la Première Guerre mondiale, l'idée que le «quartier libre» devienne un temps libre pendant lequel le marin à bord pût disposer de son temps à sa guise faisait son chemin. «À 14 h. jeudi, au lieu de nettoyer les ponts comme d'habitude, en préparation des deux quarts, le sifflet sonne devant l'équipage rassemblé le «quartier libre», ce qui veut dire que les hommes peuvent disposer de leur temps à leur guise¹».

Un auteur, matelot de deuxième classe, donne une description imagée de ce que le «quartier libre» représentait pour un marin en mer dans les années 1920: «... la majeure partie de l'équipage peut être relevée de ses fonctions routinières de midi à sept heures. Ce sont là, à vrai dire, des heures exquis où, en été, on peut voir des gilets bleus étendus sur le gaillard d'avant, savourant un sommeil plus léger que celui de tout civil²».

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à bord des navires canadiens, le «quartier libre» était encore une demi-journée pendant laquelle les matelots non de quart devaient réparer et laver leur linge, et frotter leur hamac³.

Aujourd'hui, suite à l'unification et à la semaine de travail de cinq jours, on a tendance, à bord des navires canadiens, à rentrer au port tôt le vendredi, l'équipage obtenant un «quartier libre», c'est-à-dire un congé pour tous sauf ceux qui sont de quart, le vendredi après-midi. Le résultat, c'est que le «quartier libre» figure dans les Ordres courants publiés d'avance, afin que l'équipage puisse planifier son congé de fin de semaine. L'intention d'accorder un «quartier libre» étant connue d'avance, on n'entend plus aussi souvent aujourd'hui le sifflet annonçant ce congé⁴. En mer, on obtient souvent le même

1. «Lower Deck» (pseud.), *The British Navy From Within*, Londres, Hodder & Stoughton, p. 136.

2. Edwards, matelot de 1^{re} classe A. Trystan, *Three Rows of Tape: A Social Study of the Lower Deck*, Londres, Heineman, 1929, p. 40.

3. Interview de l'auteur avec le lieutenant-commander N.J. Russell, MRC, retraité, 11 avril 1975.

4. Interview de l'auteur avec le capitaine (M) F.J. Mifflin, 3 octobre 1974.

résultat en sifflant simplement l'ordre: «En bas tout le monde» (*Pipe down*)⁵.

Ancienne coutume navale, il est intéressant de noter que le «quartier libre» a aussi des antécédents militaires. Un historien parlant du Royal Canadian Regiment à l'entraînement dans la plaine de Salisbury, en Angleterre, en 1940, a écrit: «De retour à la caserne... il y eut la journée habituelle de «quartier libre», pendant laquelle le cinquième régiment partit en congé et d'autres s'exercèrent aux sports de la brigade qui doivent avoir lieu dans trois jours⁶».

À vrai dire, il est plutôt intrigant de constater que la marine a perdu le sens originel du terme, ne se servant plus que peu souvent du «quartier libre», alors que dans le Royal Canadian Regiment et le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, on s'en sert souvent, et pas seulement pour marquer la suspension du travail courant et des routines normales, mais pour signifier, par exemple lors d'un exercice en campagne un temps à consacrer à l'entretien des objets personnels, des vêtements, des armes, des véhicules, etc., comme à l'époque des voiliers.

Réveil

Celui qui aime vraiment se lever le matin est un oiseau rare, surtout lorsqu'on est forcé de le faire par un bruit persistant et strident, qu'il s'agisse des notes aiguës du clairon, des «exhortations enjouées» d'un sergent ou quartier-maître de navire, ou encore de la sonnerie rauque du simple réveil-matin sagement installé dans un poelon. Pourtant, le lever du lit est inévitable, et c'est tout l'objet du «réveil», au sens particulier du dictionnaire «se réveiller». Comme tant de choses de nature militaire, ce mot vient de l'impératif «réveillez-vous», qui, en retour, vient du latin «vigilare».

Cependant, malgré toutes les pensées désagréables qu'évoque ce terme, y compris ce vers d'une vieille chanson d'Irving Berlin, «Un de ces jours, je vais tuer le clairon⁷», le mot «réveil», plus que tout autre peut-être, rappelle une succession de scènes à un tel rythme et replacées dans une telle diversité de temps et de lieux, que lorsqu'on

5. Taylor, lieutenant-commander A.D., *Customs of the Navy*, manuscrit dactylographié, 1956, p. 32. (Ce texte a été utilisé comme manuel d'instruction à l'École de chef du Cornwallis pendant les années 1950).

6. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 22.

7. *Oh, How I Hate to Get Up in the Morning* (Irving Berlin, 1917)

les associe ensemble, elles nous rappellent la tapisserie la plus riche et la plus colorée de notre héritage militaire:

L'air brillant et froid d'un matin d'avril, en 1793, et le Queen's Rangers construisant de nouveaux quartiers à Queenston où le brave Brock devait tomber deux décennies plus tard pour la défense du Canada. «Les clairons sonnent à 5 heures chaque matin, et le col. Simcoe part avec les troupes et revient pour le petit déjeuner à 9 heures¹».

Le 2^e bataillon du Royal Canadian Regiment, en mer au large de la Corée, le 5 mai 1951: «... le réveil sonna à 0430 et le débarquement à Pusan commença²».

La colonne volante du major-général Smith-Dorrien s'attaquant aux forces du guérilla Boers dans le froid et la brume d'un soir africain en 1900. «Le réveil sonna à 1 heure du matin le 6 novembre, et à trois heures les colonnes s'ébranlèrent...» y compris le Royal Canadian Dragoons, deux canons de la batterie «D», de l'Artillerie royale canadienne, et un pom-pom en avant-garde³.

L'assaut à l'aube de la 3^e division canadienne sur les plages de Normandie: «Le réveil, le Jour-J 6 juin 1944, sonna à 0315 heures. Les eaux de la Manche étaient agitées: le moral des hommes très élevé⁴».

Le 10th Royal Grenadiers, de Toronto, en marche à bord du train de wagons en direction nord de *Qu'Appelle* pour engager les rebelles de Riel au combat, campa dans la prairie pour la nuit. Le lendemain matin, 11 avril 1885, le réveil sonna à 4 heures et la longue marche se poursuivit⁵.

Le camp de fortune du Calgary Highlanders dans la réserve indienne de Sarcee au début de la guerre en 1939. «Chaque matin, le clairon Bennie Lee réveillait les recrues endormies, commis de banque, vendeurs, commis, cowboys, cultivateurs, avocats et

1. Simcoe, Elizabeth Posthuma, *Mrs Simcoe's Diary*, (édité par Mary Quayle Innis), Toronto, Macmillan, 1965, p. 91.

2. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 222.

3. Worthington, L., *The Spur and the Sprocket — The Story of the Royal Canadian Dragoons*, Kitchener (publié par le régiment), 1968, pp. 30-31.

4. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 193.

5. Goodspeed, D.G., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada, 1862-1962*, Toronto, The Royal Regiment of Canada Association, 1962, p. 36.

hommes de tous grades de la vie civile. Dans leurs accoutrements bigarrés, comprenant vêtements civils, kilts et glengarries artisanaux, les troupes s'emparaient de chaudières et couraient aux puits. L'entraînement de la journée avait commencé¹.

Les notes aiguës de l'appel du maître d'équipage à bord d'un destroyer de la Seconde Guerre mondiale et la langue séculaire de la mer: «Réveillez-vous, réveillez-vous! Levez-vous et soyez joyeux! Secouez-vous et serrez votre hamac!²».

C'était en avril 1885, alors que les hommes du 92nd Regiment (Infanterie légère de Winnipeg) se trouvaient à Calgary pour se porter au secours d'Edmonton, résolu à capturer Gros Ours et ses forces après le massacre de Frog Lake: «... les notes stridentes du corps de clairons sonnèrent le réveil à 4h.30, et, levant le camp de bonne heure, nous marchâmes vingt-cinq milles notre premier jour³».

Camp Borden à l'époque de l'ancienne aviation de 1922, avant la création de l'A.R.C.; un bureau-hutte adjacent au terrain de rassemblement, quartiers d'un agent de G.R.C. (sécurité de la station) et du maître de poste adjoint. Ce dernier était un sergent de l'Aviation canadienne et c'était sa fonction de sonner le réveil tôt chaque matin. C'est ce qu'il faisait sournoisement en sonnant son clairon par la fenêtre ouverte de la hutte «car il n'y avait personne dans les alentours⁴».

En septembre 1974, au cours de l'exercice «Potlatch» au large de l'embouchure de la Nahwitti, dans l'île de Vancouver, les hommes du 1^{er} groupe de combat passèrent la nuit dans l'austérité froide de l'espace aménagé pour le câble d'ancrage du *Provider*, et se tiraient bien d'affaire lorsqu'un sous-officier sonna un réveil exceptionnellement prématuré à 0300 «parce que c'est l'heure où nous jetons l'ancre», et ce n'est guère l'endroit où dormir lorsque ce câble massif commence à grincer dans les écubiers⁵.

Bien que l'appel ou roulement de tambour du matin fût connu à

1. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-54, /Calgary/*, Bryant Press, 1954, p. 24.
2. Davies, John, *Lower Deck*, New York, Macmillan, 1945, p. 47.
3. McBeth, R.G., *The Making of the Canadian West, being the Reminiscences of an Eye-witness* Toronto, Briggs, 1905, p. 161.
4. Interview de l'auteur avec le colonel d'aviation W.T. Osborne, A.R.C. (retraité), Ottawa, 2 octobre 1975.
5. *Sentinelle*, 1975/1, p. 20-22.

l'époque d'Élisabeth I, la première référence écrite en anglais au réveil se trouve sans doute dans les *Lawes and Ordnances of Warre* du comte de Northumberland (1640): «Aucun approvisionnement ne recevra de soldats dans sa maison, tente ou hutte, après l'extinction des feux le soir, ou avant la sonnerie du réveil le matin». Un avertissement analogue se trouve dans les *Articles of War* de 1673 ¹.

Au XVIII^e siècle, on définissait le réveil comme «le battement d'un tambour, aux environs de l'aube, pour avertir l'armée qu'il fait clair, et que les sentinelles s'abstiennent dès lors d'interpeller les intrus ²». Un autre but du réveil, outre celui de réveiller la troupe et de marquer la cessation des fonctions de nuit, était de signaler l'ouverture de la barrière afin de permettre à la garde montée, composée d'un caporal et d'une demi-douzaine de troupiers, de procéder à une rapide reconnaissance au delà des murs de la ville ³.

Aujourd'hui dans les Forces canadiennes, les hommes savent ce qu'est le réveil, mais son usage en tant qu'exercice fixe ou de bruit strident de nature à réveiller a presque disparu. On le mentionne rarement en toutes lettres dans les Ordres courants. À vrai dire, la façon dont les troupes aujourd'hui commencent leur journée de travail dans les Forces armées reflète une manière de vivre moins enrégimentée, moins au doigt et à l'oeil. La majorité du personnel aujourd'hui, dont les fonctions se déroulent dans des bases, stations ou même dans des casernes, vivent dans leurs propres locaux, soit en ville ou ailleurs. On s'attend que les hommes se lèvent le matin, qu'ils se rendent à leur lieu de travail à temps, et c'est à eux qu'incombe cette responsabilité.

Dans les casernes, aujourd'hui, les hommes ne couchent pas normalement dans des dortoirs, mais dans des chambres pour deux ou quatre, ou même dans des chambres simples. Dans certaines casernes, les hommes doivent eux-mêmes voir à se réveiller le matin, alors que dans d'autres un sous-officier de service frappe aux portes pour les réveiller. Au collège militaire royal de Saint-Jean, un élève-officier de service dans chaque bloc a la même responsabilité.

En somme, aujourd'hui, le réveil est loin d'être une routine uniforme dans les Forces canadiennes. Il existe beaucoup de diversité et de souplesse pour tenir compte des divers locaux et diverses cir-

1. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 6, 1927, pp. 118 et 181.

2. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.

3. Bland, lieut.-gén. Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 216.

constances, par exemple le service dans un quartier général de commandement, par opposition à l'entraînement près de la rivière Coppermine.

Il est évident qu'en égard à la gestion de la routine quotidienne, il existe une différence marquée entre ce qu'on pourrait appeler l'ambiance de l'entraînement et l'environnement opérationnel, où se manifeste une diminution des signes extérieurs du contrôle disciplinaire. Ainsi, à la BFC de Chilliwack où les hommes sont à l'entraînement, la routine quotidienne est réglementée de façon audible par les appels de trompette et le son de la musique enregistrés sur disque et, électroniquement contrôlés de la salle de garde. De même, au Royal Military College, de Kingston, le réveil se fait par appel de clairon enregistré sur disque, renforcé par les voix des élèves-officiers de service, et même par l'appel du maître d'équipage dans les quartiers connus sous le nom de Stone: Frigate.

D'autre part, lorsque les troupes sont en manoeuvre ou en exercice en campagne, le réveil se fait par celui qui doit être relevé de ses fonctions, lequel secoue les hommes ou les réveille au son de sa voix, ou encore si la situation tactique le permet, on peut réveiller les hommes au moyen du klaxon d'un camion de 2 tonnes et demie. Mais, en général, plus on s'éloigne d'un établissement d'entraînement pour se rapprocher de la routine d'une base ou station fixe, compte tenu du travail effectué par équipes et du fait que les fonctions militaires n'occupent qu'une partie de la semaine, on voit de moins en moins les signes extérieurs de la vie militaire traditionnelle et de plus en plus ce qu'on pourrait appeler la «civilisation» du service.

Pourtant, quand on rend visite à un régiment de ligne en garnison, on entend encore le réveil traditionnel dans l'air crispé du matin. Ainsi, dans le Princess Patricia's Canadian Light Infantry encore aujourd'hui, un clairon du corps de tambours du régiment se rend prestement au lieu de rassemblement et sonne le réveil de la façon traditionnelle.

Il existe un secteur où le réveil de l'équipage n'a guère changé, et c'est à bord des navires de guerre canadiens où le fait d'avoir à loger dans des quartiers relativement exigus est encore d'usage, comme depuis l'époque de Nelson et avant. Le gazouillement «joyeux» du maître d'équipage atteint tous les ponts au moyen du porte-voix du navire, qui clame: «Réveillez-vous, réveillez-vous, levez-vous et soyez joyeux!», le tout étant suivi d'une diversité de vers d'un mérite littéraire douteux, dont le but est de convaincre le matelot endormi que la vue du pont supérieur est «magnifique»!

Rondes

Les rondes sont des inspections routinières visant à assurer la sécurité d'une force militaire, indépendamment de sa forme, de son emplacement ou de sa fonction. Parfois appelées autrement, comme «fonctions de l'officier de service», les rondes sont essentielles à la sécurité et à l'aptitude au combat d'une force militaire, et, par conséquent, sous quelque forme que ce soit, aussi anciennes que la profession militaire elle-même. Il y a un siècle, un officier a donné une définition presque parfaite de la ronde en disant qu'il s'agissait «de faire un tour pour inspecter les sentinelles. La visite générale des ponts par les officiers pour voir si tout est en ordre¹».

On trouve une conception beaucoup plus ancienne de l'importance des rondes dans *An Abridgment of the English Military Discipline*, publié à Londres en 1689 à l'usage des Forces de Sa Majesté: «Dans les garnisons bien gardées, les rondes se font tous les quarts d'heure, afin que le rampart ne soit jamais dégarni²».

Donc, que les ordres courants applicables aux rondes aient été rédigés il y a des siècles ou aujourd'hui même, deux objectifs de base sont en cause: protection contre une attaque surprise de la part d'une force hostile et préservation de la sécurité, par conséquent de l'aptitude à combattre de la force militaire en cause de manière à ce qu'elle ne soit pas menacée par l'incendie, les éléments ou d'autres conditions dommageables à la santé. Par conséquent, une ronde peut prendre la forme d'un simple piquet entourant une position de nuit en campagne, avec des sentinelles montant la garde, ou encore d'une tournée de l'officier et du sous-officier de service à bord d'un navire amarré au port, dans tous les ponts, avant l'extinction des feux le soir, afin de vérifier si tout est en ordre et paré pour la nuit.

Aujourd'hui, dans les forces de terre, le mot «ronde» n'est pas utilisé autant qu'autrefois. On le trouve rarement, sinon jamais, dans les Ordres courants. Tout dépend, dans une certaine mesure, du genre et de l'emplacement de l'établissement militaire en cause. Par exemple, dans une caserne située en ville, la majorité des membres du personnel passe la nuit dans des locaux privés à l'extérieur de la caserne, de sorte que ce qu'on appelait les «rondes» sont faites par des non-militaires, c'est-à-dire les commissionnaires. Mais, malgré cela, le sergent de service fait encore sa ronde au début de la soirée, et

1. Smyth, amiral W.H., *The Sailor's Word Book*, Londres, Blackie and Son, 1867, p. 581.

2. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 12, 1933, p. 58.

l'officier de service inspecte encore régulièrement les infirmeries et les salles de garde³.

Ce qui se produit, en réalité, c'est que le système des rondes, consacré depuis des siècles, comme tant d'autres aspects de la vie militaire aujourd'hui, a été adapté pour convenir à diverses situations. L'uniformité qui prévalait autrefois n'existe à peu près plus. Dans certaines bases, le sergent de service du bataillon surveille les rondes comme autrefois. Dans d'autres, particulièrement à l'intérieur des lignes du régiment, des membres de celui-ci, appelés policiers régimentaires, remplissent cette fonction. Dans d'autres encore, aucune ronde ne se fait à pied; on s'en remet aux rondes motorisées de la police militaire.

Tout cela, évidemment, reflète les nouvelles attitudes de la société en général. À vrai dire, certains disent qu'il s'agit là d'un autre aspect de la «civilisation» de la vie militaire. Ainsi, dans les Forces armées aujourd'hui, le «système hôtelier» et «aubergiste» sont des termes couramment employés. Le système hôtelier se réfère au fait que les troupes en caserne ne couchent plus dans des dortoirs, mais de deux à quatre par chambre, ou même un par chambre. Cela veut dire que les militaires des deux sexes partagent les mêmes casernes. Très peu d'entre eux sont tenus d'habiter la base. Sauf dans les établissements d'entraînement, c'est une question de choix. On entend souvent la répartie: «Vous ne faites pas de rondes dans les quartiers des militaires mariés, pourquoi le feriez-vous dans ceux des célibataires?» L'aubergiste est le sous-officier chargé de veiller à la propreté des quartiers, mais non à la discipline de ceux qui y vivent.

L'assouplissement des routines est évidemment essentiel à la diversité des situations. Ainsi, pendant un exercice prolongé en campagne, il faut très souvent installer des piquets et poster des sentinelles, ce qui exige des rondes sous quelque forme, tout temporaire qu'en soit le besoin.

D'autre part, à bord des navires de guerre canadiens, lorsque se fait entendre le commandement «Débarrassez les aménagements d'équipage et les locaux pour les rondes!» (*Clear up messdecks and flats for rounds*), tous les membres de l'équipage savent que, bientôt, l'officier et le sous-officier de service, au port, ou le commandant en second et le patron, en mer, déambuleront prestement à travers tous les aménagements de l'équipage et tous les espaces, depuis le local du

3. Interview de l'auteur avec le personnel du Royal Canadian Regiment, Caserne Wolseley, London (Ont.), 22 octobre 1974.

timonier, veillant de près à ce qu'aucune irrégularité ne nuise à la sécurité et à l'aptitude au combat du navire. Le capitaine fait la ronde des aménagements d'équipage et des locaux, de la cuisine et des cafétérias chaque vendredi matin, en mer ou au port. Cela assure des normes élevées d'habitabilité et de propreté et permet au capitaine de parler aux membres de son équipage⁴.

Il y a un aspect des rondes, dans la tradition de l'Armée, qui a survécu sous forme de cérémonie, et c'est la garde d'honneur montée à l'occasion de la visite d'un officier de haut grade, par exemple dans un camp militaire. Une telle garde est formée de dix à quatorze hommes, selon le nombre de postes à occuper, et cela pour une période de quelque 24 heures. Débouchant de la salle de garde, les hommes sont formés en deux rangs, et rendent les hommages appropriés au dignitaire en visite. Puis, pendant une période de temps prescrite, ils occupent des postes de sentinelle et exécutent le rite traditionnel de l'interpellation et de la réponse, et du changement de sentinelles.

On peut se faire quelque idée de l'ancienneté de ce cérémonial en se reportant aux Ordres permanents de la vieille unité torontoise, le Governor General's Body Guard, d'il y a un siècle:

«La sentinelle doit considérer ses fonctions comme un dépôt sacré... Une fois installée à son poste, si quiconque s'en approche elle doit lancer l'interpellation «Qui va là?» et porter les armes. Si la réponse est satisfaisante, la sentinelle reprend: «Avancez, ami, tout est bien»; si la réponse est «Rondes», elle répliquera: «Quelles rondes?» Si elle est postée à la salle de garde et que la réponse est «Grandes rondes» ou «Rondes de visite», elle dira: «Ne bouge pas, Grandes rondes ou Rondes de visite, garde sortez». Si elle est postée n'importe où ailleurs, elle dira «Passez, Grandes rondes ou Rondes de visite, tout est bien». S'il y a un mot d'ordre, elle dira «Avancez un par un à l'ordre»⁵.

Dans une satire typique du XVIII^e siècle, on trouve les références suivantes aux rondes, sous forme d'avis... au major:

«Lorsque c'est votre tour d'être officier général du jour au camp, assurez-vous de faire attendre les piquets aussi longtemps que possible, particulièrement s'il pleut: cela habituera les soldats à résister aux intempéries, et ils seront heureux de vous voir.»

4. Interview de l'auteur avec le capitaine (M) F.J. Mifflin, QGDN, 3 octobre 1974.

5. Denison, capitaine F.C., *Historical Record of the Governor-General's Body Guard*, Toronto, Hunter, Rose and Co., 1876, p. 83.

«En faisant vos rondes de nuit, ne manquez pas de bien faire trotter votre sergent et votre escorte. Cela les empêchera d'attraper le rhume, et peut se faire sans le moindre inconvénient, si vous êtes à cheval.»

Au soldat:

«Si vous êtes sentinelles à la tente de l'un des officiers généraux, vous n'avez pas besoin d'interpeller dans la première partie de la soirée, de crainte de déranger son honneur, qui sera peut-être en train de lire, d'écrire ou d'avoir de la compagnie. Mais dès qu'il sera au lit, rugissez au moins à toutes les dix minutes «Qui va là?», même si personne ne passe. Cela lui donnera une idée favorable de votre prestesse; et même si vous interrompez son sommeil, celui-ci n'en sera que plus plaisant lorsqu'il aura constaté qu'il repose dans une parfaite sécurité. Lorsque l'heure de la relève approche, ne cessez de crier «Relève, relève!» Cela empêchera la garde de vous oublier, et prouvera que vous n'êtes pas endormi⁶».

Serment d'allégeance

Lorsqu'une personne entre dans les Forces canadiennes, elle est priée de prêter un serment d'allégeance, ou de faire une affirmation solennelle, dans les termes suivants:

Je, (nom et prénoms), jure (ou affirme solennellement) que je serai fidèle et que je prêterai une véritable allégeance à Sa Majesté, la reine Élisabeth II, ses héritiers et successeurs, conformément à la loi. Que Dieu me soit en aide. (La prière de la fin est omise dans le cas de l'affirmation solennelle).

Une telle déclaration, faite sous serment, est une forme de contrat, une promesse solennelle, entre la recrue et la Souveraine qui, en tant que reine du Canada, symbolise l'État, le pouvoir souverain. Ce serment d'allégeance, ou affirmation solennelle, est fondée sur une coutume vieille de milliers d'années.

Dans les légions de la Rome antique, le soldat prêtait un serment militaire appelé «sacramentum». Il s'agissait d'une formule prononcée dans des conditions de grande solennité et exprimant un engagement si profond que rarement un soldat osait y manquer, non pas tant par crainte de sanctions que par celle de ne pouvoir effacer

6. Kearsely, G., imprimé pour, *Advice to the Officers of the British Army: with the Addition of some Hints to the Drummer and Private-Soldier*, Londres, 1783, pp. 9 et 20. D'après le *Dictionary of Military and Naval Quotations* de R.D. Heinl, USNI, Annapolis, 1967, p. 187, cette oeuvre aurait été écrite par l'écrivain militaire bien connu, Francis Grose.

une telle tache de son honneur personnel. Il promettait une obéissance implicite à ses commandants de ne pas désertir le service «ni, à quelque moment que ce soit, de ne pas refuser de s'exposer aux plus grands périls, pour la sécurité et le bien-être de l'État.

Cette cérémonie de l'Armée romaine se répétait au début de chaque année. C'était un spectacle impressionnant. On choisissait pour l'occasion un soldat à la voix puissant. Il répétait la formule après le Tribun, après quoi toute la légion, d'une seule voix, proclamait son consentement à observer le serment, dégainant parfois leurs courtes et lourdes épées pour les élever en l'air afin de souligner leur engagement^{1, 2}.

À travers les siècles, les conditions dans lesquelles le serment d'allégeance était prêté, ou les occasions où il ne l'était pas, par les recrues, ont suscité nombre de récits, authentiques ou fictifs. On a beaucoup écrit à propos du shilling du roi, dont l'acceptation, à une certaine époque, obligeait l'homme à s'enrôler. Nombreuses sont les anecdotes à propos de sergents trop zélés entraînant un concitoyen, depuis trop longtemps attablé dans une taverne, à accepter le shilling du roi, la victime s'éveillant le lendemain pour se demander comment il pourrait échapper d'être appréhendé comme vagabond, ou comment recueillir les vingt shillings nécessaires pour se tirer de ce «mauvais marché». Ou encore, ce pouvait être le contraire, et c'est pourquoi on appelait un soldat ou matelot inutile un «dur marché du roi» (*King's Hard Bargain*) car, aux époques de graves difficultés nationales, la presse redoutée présentait les «corps» si on ne pouvait les obtenir autrement.

Cependant, il est intéressant de noter que les Britanniques, il y a près de trois siècles, bénéficiaient d'une certaine protection contre l'enrôlement arbitraire dans les Forces armées. Dès 1694, l'assermentation d'une recrue devait se faire devant une autorité civile afin d'empêcher qu'un citoyen ne «soit entraîné, sans en comprendre la nature, à signer un contrat qui, bien que non à vie, est un engagement d'une nature très grave³».

Bien que la formule de serment d'allégeance ait évolué avec les années, il existe une qualité immuable dans l'expression du lien qui

1. Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law, etc.*, Edimbourg, 1717, pp. 69-70.

2. *Ibid.*, Voir aussi Adye, S. Payne, *A Treatise on Courts Martial, also an Essay on Military Punishments and Rewards*, Londres, 1805, p. 240.

3. Grande-Bretagne, War Office, *Manual of Military Law etc.*, 1929, Londres, HMSO, réimprimé en 1940, p. 215.

unit le souverain et le sujet. Par exemple, il y a quelque chose de quasi médiéval dans le libellé du serment du soldat de l'époque de la reine Anne, il y a près de trois siècles:

«Je jure d'être loyal envers notre souveraine, la reine Anne, et de la servir honnêtement et fidèlement, en défendant sa personne, sa couronne et sa dignité, contre tous ses ennemis et opposants, quels qu'ils soient; et d'observer et d'obéir aux ordres de Sa Majesté, et aux ordres des généraux et officiers que me désignera Sa Majesté. Que Dieu me soit en aide⁴».

Pendant les guerres napoléoniennes, le serment et le certificat du magistrat ou juge de paix devant qui la recrue devait se présenter étaient des formules imprimées. Le serment prêté par un soldat fut renformé en 1799 par ce curieux document⁵:

«Je, (nom), fais le serment que je suis, de profession, un () et qu'au meilleur de ma connaissance et de ce que je sais, suis né dans la paroisse de () dans le comté de () et que je ne souffre d'aucune hernie, ni n'ai jamais été ennuyé par des convulsions, et que je ne suis nullement atteint d'infirmité ou autre invalidité, mais que je puis me servir parfaitement de tous mes membres, et que je ne suis pas un apprenti; et que je n'appartiens pas à la milice, ni à tout autre régiment, ni à la Marine de Sa Majesté, ni aux fusiliers marins».

Sous-mariniers

Les sous-mariniers sont probablement les gens les moins orthodoxes du service, sous le rapport de l'habillement, notamment lorsque leurs navires ont quitté la bouée ou la jetée. Il est assez paradoxal de constater que la fonction, la conception et l'ambiance du sous-marin ait, au cours des quelque sept décennies d'évolution de ce vaisseau, produit l'un des systèmes les plus rigoureux d'auto-discipline, côte à côte avec les relations officiers-hommes les moins formalistes qu'on trouve dans le service aujourd'hui. Ce sont là des facteurs essentiels au maintien du sous-marin en état de combattre dans les profondeurs de la mer, ainsi qu'à sa préservation et à celle de son équipage.

Les locaux d'habitation et de travail, et même d'entreposage d'équipement sont extrêmement exigus, et l'eau fraîche pour le bain

4. Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law etc.*, Édimbourg, 1717, pp. 102-103.

5. Grande-Bretagne, War Office, *General Regulations and Orders for the Conduct of His Majesty's Forces in Great Britain*, Whitehall, 1799, p. 113.

et la lessive est très limitée. Le sous-marinier doit vivre, souvent pendant plusieurs semaines d'affilée, dans des quartiers très petits, et le non-formalisme de son accoutrement en mer est l'une des façons qui lui permet de s'adapter à ses fonctions et à son environnement.

Une marque distinctive du sous-marinier est son chandail blanc à col roulé, qui le protège des éléments pendant son quart sur le pont découvert, au sommet du capot. Ce chandail est en vogue depuis les débuts du sous-marin dans la Royal Navy, avant la Première Guerre mondiale, et la première embarcation sous-marine du Canada, le CC de 1914 à Esquimalt.

Le grément normal du jour dans un sous-marin canadien en mer s'appelle le «gréement du pirate», c'est-à-dire une grande diversité de vêtements délabrés, parfois faisant montre d'une vive imagination, souvent des jeans ou des T-shirts arborant des dessins et slogans pittoresques.

Un autre vêtement favori du sous-marinier, notamment lorsqu'il est de service sur la partie exposée qui fait la longueur de la coque de pression, est le «Poopy Suit», sorte de couvre-tout qui colle aux chevilles et aux poignets, et qui est appelé ainsi à cause de la nécessité de l'enlever pour faire ses besoins.

Enfin, toujours au sujet de l'habillement du sous-marinier, il faut assister à un dîner de gala dans le carré des officiers d'un sous-marin pour s'en faire une idée. Au premier coup d'oeil, il semble incongru que dans cet espace réduit, d'un peu plus de 9 pieds sur 10, non seulement sept officiers vivent et dînent, mais à l'occasion organisent un dîner de gala, convenablement servi dans de beaux verres de cristal, et dans de la vaisselle de porcelaine. Mais encore une fois, c'est son accoutrement qui distingue le sous-marinier. À un dîner de gala, toute espèce d'habillement est tout à fait acceptable, à condition que le dîneur porte une cravate. Et l'on peut imaginer facilement les formes étranges et merveilleuses de cravates confectionnées par le toujours ingénieux sous-marinier¹.

Tradition du fusil

Lorsque les trois anciennes armes furent fusionnées en une seule Force unifiée, par une loi du Parlement en 1968, suivie un an plus tard d'un programme visant à ce que les officiers et hommes de tous grades portent le même uniforme vert foncé, ce nouvel accoutrement parut familier et des plus appropriés à plusieurs unités des Forces

1. Interview de l'auteur avec les officiers du sous-marin canadien *Okanagan*, Halifax, 25 octobre 1976.

canadiennes, c'est-à-dire les régiments de fusiliers. Huit ans plus tard, en 1976, lorsque le ministre de la Défense nationale autorisa tous les régiments de fusiliers à porter leurs ceintures de toile noire et bretelles d'épée traditionnelles avec l'uniforme vert des Forces canadiennes, lors de cérémonies, ce fut comme un «retour au bercail», un retour vers ce qu'on appelle désormais la «tradition du fusil». Des unités comme le Regina Rifle Regiment, le Royal Winnipeg Rifles, le Queen's Own Rifles et autres unités ayant des antécédents liés à la tradition du fusil sont toutes très fières de faire partie de cette ancienne forme distincte d'infanterie presque deux fois séculaire.

Tout commença en 1797 dans l'Armée britannique, lorsqu'un bataillon spécial de fusiliers fut ajouté au 60th Regiment of Foot (devenu plus tard le King's Royal Rifle Corps). Trois ans plus tard, à peu près la même chose se produisit dans le 95th Regiment (devenu plus tard la Rifle Brigade). Contrairement aux autres régiments de ligne vêtus d'uniformes rouges, les «fusiliers», dès le début, furent vêtus d'uniformes verts, comme les garde-chasse des forêts, dont le rôle, dans une large mesure, servit de modèle aux «fusiliers»¹.

Tant à cause de leur uniforme que de leur entraînement, les fusiliers représentaient du point de vue tactique des combattants dont l'aspect physique se confondait avec l'environnement et, par conséquent, moins facilement décelables, et des tirailleurs légèrement équipés, rapides et souples dans leurs mouvements. Ce type de combattant était idéal pour les campagnes des forêts nord-américaines. À vrai dire, le 60th Regiment fut levé à cette fin, et se tira très bien d'affaire pendant la guerre de Sept ans et pendant la Révolution américaine. Un siècle plus tard, le Royal Rifles était aux portes du Fort Garry, près d'où se joignent les rivières Rouge et Assiniboine pour former Winnipeg, pour étouffer la rébellion de Louis Riel².

Traditionnellement, les régiments de fusiliers, en plus de porter un uniforme vert, ont toujours utilisé un équipement en cuir noir, et plus tard en toile noire, un couvre-chef noir et des boutons noirs. Ils n'ont jamais eu ni fifres ni tambours, seulement des clairons, utilisés en grande partie pour transmettre des ordres. Ils n'ont jamais eu de drapeaux, et les honneurs remportés au combat sont inscrits sur leur écusson, qui, par tradition, est une croix de Malte.

1. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 161.

2. Willock, Roger, «Les tuniques vertes sur la rivière Rouge», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 13, n° 1, 1959, p. 45.

Contrairement aux autres fantassins, munis d'une baïonnette de coupe triangulaire, les «fusiliers» portaient une arme spéciale appelée «épée», et encore aujourd'hui la baïonnette du fusilier s'appelle une épée. En voici la raison. À l'origine, le fusilier était armé d'un fusil plus court et plus léger que celui des unités d'infanterie ordinaires afin d'accroître sa mobilité. Pour compenser la perte de pénétration causée par la dimension plus courte du fusil, on le munissait d'une baïonnette plus longue, assortie d'une poignée pour utilisation dans les combats corps à corps. C'est pour cela qu'on l'a appelée une épée³.

En marche, on tenait le fusil «à bout de bras» afin d'être toujours prêt à passer à l'action, et la marche elle-même se faisait à un pas plus rapide que la cadence normale de l'infanterie. Les exercices se faisaient rapidement et en silence, les commandements étant réduits au minimum. Bien que rompu à une discipline stricte, une souplesse rapide et silencieuse, ainsi qu'une ingéniosité à toute épreuve étaient la marque du fusilier en campagne. On insistait sur la nécessité pour chacun d'acquérir prestesse, ruse et rapidité de mouvement. De hautes normes de tir et d'aptitude à s'écarter des tactiques et exercices stéréotypés étaient les principales caractéristiques d'un régiment de fusiliers. Ces traditions sont encore très vivantes et fièrement conservées aujourd'hui par les «fusiliers».

3. *Regimental Standing Orders for the Queen's Own Rifles of Canada 1965*, Annexe A, p. 8.

CHAPITRE VIII

LES MASCOTTES

Imaginons l'île de Chypre, baignée de soleil mais perturbée par la guerre à l'été de 1974, et un poste d'observation entouré de sacs de sable du régiment aéroporté canadien sur la ligne de confrontation à Nicosie, sous la pression des forces turques en progression, alors que s'approche en dandinant un beau canard blanc, la tête en l'air, le bec et les pattes resplendissants d'orange clair. Rapidement baptisé «sous-officier Wilbur Duck», sans doute autant à cause de sa démarche marine que de ses pattes palmées, le nouveau venu devient aussitôt le point de mire de la bonne humeur et de l'affection de tous, soulageant la tension et trompant l'ennui, autrement dit une mascotte (1).

L'esprit allègre traditionnel du militaire et la nature de sa profession expliquent que les mascottes existent depuis aussi longtemps qu'existent des formations de combat. Ce qu'on ignore en général, cependant, c'est qu'une mascotte n'est pas nécessairement, disons-le, un être animé. Les exemples abondent, en effet, du contraire.

Il y a «Old Blue», magnifique tête de chevreuil en or, qui occupe une place d'honneur sur une cloison du destroyer *Fraser*, marquant ainsi le symbole «vivant» des Frasers, nom donné aux membres de l'équipage de ce navire (2). «Old Blue» a été modelé, bien entendu, sur la tête de chevreuil en or qui figure sur l'écusson du navire (celui-ci ayant été nommé d'après le fleuve qui honore Simon Fraser), ledit écusson étant modelé à son tour sur les armoiries des Fraser, et sur le drapeau or et bleu du navire (3).

S'inspire aussi d'un écusson de navire la mascotte du *Terra Nova*, «Percy le Pingouin», qui a beaucoup roulé sa bosse. Rem-

bourré et constellé de décorations, «Percy» a été le centre de nombreuses aventures amusantes au cours de ses seize années de voyage sur tous les océans du monde (4).

Une autre fameuse mascotte de cette catégorie inanimée était «Little Chief» du Hastings and Prince Edward Regiment, statue en étain d'un Indien de onze pieds de hauteur, qui a également beaucoup voyagé, et qui, à un moment donné, profilait sa silhouette imposante contre le ciel sombre du soir sur le toit de la conserverie de Picton, où le régiment se réunissait pour l'exercice dès 1939. Malheureusement, le stoïque «Little Chief» a été perdu lorsque le Hastings dut évacuer la Bretagne en vitesse, par Brest, alors qu'avorta la tentative de juguler l'avance allemande en juin 1940. Cependant, un second «Little Chief», cette fois de sept pieds de hauteur et sculpté dans du pin solide, se joignit éventuellement au régiment sur le théâtre européen de la guerre, et occupe aujourd'hui une place de choix au quartier général du régiment à Belleville (5).

Également taillé dans le métal est «Cecil le serpent», bien connu mais rarement vu, du 444^e l'escadron d'hélicoptères tactiques. Le symbole qui figure sur l'écusson de l'escadron est un cobra masqué; or, il y a nombre d'années, en Allemagne, on a acheté dans un magasin un magnifique modèle ressemblant à ce reptile féroce. Depuis lors, on l'appelle «Cecil le serpent». Mais, ayant appris que des visiteurs d'autres escadrons avaient jeté des regards de convoitise sur «Cecil», celui-ci a été confié aux soins de l'officier junior de l'escadron, des peines sévères attendant ce monsieur s'il advenait qu'un malheur arrive à «Cecil». C'est pourquoi cette mascotte inusitée ne sort de son refuge secret qu'à l'occasion de cérémonies spéciales dans le mess (6).

Mais peut-être la plus chérie et la plus convoitée de cette longue liste de mascottes inanimées qui ont connu une vie vraiment enchanteresse dans les Forces canadiennes fut le «Greater Yellow-Legs» du 2416^e escadron de contrôle et d'avertissement des avions, de l'Aviation royale canadienne, lequel était établi à Ottawa dans les années 50. Lorsqu'on levait le verre dans le mess de l'escadron, on portait aussitôt un toast solennel en l'honneur du «Honoured Twillick».

La renommée de cet oiseau était si grande qu'il était essentiel, pour sa propre sécurité, qu'il passât la plus grande partie de ses heures inactives attaché à une grosse chaîne dans une solide cage de fer forgé. Car cette mascotte n'était pas un «Twillick» ordinaire. Non seulement avait-il l'honneur d'être le principal ornement de

l'écusson officiel de l'escadron, mais il dominait la scène de toute cérémonie qui se déroulait dans le mess. À l'insu des non initiés, cet oiseau était muni d'un réservoir d'une capacité inusitée équipé d'un robinet dissimulé dans ses plumes juste à l'arrière de son train d'atterrissage. D'un geste élégant, le maître «Twillick» ouvrait son robinet et emplissait cérémonieusement les petits pots en étain d'une concoction qui défiait toute analyse, mais qui évoquait toujours le toast prononcé à gorge déployée: «Up the Twillick! (7)»

On ignore l'origine de la coutume qui consiste à maintenir des mascottes régimentaires, mais on sait qu'elle était déjà bien établie il y a deux siècles. Un curieux petit livre, écrit et publié par un officier britannique à New York, dans le but précis d'aider, par la vente de ce livre, les personnes à charge des soldats «massacrés ce jour» à Concord et de ceux «qui tombèrent glorieusement pour la cause de leur pays à Bunker Hill» (1775), donne l'idée suivant d'une mascotte dans l'Amérique du Nord de l'époque (8):

«Le régiment royal de Fusiliers gallois a l'honorable privilège de passer en revue, précédé d'une chèvre aux cornes dorées et ornée de couronnes de fleurs;... le corps s'enorgueillit beaucoup de l'ancienneté de cette coutume.»

L'auteur poursuit en décrivant la façon dont le régiment a observé la fête de saint David à un dîner de gala, la chèvre richement caparaçonnée étant montée par un jeune tambour qui a fait ainsi trois fois le tour de la table du mess, sous la direction du tambour-major, au son de la mélodie *The noble race of Shenkin*, alors que la mascotte s'est élancée ensuite à toute vitesse, désarçonnant son cavalier, vers ses quartiers à Boston, avec tous ses ornements élégants «à la grande joie de la garnison et de la populace».

Les mascottes florissaient également dans les garnisons de l'époque coloniale au Canada. En 1843, l'une des unités en garnison dans le Haut-Canada était le 83rd Regiment of Foot. Une aquarelle, qui se trouve aux Archives publiques du Canada, montre une compagnie du 83rd remontant les rapides de Lachine vers Québec, en route vers son retour en Angleterre. Le vaisseau indiqué est un bateau type de l'époque, mesurant 40 pieds, voguant librement au moyen de sa voile carrée, et là, solidement attachée à proue, en position assise, se trouve la mascotte régimentaire, un gros ours (9).

Quelques années auparavant, il y avait une mascotte dans la garnison de la Citadelle de Québec, qu'on appelait «Jacob the Goose», et qui montait régulièrement la garde avec le piquet. Un siècle plus

tard, le lieutenant-colonel commandant le Coldstream Guards, écrivait ce qui suit:

«Jacob the Goose fut enrôlé à Québec en 1838. Il vint en Angleterre avec le 2^e bataillon du régiment en 1842 et mourut alors qu'il était détaché à Croydon en 1846. On lui avait décerné un Anneau de bonne conduite. Sa tête est conservée dans une cloche de verre au quartier général du régiment, et elle est ornée d'un hausse-col comme celui que portaient les officiers du régiment au début du XIX^e siècle... Je crois que huit ans sont probablement une durée de vie très raisonnable pour une oie enrôlée (10).»

On relève quelques traces des mascottes de l'Armée canadienne de la Grande Guerre de 1914-1918 dans les histoires régimentaires. La base du Royal Canadian Dragoons, à Saint-Jean (Québec), était également celle de la mascotte régimentaire, «Peter the Goat», dont le principal titre de gloire fut sa popularité parmi la population locale et son aptitude à recueillir de petites pièces de monnaie pour adoucir la vie du RCD au front. Après la guerre, «Peter» partagea ses locaux et son pâturage stables avec une paire de poneys, baptisés d'après les deux héros d'une bande dessinée du temps, «Maggie» et «Jiggs», et qu'avait acquis un détachement du régiment pendant un bref séjour à Sydney (N.-É.) (11).

Il y a peu de doute que la mascotte la plus pittoresque de l'époque fut celle du Royal Newfoundland Regiment. Présenté au régiment à Ayr, en Écosse, en 1917, «Sable Chief» était un magnifique chien terre-neuvien pesant dans les 200 livres. Fierté du régiment et merveille du paysage environnant, «Sable Chief» marchait avec dignité au rassemblement et gambadait avec les troupes les jours de sports. Tué dans un accident par la suite, en Angleterre, on voit encore aujourd'hui à Saint-Jean (T.-N.), une reproduction de lui dont la ressemblance est stupéfiante (12).

C'est durant les périodes d'hostilités, avec leurs moments inévitables de tension et de stress, que les mascottes apportent leur plus précieux concours à la vie militaire, et la Seconde Guerre mondiale, de 1939-1945, ne fit pas exception. Il y avait, entre autres, ce gros Saint Bernard aux yeux tristes, «Wallace», du Canadian Scottish Regiment, de Victoria. Son homonyme «Wallace III», sert encore dans le régiment aujourd'hui.

Il y eut aussi un petit terrier Aberdeen, connu affectueusement sous le nom de «Heather». Il semble y avoir eu quelque difficulté à propos des règlements, et lorsque la musique de cornemuse du

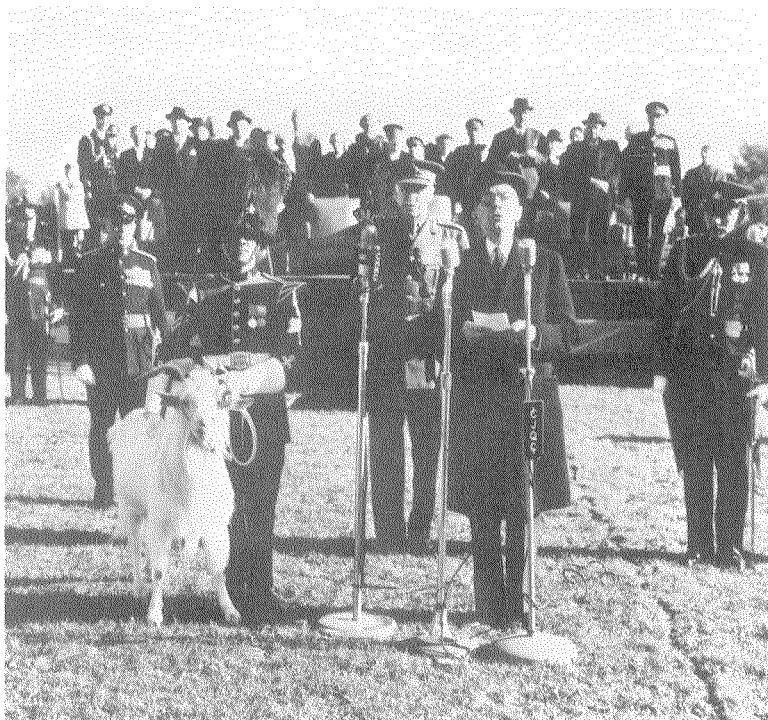
Calgary Highlanders était en route pour l'Europe en guerre, le petit «Heather» se tira des passages les plus difficiles sur le gros tambour (13)!

La tradition la plus durable des mascottes dans les Forces canadiennes commença sur un champ de bataille d'Italie et persiste jusqu'à ce jour. Il s'agit de l'histoire de «Princess Louise» et, ce qui est tout à fait approprié à un ancien régiment de cavalerie, cette «princesse» était et est encore un très beau cheval.

Tout débuta sur les pentes en amont de la rivière Besanigo, non loin de l'Adriatique, après la capture de Coriano en septembre 1944. La nuit était tombée sur la vallée. Les ajusteurs et mécaniciens de ce qui est maintenant le 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), étaient en train de récupérer des chars *Sherman* endommagés. Pendant une accalmie du tir d'artillerie de l'ennemi, on entendit un cri plaintif. Une recherche révéla la présence d'une très jeune pouliche blessée près de la dépouille de sa mère. Des rations d'urgence stimulantes et le pansement de ses blessures, dans les lignes du Hussars, mit la jeune mascotte, car elle l'était aussitôt devenue, sur la voie du rétablissement. On la nomma promptement «Princess Louise».

Les récits des aventures de guerre de «Princess» sont légion, certains étant du reste véridiques. On la transféra en contrebande dans le nord-ouest de l'Europe, dans un camion militaire expressément doté d'un faux front dans sa zone de chargement. Une fois la guerre finie, il semble que toute la ville de Hampton (N.-B.) se fût portée à la rencontre de «Princess Louise» pour lui souhaiter la bienvenue après son voyage dans un paquebot hollandais jusqu'à New York, puis par train jusqu'à ses quartiers régimentaires. L'esprit de l'accueil qui lui fut réservé se voit dans le libellé étrange de l'allocution de bienvenue: «Sachez tous, par les présentes, que la Dame Royale... a droit de vagabonder à son gré... et de dévorer et partager tout ce qui lui plaira... (14).

«Princess» mit bas en 1954 et, après des années de service régimentaire, prit sa retraite en 1971, à l'âge de 27 ans, pour paître. La nouvelle pouliche, bien entendu, devint «Princess Louise II», et, en 1958, fut présentée au nouvel élément de la Force régulière du régiment à Camp Gagetown. Suivirent ensuite trois années de service dans le régiment en Allemagne. À Petawawa, en 1966, naquit «Princess III» qui succomba à une infection à l'âge de quatre ans. Mais la deuxième «Princess», élégante dans sa selle richement brodée, continue de remplir ses fonctions de cérémonie, étant



Le Très Honorable Vincent Massey, Gouverneur général du Canada, prend la parole devant le Royal 22e Régiment lors de la présentation du bouc «Battisse», mascotte offerte par Sa Majesté la Reine. Elle est acceptée par le colonel honoraire du régiment, le major-général George Vanier, qui succédera par la suite à M. Massey au poste de Gouverneur général. La cérémonie s'est déroulée à Québec, en novembre 1955.

devenue le symbole vivant d'une tradition régimentaire de plus de trois décennies (15).

Les mascottes de mer sont plutôt rares dans l'histoire de nos Forces, mais la guerre de Corée fut l'objet d'un incident concernant la chienne «Alice». En novembre 1951, le *Cayuga*, avant de partir en patrouille au nord d'Inchon, se ravitailla en mer d'un navire-citerne, évolution qui se termina presque en tragédie. «Alice», dont l'ancienneté datait de juillet 1950, lorsqu'elle se joignit à l'équipage à Guam, bascula par-dessus bord entre le *Cayuga* et le pétrolier. Mais «Alice» n'était pas une novice; elle avait déjà basculé deux fois auparavant. Elle se débattit vaillamment, malgré la présence des hautes coques de chaque côté d'elle. On raconte également que le coup de sifflet «Alice

par-dessus bord» provoquait une réaction encore plus rapide que celle de «À vos postes! (16)»

La plupart des marins ont, un jour ou l'autre, été témoins de ce petit drame de la mer qui consiste en la chute sur le pont d'un navire d'un oiseau terrestre épuisé poussé au large du littoral par le vent. Telle fut l'origine de la mascotte du *Gatineau*, alors en route de la Nouvelle-Zélande à son port d'attache. Esquimalt, à la fin de 1972. Dorloté par l'équipage du navire, le pigeon «Tom» fut baptisé d'après le prénom du capitaine de ce destroyer (17).

Une mascotte des grands espaces sauvages des Prairies a atteint presque l'immortalité, en ce que son masque est le motif central de l'écusson de son unité, le Loyal Edmonton Regiment.

L'ancien 101st Regiment, d'Edmonton, leva plusieurs bataillons qui servirent dans le Corps expéditionnaire canadien pendant la Première Guerre mondiale. L'un d'eux fut le 49^e et, pendant son trajet en train vers la côte est, un bébé coyotte lui fut présenté à Lestock (Sask.). On le baptisa aussitôt «Lestock».

Bien qu'en général les coyottes n'aient pas la meilleure des réputations, «Lestock» se lia d'amitié partout où il alla, et devint bientôt l'orgueil du bataillon d'Edmonton. Il eut de nombreuses aventures, la plupart liées au transport public, avant de se retrouver au Zoo de Regent's Park à Londres pour la durée de la guerre, lorsque le bataillon s'embarqua pour la France à l'automne de 1915.

Au début de 1916, le 49^e bataillon devait recevoir un nouvel écusson de casquette. On insista fortement pour que la tête de «Lestock» en devienne le principal motif. Le vœu du régiment fut exaucé, même si les autorités prétendirent que le méchant coyotte n'avait «aucun standing héraldique» et que le blason officiel le considérerait comme un loup. Aujourd'hui, ce bébé coyotte d'il y a soixante ans orné l'écusson du Loyal Edmonton Regiment (18).

Dès 1957, il y avait une chèvre mascotte à la Station de l'A.R.C. de Camp Borden. Impeccablement astiquée et revêtue d'un couvrelit de soie orné de glands portant trois chevrons, le «sergent W. Marktime» a été l'ornement de toutes les parades d'inspection de l'école d'instruction de la base (19). C'est ainsi que l'histoire des mascottes dans les Forces canadiennes boucle la boucle, puisque la chèvre est l'élément central de cette tradition militaire.

On reconnaît, en général, que la plus ancienne mascotte régimentaire, convenablement entretenue et carapaçonnée, et ayant eu de longs états de service, fut la chèvre du Royal Welch Fusiliers au XVIII^e siècle, celle qui servit pendant la Révolution américaine (voir

p. 185). Or, une chèvre, des Forces canadiennes aujourd'hui est l'aboutissement de cette tradition, à savoir «Batisse» du Royal 22^e Régiment.

En Grande-Bretagne, il existe un troupeau royal de chèvres blanches, issues d'une paire de chèvres présentées par le Shah de Perse à la reine Victoria (20). En 1955, avec la permission de Sa Majesté la Reine, colonel en chef du régiment, une chèvre fut choisie parmi ce troupeau et présentée au Royal 22^e, devant mille hommes rassemblés sur les Plaines d'Abraham, à Québec, par le Gouverneur général de l'époque, le très honorable Vincent Massey. Cette mascotte du Royal 22^e Régiment fut aussitôt baptisée du nom canadien-français familier et affectueux «Batisse».

Richement carapaçonnée, les cornes dorées et portant un écusson d'argent sur le front, «Batisse», assistée du traditionnel chèvre-major, se comporta magifiquement lorsque Son Excellence, s'adressant au colonel honoraire, le major-général Georges Vanier, et au régiment, prononça ces mots:

«Seuls le sens des traditions et un esprit de corps profondément enraciné peuvent expliquer des actes de bravoure comme ceux de votre régiment, et c'est à cela que je pense d'une manière toute particulière aujourd'hui, à l'occasion de cette cérémonie.

Vous êtes affiliés à un régiment britannique très célèbre et j'estime qu'il est important que vous adoptiez une tradition du Royal Welch Fusiliers, vieille de plusieurs siècles: celle d'avoir un bouc «royal» comme membre de votre régiment (21).»

Références

1. *Sentinelle*, 1974/9, p. 19.
2. *Sentinelle*, 1974/76, p. 29.
3. Canada, BRCN 150, E.C. Russell, éd., *Badges, Battle Honours and Mottoes, Royal Canadian Navy*, Ottawa, Quartier général de la Marine, 1964, 4 vol., vol. 2, *Fraser*.
4. *Ibid.*, vol. 4, *Terra Nova*. Voir aussi *Sentinelle*, vol. 9. 1973/10, pp. 11-12-13.
5. Willcocks, lieutenant-colonel K.D.H., *The Hastings and Prince Edward Regiment: Customs and Traditions of the Regiment*, Belleville, 1968, p. 17.
6. Lettre à l'auteur du commandant de la BFC d'Edmonton, 27 avril 1977.
7. *Roundel*, vol. 9, n° 2, mars 1957, p. 3.
8. Donkin, major R., *Military Collections and Remarks*, New York, Gaine, 1777, p. 133.
9. Article intitulé «Transport de troupes au Canada en 1843», *Journal de l'Armée canadienne*, col. 10, n° 4, 1956, pp. 110-111.
10. *Journal of the Society for Army Historical Research*, Londres, vol. 25, 1947, p. 40. Les bouffonneries de «Jacob the Goose» du Coldstream sont racontées en détail dans l'ouvrage du général sir Daniel Lysons, *Early Reminiscences*, Londres, 1896.
11. Worthington, L., *The Spur and the Sprocket*, Kitchener, Reeve Press, 1968, pp. 69 et 71.
12. Nicholson, colonel G.W.L., *The Fighting Newfoundlander: A History of the Royal Newfoundland Regiment*, Saint-Jean, Gouvernement de Terre-Neuve, 1965, pp. 219-220.
13. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-54*, Calgary, Bryant Press, 1954, p. 50.
14. *8th Canadian Hussars... Regimental Précis no 4*, BFC de Petawawa, 1975.
15. 8th Canadian Hussars (Princess Louise's) Regimental Standing Orders, 1974. Voir aussi *Sentinelle*, vol. 6, mars 1970 et vol. 9, juillet 1973, et How, Douglas *The 8th Hussars, A History of the Regiment*, Sussex (N.-B.). Maritime Publishing, p. 271.
16. Thorgrimsson, T., et Russell, E.C., *Les Opérations navales du Canada dans les eaux coréennes, 1950-1955*, Ottawa, Imprimeur de la reine, 1963, p. 81.
17. *Sentinelle*, vol. 9, février 1973.
18. Stevens, G.R., *A City Goes to War* (histoire du Loyal Edmonton Regiment publiée par le régiment), Edmonton, 1964, *passim*.

19. *Roundel*, vol. 9, n° 7, septembre 1957.
20. Pour le récit de l'envoi d'une des chèvres de la reine Victoria au Royal Welch Regiment en 1844, alors que celui-ci était en garnison au Canada, voir Broughton-Mainwaring, major R., *Historical Record of the Royal Welch Regiment*, Londres, Hatchard's, 1889, p. 160.
21. *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 10, n° 1, 1956.



La rondelle moderne identifiant les avions militaires canadiens; dans ce cas-ci, il s'agit d'un CF-101 Voodoo du 425e Escadron (Alouettes), en 1973.



Le H.R.H. Prince Philip, duc d'Edimbourg, passe en revue les cornemuseurs de la BFC Ottawa qui portent le tartan de l'ancienne Aviation royale du Canada lors de la présentation des étendards de l'escadron à Baden, en Allemagne, mai 1973. Les drapeaux nationaux sont ceux des nations membres du Traité de l'Atlantique Nord.



Présentation du nouveau drapeau aux régiments de l'Armée canadienne par Sa Majesté la Reine, sur la colline du Parlement, à Ottawa, pendant la visite royale, au cours de l'année du centenaire de la Confédération en 1967.



Le chœur des élèves-officiers se préparant aux cérémonies religieuses de Noël, ancienne tradition au collège militaire de Royal Roads, à Victoria.



La garde au quartier général du Royal 22e Régiment, à la Citadelle de Québec, en présence de la mascotte régimentaire «Batisse», en juin 1958.



Consécration religieuse en plein air du drapeau du Régiment aéroporté canadien, à Edmonton, en juin 1973. La présentation a été faite par l'honorable Grant MacEwan, lieutenant-gouverneur de l'Alberta.



La consécration des étendards avant qu'ils ne soient présentés aux 421e, 439e et 441e escadrons par le H.R.H. Prince Philip, duc d'Edimbourg, Baden, Allemagne, mai 1973.



Le drapeau de la Reine de la Marine royale canadienne, avec escorte armée, à Halifax, en 1959. Les matelots sont de l'artillerie, et le premier maître est armé d'un sabre d'abordage.



Son Altesse Royale le prince Philip, duc d'Édimbourg, présentant le nouveau drapeau au Royal Canadian Regiment, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en 1973.



Le drapeau des Forces canadiennes.



L'étendard d'escadron du 400e Escadron.

Approved
Elizabeth II



Maritime Command
QUEEN'S COLOUR

National Defence Headquarters
January, 1977

ABuckingham
Director of Ceremonial

Le drapeau de la Reine du Commandement maritime.

Hyd 32

The Royal Canadian Dragoons

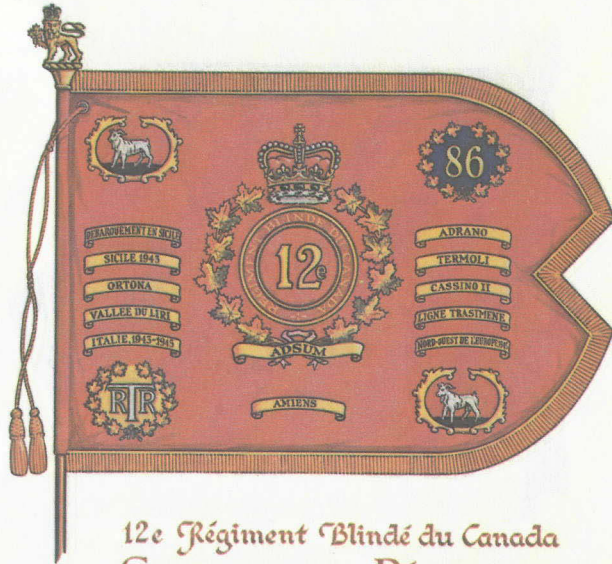


*College of Arms
18 January, 1960*

*John Walker,
Deputy Inspector of Regimental Colours*

Le guidon du Royal Canadian Dragoons.

Approved
Elizabeth R



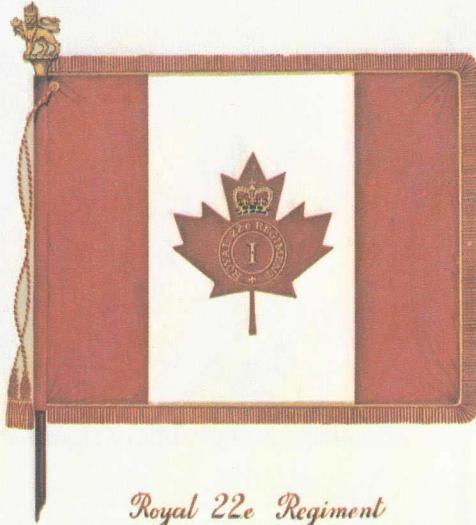
12^e Régiment Blindé du Canada
GUIDON DU RÉGIMENT

Canadian Forces Headquarters
January 1969

HR Buckham
Director of Ceremonial

Le guidon du 12^e Régiment blindé du Canada.

Approved
Elizabeth II



Royal 22e Regiment
DRAPEAU DE LA REINE

Canadian Forces Headquarters

April, 1968

Le drapeau de la Reine du 1er bataillon du Royal 22e Régiment.

Approved
Elizabeth R



The Governor General's Foot Guards
REGIMENTAL COLOUR

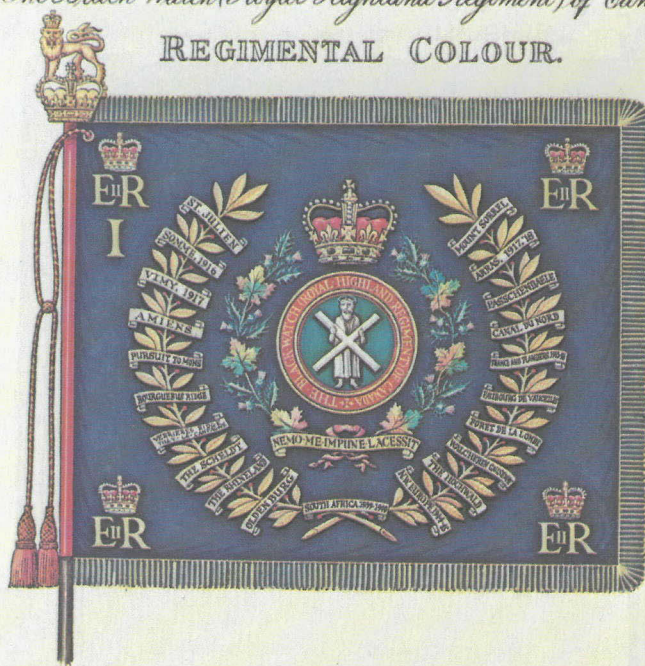
Canadian Forces Headquarters
June, 1970

ABuckingham
Director of Ceremonial

Le drapeau régimentaire de la Garde à pied du Gouverneur général.

The Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada

REGIMENTAL COLOUR.

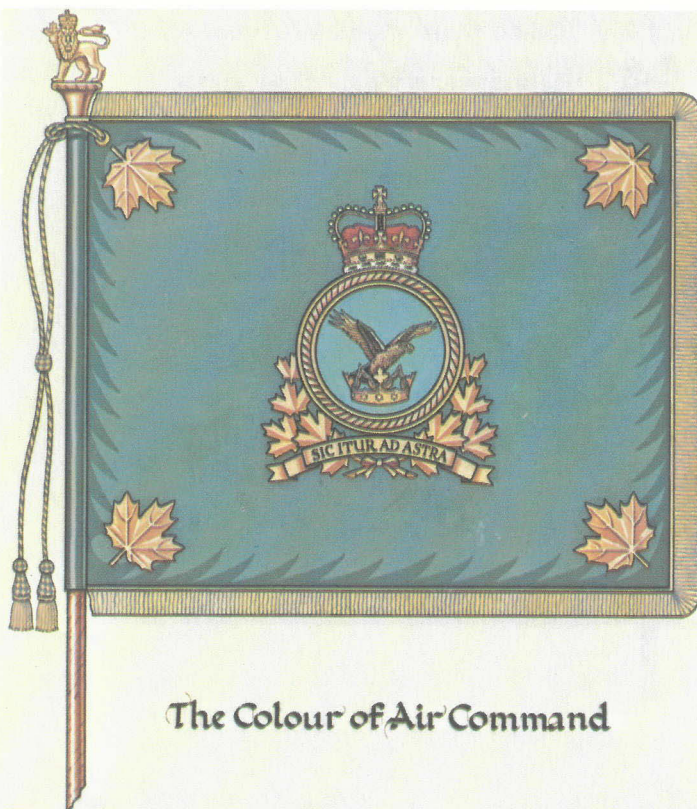


*College of Arms,
14 September, 1958.*

*(Signed) G. R. Bell
Inspector of Regimental Colours*

*Certified true copy
John Walker,
D.I.C.*

Le drapeau régimentaire du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada.



The Colour of Air Command

National Defence Headquarters
January, 1977

At Buckingham
Director of Ceremonial

Le drapeau du Commandement aérien.

CHAPITRE IX

LANCEMENT ET MISE EN SERVICE DES NAVIRES DE GUERRE CANADIENS

On ignore quand l'homme fabriquait un navire et prit la mer pour la première fois. Mais on *sait* que, depuis des siècles, le lancement d'un navire est un événement très populaire, habituellement assorti de beaucoup de cérémonie, comme c'est le cas encore aujourd'hui.

Lorsqu'une foule de gens se réunit dans un chantier naval, on y respire un air d'excitation et d'expectative joyeuses, non seulement parce qu'on est témoin du glissement rapide sur les couettes du produit des maîtres-artisans pour atteindre l'élément pour lequel il est destiné, mais aussi parce qu'on éprouve un sentiment d'aventure et d'entreprise, et qu'on se demande quel sera l'avenir de cette nouvelle créature sur le point de nager pour la première fois. Cela semble être la raison pour laquelle les gens se réunissent pour assister au lancement, et aussi pour laquelle, jusqu'à ce jour, le début de la vie d'un navire de guerre canadien est une telle occasion de gala.

L'autre aspect, c'est-à-dire la cérémonie, a une signification plus profonde et, par conséquent, est traditionnellement de nature religieuse. On ressent en effet le profond besoin de la protection divine envers le navire lors de ses futures rencontres avec le vent et les intempéries, et avec l'ennemi, ainsi que de l'inspiration divine qui devra animer l'équipage s'il veut être à la hauteur des défis qui l'attendent et des traditions des marins qui l'ont précédé. Au cours des années, ce sont ces besoins qui se sont exprimés dans les paroles et prières utilisées dans les services religieux.

Les cérémonies liées à la construction d'un navire se déroulent lors de la pose de la quille, du lancement et du baptême, et de la mise



Le lancement du destroyer Algonquin, à Lauzon (Québec), en avril 1971.

en service (1). Cependant, bien que chacune de ces opérations soit essentielle, les circonstances obligent parfois à assouplir quelque peu la cérémonie. En temps de guerre, par exemple, la quille de la plupart des corvettes et frégates était posée sans cérémonie à cause des exigences de temps et de la nature des techniques de production en série. De même, à Sorel en 1954, l'*Assiniboine* fut lancé en hiver, au moyen d'une voie ferrée navale, ce qui en fit une cérémonie «non spectaculaire et laborieuse». Ce navire fut baptisé et mis en service lors d'une double cérémonie tenue un jour ensoleillé d'août, près de deux ans plus tard (2).

La cérémonie de la pose de la quille est habituellement une affaire très informelle, et la plupart des arrangements sont mis au point par les constructeurs. Après l'arrivée des invités, un représentant du chantier prononce une brève allocution, la section de la quille est abaissée en position sur les blocs au moyen d'une grue mécanique, et le parrain déclare la quille du navire non encore baptisé (habituellement identifié par le numéro de coque du constructeur) comme étant

CHAPITRE IX

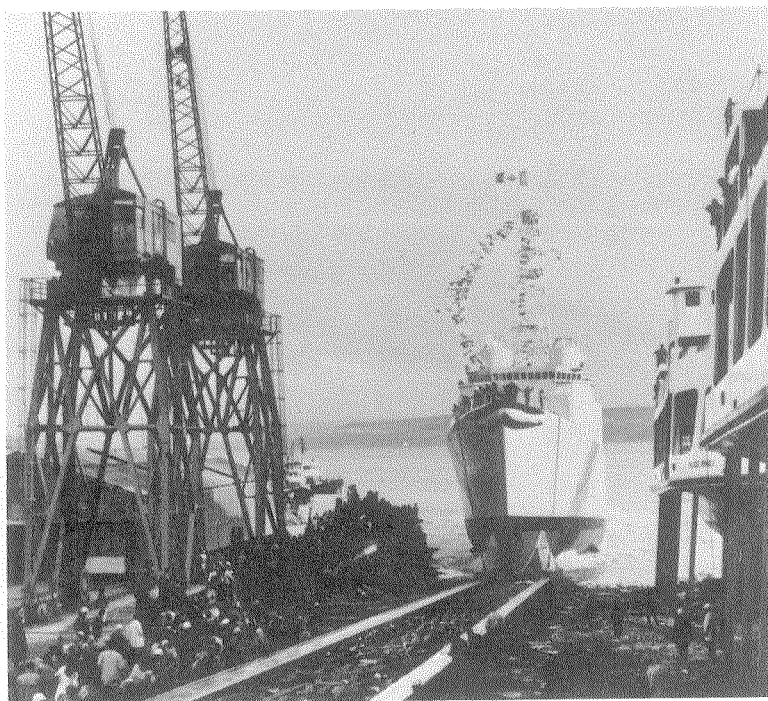
LANCEMENT ET MISE EN SERVICE DES NAVIRES DE GUERRE CANADIENS

On ignore quand l'homme fabriquait un navire et prit la mer pour la première fois. Mais on *sait* que, depuis des siècles, le lancement d'un navire est un événement très populaire, habituellement assorti de beaucoup de cérémonie, comme c'est le cas encore aujourd'hui.

Lorsqu'une foule de gens se réunit dans un chantier naval, on y respire un air d'excitation et d'expectative joyeuses, non seulement parce qu'on est témoin du glissement rapide sur les couettes du produit des maîtres-artisans pour atteindre l'élément pour lequel il est destiné, mais aussi parce qu'on éprouve un sentiment d'aventure et d'entreprise, et qu'on se demande quel sera l'avenir de cette nouvelle créature sur le point de nager pour la première fois. Cela semble être la raison pour laquelle les gens se réunissent pour assister au lancement, et aussi pour laquelle, jusqu'à ce jour, le début de la vie d'un navire de guerre canadien est une telle occasion de gala.

L'autre aspect, c'est-à-dire la cérémonie, a une signification plus profonde et, par conséquent, est traditionnellement de nature religieuse. On ressent en effet le profond besoin de la protection divine envers le navire lors de ses futures rencontres avec le vent et les intempéries, et avec l'ennemi, ainsi que de l'inspiration divine qui devra animer l'équipage s'il veut être à la hauteur des défis qui l'attendent et des traditions des marins qui l'ont précédé. Au cours des années, ce sont ces besoins qui se sont exprimés dans les paroles et prières utilisées dans les services religieux.

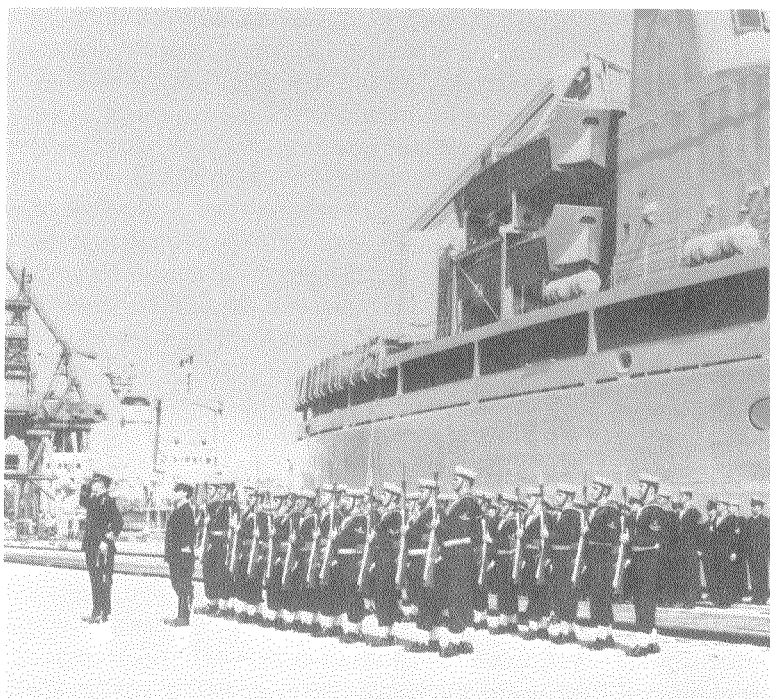
Les cérémonies liées à la construction d'un navire se déroulent lors de la pose de la quille, du lancement et du baptême, et de la mise



Le lancement du destroyer Algonquin, à Lauzon (Québec), en avril 1971.

en service (1). Cependant, bien que chacune de ces opérations soit essentielle, les circonstances obligent parfois à assouplir quelque peu la cérémonie. En temps de guerre, par exemple, la quille de la plupart des corvettes et frégates était posée sans cérémonie à cause des exigences de temps et de la nature des techniques de production en série. De même, à Sorel en 1954, l'*Assiniboine* fut lancé en hiver, au moyen d'une voie ferrée navale, ce qui en fit une cérémonie «non spectaculaire et laborieuse». Ce navire fut baptisé et mis en service lors d'une double cérémonie tenue un jour ensoleillé d'août, près de deux ans plus tard (2).

La cérémonie de la pose de la quille est habituellement une affaire très informelle, et la plupart des arrangements sont mis au point par les constructeurs. Après l'arrivée des invités, un représentant du chantier prononce une brève allocution, la section de la quille est abaissée en position sur les blocs au moyen d'une grue mécanique, et le parrain déclare la quille du navire non encore baptisé (habituellement identifié par le numéro de coque du constructeur) comme étant



La garde et l'équipage rassemblés sur la jetée à l'occasion de la mise en service du Preserver, navire de soutien opérationnel, à Saint-Jean (N.-B.), en juillet 1970.

«bel et bien posée», tout comme dans le cas de la pose de la pierre angulaire d'un immeuble. Le long processus de construction est alors commencé.

La deuxième cérémonie est le baptême, suivi du lancement. À cause de la longue période de temps nécessaire à son armement, le navire relève encore de la responsabilité des constructeurs, y compris son lancement. Au moment prévu, la foule s'assemble, habituellement en compagnie des travailleurs du chantier réunis au complet pour voir le résultat de leurs efforts, et les invités s'assemblent sur la plate-forme érigée près de la proue décorée du navire. Les navires et canots accostés au port se tiennent prêts à sonner leurs sifflets et sirènes pour se joindre à la célébration. Souvent, une fanfare est présente.

Traditionnellement, la cérémonie en soi comporte les éléments de base suivants: une brève allocution par le constructeur du navire; la bénédiction du navire par un membre du clergé expressément

nommé à cette fin; et le baptême par le parrain, aujourd'hui presque toujours une marraine, qui prononce ces paroles traditionnelles: «Je te nomme navire de guerre canadien... Que Dieu bénisse ce navire et tous ceux qui voyageront à son bord.» Drapeaux au vent, et au son de la fanfare et des nombreux cris de joie, le nouveau navire glisse alors sur les couettes pour aller à son rendez-vous avec la mer.

Dans l'Antiquité, le rite qui présidait au lancement d'un vaisseau tournait autour de l'idée de sacrifice pour apaiser les dieux qui, croyait-on, contrôlaient le destin du navire et de tous ses voyages futurs. C'est de ces origines païennes que découle la bénédiction moderne du navire par le clergé officiant et les prières demandant les conseils et la protection de la Providence envers le navire et son équipage. De nombreux auteurs voient dans l'écrasement traditionnel d'une bouteille de vin sur la proue du navire un parallèle avec le concept du baptême (3). Bien que des rites religieux aient occupé une place éminente dans la cérémonie de lancement de navires depuis fort longtemps, un service uniforme, rédigé par l'Archevêque de Cantorbéry, est en vogue dans la Royal Navy depuis 1875 seulement (4).

Bien que le mot «baptême» soit graduellement remplacé par le mot «désignation» (*naming*), on voit dans le premier son origine chrétienne. Un exemple de son utilisation au XVIII^e siècle en Amérique du Nord est le cas du radeau géant construit par les forces d'Amherst pour transporter l'artillerie lourde pendant la campagne de 1759 sur la route du lac Champlain: «Dans l'après-midi (du 29 septembre 1759) le radeau fut lancé et baptisé *Ligonier*. Il mesure 84 pieds de long sur 20 pieds de larges sur la plate-forme; là où les canons sont mis en batterie, il mesure 23 pieds et peut porter six canons de 241 lb... (5).»

De la campagne sur le lac Ontario, il y a plus de deux siècles, nous est restée une description très fidèle d'une cérémonie de désignation de navire. Après la chute de Québec, les forces britanniques passèrent l'hiver à préparer une triple opération d'encerclement visant à réduire la dernière position française importante, à Montréal, le printemps suivant. Les armées devaient avancer de Québec, du Richelieu et du lac Ontario. Afin de maîtriser le lac entre Oswego et le Saint-Laurent, deux navires de guerre furent construits à Niagara pendant l'hiver de 1759-1760, le *Mohawk*, de 18 canons, et l'*Onondaga*, de 22 canons (ancêtre de notre sous-marin actuel du même nom). Lancé sous le nom d'*Apollo*, le nouveau navire et son vaisseau de conserve, le *Mohawk*, arrivèrent à Oswego, et Amherst nota dans son journal le 1^{er} août 1760:

«Pour plaire aux Indiens je voulais qu'ils baptisent le *Snow* et je fis monter tous les chefs à bord dans l'après-midi, vu qu'ils avaient dit à sir Wm Johnson qu'ils eussent aimé que le navire porte le nom de *Onondaga*. Je fis peindre un Indien onontagué sur un grand drapeau. On le hissa juste au moment où je baptisai le *Snow* en faisant éclater une bouteille sur sa proue. Puis le régiment de Gage tira une salve. Le fort tira un coup de canon, le Royal Highlanders tira une salve et l'*Onondaga* lui répondit avec 9 canons. Tout cela plut extrêmement aux Indiens et je demandai à sir Wm Johnson de prononcer quelques discours. Leur donnai du punch et ils furent très charmés de toute l'affaire, promirent d'être de bons amis et dirent être prêts à marcher avec moi... (6).»

Il est intéressant de noter que dans le cas de la désignation du *Snow* en *Onondaga*, ce fut le commandant en chef lui-même, Amherst, qui fit les honneurs. Cela nous rappelle qu'autrefois on s'attendait que ce fût un membre mâle de la famille royale ou quelque autre personnage de rang élevé qui remplisse la fonction de parrain au lancement d'un navire. La coutume actuelle d'inviter une dame à remplir cette fonction ne date que du XIX^e siècle (7).

L'écrasement traditionnel d'une bouteille de vin sur la proue du navire, effectué d'habitude maintenant au moyen d'un dispositif mécanique afin d'éviter une visée erronée et un «raté» possible, provient de la vieille coutume qui consiste à boire un toast à la prospérité du navire dans une coupe d'argent, qu'on jetait ensuite à la mer, et qui était sans doute récupérée ensuite par quelque nageur entreprenant. Vers la fin du XVII^e siècle, cette coutume fit place à la pratique actuelle (8).

Vient enfin le jour de la mise en service, alors que le vaisseau, construit, lancé et complètement armé en tant que navire de combat, — approvisionné en vivres, carburant et effectif, — devient l'un des navires de guerres du Canada en service, prêt à rallier la Flotte. Derrière toutes ces procédures se profilent des siècles de tradition, au cours desquels le capitaine se confondait avec le navire, et *vice versa*, à tel point qu'on appelait souvent le capitaine en signalant le nom du navire.

Il y a quelques siècles, donc, lorsqu'un navire devait être mis en service, cela voulait dire en réalité que son officier commandant était chargé effectivement de le mettre en service. Un tel officier, à terre, n'était plus, en un sens, un marin, même s'il comptait de nombreuses années de service comme officier de marine; il était simplement

chargé d'exécuter une mission particulière, et une fois remplie cette mission, il reprenait, à toutes fins utiles, son statut de civil.

Le capitaine était convoqué à l'Amirauté à Whitehall, où on lui présentait un document officiel qui, essentiellement, lui ordonnait de se rendre à un port donné, tel que Portsmouth, pour sortir un navire de la réserve et le mettre en état de prendre la mer. C'était une tâche considérable. C'était la responsabilité personnelle du capitaine de voir à ce que le vaisseau, pratiquement une coque nue en réserve pour entretien, soit ainsi remis en état. Il veillait personnellement à ce que le navire fût doté de mâts, d'esparts et de voiles; qu'il fût complètement équipé de canons, de munitions, de matériel et de victuailles; qu'il fût doté d'un équipage, volontaire ou enrôlé de force par son propre détachement de la presse (*press-gang*) (9).

Mais avant que tout pût se faire légalement, le capitaine, dès son arrivée à Portsmouth, se faisait transporter en canot jusqu'à la carcasse du navire ancré, gravissait la passerelle d'embarquement et, — même si son auditoire, outre les maîtres principaux du navire, n'était formé que de quelques gardiens de navire et de quelques compagnons de chantier, probablement tout à fait indifférents à ce qui se passait, — debout sur le pont supérieur lisait d'une voix forte le texte de la commission qui lui avait été donné à Whitehall. Le pavillon fixé à une hampe improvisée, et le martinet à la tête du mât, le navire était alors en service (10).

De nos jours, la cérémonie de mise en service d'un navire de guerre canadien est un événement très imposant, tant pour le public en général que pour l'équipage. Les rites d'usage de déroulent habituellement dans l'enceinte du chantier de construction, le navire, fraîchement peint, étant aligné le long de la jetée de la compagnie. Les invités occupent une estrade spécialement érigée à cette fin, où ils peuvent voir facilement le déroulement de la cérémonie, et l'équipage étant assemblé comme pour les cérémonies du dimanche du côté de la jetée adjacente au navire.

Des allocutions sont prononcées par des représentants des constructeurs, du ministère des Approvisionnements et Service, qui est responsable des contrats de construction et d'équipement, et du ministère de la Défense nationale. Suit la cérémonie de signature d'acceptation du navire par des hauts gradés des deux ministères et des Forces canadiennes, et par l'officier nommé au commandement du navire. Une présentation symbolique des «clefs du navire» est faite au capitaine par un officier du grade de général.

Puis se déroule la cérémonie proprement dite de la mise en service, normalement présidée par les deux aumôniers-généraux du quartier général de la Défense nationale. C'est à ce moment-là que le commandant ordonne que le navire canadien de Sa Majesté soit mis en service. Aussitôt, on hisse le pavillon et l'Union-Jack, et on brise le martinet à la tête du mât. C'est un moment dramatique; ceux qui «vont en mer à bord d'un navire» savent qu'à moins d'une calamité résultant «des dangers de la mer et de la violence de l'ennemi», le martinet du navire flottera du haut du mât pendant vingt bonnes années.

La principale allocution est alors prononcée par l'invité d'honneur, soit un ministre du Cabinet ou un officier général. (Le terme «officier-amiral» (*Flag Officer*) n'est plus en usage dans les Forces canadiennes.)

Le commandant du navire prononce ensuite une brève allocution, s'adressant en grande partie à l'équipage rassemblé sur la jetée. Il termine par cet ordre: «Armez maintenant le navire canadien de Sa Majesté... (*Man Her Majesty's Canadian Ship...*)» Dès que le navire a été pris en charge par les officiers et les hommes, le commandant exerce sa prérogative traditionnelle en montant à bord au son du sifflet. Il souhaite alors la bienvenue à tous les invités, qui se dirigent ensuite vers le hangar où les attend une réception.

Le service religieux qui se déroule vers le milieu de la cérémonie de mise en service a représenté, à travers les siècles, une grande signification pour les marins s'apprêtant à s'embarquer pour de longs voyages dans des eaux dangereuses, et possiblement pour des rives hostiles. Voici le texte d'un service religieux typique du XX^e siècle, lu conjointement par les aumôniers généraux (protestant et catholique) lors de la mise en service du *Athabaskan* en 1972, à Lauzon (Québec) (11):

Mise en service

EXHORTATION

Brethren, seeing that in the course of our duty, we are set in the midst of many and great dangers, and that we cannot be faithful to the high trust placed in us without the help of Almighty God, let us unite our prayers and praises in seeking God's blessing upon this ship and all who serve in her, that she may sail safely under God's good providence and protection.

HYMNE: (Air de Melita)

O Father, king of Earth and
Sea,
We dedicate this ship to
Thee;
In faith we send her on
Her way,
In faith to Thee we humbly
pray,
O hear from Heaven our
sailors' cry,
And watch and guard her
from on high.

And when at length her course
is run,
Her work for home and coun-
try one;
Of all the souls that in her
sailed,
Let not one life in Thee lave
failed;
But hear from Heaven our
sailors' cry,
And grant eternal life on
high.

PSAUME 107 (Versets 23 à 31 et 43)

23. They that go down to the sea
in ships, that do business
in great waters;
24. These see the works of the
Lord, and His wonders in the
deep.
25. For He commandeth, and
raiseth the stormy wind, which
lifteth up the waves thereof.
26. They mount up to the
Heavens, they go down
again to the depths; their
soul is melted because of
trouble.
27. They reel to and fro, and
stagger like a drunken man,
and are at their wit's end.
28. Then they cry unto the Lord
in their trouble, and He bringeth
them out of their distresses.
29. He makes the storm a calm, so
that the waves thereof are still.
30. Then are they glad because
they be quiet; so he bringeth
them unto their desired haven.

31. Oh that men would praise
the Lord for His goodness, and
for his wonderful works to
the children of men!
43. Whoso is wise, and will observe
these things, even they shall
understand the loving kindness
of the Lord.

Then shall the Captain of HMCS *Athabaskan* say to his ship's
company in the words of «The Gaelic Blessing»:

I call upon you to pray for
God's blessing on thei ship.
May God the Father bless her.

Captain: What do ye fear see-
ing that God the Son is with
you?

Ship's Company: Bless our
ship.

Ship's Company: We fear
nothing.

Captain: May Jesus Christ bless
her.

Captain: What do ye fear see-
ing that God the Holy Spirit is
with you?

Ship's Company: Bless our
ship.

Ship's Company: We fear
nothing.

Captain: May the Holy Spirit
bless her.

Captain: Our help is in the
name of the Lord.

Ship's Company: Bless our
ship.

Ship's Company: Who hath
made Heaven and Earth.

Captain: What do ye fear see-
ing the God the Father is with
you?

Captain: The Lord be with you.

Ship's Company: We fear
nothing.

Ship's Company: and with Thy
spirit.

AMEN.

Let us Pray

O Eternal Lord God, who alone spreadest out the heavens and rulest the raging of the sea; who has compassed the waters with bounds until day and night come to an end; be pleased to receive into Thy Almighty and most gracious protection the persons of us Thy servants, and the Fleet in which we serve. Preserve us from the dangers of the sea and from the violence of the enemy; that we may be a safeguard unto our most gracious sovereign

Lady, Queen Elizabteh, and her Dominions, and a secutiry for such as pass on the seas upon thier lawful occasions; that the inhabitants of our Commonwealth may in peace and quietness serve Thee our God; and that we may return in safety to enjoy the blessings of the land, with the fruits of our labours; and with a thankful remembrance of Thy mercies to praise and glorify Thy Holy Name; through Jesus Christ Our Lord. AMEN.

Almighty and Eternal God, the strength and support of those who put their confidence in you, be pleased, we beseech you, to bless this ship which is being commissioned today; guard and protect her from all danger and from all adversity; protect her against the visible and invisible snares of the enemy that she may defend the paths of justice and overcome, with your help, the powers of the enemy. Pour into

this ship, the officer who commands her, and all her officers and men the richness of your blessing, guidance, and protection. May they ever be inspired by your Holy Law. May they grasp with thier minds, cherish in their hearts, and carry out in thier actions the teachings that lead to the safe haven of eternal life; through Christ Our Lord. AMEN.

BÉNÉDICTION

Go forth into the world in peace; be of good courage; hold fast to that which is good; render unto no man evil for evil; strengthen the faint hearted; support the weak; love the Brotherhood; fear God; honour the Queen. And the blessing of God Almighty, the Father, the Son and the Holy Ghost be upon you, and remain with you always.

Our Father, Who art in heaven, hallowed be Thy name; Thy kingdom come; Thy will be done on earth as it is in heaven. Give us this day our daily bread; and forgive us our trespasses as we forgive those who trespass against us and lead us not into temptation, but deliver us from evil. For thine is the kingdom, the power and the glory, for ever and ever. AMEN.

Prions:

Toi qui domines les flots et calmes la mer tourmentée, reçois, nous t'en supplions, les prières de tes serviteurs pour tous ceux qui, à bord de ce navire, maintenant et dans l'avenir, iront braver les périls des profondeurs. Dans tous leurs voyages, rends-les capables de Te servir en toute foi et piété, et que, par le témoignage de leurs vies chrétiennes, ils Te rendent gloire

sur toute la Terre. Protège leurs allées et venues; qu'ils soient épargnés du malheur et que le vice s'écarte de leurs âmes. Ainsi, malgré les périls répétés de ce monde troublé et malgré tous les changements et les risques qui surviennent au cours de la vie terrestre, mène-les, par Ta grâce, au port tranquille de Ton royaume éternel. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

AMEN

Dieu tout-puissant, notre Père céleste, entends nos prières et bénis ce navire comme Tu as béni Noé et son arche sur les eaux du déluge. Envoies Tes saints anges pour garder, aider, fortifier et encourager ceux qui vont servir à son bord. Préserve-les et délivre-les de toutes faiblesses spirituelles et corporelles. Donne à ses officiers l'esprit de sagesse, le savoir et l'amour de Ton nom, inspire à ses hommes la vérité, le courage et la loyauté. Fortifie et augmente leur admiration pour les gestes honnêtes, de sorte qu'ils rejettent ce qui est mal et

aiment ce qui est bon; que par eux la tradition de la Marine de Sa Majesté la Reine demeure, afin de sauvegarder la liberté des mers dans l'intérêt de tous ceux qui ont droit d'y naviguer; et que sous la protection de la Mère bénie de Dieu, Marie, Étoile de la mer, de Saint-Georges Ton martyr, et de tous les saints, leurs paroles et leurs travaux leur procurent les honneurs qui sont dus à Tes serviteurs fidèles dans cette vie ainsi qu'une récompense éternelle dans la vie qui vient; Toi qui vis et règne dans les siècles des siècles.

AMEN.

Références

1. Canada, Chef du Commandement maritime, *Manual of Ceremonial for HMC Ships* (ébauche, 3 juin 1974), Halifax, articles 316-318.
2. Canada, État-major naval, Documents de la Section historique de la Marine, «Sketch History of HMCS Assiniboine» (1^{er} mai 1961) et «Brief History of HMCS Assiniboine, Second of Name» (24 septembre 1963).
3. Bell, F.J., *Room to Swing a Cat*, New York, Longmans, Green, 1938, pp. 206-7. Voir aussi *Impérial Oil Fleet News*, été 1975 et *The Compass*, jan.-fév. 1959.
4. Clowes, sir W.L., *The Royal Navy*, Londres, Sampson Low, Marston, 7 volumes, 1898-1903, vol. 1, p. 342, et vol. 7, p. 73.
5. Webster, J.C., éd., *Journal of Jeffrey Amherst, 1756-63*, Toronto, 1931, p. 174.
6. *Ibid.*, p. 223. Un senau était gréé en carré à l'avant et aux mâts principaux, et avait en outre un mât de misaine trapu sur l'arrière du mât principal, auquel était fixée une voile goélette de l'avant à l'arrière, de sorte que, de cette façon, il différait d'un brick.
7. Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs Traditions and Usages*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1959, p. 47.
8. Beckett, capitaine W.N.T., *A Few Naval Customs, Expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, p. 52. Voir aussi Amirauté, *Manual of Seamanship*, BR 67 (1/51), Londres, HMSO, 1951, vol. 1, p. 264.
9. Pour un aperçu des nombreuses frustrations auxquelles était aux prises un capitaine en voie de préparer la mise en service d'une frégate du XVIII^e siècle, voir Grice, lieutenant-commander H.R.C., article intitulé «HMS *Daedalus*», *Naval Electrical Review*, Londres, vol. 22, n° 4, 1969.
10. Russell, E.C., «The Cook, a Mighty Man Was He», *The Crowsnest*, janvier 1960, p. 19.
11. Brochure intitulée «La Mise en service du *Athabaskan*», 30 septembre 1972.

CHAPITRE X

QUELQUES MARQUES DISTINCTIVES

Un écusson est un signe, un symbole ou une marque distinctive visant à identifier celui qui le porte. Les origines de ce concept d'identification se perdent dans les brumes des temps préhistoriques. Cependant, le système d'écussons et autres symboles d'identification employé dans les Forces canadiennes nous vient de notre héritage européen. À l'époque de la chevalerie, les chevaliers armés de pied en cap et casqués avaient besoin de signes sur leurs boucliers pour indiquer leur identité, tout comme l'avaient fait les fameux étendards des légions de l'Empire romain, plus de mille ans auparavant. C'est ainsi que les écussons et autres marques distinctives employés dans les Forces canadiennes aujourd'hui sont inextricablement liés à l'histoire et aux traditions des unités militaires qu'ils identifient. Certains de ces symboles ne datent que de quelques mois, mais d'autres remontent aux débuts de la nation, et même à une époque antérieure.

L'insigne de la poche de poitrine, formé de quatre têtes de flèche, du Commandement de la Force mobile, remonte à l'unification des Forces canadiennes en 1968. L'oiseau de feu du 426^e escadron est né du service du temps de guerre en 1943. Le saumon sautant du *Skeena*, coulé dans le bronze, apparut sur le tendelet arrière de ce destroyer juste après sa mise en service en 1931. La gazelle bondissante du royal Canadian Dragoons tire son origine d'un incident de la guerre des Boers en 1900. Le Royal Hamilton Light Infantry (Wentworth Regiment), créé en 1862, partage avec des régiments comme le Brockville Rifles, le North Saskatchewan Regiment et le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, l'emblème bien connu du XVIII^e siècle, la corne à poudre ornée de glands du

tirailleur. Ces écussons d'unité sont au nombre de centaines (1), et constituent des symboles visuels des réalisations magnifiques des forces militaires du Canada, en temps de paix comme en temps de guerre, au cours de notre riche histoire. Ils sont également une inspiration constante pour les hommes et femmes qui servent avec fierté le peuple canadien aujourd'hui.

Outre les écussons d'unité, il existe plusieurs symboles dans les Forces armées, dont chacun sert à identifier et dont chacun a une origine fort intéressante. L'un d'eux est la rondelle qui identifie les avions les Forces canadiennes.

Lorsque les premiers avions du Royal Flying Corps arrivèrent en France en 1914, leurs pilotes constatèrent bientôt à quel point il était nécessaire de pouvoir s'identifier comme étant eux-mêmes des Britanniques. Les alliés, autant que l'ennemi, leur tiraient dessus! On essaya plusieurs marques distinctives, y compris l'Union-Jack qui, de loin, malheureusement, ressemblait beaucoup à la croix utilisée par l'ennemi.

En fin de compte, le R.F.C. s'adressa à ses alliés français qui avaient déjà mis au point une rondelle formée de trois cercles concentriques de couleurs rouge, blanche et bleue, et inspirée du tricolore français. Les Britanniques ne firent que renverser l'ordre des couleurs, plaçant le bleu à l'extérieur, et le rouge au centre. La rondelle utilisée dans les Forces canadiennes découle donc de celle utilisée par les Français, et adaptée par le Royal Flying Corps et le Royal Naval Air Service (2).

En 1921, l'Aviation canadienne naissante fut autorisée à utiliser sa propre adaptation, c'est-à-dire l'enseigne bleu pâle de la Royal Air Force, arborant la rondelle sur le battant. Trois ans plus tard, le 1^{er} avril 1924, l'Aviation royale canadienne était née, et sa marque d'identification continua d'être la rondelle britannique utilisée dans tout l'Empire pour identifier les avions militaires.

C'est en 1940, pendant la Seconde Guerre mondiale, que le C.A.R.C. fut autorisé à remplacer le cercle rouge intérieur par la feuille d'érable rouge. Cependant, cette mesure fut retardée jusqu'à la fin des hostilités. Les avions militaires canadiens ont commencé à arborer la rondelle ornée d'une feuille d'érable en 1946 (3). Enfin, une décision de 1965 fit de la feuille d'érable stylisée à onze pointes du nouveau drapeau national la pièce centrale de la rondelle canadiennes (4).

L'adoption de la feuille d'érable comme emblème du peuple canadien commença à devenir de plus en plus populaire dès le début

du XIX^e siècle. Graduellement, avec les années, cet emblème est devenu très bien connu dans le monde entier, grâce à toutes sortes de moyens, dont le moindre ne fut pas sa figuration sur les navires de guerre du Canada. Un règlement courant se lit ainsi: «Les navires doivent porter une feuille d'érable rouge sous forme d'écusson métallique... de chaque côté de la cheminée, ou sur le côté du hangar dans le cas des DDH 280» (c'est-à-dire les nouveaux destroyers de la classe «Tribal») tel que l'*Iroquois*» (5). Le port de l'écusson de la feuille d'érable sur les cheminées des navires de guerre canadiens est une tradition qui remonte à quelque soixante ans.

En novembre 1917, quatre vaisseaux de patrouille en bois de la Marine royale canadienne, appelés chalutiers, prirent la mer à Halifax, avec comme escorte l'avis, *Shearwater*, pour aller servir dans la Royal Navy au large de la côte ouest de l'Afrique. Montés en grande partie par des équipages canadiens, ce ne fut pas long avant que ces petits navires arborent des feuilles d'érable vert clair sur leurs cheminées (6).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le port de la feuille d'érable verte comme écusson de cheminée fut officiellement autorisé par la Commission navale. À cette époque, tous les navires de Sa Majesté, de quelque pays du Commonwealth, arboraient fièrement le pavillon blanc. L'écusson de la feuille d'érable identifiait facilement tout navire de la Marine royale canadienne. Ce symbole survécut jusqu'en temps de paix, mais la couleur de la feuille d'érable fut changée de vert à rouge, comme c'est encore le cas aujourd'hui.

La feuille d'érable qui figure sur les cheminées des navires de guerre canadiens évoque une tradition d'un siècle, celle du symbole qui identifie un navire d'une force ou formation particulière. De nos jours, les destroyers et navires plus petits sont organisés en escadres, alors qu'autrefois ils l'étaient en flottilles ou groupes. Pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'Atlantique, certains groupes de frégates arboraient un numéro sur leur écusson de cheminée, à l'intérieur de la feuille d'érable, pour indiquer qu'ils appartenaient à un groupe d'escorte numéroté. Mais le symbole de cheminée le mieux connu de la Marine royale canadienne, pendant la longue bataille de l'Atlantique, est peut-être celui du Groupe C-5 de la Force d'escorte du milieu de l'océan, d'abord appelé la Force d'escorte de Terre-Neuve.

Lorsque les pertes de navires marchands, attribuables à l'action des «meutes» sous-marines allemandes, devinrent extrêmement graves en 1941-1942, une partie de l'antidote contre de tels désastres

consistait à escorter de près les convois, depuis leur départ jusqu'à leur destination, y compris le grand vide du milieu de l'Atlantique, entre les Grands Bancs de Terre-Neuve et les approches occidentale de la Grande-Bretagne. Les destroyers, corvettes et, plus tard, les frégates qui assuraient cette protection étaient organisés en Groupes C. L'un d'eux était le Groupe C-5. Les cheminées des navires de ce groupe arboraient des bandes obliques rouges et blanches, de sorte qu'on baptisa bientôt le C-5 du nom de «brigade du poteau de barbier».

Il existait déjà une tradition bien établie selon laquelle lorsque les nouvelles corvettes canadiennes prenaient la mer pour la première fois, on le faisait glisser sur leurs couettes au son de la chanson *The Road to the Isles*, ce qui était fort approprié à la circonstance. Il ne fallut guère de temps avant que le symbole de cheminée évoquant un poteau de barbier et la mélodie qui exprimait si bien le mouvement des vagues de l'Atlantique inspirent les paroles de la chanson *Barber Pole Song* au lieutenant-médecin W.A. Paddon, de la Réserve volontaire de la MRC, attaché à la corvette *Kitchener*.

Depuis ce jour, il y a quelque trente-cinq ans, le symbole rouge et blanc en forme de poteau de barbier orne le mât des piédestaux de radar des navires de la 5^e escadre de destroyers canadienne, héritière d'une fière tradition. Et le *Barber Pole Song* est encore chanté avec grand enthousiasme partout où des marins se réunissent au son de la mélodie familière *The Road to the Isles*, dont voici le premier couplet et le refrain:

It's away outward the swinging
fo'c's'les reel
From the smoking seas' white glare
upon the strand
It's the grey seas that are slipping
under keel
When we're rolling outward bound
from Newfoundland.

CHORUS:

From Halifax or Newfiejohn or Derry's
clustered towers
By trackless paths where conning
towers roll
If you know another group in which
you'd sooner spend your hours
You've never sailed beneath the Barber
Pole!
It's the grey seas that are slipping
under keel
When we're rolling outward bound
from Newfoundland.

Il est un écusson des Forces canadiennes aujourd'hui qui a déjà fait l'objet d'une controverse amicale fort animée. Il s'agit de cette espèce d'oiseau aux ailes déployées qui orne l'écusson de la Direction des opérations aériennes des Forces canadiennes, et qui est modelé sur l'insigne de l'Aviation royale canadienne. Le débat se poursuit depuis des générations et surgit encore dans les journaux de nos jours, et cela malgré la clarté de l'évidence. À vrai dire, le sujet est si familier aux aviateurs qu'on appelle toujours le point central de toute discussion «l'oiseau».

Toute cette affaire a commencé en 1914 lorsque l'Amirauté britannique a édicté un règlement statuant que les officiers du Royal Naval Air Service (R.N.A.S.) nouvellement établi porterait un aigle au-dessus du ruban doré de grade sur la manche gauche de leur veston d'uniforme. Un aigle devait également remplacer l'ancre sur l'écusson de casquette et les boutons de veston des officiers. Mais durant les combats en mer, les marins volants du R.N.S.A., dont bon nombre étaient des Canadiens, en vinrent en quelque sorte à se convaincre qu'aucun marin digne de ce nom ne pouvait arborer autre chose qu'un «albatros apte à prendre la mer» (7).

Puis, en 1918, le Royal Flying corps (R.F.C.) et le R.N.A.S. furent combinés pour former la Royal Air Force (R.A.F.). L'insigne de grade et «l'oiseau» du R.M.A.S. furent adoptés par la R.A.F. Éventuellement, l'Aviation royale canadienne (R.C.A.F.) fut solidement établie en 1924, et les règlements sur l'uniforme de la nouvelle Aviation précisèrent que «l'oiseau» *était* un aigle. Mais il va sans dire que les vétérans du R.N.A.S. incorporés dans l'A.R.C. répandirent bientôt la rumeur d'une conspiration infâme et rétablirent le «fait»

que l'écusson de l'A.R.C. représentait en réalité un albatros (8). Même la description officielle du Collège des hérauts, «un aigle volant affronté, la tête abaissée en senestre», approuvée par le roi George VI en 1943, n'eut guère d'effet sur ceux qui proclamaient: «Ce c'est pas un aigle du tout, mais, — comme tout imbécile peut le voir clairement, — un albatros! (9)»

Il existe un à-côté intéressant à cette histoire d'«oiseau». C'est une coutume bien connue dans les milieux militaires que le motif principal d'un collier de chien et d'un écusson de revers d'habit, s'il n'est pas symétrique, doit toujours faire face vers l'intérieur. Par exemple, se faire prendre à porter le cerf du Grey and Simcoe Foresters faisant face vers l'extérieur, c'est s'attirer de sévères sanctions au bar ou une corvée supplémentaire (10). Pourtant, l'aigle de la Direction des opérations aériennes, porté sur le revers de l'habit, est correctement orienté vers l'extérieur, et la raison remonte encore une fois à 1914. Sur les écussons du Royal Naval Air Service, l'aigle faisait face à senestre, c'est-à-dire du côté gauche du porteur, sa conception, dit-on, ayant été inspirée par une épingle d'une dame de l'époque. Lorsque des officiers de marine étaient tenus de porter l'aigle sur la manche gauche, «l'oiseau», bien sûr, faisait face vers l'arrière. C'est encore le cas aujourd'hui (11).

Alors que les écussons de tous les escadrons aériens, de la majorité des régiments, et de toutes les bases et stations sont surmontés de la couronne royale, ceux des navires de guerre canadiens sont tous entourés d'un câble surmonté de la couronne astrale d'origine romaine, ce symbole est formé d'un petit cercle renfermant les poupes de quatre navires de ligne, chacun étant orné de trois lanternes de dunette et de quatre voiles carrées, chacune de celles-ci étant étendue sur un mât et une vergue et pleinement gonflée et fixée solidement. Les coques et les voiles sont placées alternativement autour du petit cercle. On trouve également la couronne navale sur le battant de l'Union-Jack naval des Forces canadiennes, autorisé en 1968.

Un auteur du XVIII^e siècle affirme que la couronne navale a été conférée à titre d'éloge «aux officiers, etc. qui, les premiers, ont abordé un navire ennemi (12)». Comme les couronnes de lauriers de l'Antiquité, on peut retracer la couronne royale jusqu'aux Romains, qui l'appelaient *Corona Navalis* ou *Rostrata* (peut-être deux marques différentes de distinction, toutes deux mentionnées dans l'*Énéide* de Virgile); cette couronne navale était donnée à tout marin qui, le premier, abordait un vaisseau ennemi. À une époque plus récente, la couronne navale a été accordée à titre de nouveau meuble

honorable aux armoiries d'officiers de marine éminents comme, par exemple, le comte St. Vincent et lord Nelson (13).

Un autre motif héraldique utilisé dans les Forces canadiennes est la couronne astrale, symbole d'origine tout à fait récente. L'écusson du Commandement aérien a été approuvé en 1975, année de son établissement, et est formé d'un aigle émergeant d'une couronne astrale canadienne. On pourrait décrire celle-ci comme un petit cercle arborant huit étoiles autour de sa base et portant quatre feuilles d'érable, dont chacune repose à l'intérieur d'une paire d'ailes élevées (14). S'inspirant de la couronne astrale de la Royal Air Force, le motif canadien a été approuvé par Sa Majesté la reine en 1975.

Il y a quelque chose d'énigmatique dans l'ancien écusson des marins du monde entier, l'ancre engagée (*Foul anchor*). Une définition de dictionnaire d'il y a un siècle précisait en ces termes les connotations de cette expression: «On dit qu'une ancre est engagée, soit lorsqu'elle accroche un obstacle sous l'eau, ou lorsque le navire, par l'action du vent, enchevêtre son câble lâche autour du jas d'ancre ou qu'il surpatte l'aile de l'ancre. La dernière fois que la chose peut être évitée par une surveillance attentive s'appelle la disgrâce du matelot (15).» Si l'ancre engagée illustre, en fait, le pire exemple de mauvais matelotage, nul n'a jamais trouvé l'explication du grand prestige qu'on attache à cet écusson.

L'ancienneté de cet écusson n'est pas contestée. On en trouve des traces évidentes dans des vestiges de pierre de la Rome antique, sur un sceau anglais de 1601, sur le drapeau d'un amiral britannique de 1695, ainsi que sur les armoiries de divers lords grands-amiraux et sur des pages titres imprimées (16). L'ancre engagée était le principal symbole de l'écusson officiel de la Marine royale canadienne. Elle était fièrement portée sur les manches d'uniforme des sous-officiers et quartiers-maîtres, ainsi que sur les épaulettes d'uniforme de gala des officiers de marine. L'ancre engagée, conformément à sa longue tradition, occupe une place d'honneur dans les Forces canadiennes d'aujourd'hui: écusson des Forces canadiennes (1967) et Pavillon (1967); écusson du Commandement maritime (1968) et Union-Jack naval (1968); et écusson de la Direction des opérations navales (1973).

Pourtant, il n'existe aucune preuve irréfutable attestant pourquoi la «disgrâce du marin» a toujours occupé une place si éminente dans les affaires des marins et de la mer. Peut-être s'agit-il simplement d'une question de dessin. Il se peut qu'un artiste d'autrefois ait tracé un vestige de câble enroulé autour de l'anneau de l'ancre,

licence artistique semblable à celle qui a présidé à la création du motif héraldique appelé «gouvernail ancien», qui orne l'écusson du *Bytown*, et sur lequel la barre franche figure de dos sur la tête du gouvernail, afin de rendre le motif plus beau.

L'écusson des Forces canadiennes, qui est entré en usage dès l'unification des trois armes en 1968, est un mélange des trois principaux motifs des anciens écussons de la Marine royale canadienne, de l'Armée canadienne et de l'Aviation royale canadienne. En voici sa description héraldique:

«À l'intérieur d'une couronne de dix gueules de feuilles d'érable stylisées, une cartouche azur bordée d'or, portant une ancre engagée en or, surmontée d'épées de croisés en sautoir argent et azur, à pommeau et garde or; et, en avant, un aigle volant affronté, la tête à senestre or; le tout surmonté d'une couronne royale proprement dite (17).»

La contribution de l'Armée à ce motif est, évidemment, les épées de croisés. L'origine de ce motif est intéressante.

En 1935, un officier du War Office à Londres, le capitaine Oakes-Jones, fut chargé de dessiner un écusson destiné à représenter l'Armée britannique dans un vitrail de la cathédrale d'Ypres, en l'honneur du commandant belge bien-aimé du temps de guerre, le roi Albert. Le principal motif de cet écusson était les épées croisées et, après une légère modification, ce motif devint celui de l'écusson officiel de l'Armée britannique en 1938.

Peu après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il devint souhaitable d'avoir un seul écusson pour représenter l'Armée canadienne, le principal motif, les épées en sautoir, fut emprunté de l'écusson britannique afin de symboliser les liens historiques entre les deux forces. Le modèle des épées fut également modifié de manière à représenter des épées de croisés afin de reconnaître ainsi que les croisades du Moyen âge avaient, selon la tradition chrétienne, élevé la guerre à la dignité d'un dépôt sacré, selon lequel on ne tire l'épée que pour défendre ce qui est moralement bien et le faible contre le puissant. L'écusson de l'Armée canadienne a été approuvé par le roi George VI en 1947 (18).

Ces épées croisées, de même que l'ancre engagée de la Marine et l'aigle volant de l'Aviation, à l'intérieur d'une couronne de feuilles d'érable, le tout surmonté d'une couronne de Saint-Édouard, forment l'écusson des Forces canadiennes d'aujourd'hui.

Références

1. On peut voir, en couleurs, les écussons des navires de guerre canadiens dans l'édition à tirage limité de BRCN 150, E.C. Russell, éd., *Badges, Battle Honours and Mottoes, royal Canadian Navy*, Ottawa, Quartier général de la Marine, 1964, 4 volumes. Des reproductions des écussons régimentaires, en blanc et noir, se trouvent dans le volume I de *Canadian Army Lit, the Regiments and Corps of the Canadian Army*, compilation du lieutenant-colonel Alice Sorby, du Service féminin de l'Armée canadienne (retraîtée), Ottawa, Imprimeur de la reine, 1964. La PFC 267 illustrant et décrivant les écussons des unités, navires, stations, bases, formations et commandements des Forces canadiennes aujourd'hui, a maintenant été publiée.
2. Hering, commandant d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polder, 1961, pp. 131- 132.
3. *Roundel*, vol. 14, n° 1, jan.-fév. 1962, p. 6.
4. *Sentinelle*, vol. 6, avril 1970, p. 47.
5. Canada, *Manual of Ceremonial for HMC Ships* (ébauche), Halifax, Commandement maritime, 3 juin 1974, (manuscrit dactylographié), par. 403.
6. Lettre de M. Joseph Stephenson, ancien membre de la Réserve volontaire royale navale canadienne, *Crownsnest*, juin 1957, pp. 15-16, et de M. A.J.A. Bell, ancien membre de la Réserve volontaire royale navale canadienne, *Crownsnest*, décembre 1957, p. 3.
7. *Sentinelle*, avril 1973, pp. 24-25.
8. Toute l'histoire de la controverse à propos de l'aigle et de l'albatros dans l'A.R.C. et la R.A.F. se trouve dans *Sentinelle*, avril 1968, p. 47.
9. L'historien de l'Aviation, le lieutenant-colonel F.H. Hitchins, a fait des recherches à ce propos et a fait part de ses conclusions dans un article intitulé «The Great Eagle-Albatross Controversy», *Roundel*, vol. 1, n° 10, août 1949, pp. 13-14. Pour une description de l'écusson de la Royal air Force, voir Hering, commandant d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, p. 77.
10. Lettre à l'auteur du commandant du Grey and Simcoe Foresters, 11 octobre 1974.
11. Mémoire du Directeur du cérémonial au Chef des opérations aériennes, QGDN, 18 août 1975.
12. Millan, J., *Signals for the Royal Navy and Ships under Convoy*, Londres, 1778, p. 4.
13. *Mariner's Mirror*, vol. 8, 1922, p. 222.

14. Pour renseignements sur la Couronne astrale originale, conçue pour la Royal Air Force, voir Scott-Giles, *Boutell's Heraldry*, Londres, Warne, 1954, p. 187, et l'article «Heraldry and the Badges of the Royal Air Force» par Gerald W. Wollaston, Chef des trois rois d'armes d'Angleterre, *Roundel*, vol 3, 1950-1951, pp. 29-31, paru initialement dans une brochure de la R.A.F. en 1944.
15. Smyth, amiral W.W., *The Sailor's Word-Book*, Londres, Blackie and Son, 1867, p. 319.
16. Moll, Dr F., «The History of the Anchor», *Mariner's Mirror*, vol. XIII, n° 4, octobre 1927, p. 293. Voir aussi lettres du vol. V n° 6, décembre 1919, p. 189; vol VI, n° 8, août 1920, p. 253, et n° 10, octobre 1920, p. 316; vol VII, n° 3, mars 1921, p. 88; vol. IX, n° 4, avril 1923, p. 127.
17. PFC 267, *Les Écussons des Forces canadiennes*, Ottawa, 1977, ch. premier.
18. Mémoire daté du 22 novembre 1951; ébauche d'un Ordre de l'Armée canadienne, 3 avril 1959; et mémoires datés du 27 février et du 31 mai 1963, dans dossier 5250-10 «Canadian Army Badge».

CHAPITRE XI

MUSIQUE ET COUPLETS

La musique fait partie de la vie militaire depuis les temps les plus reculés. Longtemps avant qu'il y eût des airs et des mélodies, on se servait de sons musicaux, et on le fait encore aujourd'hui, pour transmettre des messages et des ordres en campagne et en mer. Un auteur d'il y a environ deux siècles exprimait cela en ces termes: «La musique militaire, avant l'adoption des armes à feu, servait à animer les soldats dans les combats et les sièges, ainsi qu'à donner le signal de différentes manoeuvres et fonctions dans les camps et garnisons; on ne saurait donc douter qu'elle était utilisée dans nos anciennes armées (1),»

La trompette et le fifre, ainsi que les cors de toutes formes et dimensions remontent aux époques les plus anciennes. Mais l'instrument le plus intéressant peut-être, connu de nombreuses sociétés primitives, est le tambour. Le nombre et la diversité des messages transmis par le tambour, à travers les siècles, n'ont été limités que par les lacunes de l'ingéniosité humaine.

Un dictionnaire militaire du XVIII^e siècle énumère dix battements distincts de tambour, dont chacun était parfaitement compris du soldat sur le champ de bataille (2). Pour que ces battements puissent être entendus dans le fracas des batailles, il fallait dépendre dans une grande mesure de l'habileté et du courage inébranlable du tambour sous le feu de l'ennemi. Nous avons déjà mentionné ailleurs dans ce livre le battement du réveil, de la retraite et de l'extinction des feux.

Un battement de tambour bien connu du soldat et du civil était l'alerte ou le rappel. Le dernier jour de l'année 1775, dans l'obscurité de l'approche de l'aube sur les remparts de Québec, un officier du

Royal Highland Emigrants aperçut des lumières suspectes. En réalité, ces lumières, aperçues par intermittences à travers la neige tombante, signalait l'attaque imminente sur Québec par les forces rebelles des colonies américaines. Les tambours et les cloches de la ville ayant battu le rappel, toute la garnison fut bientôt à son poste, prête à repousser l'envahisseur (3).

Quelque vingt ans après ces événements, d'étranges lumières encore une fois mobilisèrent toute une garnison au pas de course. Cette fois, c'était à Port-Royal, en Jamaïque. La sentinelle de quart sur le pont de la frégate *Blonde* entendit les tambours à terre battant le rappel. Trois canots chargés de détachements de débarquement furent aussitôt dépêchés pour aider la garnison apparemment assiégée. «L'aventure provoqua beaucoup de rires au dépens du piquet qui avait donné l'alerte...», car les mystérieuses lumières aperçues au-dessus de la ville se révélèrent être des nuages de mouches à feu! (4)

Un autre usage ancien du tambour, qu'on retrouve dans l'expression «battage publicitaire», consistait à faire du recrutement au son du tambour. Au cours de cet été troublé de 1775 en Amérique du Nord britannique, la *Gazette de Québec* du 3 août rapportait qu'un détachement de recrutement avait commencé à «battre l'appel aux volontaires» pour le Royal Highland Emigrants, régiment levé spécialement pour la défense du Canada (5). Cependant par moments, il n'y avait pas affluence de volontaires. Le fameux Secrétaire de l'Amirauté Samuel Pepys, était, comme il le disait, toujours soucieux d'éviter «d'offenser le pays», particulièrement en temps de paix, lorsqu'il donnait instruction aux recruteurs «d'inviter les marins au son du tambour dans les lieux habituels» plutôt que de les contraindre à servir dans la Royal Navy. Mais, en 1652, pendant la première guerre anglo-hollandaise, à Sandwich, lorsque le battement du tambour ne produisit qu'un seul volontaire, la presse entra vite en action et en fit «signer» quatorze autres (6).

Aujourd'hui, dans les Forces canadiennes, le terme «les tambours» veut dire un corps, au sein d'une unité, comprenant tambours, fifres, clairons ou trompettes; dans certaines unités, on emploie l'expression «les cornemuses et tambours», notamment dans les régiments écossais. Souvent, les battements utilisés aujourd'hui par «les tambours», notamment au cours de cérémonies, rappellent ceux d'autrefois. Le roulement, selon la manière dont il est exécuté, peut rappeler celui qui accompagnait la montée à bord d'un navire de guerre d'un amiral, ou encore le redoutable commandement «tout le monde présent au châtimeur» (*Hands to witness*

punishment). Puis il y avait l'appel à l'église et le battement du tambour en temps brumeux en mer.

Le «battement des tambours» est une partie importante de l'exercice par une unité de son droit aux «clefs de la ville», tout comme la permission de sortir d'une place fortifiée, au son des tambours, était une marque de respect à l'égard d'un ennemi héroïque de la part d'un vainqueur généreux. Tel fut le cas lorsque le Fort Beauséjour, près de la baie de Fundy, capitula aux mains d'une force amphibie britannique en 1755. Un article de l'instrument de capitulation statuait: «Le commandant, les officiers d'état-major au service du roi (de France) et la garnison de Beauséjour sortiront avec leurs armes, bagages et tambours battant», c'est-à-dire avec les honneurs de la guerre (7).

Un battement de tambour fort en usage, appelé la chamade, ou pourparlers, était un moyen de communication entre deux forces ennemies, préalablement à l'envoi d'un émissaire porteur d'un drapeau de trêve, chargé d'arranger, par exemple, une suspension d'armes afin de permettre l'inhumation des morts ou l'évacuation des non-combattants. Les tambours qui battirent le signal du tir des batteries de Louisbourg, en Nouvelle-Écosse, en 1745, battirent la chamade pour demander au général Pepperrell et au commodore Warren de retenir leur feu avant la rédaction des articles de la capitulation (8).

Un usage du tambour qui est commun aux temps anciens et modernes est le battement mesuré de la marche cadencée, rythmant le pas et aidant les troupes à garder le pas. Avant l'époque des véhicules transporteurs de troupes, il importait que les commandants fussent en mesure d'estimer avec précision le temps nécessaire à une armée pour franchir une distance donnée. Dans des conditions normales en campagne, une fois la longueur et le nombre de pas par minute connus, les commandants n'avaient qu'à faire un simple calcul pour que leurs troupes atteignent une ville fortifiée ou un campement convenable en un temps donné. Aussi, le rythme de la cadence de marche a souvent fait avancer des troupes fatiguées jusqu'à leur objectif. C'est particulièrement le cas depuis l'avènement des fanfares militaires et des airs de marche.

Un sergent de l'infanterie canadienne a rappelé un exemple de ce qu'une musique militaire peut faire pour des troupes fatiguées, surtout lorsque le métier de soldat est fondé sur un esprit régimentaire bien marqué.

C'était au début de juin 1900, et la capitale de la République Boer, Pretoria, venait de tomber. Les troupes de l'Empire avaient

fait la campagne depuis Cape Town. Elles s'apprêtaient à entrer dans la ville, en défilant devant le commandant en chef lui-même. Voici ce qu'écrivit à ce propos ce sergent canadien :

« On en était au point culminant de la campagne, même si ce n'était pas la fin de la guerre. Je n'oublierai jamais ce défilé. Déperçonnés et brûlés par le soleil, les pieds endoloris et fatigués, sales et décharnés, nous avançons péniblement le long de la route de l'ouest conduisant au square... Au moment où nous contournions le coin, la fanfare se mit à jouer *The Boys of the Old Brigade*. Il me sembla que ce fût la musique la plus douce que j'eus jamais entendue. Nous redressâmes les épaules, sortîmes le thorax et mîmes tout l'entrain que nous pouvions dans notre pas. J'espère que tous furent aussi émus que moi ; si c'est le cas, ils éprouvèrent une sensation qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Quand nous entrâmes dans Pretoria, nous ne comptions plus que 438 hommes sur 1 150. Nous avions franchi 620 milles avec de maigres rations, depuis que nous avions été constitués en brigade le 12 février, avions été témoins de la prise de dix villes, avions livré dix engagements généraux et combattu de nombreux autres jours, et avions marché côte à côte pendant tout ce temps avec des régiments britanniques ayant de longues et grandes traditions... Ce fut l'un de ces moments exceptionnels qu'un homme ne connaît qu'occasionnellement au cours de sa vie. On ne l'oubliera jamais. Si quelqu'un me demandait ce que je considère être la plus grande occasion de ma vie, je lui dirais que ce fut lorsque j'ai défilé devant lord Roberts à Pretoria, le 5 juin 1900, avec le Royal Canadian Regiment (9). »

La musique militaire non seulement ranime l'esprit des troupes fatiguées, mais elle minimise également la monotonie et la raideur de jambes qui résultent d'avoir à se tenir debout et immobile pendant de longues périodes de temps. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on disait que le *Cornwallis*, sur les rives du bassin d'Annapolis, était l'établissement naval d'entraînement le plus considérable du Commonwealth. Il est certain que les 14 000 matelots et membres du Service féminin de la Marine constituaient un spectacle impressionnant sur le terrain de rassemblement, lorsqu'ils étaient formés en divisions le dimanche. Mais cela supposait de longues périodes de station debout, pendant que le capitaine inspectait les nombreuses divisions. Cependant, dès que la musique commençait, son effet était frappant. On pouvait alors remarquer un balancement à peine perceptible, mais pourtant très réel, de ces milliers d'hommes et de femmes au rythme de la musique, notamment au son de *Oh, what a Beautiful Mornin'* (10). Tous oublièrent alors leur fatigue et leur ennui.

Une longue tradition musicale s'attache au départ d'unités pour service actif. Dans le passé, les hommes défilaient sur une route, montaient à bord d'un train ou d'un navire transporteur de troupes. Aujourd'hui, les départs se font le plus souvent par la voie des airs. Mais la tradition veut qu'une musique militaire accompagne leur départ. Il en fut ainsi lorsque le *Magnificent* prit la mer à Halifax, en 1956, pour servir de quartier général et tambours du Royal Highland Regiment of Canada (Black Watch) (11).»

Il existe un air de marche qui est inséparable du départ de régiments vers des pays lointains. Pendant plus de deux siècles, on a versé plus d'une larme au défilé de troupes au son de *The Girl I Left Behind Me* (12). À vrai dire, dans de nombreuses villes de garnison les belles du lieu se sentaient gravement négligées si les soldats en par-tance ne leur rendaient pas cet ultime hommage musical.

En février 1813, un détachement du 104th Regiment of Foot, levé initialement au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse pour former le New Brunswick Regiment of Fencible Infantry, reçut l'ordre de se rendre, par voie de terre, de Fredericton à Québec et à Kingston. Les États-Unis avaient déclaré la guerre l'année précédente. Le jour du départ, la température marquait environ 20° en-dessous de zéro (Fahrenheit). Un soldat nota dans son journal à quel point lui et ses compagnons avaient le moral bas jusqu'à ce que «nos clairons entonnent l'air joyeux *The Girls We Leave Behind Us* (13)».

Un instrument de musique unique quant à sa conception et au son qu'il produit, ainsi qu'à l'influence profonde qu'il exerça sur les affaires militaires à travers les siècles, est la cornemuse. Joué dans de nombreux pays, et connu déjà des anciens Romains, la cornemuse est un instrument à anche dont le réservoir d'air est formé d'un sac de cuir, ce qui permet au cornemuseur de prolonger la mélodie en cours tout en respirant.

Aujourd'hui, la cornemuse est reconnue comme l'instrument national du peuple écossais, et est devenue un objet de vénération pour tous les Écossais transplantés à l'étranger et nombre d'autres personnes à travers le monde dont le coeur bat au son aigu de la cornemuse (14).

Les airs de cornemuse ont souvent évoqué les «montagnes natales» chez nombre de colons canadiens nostalgiques, et consolé d'autres en temps de détresse. Au combat, sur maint champ de bataille, le cornemuseur a encouragé ses camarades dans le feu de l'action, sonnant le charge ou l'assaut, comme le fit, par exemple, le cornemuseur James Richardson, V.C., du 16^e bataillon du Canadian Scottish de Victoria.

En octobre 1916, pendant l'attaque contre la tranchée Regina lors de la bataille des hauteurs de l'Ancre, le bataillon était cloué aux défenses de fil barbelé par un tir nourri de mitrailleuses. Le cornemuseur Richardson, à peine âgé de 18 ans, ne tenant aucun compte de sa propre sécurité, fit la navette le long des barbelés en jouant de son instrument de la façon traditionnelle, et inspira ainsi à tel point le bataillon que celui-ci prit d'assaut les barbelés et bondit jusqu'à son objectif (15).

Alors que les appels militaires du tambour et du cor sont en usage depuis le tout début des opérations de guerre organisées, c'est-à-dire depuis avant même l'histoire écrite, la musique militaire telle qu'on la connaît aujourd'hui fut transmise à l'Armée britannique du continent au milieu du XVIII^e siècle. L'usage de la flûte, du tambour et de la trompette par les troupes en marche était connu à l'époque médiévale, mais il est évident qu'il y avait alors très peu de coordination des efforts dans le domaine musical. Le principal but visé à l'époque semble avoir été la production du plus grand bruit possible. On en voit la preuve dans le *Conte du chevalier* tiré des *Contes de Canterbury* de Chaucer.

De même, alors que les troubadours qui erraient d'un bout à l'autre de l'Europe et les ménestrels qui visitaient les grandes maisons européennes assuraient la survie de mélodies qui, autrement, se seraient perdues, ils ne s'exécutaient qu'à titre individuel. L'évolution de la fanfare à plusieurs instruments, musicalement coordonnée, est liée à l'évolution des instruments eux-mêmes, laquelle s'est révélée un processus très lent. Ainsi, alors que la cour de Louis XIV fut témoin d'un essor important dans ce sens, dans la France du XVII^e siècle, ce ne fut qu'au moment de la conquête du Canada au XVIII^e siècle que les régiments de l'Armée britannique commencèrent à organiser des musiques militaires. À vrai dire, ce ne fut qu'en 1857 que le War Office dissipa la confusion qui régnait jusque-là dans l'organisation et les procédures musicales des fanfares de l'Armée britannique (17), et cela en créant l'École militaire royale de musique à Kneller Hall, Twickenham, en Angleterre.

Dans les Forces canadiennes aujourd'hui, il existe plus de 125 marches approuvées officiellement et en usage dans les unités, commandements et directions (18). Il y a, bien sûr, de nombreux airs utilisés par plus d'une unité. Ainsi, huit régiments écossais se réclament de l'air écossais bien connu *The Highland Laddie*, alors que cinq autres défilent sur l'air de *Bonnie Dundee*, quatre sur celui de *Blue Bonnets over the Border*, et enfin trois autres sur celui de *A*

Hundred Pipers et de *The Piobaireachd of Donald Dhu*. Tous ces airs, outre la *March of the Cameron Men* donnent une idée de la force de la tradition écossaise dans la milice canadienne.

Certains airs de marche évoquent le secteur géographique de l'unité en cause, comme, par exemple: *The Banks of Newfoundland* du Royal Newfoundland Regiment, *The Old North Shore* du Royal New Brunswick Regiment et *Red River Valley* du Fort Garry Horse. Le titre de la marche du Rocky Mountain Rangers rappelle le quartier général régimentaire, établi à Kamloops, qui veut dire «la rencontre des eaux», c'est-à-dire le confluent de la Thompson Nord et de la Thompson Sud en Colombie-Britannique.

La marche au pas cadencé du Princess Patricia's Canadian Light Infantry atteste que l'origine de ce régiment remonte à la Première Guerre mondiale, la partition musicale étant un pot-pourri de *Has Anyone Seen the Colonel*, *Tipperary* et *Mademoiselle d'Armen-tières*, alors que la vieille chanson *Vive la Canadienne* est des plus appropriées au Royal 22^e régiment. Quatre des plus anciens régiments défilent fièrement sur l'air de *British Grenadiers*.

On dit que la musique forge des amitiés. Il est certain que marcher ensemble constitue l'un de ces liens qui ont réussi avec le temps à assurer la cohésion des membres de nombreux régiments, souvent pendant de nombreuses années. À cause des longs et glorieux états de service de nombreux régiments britanniques, les unités canadiennes qui leur sont alliées ont toujours été honorées d'être invitées à marcher sur les airs de leurs homologues plus anciens. Un exemple en est l'air de marche *The Buffs* du Queen's Own Rifles of Canada, allié au Queen's Own Buffs du Royal Kent Regiment. Certains se rappelleront sans doute les lignes émouvantes qui racontent l'histoire de ce soldat solitaire au courage magnifique, attendant son exécution barbare plutôt que de céder à ses ravisseurs, qu'on trouve dans *The Private of the Buffs* de sir Francis Doyle.

Trois régiments de la milice, le Elgin Regiment, le British Columbia Regiment (Duke of Connaught's Own) et le Hastings and Prince Edward Regiment ont le même air de marche, *I'm Ninety-Five*. L'origine de la mélodie est intéressante. En 1816, le 95th Regiment of Foot, en reconnaissance de ses remarquables états de service au combat, fut rayé de la liste des régiments de ligne numérotés et se vit conférer le nom de The Rifle Brigade. Mais l'air de marche de cette unité continua d'être *I'm Ninety-Five*. Les trois strophes, d'un ton comique, suivirent l'arrangement de la mélodie en un air de marche.

Une fois que la reine Victoria eut manifesté son approbation avec enthousiasme, cet air devint de plus en plus populaire, à tel point que d'autres unités, non nécessairement de fusiliers, l'adoptèrent (19).

La caractéristique dominante d'un bon air de marche est la combinaison d'un rythme à la fois détendu et cadencé avec cette qualité indéfinissable d'une mélodie qui remonte aussitôt le moral. Un bon exemple est l'air de marche du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), *Soldiers of the Queen*. Composé à la fin du règne de la reine Victoria, il a connu une grande popularité (20).

Un exemple d'une très ancienne mélodie utilisée comme air de marche dans les Forces canadiennes aujourd'hui est celui du 1^{er} régiment canadien des transmissions, *Begone, Dull Care*. En tant qu'air de marche, il tire son origine du Royal Corps of Signals, mais sa mélodie remonte à 1687, alors qu'on la connaissait sous le nom de *The Buck's Delight*. En voici les deux premiers vers:

«Begone, dull Care! I prythee begone from me!
Begone, dull Care! You and I shall never agree (21).»

La chanson *Ça Ira*, devenue l'air de marche du Royal Montreal Regiment, est très ancienne et, au premier coup d'oeil, semble un choix curieux de la part d'un régiment loyal de la Reine. Sanguinaire et révolutionnaire, son choix atteste l'un de ces aspects étranges de la nature humaine.

Pendant les guerres napoléoniennes, il n'était pas exceptionnel pour les musiques des régiments britanniques de jouer des airs révolutionnaires français, en manière de dérision, tels que *Ça Ira* et la *Marche des Marseillais*, entre l'exécution du *Rule Britannia* et de *British Grenadiers*, ce qui devenait une forme de guerre psychologique (22). À Famars, en 1793, le 14th Regiment of Foot fut repoussé par les soldats révolutionnaires fanatiques de France. Mais une fois le régiment regroupé, son commandant ordonne à la musique d'attaquer l'air de *Ça Ira* et, à l'accompagnement des notes de la mélodie sanguinaire qui avait escorté la noblesse française vers la guillotine, le régiment marcha à la victoire (23).

Le 14th Regiment of Foot adopta alors avec un vif enthousiasme le *Ça Ira* comme air de marche, et cette unité devint plus tard le West Yorkshire Regiment (The Prince of Wales' Own). Le Royal Montreal Regiment, qui perpétue le 14^e bataillon du Corps expéditionnaire canadien de 1914-1918, est allié au West Yorkshire depuis plus d'un demi-siècle. Et c'est pourquoi on entend *Ça Ira* dans les rues de Montréal.

Depuis l'unification des Forces canadiennes en 1968, certaines formations ont disparu et de nouvelles ont été établies. Cela, en retour, a donné l'occasion de composer et d'adopter de nouveaux airs de marche. Ainsi, la marche officielle de tous les bataillons des services, *Duty Above All*, composée par le capitaine B.G.M. Bogisch, a été approuvée en 1973. L'air bien connu, *Ca-Na-Da*, composé par Bobby Gimby pendant l'année du centenaire de la Confédération, en 1967, a été arrangé par le major J.F. Pierret et approuvé en tant que marche régimentaire du régiment aéroporté canadien en 1974. La Direction des communications et de l'électronique a comme marche au pas cadencé *The Mercury March*, composée et arrangée par le capitaine A.C. Furey, et approuvée en 1975.

La plupart des marches utilisées dans les Forces canadiennes aujourd'hui appartiennent à l'Armée, et la richesse de leur diversité et de leur tradition résulte de l'effet décentralisateur de l'ancien système de corps et de la conservation du système régimentaire actuel. L'héritage de la Marine et de l'Aviation est tout à fait différent. Chacune d'elles avait, avant l'unification, une seule organisation et un seul concept, selon lesquels l'identité et la loyauté n'étaient pas concentrés avant tout sur les unités, mais plutôt sur la Marine canadienne et l'Aviation canadienne respectivement. Cela se reflète encore dans les marches des marins et aviateurs d'aujourd'hui.

Heart of Oak est l'air de marche à pas cadencé de la Direction des opérations navales et du Commandement maritime. Les paroles, qui commencent par «Come cheer up, my lads, 'tis to glory we steer», ont été écrites par David Barrick et mises en musique par William Boyce. On entendit cet air pour la première fois sur une scène de Londres dans une production intitulée *Harlequin's Invasion*, pour célébrer l'année des victoires, soit Minden, Baie de Quiberon et Québec, en 1759 (24).

De même, tous les aviateurs des Forces canadiennes défilent au son d'un même air, intitulé *RCAF March Past*. Cette partition musicale, connue en Grande-Bretagne sous le nom de *The Royal Air Force March Past*, fut composée à l'origine par sir Walford Davies, peu après la formation de la RAF en 1918, et fut plus tard arrangée et modifiée par sir George Dyson (25). C'est en 1943, alors que le C.A.R.C. était profondément engagé dans la guerre aérienne au-dessus de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne qu'il fut autorisé à utiliser cette marche (26) et, aujourd'hui, le *RCAF March Past* continue d'être la marche au pas cadencé de la Direction des opérations aériennes et du Commandement aérien.

L'article II de l'édition de 1757 des *Regulations and Instructions Relating to His Majesty's Service at Sea* stipulait:

«Les commandants des navires de Sa Majesté doivent veiller à ce qu'un service religieux ait lieu deux fois par jour à bord, selon la liturgie de l'Église d'Angleterre, et qu'un sermon soit prêché chaque dimanche, à moins de mauvais temps ou d'autres accidents extraordinaires.»

Les choses ont bien changé depuis. À cause de nombreux facteurs, dont: la semaine de cinq jours et la nature familiale de la pratique religieuse en temps de paix; le régime de trois équipes de travail sur les bases opérationnelles; la tendance actuelle voulant que la majorité des militaires célibataires vive à l'extérieur des bases; et le déclin général de la pratique religieuse dans la vie civile; les services religieux dans les Forces canadiennes se limitent en grande partie à de petites réunions volontaires, ou encore à la réunion d'un personnel choisi pour une occasion spéciale. Cependant, il convient de noter que dans des situations opérationnelles, comme des exercices dans l'Arctique ou au sein des Nations Unies à l'étranger, la présence des volontaires aux services religieux est fort bonne. Il est certain qu'à bord des navires en mer, alors qu'il est impossible d'éviter le système de quart, sept jours par semaine, la présence aux services religieux, bien que volontaire, à moins qu'ils ne s'accompagnent des divisions du dimanche et de l'inspection du capitaine, est encore la routine normale.

Dans un service religieux à bord d'un navire, l'hymne naval fait invariablement partie de la cérémonie, et on le chante avec entrain, comme on le fait depuis plus d'un siècle. Le «Père éternel» a été écrit par William Whiting en 1860, après que ce clergyman eut traversé un vent très violent sur la méditerranée. Les paroles ont été adaptées à la mélodie *Melita* de John B. Dykes en 1861:

THE NAVAL HYMN

Eternal Father, strong to save,
Whose arm hath bound the restless wave,
Who bidd'st the mighty ocean deep
Its own appointed limits keep:
O hear us when we cry to Thee
For those in peril on the sea.

O Christ, whose voice the waters heard,
And hushed their raging at Thy word,
Who walkedst on the foaming deep,
And calm amid the storm didst sleep:

O hear us when we cry to Thee
For those in peril on the sea.

O Holy Spirit, who didst brood
Upon the waters dark and rude,
And bid their angry tumult cease,
And give, for wild confusion, peace:

O hear us when we cry to Thee
For those in peril on the sea.

O Trinity of love and power,
Our brethren shield in danger's hour;
From rock and tempest, fire and foe,
Protect them wheresoe'er they go:

Thus evermore shall rise to Thee
Glad hymns of praise from land and sea. (27)

Il est assez intéressant de noter que cette composition, appelée dans ce cas-ci *The Navy Hymn*, a été adoptée par l'Académie navale des États-Unis, d'Annapolis, en 1879, de sorte qu'on la joue là depuis près d'un siècle (28).

Il est également traditionnel, pendant un service religieux à bord d'un navire, de réciter la prière navale, dont la langue savoureuse est encore la même après trois siècles. Elle parut dans le rituel de l'Église anglicane (*Book of Common Prayer*) en 1662, peu après la restauration de Charles II (29):

THE NAVAL PRAYER

O Eternal Lord God, who alone spreadest out the heavens, and rulest the raging of the sea; who has compassed the waters with bounds until day and night come to an end; be pleased to receive into thy almighty and most gracious protection the persons of us thy servants, and the Fleet in which we serve. Preserve us from the dangers of the sea, and from the violence of the enemy; that we may be a safeguard unto our most gracious Sovereign Lady, Queen Elizabeth, and her Dominions, and a security for such as pass on the seas upon their lawful occasions; that the inhabitants of our Empire may in peace and quietness serve thee our God; and that we may return in safety to enjoy the blessings of the

land, with the fruits of our labours, and with a thankful remembrance of thy mercies to praise and glorify thy holy Name; through Jesus Christ our Lord. Amen.

Le service religieux dans l'Aviation comprend habituellement l'hymne *O thou within whose sure control*. Les paroles ont été écrites pour les «voyageurs de l'air» par Kathryn Munro en 1928 et adaptée à la même mélodie, *Melita*, que *The Naval Hymn*, composée par John B. Dykes en 1861 (30).

O Thou within whose sure control
The surging planets onward roll,
Whose everlasting arms embrace
The sons of every clime and race:
Hear Thou, O Lord, a nation's prayer
For these Thy children of the air!

Thou at the impulse of whose will
A troubled Galilee grew still,
Thy chart and compass shall provide
Deliverance from storm and tide:
Hear Thou, O Lord, a nation's prayer
For these Thy rangers of the air!

Across the ocean, dread and deep,
Above the forest's lonely sweep,
Or when through serried clouds they rise
And hidden are from mortal eyes;
Hear Thou, O Lord, a nation's prayer
For Thy crusaders of the air!

Uphold their shining argosies
Upon the vast ethereal seas;
Encompass Thou their valiant wings
In all their brave adventurings:
Hear Thou, O Lord, a nation's prayer
For these Thy children of the air!

De nombreux régiments ont, avec les années, conçu leur propre service religieux, y compris leur propre prière régimentaire. En voici une typique, celle du 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), écrite expressément pour ce régiment par l'évêque de Fredericton, le très révérend Harold E. Nutter, en 1972 (31):

Almighty God, Who has revealed thyself in mercy and justice, we pray that our service to Queen and country may always be characterized by those qualities.

Keep all who serve in this Regiment loyal to Thee and to those with whom they serve. Shelter them in the day of battle, and ever keep them safe from all evil.

We remember before Thee with thanksgiving the courage and fellowship of those who have died in the cause of righteousness and peace, and all those who have shared with us in the life of this Regiment.

We pray that we may be guided always to serve as seeing Thee who art invisible:

Through Jesus Christ Our Lord

Amen.

La collecte régimentaire du Queen's Own Rifles of Canada a été rédigée par le major honoraire F.H. Wilkinson, évêque de Toronto (32):

O God, whose servant David put off his armour the better to prevail against his enemy, grant, we beseech thee, that we, thy servants of the Queen's Own, who were chosen of old to obey with speed and to fight unburdened, may lay aside every weight and every besetting sin and run with patience the race that is set before us by Jesus Christ our Lord, and this we ask for His Name's sake.

Amen

Enfin, il y a un poème qui, en trois décennies, est devenu presque une légende. Il s'agit du sonnet intitulé *High Flight*, écrit par un capitaine d'aviation de 19 ans de l'Aviation royale canadienne, quelques mois seulement avant d'être tué en 1941.

John Gillespie Magee, fils, (1922-1941), naquit de parents américains en Chine et fit une partie de ses études à Rugby, en Angleterre. En 1940, il traversa la frontière américaine «pour faire sa part» dans le C.A.R.C. Il reçut ses ailes en juin 1941 et, peu après, se joignit à la 412^e escadrille. Il participa à plusieurs missions opérationnelles à bord de son *Spitfire*. Quatre jours après Pearl Harbor, le 11 décembre 1941, le capitaine d'aviation Magee, alors qu'il volait à travers les nuages pendant une patrouille de convoi, entra en collision avec un autre appareil et fut tué sur le coup (33).

Dans une langue évocatrice du *lévrier du ciel* (*Hound of Heaven*) de Francis Thompson, Magee a exprimé le sentiment enivrant qu'on éprouve, cette ivresse illimitée que procurent la liberté spirituelle et la terreur mystérieuse qu'on ressent à quitter la terre pour prendre son essor à travers le vaste dôme du ciel:

HIGH FLIGHT

Oh! I have slipped the surly bonds of earth
And danced the skies on laughter-silvered wings;
Sunward I've climbed, and joined the tumbling mirth
Of Sun-split clouds — and done a hundred things
You have not dreamed of — wheeled and soared and swung
High in the sunlit silence. Hov'ring there
I've chased the shouting wind along, and flung
My eager craft through footless halls of air.

Up, up the long, delirious, burning blue
I've tepped the wind-swept heights with easy grace
Where never lark, or even eagle flew —
And, while with silent lifting mind I've trod
The high untrespassed sanctity of space
Put out my hand and touched the face of God.

Références

1. Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, 2 vol., vol. 2, p. 41.
2. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.
3. Citation du *Thomas Ainslie's Journal*, dans le *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 20, 1941, p. 103. Voir aussi Stanley, G.F.G., *Canada Invaded, 1775-1776*, Toronto, Hakkert, 1973, p. 96.
4. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: the Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, p. 113.
5. Nicholson, colonel G.W.L., *The Fighting Newfoundlander: A History of the Royal Newfoundland Regiment*, Gouvernement de Terre-Neuve, 1965, pp. 6-7.
6. Lloyd, Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, pp. 83 et 85.
7. Webster, J.C., éd., *The Siege of Beauséjour in 1755, A Journal of the Attack on Beauséjour...*, St-Jean-Musée du Nouveau-Brunswick, 1936, pp. 33-34.
8. Downey, Fairfax, *Louisbourg: Key to a Continent*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1965, pp. 73 et 103. Voir aussi McLennan, J.S., *Louisbourg from its Foundation to its Fall*, Londres, Macmillan, 1918, pp. 178-180.
9. Hart-McHarg, W., *From Quebec to Pretoria*, Toronto, Briggs, 1902, pp. 222-223.
10. De la comédie musicale *Oklahoma* de Rodgers et Hammerstein, 1943.
11. Kealy, J.D.F., et Russeall, E.C., *Histoire de l'aéronavale canadienne*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1935, p. 110.
12. Winstock, Lewis, *Songs and Music of the Redcoats*, Londres, Cooper, 1970, p. 67. Voir aussi Edwards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 15.
13. *Canadian Defence Journal*, vol. 7, 1929-1930, p. 491. Le diariste, habitant des îles de la Manche du nom de lieutenant John Le Couteur, non seulement prit des libertés avec le titre de la chanson mais aussi avec l'instrument. C'était probablement un fifre, car on dit que le clairon, n'ayant pas de clés, ne peut produire les notes du *The Girl I Left Behind Me*. Pour une explication plus détaillée, voir Squires, W. Austin, *The 104th Regiment of Foot (The New Brunswick Regiment) 1803-1817*, Fredericton, Brunswick Press, 1962, pp. 118-136.
14. Adam, F., *The Clans, Septs and Regiments of the Scottish Highlands*, Edimbourg, Johnston and Bacon, 1960, p. 418. Voir aussi MacNeill, Seumas, *Piobaireachd: Classical Music of the Highland Bagpipe*, Edimbourg, British Broadcasting Corporation, 1968, pp. 1-9.

15. Nicholson, colonel G.W.L., *Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1923, p. 200.
16. Binns, lieut.-col. P.L., *A Hundred Years of Military Music*, Gillingham, Dorset, Blackmore Press, 1959, pp. 14 et S. Voir aussi Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, 2 vol., vol. 2, pp. 41 et s.
17. Adkins, lieut.-col. H.L., *Treatise on the Military Band*, Londres, Boosey, 1958, pp. 1-9.
18. Les marches officiellement approuvées figurent dans l'Ordonnance administrative des Forces canadiennes 32-3, Annexe A.
19. Wood, Walter, *The Romance of Regimental Marches*, Londres, Clowes 1932, pp. 76-77.
20. *Soldiers of the Queen* fut écrit par un certain Thomas A. Barrett (1866-1928), connu professionnellement sous le nom de Leslie Stuart.
21. Wood, Walter, *The Romance of Regimental Marches*, Londres, Clowes, 1932, p. 27.
22. Farmer, H.G., «Our Bands in the Napoleonic Wars», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 40, 1962, p. 33.
23. Edwards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 23.
24. Scholes, Percy A., *The Oxford Companion to Music*, Londres, Oxford University Press, 1950, p. 420. Voir aussi Firth, C.H., *Naval Songs and Ballads*, Londres, Navy Records Society, vol. 33, p. 220.
25. Hering, colonel d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, pp. 181-185.
26. Message 1015Z (groupe date-heure mutilé) du ministère de la Défense du Royaume-Uni (Air) à l'État-major de liaison avec la défense britannique (Air), à Ottawa, reçu à Ottawa le 5 avril 1972.
27. Canada, ministère de la Défense nationale, *Divine Service Book for the Armed Forces*, Ottawa, 1950, hymne 158.
28. Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis, United States Naval Institute, 1959, appendice K.
29. Smith, W.E.L., *The Navy and Its Chaplains in the Days of Sail*, Toronto, Ryerson, 1961, p. 197.
30. Canada, ministère de la Défense nationale, *Divine Service Book for the Armed Forces*, Ottawa, 1950, hymne 159.
31. *Regimental Standing Orders*, 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), 1974, p. XI.
32. *Regimental Standing Orders*, The Queen's Own Rifles of Canada, 1965, article 9 (1.20).

33. Communiqué n° 558 du Corps d'aviation royal canadien, 17 janvier 1942. *High Flight* a été mis en musique par Lloyd Pfautsch, D. Mus., compositeur et chef d'orchestre de musique chorale, à l'intention de la United States Air Force Academy de Colorado Springs.

CHAPITRE XII

DRAPEAUX ET COULEURS

Le drapeau, pièce d'étoffe de couleur, figure parmi les symboles les plus anciens, et attaché au sommet d'un poteau, il domptait le vaincu des temps jadis. Planté dans la poussière lunaire, il a proclamé le courage et la foi des hommes et attesté encore une fois sa maîtrise de l'environnement. Lorsqu'il flotte dans une bonne brise, comme une voile au vent, il devient un objet d'une esthétique beauté. Drapé le long d'un mur, il peut donner espoir et secourir ceux qui souffrent, ou effrayer ceux qui craignent.

Il est difficile de concevoir un monde sans drapeaux, car ils servent les hommes avec tant d'efficacité. Ils symbolisent leurs sentiments, leurs réalisations et leurs aspirations. Ils identifient. Ils communiquent des messages ou, comme le dit si bien le matelot, ils lancent des signaux. Ils sont si pratiques, drapeau rouge pour signaler à l'automobiliste que la route est en voie de réparation, ou pour avertir de s'éloigner parce que des munitions ou du carburant sont en voie de chargement; ou le drapeau jaune de la quarantaine indiquant la présence d'une maladie infectieuse; ou encore le pavillon de partance (*Blue Peter*) à la pomme du mât de misaine (*fore truck*) indiquant que le navire est sur le point de lever l'ancre.

Les drapeaux transmettent des idées abstraites et pourtant bien senties, souvent avec une vive émotion, symbolisant parfois une philosophie politique, le chagrin lorsqu'il est en berne, ou encore la joie de voir le drapeau canadien personnel de la Reine flottant au-dessus de Rideau Hall, résidence du Gouverneur général, lorsque sa Majesté y séjourne.



Le drapeau de l'Aviation royale canadienne et le drapeau de la garde, arborés devant les barrières commémoratives de la Station de l'A.R.C. à Trenton, en juillet 1951. Ces barrières, don du peuple britannique, australien et néo-zélandais, ont été offertes en l'honneur de la participation de l'A.R.C. au Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique pendant la guerre, en septembre 1949. (Note: Le drapeau de la Reine porte encore le chiffre de son père, le roi George VI. À noter également les mouches protectrices au bout des baïonnettes pour protéger les drapeaux contre tout dommage pouvant être causé par le vent, et que, dans l'Aviation, les épées ne sont plus en usage.)

L'usage le plus courant d'un drapeau consiste à attester la nationalité, à identifier un peuple. On dit que le plus vieux drapeau national, dont le modèle n'a jamais changé, est le «Dannebrog», de couleur rouge et orné d'une croix blanche, qui flotte sur le Danemark depuis 1219(1). En comparaison, le pavillon royal britannique (*Royal Union Flag*), tel qu'on le connaît aujourd'hui au Canada, et tel qu'approuvé par le Parlement en 1964 «en tant que symbole de l'appartenance du Canada au Commonwealth des Nations et de son allégeance à la Couronne» ne date que de 1606 sous sa forme la plus ancienne (2). Le drapeau national du Canada, connu sous le nom de «drapeau de la feuille d'érable», a été adopté par le Parlement et proclamé par sa Majesté la reine le 15 février 1965.



Le drapeau du 2e bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry monté à bord d'un avion de transport Boeing CC 137, à Winnipeg, au moment où le bataillon s'apprêtait à s'envoler vers Chypre pour y accomplir des fonctions de maintien de la paix, le 5 octobre 1972. À noter la couronne de lauriers bordée d'argent en l'honneur de l'héroïsme du régiment pendant la Grande Guerre de 1914-1918, présentée par Son Altesse Royale la princesse Patricia, colonel en chef, en 1919. Le ruban représente la «Distinguished Unit Citation» du Président des États-Unis, décernée au régiment pour sa participation au combat de Kapyong, Corée, en avril 1951.

Parce que le drapeau national symbolise la souveraineté, la loyauté envers La Couronne, les lois et les institutions de la nation, il exige le respect, et des traditions, comme les cérémonies qui consistent à le hisser le matin et à l'amener au crépuscule.

Dans les bases et établissements des Forces canadiennes, on hisse le drapeau national normalement à 0800 heures. On l'amène au crépuscule. Toutes les personnes des environs doivent lui manifester des marques de respect appropriées. Dans la plupart des cas, c'est un sous-officier, parfois un commissionnaire, qui hisse et amène le drapeau. Il est regrettable de constater que le drapeau national du Canada est l'objet d'un cérémonial plus élaboré dans un quartier général comme celui de Colorado Springs que dans les bases opérationnelles canadiennes, parfois dans le premier cas accompagné



Un officier du 2e bataillon du Regiment of Canadian Guards, exécutant l'ancienne cérémonie qui consiste à frapper à la porte du sanctuaire avec la garde de son épée afin de demander la permission d'entrer pour déposer l'ancien drapeau du régiment, à la Basilique Notre-Dame, d'Ottawa, en août 1969.

d'une garde et d'une fanfare. Il y a plusieurs raisons à cela: pénurie de personnel; le fait que la plupart vivent à l'extérieur de la base; et, peut-être, la tendance à notre époque à amoindrir les manifestations de patriotisme.

Dans les établissements d'instruction, c'est tout à fait différent. Ainsi, au Royal Military College, de Kingston, le drapeau national est hissé et amené en une cérémonie impressionnante chaque jour, exécutée par un détachement d'élèves-officiers appelé «piquet de feu». Le déroulement de la cérémonie est observé de près par un élève-officier de service et l'officier d'état-major de service, celui-ci faisant partie du haut état-major. Lors de la cérémonie du crépuscule, un cornemuseur contribue à la solennité de l'occasion(3). Une routine quotidienne similaire se déroule au collège militaire royal de Saint-Jean, au Québec, et à Royal Roads, Psquimalt, en Colombie-Britannique.

À la Base des Forces canadiennes de Chilliwack, en Colombie-Britannique, qui est une base d'instruction, les cérémonies du drapeau le matin et au crépuscule s'accompagnent des appels appropriés du



Les drapeaux des 1er et 2e bataillons du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada, défilant pour la dernière fois avant que le régiment passe en réserve, à la BFC de Gagetown, en juin 1970.

clairon et de l'hymne national, le tout étant contrôlé électroniquement depuis la salle de garde (4).

À bord des navires de guerre canadiens, le Drapeau national s'appelle «pavillon du navire» (*Ship's Ensign*). Cela est conforme à la pratique navale suivie à bord des navires de guerre français et américains où le drapeau du pays sert de pavillon naval, tandis qu'à bord des navires Royaume-Uni et de l'Union soviétique, c'est un pavillon naval distinct du drapeau national qui est arboré.

Lorsque des navires de guerres canadiens sont dans des ports canadiens, ils exécutent généralement les mêmes cérémonies du matin et du crépuscule que dans les bases terrestres. Lorsque le maître d'équipage sur le pont supérieur font face à la poupe et saluent. Le pavillon naval à bord des navires de guerre en mer. Le pavillon des Forces canadiennes à bord des navires de guerre canadiens est interdit.

C'est un spectacle impressionnant que de voir de nombreux navires de guerre de la Flotte dans leur port d'attache exécuter les cérémonies du matin et du crépuscule. Tous les navires agissent à l'unisson, dirigé par le drapeau «préparatoire» hissé sur la tour de

signalisation à terre ou sur le navire senior en mer. Le signaleur rappelle à l'officier de service: «Cinq minutes avant le crépuscule, monsieur.» Une fois que le drapeau «préparatoire» a été amené rapidement, l'officier de service prononce les paroles traditionnelles: «Make it so!, autrement dit «hissez-le!». Si le canot du navire se trouve dans les environs, le patron (*coxswain*) ordonne l'arrêt du moteur, se met au garde-à-vous à l'arrière, fait face à la poupe du navire tout près, et salue.

À cause du genre de vie qui se déroule en mer, les matelots se servent des drapeaux beaucoup plus que les soldats et les aviateurs, et c'est pourquoi le guidon joue un rôle important dans la routine quotidienne d'un navire en mer. Comme le pavillon à la poupe, et le drapeau national britannique au mât de beaupré, le guidon du navire au sommet du mât fait partie des couleurs du navire.

Le guidon du navire, parfois appelé guidon de mise en service ou guidon du mât est la marque d'un navire en service et le symbole de l'autorité qu'a le capitaine de le commander. Ce symbolisme est très ancien. Voici ce qu'écrivait à ce propos Henry Teonge, aumônier dans le Royal Navy, dans son journal, à Malte, le 22 février 1676:

«Aujourd'hui, nous avons été témoins d'une grande solennité lors du lancement d'un brigantin de vingt-trois rames, construit sur le rivage tout près de l'eau. On y a hissé trois drapeaux... Puis on est revenu pour hisser un guidon signifiant par là que c'est un navire de guerre...(5)».

Lorsque la frégate *America*, de 44 canons, fut mise en service à Devonport en 1844 pour surveiller dans le Pacifique de début de l'établissement dans l'île de Vancouver, voici ce qu'écrivit un officier de marine: «Le guidon hissé, le premier lieutenant et maître restèrent pour préparer le navire à prendre la mer... et, à l'aide d'affiches flamboyantes, pour attirer un équipage (6).»

À bord des navires de guerre canadiens, le guidon a six pieds de long et seulement trois pouces de large au guindant, s'amincissant à un point au battant. Bien qu'un nouveau guidon de mât ait été conçu selon trois panneaux verticaux, blanc-rouge-blanc, les navires de guerre canadiens continuent d'arborer l'ancienne flamme blanche portant la croix rouge de saint Georges au guindant. On le brise au mât principal au moment de la mise en service et on l'arbore continuellement pendant la cérémonie de mise en service (7).

Liée étroitement au guidon de mise en service d'un navire est la flamme de fin de service. On l'arbore traditionnellement lorsqu'on quitte une flotte ou une escadre et qu'on entre au port d'attache pour



Le destroyer Huron, de la classe «Tribal», mis en service en 1943. On le voit ici alors qu'il revient de Halifax, en avril 1963, arborant sa flamme de fin de campagne. La longueur de la flamme, représentant de longs états de service, est munie d'outrés remplies d'air pour le maintenir en état de vol.

la dernière fois avant le désarmement. Cette flamme et le rituel qui s'y rattache sont chers au coeur du matelot depuis un temps immémorial, car cela voulait dire jadis rentrer chez soi et enfin toucher sa solde.

Alors qu'un destroyer peut aujourd'hui passer toute sa vie, mettons d'une durée de 25 ans, en un seul service, autrefois un navire de guerre était désarmé après environ trois ans, pour être grée de nouveau ou «mis en réserve» dans le chantier naval de son port d'attache. Le *Victory*, qui rappelle la gloire de Trafalgar, fut lancé en 1765 et est toujours en service à Portsmouth aujourd'hui. Pendant sa vie, il a été mis en service de nombreuses fois.

À une époque plus ancienne également, la presque totalité de la solde des membres d'équipage d'un navire leur était retenue jusqu'à la fin de leur service. De sorte que non seulement le navire était-il désarmé mais les matelots l'étaient littéralement. Le voyage de retour au pays était donc, en général, un événement heureux. L'une des façons dont les matelots célébraient cet événement consistait à hisser

la flamme de fin de campagne au sommet du grand mât. La coutume voulait qu'à la fin d'un service normal la longueur du guidon fût de même longueur que le navire. Mais si, comme il arrivait souvent, le service avait été prolongé, la longueur du guidon était allongée proportionnellement (8). De nombreux navires sont rentrés chez eux avec la flamme de fin de campagne flottant loin en avant de la lisse de couronnement de la poupe, extrémité maintenue à la surface de l'eau par une vessie natatoire!

L'un des aspects les plus esthétiques du pavoisement qu'on trouve encore aujourd'hui en mer est le guidon religieux. Il se divise en une croix rouge de saint Georges sur fond blanc au guindant, et trois bandes, rouges, blanche et bleue, au battant. Hissé au sommet du grand mât ou à la drisse d'une fusée de vergue, cela veut dire que l'équipage assiste à un service religieux ou est en prière. (Cela était de nature à jeter une certaine confusion chez les terriens de jadis car, selon l'endroit où le guidon religieux était hissé, cela pouvait vouloir dire le rappel de tous les canons ou le commandement: «Je travaille à mes ancrs.»)

Une légende intéressante s'attache au guidon religieux. Elle remonte aux guerres anglo-hollandaises du XVII^e siècle, c'est-à-dire les batailles navales qui se déroulaient habituellement dans la mer du Nord et dans la Manche. Avant le début de l'engagement, il était d'usage qu'un service religieux se déroulât dans la Royal Navy et dans la flotte hollandaise. Afin que de telles dévotions ne fussent pas interrompues, à cette époque plus chevaleresque que la nôtre, les navires des deux flottes hissaient le guidon religieux, qui consistait en une combinaison de la croix de saint Georges et du tricolore hollandais. Lorsque le dernier guidon était descendu, tous les équipages reprenaient leurs postes de combat (9)!

Le service religieux en mer illustre comment les coutumes changent. On peut se servir du guidon religieux pour couvrir l'autel ou envelopper un lutrin. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on se servait souvent du pavillon blanc à cette fin, soit pour couvrir une armoire à munitions déjà utilisées soit quelque autre objet approprié du pont supérieur. Mais on se servait aussi souvent d'un «triangle non» (*Flag «Negative»*), simplement parce qu'il était blanc et qu'il portait cinq croix noires. Un matelot de la Seconde Guerre mondiale, décrivant la vie à bord d'un destroyer en patrouille dans l'Atlantique, a écrit: «Le service religieux a lieu sur le pont des hommes... Le triangle non, noir et blanc, est drapé sur le poêle... La Bible du navire est placée sur le poêle recouvert du triangle (10).»

Cependant, dès les années 50, l'ancien code régissant la signalisation navale au moyen de drapeaux était remplacé aux fins d'uniformiser les communications dans les flottes combinées, de sorte que le vieux «triangle non» marqué de croix avait disparu.

Avant l'avènement du drapeau national dit de la «feuille d'érable» en 1965, les navires de guerre canadiens arboraient le pavillon bleu canadien comme pavillon de beaupré. Aujourd'hui, celui-ci est un drapeau blanc, le canton supérieur renfermant le drapeau de la «feuille d'érable» au guindant, et un dessin bleu formé d'une ancre et d'une aigle surmonté de la couronne navale, au battant. Normalement, on arbore le pavillon de beaupré qu'au port et toujours au mât de pavillon à la proue du navire. En 1975, les unités du Commandement maritime furent autorisées à arborer le pavillon de beaupré des Forces canadiennes à terre (11).

Autrefois, on arborait le pavillon de beaupré au grand mât mais, en peu de temps, si l'on en juge par les nombreuses marines peintes à l'époque, on l'arbora plutôt au mât de contrecivadière (*sprit topmast*), petit mât trapu fixé au beaupré à la proue. C'est là qu'il est toujours demeuré depuis. Aussi longtemps que les navires furent grées en carré, c'était là un arrangement commode pour ce moyen important d'identifier un navire de Sa Majesté. Mais lorsque la voile aurique devint à la mode, avec misaine et foc, le pavillon embarrassaient souvent le gréage. Le résultat, c'est qu'on prit l'habitude de n'aborder le pavillon qu'au port. C'est encore la coutume aujourd'hui (12).

L'origine du mot anglais «jack» se prête à de nombreuses conjectures. Dans la tradition britannique, comme dans l'expression «Union-Jack», ce mot évoque le drapeau attestant de façon évidente l'union des couronnes d'Angleterre et d'Écosse. Le souverain, à l'époque, était le roi Jacques VI d'Écosse, qui devint Jacques 1^{er} d'Angleterre et qui, lorsqu'il signait des documents d'État, utilisait parfois la forme française de ce prénom. On prétend que ce serait là la source du mot «Jack».

Cependant, de nombreuses preuves attestent que le mot «Jack», à des fins d'identification, remonterait à une époque très antérieure au début du XVII^e siècle. À l'époque féodale, les chevaliers montés et les soldats à pied en campagne portaient un vêtement de dessus couvrant le corps du cou aux hanches qu'on appelait «surcot» ou «jaque», d'où le mot anglais «jacket». Sur cette tunique était cousue une croix ou un autre dessin identifiant l'allégeance de son porteur envers un seigneur-lige ou un roi, de la même façon que la nationalité est

identifiée aujourd'hui. Ces surcots ou jaques en vinrent à être connus, en anglais, comme les «jacks» des diverses nations et à n'être portés que par les marins des navires transportant les soldats. Ce n'était qu'une étape d'une évolution selon laquelle on en vint à fixer à un poteau au-dessus de la proue le surcot ou jaque du matelot pour indiquer les «couleurs» d'un navire (13).

Depuis la création de la Marine royale canadienne en 1910 jusqu'à l'avènement du drapeau national dit de la «feuille d'érable» en 1965, les navires de guerre canadiens ont arboré le pavillon blanc, de même que les détachements navals en marche à terre. C'était un drapeau blanc portant une croix rouge de saint Georges et un Union-Jack au canton supérieur au guindant. Il était identique à celui qu'arboraient les navires de la Royal Navy et des autres marines du Commonwealth. Ce drapeau historique existe encore dans les Forces canadiennes sous la forme du drapeau de la Reine de la Marine royale canadienne lequel est conservé dans un cabinet spécial du carré des officiers de la Base des Forces canadiennes de Halifax. Un autre, qui lui est identique, est conservé à la Base des Forces canadiennes d'Esquimalt.

Le drapeau de la reine du Service naval n'a jamais été officiellement hissé ou amené, et pourtant on ne peut le considérer comme le drapeau de la reine du Commandement maritime parce qu'il ne renferme pas le drapeau national dit de la «feuille d'érable». Cependant, au moment où nous écrivons ces lignes, un nouveau drapeau de la reine sous forme de pavillon blanc renfermant le drapeau de la «feuille d'érable» est en voie de mise au point à l'intention des forces navales.

Le drapeau du souverain ou premier drapeau, habituellement appelé drapeau de la reine de la Marine est d'origine récente, comparativement à celui de l'Armée. Connu au début sous le nom de «drapeau du Roi» dans les règlements de 1747, sous le règne de George II (14), le drapeau du souverain approuvé à l'intention des régiments britanniques a précédé de près de deux siècles ceux de la Royal Navy et de la Royal Air Force.

Le drapeau du roi de la Royal Navy fut approuvé pour la première fois par George V en 1924 (15), et pour la Marine royale canadienne en 1925 (16).

Ce premier drapeau du roi de la M.R.C. nous donne une certaine idée des contraintes financières dans lesquelles les Forces armées des années 20 se débattaient pour survivre.

Approuvé par le roi en 1925, il reste que le commodore Walter Hose, directeur du Service naval, tout désireux qu'il fût de doter la Marine du nouveau drapeau, ne put distraire de son budget les £60 nécessaires qu'en 1927. Et puis, à cette date, il n'y avait que deux destroyers en service, le *Patrician* et le *Patriot*, l'un sur chaque côte. Un équipage était essentiel à la cérémonie de présentation, car il n'y avait pas suffisamment de matelots à terre, et la présence d'un navire au port ne coïncidait jamais, semble-t-il, avec une visite du Gouverneur général. De sorte que le drapeau de George V ne fut jamais présenté à la Marine royale canadienne. Aujourd'hui, celui de Halifax est exposé dans l'église Saint Mark, et celui d'Esquimalt dans l'église Saint Andrew de l'établissement naval *Naden*, maintenant la Base des Forces canadiennes d'Esquimalt.

La présentation du drapeau du roi à la M.R.C. dut attendre la première visite du souverain régnant au Canada. Lors d'une cérémonie mémorable tenue juste avant le déclenchement de la guerre en 1939, George VI présenta son drapeau à la Marine dans le parc Beacon Hill, à Victoria. Aujourd'hui, ce drapeau est exposé dans l'église navale et de garnison Saint Paul, à Esquimalt. Exécutée le 24 mai 1960, la cérémonie d'installation se déroula dans un lieu des mieux appropriés puisque l'église Saint Paul est étroitement liée à tous les navires et marins qui ont passé par Esquimalt depuis plus d'un siècle.

Le drapeau de George VI à Halifax, considéré comme ayant été présenté en même temps que celui du Commandement du Pacifique, fut remis le 21 octobre 1959, fête de Trafalgar, dans l'église Saint Nicholas de l'établissement naval *Stadacona*, maintenant la Base des Forces canadiennes de Halifax (17).

L'actuel drapeau de la reine de la Marine royale canadienne fut présenté par Sa Majesté la reine à Halifax, le 1^{er} août 1959, et celui d'Esquimalt fut considéré comme ayant été présenté en même temps. Au cours de son allocution devant les marins réunis, la reine a déclaré:

C'est un moment solennel dans l'histoire de la Marine. Vous dîtes adieu à un drapeau et vous vous apprêtez à rendre hommage à un autre...

Je n'ai aucun doute que mon drapeau est en très bonnes mains... Pendant la Seconde Guerre mondiale, et particulièrement durant la Bataille de l'Atlantique, vous vous êtes admirablement acquittés de vos responsabilités envers la Couronne, votre pays et le monde libre.

Je vous confie maintenant la garde de ce drapeau. Je sais que vous le garderez fidèlement, et que vous maintiendrez les idéaux qu'il représente, non seulement en temps de guerre mais également en temps de paix, qui se poursuivra toujours nous l'espérons tous sincèrement. Souvenez-vous toujours que, bien qu'il vienne de moi, il symbolise non seulement votre loyauté envers votre Reine mais envers votre pays et votre arme. Aussi longtemps que cette triple loyauté animera vos coeurs, vous ajouterez du lustre à la réputation déjà très grande de la Marine royale canadienne (18).

L'Aviation royale canadienne reçut son unique drapeau du souverain en 1950, en même temps que le drapeau de l'A.R.C., ce dernier étant comparable à un drapeau régimentaire. Les deux furent consacrés et présentés au nom du roi George VI, sur la colline du Parlement, à Ottawa, le 5 juin 1950, date anniversaire du roi, par le Gouverneur général, le vicomte Alexander de Tunnis. L'A.R.C. fut la première des forces aériennes royales à se voir conférer, en tant qu'arme, le privilège de porter le drapeau du roi. Ceux qui avaient été présentés antérieurement l'avaient été à des éléments particuliers de la Royal Air Force (19).

Outre que c'est le seul drapeau du souverain que l'Aviation ait jamais eu, ayant été désigné comme «drapeau de la Reine» en 1952, bien qu'il porte le chiffre royal de George VI, alors récemment décédé, il est d'un modèle inusité pour un drapeau de Souverain de l'Aviation.

Le pavillon de la Royal Air Force, de couleur bleu clair, portant l'Union-Jack au guindant et la rondelle rouge, blanche et bleue au battant, fut autorisé en 1920. L'Aviation royale canadienne hérita du même privilège dès sa création en 1942. Lorsque la Royal Air Force commença à recevoir sa série de drapeaux du roi en 1948, le modèle de ceux-ci s'inspirait du pavillon, c'est-à-dire l'Union-Jack au guindant, le chiffre royal au centre, et la rondelle au battant, le tout sur un champ bleu clair. Mais l'Aviation royale canadienne opta, dans le cas de son drapeau du roi, pour un modèle inspiré de la tradition de l'Armée, c'est-à-dire l'Union-Jack avec couronne et chiffre royal au centre, adhérent ainsi aux règlements établis en 1747. Le second drapeau de l'A.R.C. est un drapeau bleu clair portant l'écusson de la couronne et de l'aigle de l'Aviation au centre et une feuille d'érable dorée dans chaque coin.

Ces drapeaux sont encore en usage aujourd'hui après plus d'un quart de siècle. Chacun occupe une place d'honneur; il y en a un dans le mess des officiers de l'A.R.C., rue Gloucester, à Ottawa; il y en a

un dans le mess des officiers du Commandement aérien, à la BFC de Winnipeg; et la troisième se trouve dans le mess des officiers des Forces canadiennes en Europe, à Lahr, dans la forêt noire en Allemagne.

Contrairement à l'Aviation et à la Marine, l'Armée évolua différemment, étant donné qu'elle a toujours été organisée sur une base régimentaire, chaque unité ayant ses propres coutumes, traditions et drapeaux. En 1968, Sa Majesté approuva la remise de nouveaux drapeaux «à toutes les unités d'infanterie et régiments de gardes autorisés à les arborer (20)». Ce processus se poursuit depuis, le drapeau de la reine s'inspirant du drapeau national dit de la «feuille d'érable», remplaçant ainsi l'Union-Jack traditionnellement arboré par les unités d'infanterie autres que les régiments de gardes. Cela perpétue la coutume des régiments d'infanterie de ligne du milieu du XVIII^e siècle, dont le drapeau du souverain s'inspirait du drapeau national (21).

Le drapeau de la reine, ou Premier Drapeau, symbolise la loyauté de l'unité envers la Couronne. L'autorisation de posséder un drapeau de la reine ne peut être conférée que par la Souveraine régnante et peut être présenté à une unité, à un commandement ou à une arme par la Souveraine ou son représentant. Le terme lui-même apparut pour la première fois dans l'Armée britannique, dans un «Règlement régissant l'habillement uniforme des régiments d'infanterie, leurs drapeaux, tambours, sonneries et couleurs de camp, 1747» dans lequel on lit: «Le drapeau du roi ou Premier drapeau de chaque régiment ou bataillon doit être celui de la Grande Union (22)».

Le Second Drapeau, ou drapeau de l'unité ou du régiment, est peut-être l'élément le plus précieux d'une force combattante. C'est qu'il symbolise tout un ensemble d'idées, de croyances et d'émotions qu'on peut résumer globalement par l'expression «esprit régimentaire». Le drapeau régimentaire symbolise de façon très visible la fierté qu'éprouve un homme à servir dans une unité dont la raison d'être est la valeur, le fier héritage des membres du régiment tombés au champ d'honneur, les réalisations du régiment, le tout figurant sur les décorations du drapeau évoquant les victoires remportées. Il existe une mystique du drapeau qui rappelle constamment à chaque officier et à chaque homme à quel point il dépend de ses camarades d'armes, de sorte qu'il lui est extrêmement difficile au combat de faillir à son devoir, et le plus souvent le porte à accomplir des exploits héroïques dont il n'aurait jamais rêvé.

On peut se faire quelque idée de ce que le drapeau régimentaire représente pour le soldat en lisant cet extrait des mémoires de Jacques II, dans lequel il raconte l'assaut contre Étampes, en 1652, à l'époque de Louis XIV:

«... Le propre régiment de Turenne avança face aux deux armées...; et, sans aucune diversion, ni même un seul coup de canon pour l'appuyer, il se porta à l'attaque. Malgré le feu constant dirigé contre lui, tant en provenance de la fortification et de la muraille de la ville, il marcha sans tirer un seul coup; les capitaines eux-mêmes, prenant les drapeaux dans leurs mains, et marchant ainsi à la tête de leurs troupes jusqu'à la fortification...; et puis, d'un seul coup, déchargèrent leurs armes et avancèrent avec leurs piques avec tant de bravoure et de résolution qu'ils battirent l'ennemi et s'emparèrent de la fortification... Tous les témoins présents s'accordèrent à dire qu'ils n'avaient jamais vu une action si audacieuse. Le maréchal de Turenne lui-même et les officiers les plus expérimentés de l'armée furent tous d'avis qu'il leur eût été impossible d'avoir tant accompli sans avoir eu constamment sous le yeux leurs drapeaux (23).

Dans le journal d'un enseigne de 17 ans du 34th Regiment of Foot, on a un aperçu de l'importance du drapeau lorsque Wellington rencontra l'armée de Napoléon au Portugal en 1811:

«Notre brave et vaillant général, chevauchant le long de notre front, dit: «Êtes-vous prêts»? «Oui, monsieur». «Déroulez vos drapeaux, amorcez et chargez». ... Comme je prenais charge du drapeau du roi, étant l'enseigne le plus ancien, le major dit: «Maintenant, mes amis, tenez bien ces étendards et arboriez-les dès que vous verrez l'ennemi (24)».

On peut retracer l'ancêtre du drapeau jusqu'aux époques les plus reculées, alors que l'homme primitif identifiait ses chefs et ses forces au combat au moyen d'une forme quelconque de totem fixé au bout d'un poteau. On note la même intention dans les étendards ornés d'aigles des légions romaines. Au Moyen âge, les chefs de guerre étaient en général des nobles et, enveloppés de leurs cottes de maille et de leurs armures, s'identifiaient au moyen de bannières et de guidons portant des masques ou dessins inspirés de leurs armoiries.

Dès le début du XVIII^e siècle, les unités de base traditionnelles, les compagnies, chacune ayant son propre drapeau, étaient réunies en régiments, portant souvent le nom des colonels qui les avaient levés. Chaque officier régimentaire, indépendamment de son grade, commandait également sa propre compagnie au sein du régiment, de sorte que le drapeau de la compagnie portait des dessins inspirés des

armoiries du colonel. Les drapeaux de compagnie existent encore dans les régiments de gardes d'aujourd'hui. Ce n'est qu'avec la promulgation du règlement de 1747 qu'il fut interdit à tout colonel de l'Armée britannique de placer «ses armoiries, son écusson, tout dessin ou livrée sur quelque partie que ce soit des couleurs du régiment sous son commandement (25)».

Au combat, les drapeaux ont deux applications pratiques: identification et lieu de concentration. Il y a près de deux siècles, un auteur militaire expliquait de la façon suivante la raison pour laquelle on arborait les drapeaux en campagne:

«Les drapeaux, bannières, aigrettes et autres pavillons sont très anciens; dans les grandes armées, ils servaient à distinguer les troupes de différentes nations ou provinces; et, dans les formations plus petites, les différents chefs ou même des personnes particulières, afin que le prince et commandant en chef pût se rendre compte de la conduite de chaque corps ou de chaque personne; ils servaient également de signe de ralliement aux bataillons ou escadrons en déroute, et indiquaient le lieu où se trouvait le roi ou différents officiers supérieurs, chacun ayant son guidon ou sa bannière, au moyen desquels on pouvait les retrouver en tout temps, et le commandant en chef pouvait ainsi, de temps à autre, communiquer les ordres qu'il jugeait nécessaire de transmettre à ses différents généraux (26)».

Avec l'avènement des armes de plus en plus perfectionnées cessa la coutume plusieurs fois séculaire d'arborer les drapeaux régimentaires au combat. Pendant la guerre contre les Zoulous, en 1879, les pertes subies pour défendre le drapeau du 24th Foot (The South Wales Borderers) amenèrent le public à condamner cette pratique. Deux ans plus tard, une situation analogue se produisit dans le cas du 58th Foot (The Northamptonshire Regiment) lors de l'engagement de Laing's Nek, en Afrique du Sud. Ce fut la dernière fois dans les forces de l'Empire britannique où les drapeaux régimentaires furent arborés au combat, à une seule exception près, celle du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (27).

Lorsque les nuages de la guerre s'amoncelèrent sur l'Europe à l'été de 1914, le Canada, en tant que membre Loyal de l'Empire, répondit à la menace. Un aspect de cette réponse fut la levée d'un nouveau régiment, le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, du nom de la populaire fille du gouverneur général, le duc de Connaught. La princesse Patricia, nommée colonel honoraire du régiment, conçut elle-même un drapeau rouge et bleu royal, frangé d'or,

techniquement un drapeau de camp, mais qui bientôt revêtit le caractère d'un véritable drapeau régimentaire. Il n'y a probablement pas de drapeau régimentaire plus populaire dans les Forces canadiennes.

En août 1914, avant que le régiment ne parte pour outremer, la princesse Patricia présenta son drapeau au régiment à Ottawa, et le commandant promit qu'il serait conservé « au péril de leurs vies et qu'il resterait toujours dans le régiment (28) ». Cette promesse fut tenue très fidèlement.

Ce drapeau, connu familièrement sous le nom de « Ric-A-Dam-Doo », accompagna la régiment en France, en décembre 1914, et flotta toujours au-dessus du quartier général régimentaire. Au début de mai 1915, ce quartier général se trouvait dans les tranchées de la ligne de front, et ce fut dans cette situation exposée qu'il fut déchiré par des éclats d'obus et des balles de fusil. Mais, ce jour-là, il inspira les troupes au point de « leur permettre de résister à des forces terriblement supérieures, sans appui sur aucun de leurs flancs (29) ».

En janvier 1919, à Mons, en Belgique, ce drapeau qui avait survécu à cinq années de guerre de tranchées et qui, lorsque le régiment marchait en France, était toujours porté par un officier accompagné d'une escorte appropriée, et à qui toutes les troupes rencontrées rendaient des marques de respect, fut consacré comme drapeau régimentaire. Un mois plus tard, à Bramshott, en Angleterre, la princesse Patricia, alors colonel en chef, présenta une couronne de lauriers bordée d'argent devant être portée sur le drapeau. Celui-ci porte l'inscription suivante:

Au P.P.C.L.I.
De son colonel en chef
PATRICIA
En reconnaissance de ses
services héroïques dans la
Grande Guerre de 1914-1918

Cette couronne de lauriers fut gagnée à un coût effarant: seulement 44 des 1 098 « originaux » étaient au rassemblement ce jour-là (30).

The Ric-A-Dam-Doo, pray what is that?
'Twas made at home by Princess Pat.
It's Red and Gold and Royal Blue;
That's what we call the Ric-A-Dam-Doo (31).

C'est l'avènement des armées permanentes au XVII^e siècle et leur organisation de base en régiments qui amenèrent l'usage généralisé des drapeaux régimentaires. Dans l'Armée britannique c'est le règlement de 1747 qui établit le modèle et du dessin et de l'usage tels qu'on les connaît aujourd'hui.

Il y avait trois espèces distinctes de «bannières» régimentaires: les étendards, les guidons et les drapeaux. Les étendards ne sont autorisés aujourd'hui que pour la cavalerie et les dragons de la garde. Le Governor General's Horse Guards, de Toronto, qui a le statut d'un régiment de dragons de la garde, est le seul régiment des Forces canadiennes qui porte aujourd'hui un étendard. L'étendard était, au Moyen âge, un très grand drapeau qu'arboraient les armées. Son rôle n'était pas de suivre les troupes au combat, mais de se dresser devant la tente du commandant, d'où son nom d'étendard.

Le guidon, du vieux français «guydhomme», drapeau porté par le chef de la cavalerie, fut autorisé pour les régiments de cavalerie comme les dragons, et son extrémité se termine par deux pointes. Un dictionnaire anglais de 1780 définissait ce terme ainsi: «Mot français qui désigne celui qui porte l'étendard dans les gardes, ou «gens d'armes», et qui désigne également l'étendard lui-même. Il est maintenant d'usage courant en Angleterre. Il en est de même dans les gardes à cheval, où le pavillon est au pied (32)». Aujourd'hui, le guidon est utilisé par les régiments de blindés, qui ont succédé à la cavalerie. Comme l'étendard des gardes à cheval, le guidon est fait de soie rouge damasquinée.

Le drapeau régimentaire, celui qui était expressément mentionné dans le règlement de 1747, et qui, avec le drapeau du Souverain, constitue les couleurs, était pour les gardes à pied et les régiments d'infanterie de ligne. Au XVIII^e siècle, on l'appelait simplement le Second Drapeau. Bien qu'il fût bientôt connu sous le sobriquet de «drapeau régimentaire», cette expression ne fut officiellement reconnue qu'en 1844 (33).

Il est intéressant de noter ici que, dans le cas des régiments d'infanterie de ligne, l'ancienne tradition de George II selon laquelle le drapeau du souverain dût s'inspirer du drapeau national (dans le règlement de 1747, cela voulait dire le drapeau de la Grande Union, communément appelé l'Union-Jack), alors que le drapeau régimentaire dût refléter les couleurs du devant des uniformes, a été maintenue. Mais également dans la tradition de l'Armée britannique, c'est le contraire pour les régiments de gardes à pied. Dans ce

dernier cas, le drapeau de la reine est cramoisi, et le drapeau régimentaire est semblable au drapeau de la «feuille d'érable», et les décorations figurent sur les deux (34).

Les escadrons volants des Forces canadiennes, après 25 ans de service, ou après avoir mérité l'appréciation de la Souveraine pour des opérations particulièrement exceptionnelles, sont aurotisés à arborer un étendard d'escadron. Un étendard d'aviation est un drapeau rectangulaire de soie bleu clair portant les décorations remportées par l'escadron. Son origine est la suivante: pendant la Seconde Guerre mondiale, en 1943, la Royal Air Force célébra son 25^e anniversaire. Pour marquer cet événement, le roi George VI inaugura la présentation d'étendards d'escadron, et 30 escadrons de la Royal Air Force se virent décerner cet honneur au cours de cette année d'anniversaire du temps de guerre (35).

En 1958, la présentation d'étendards d'escadron fut étendue à l'Aviation royale canadienne. La première unité à mériter cet honneur fut le 400^e escadron, et la présentation eut lieu à la Station de l'A.R.C. de Dowsview, sous la présidence du lieutenant-gouverneur de l'Ontario, l'hon. J.K. Mackay, le 10 juin 1961 (36).

Voilà, dans ses grandes lignes, l'histoire de l'évolution du drapeau de la reine et du Second Drapeau au sein des Forces canadiennes, suivant en cela les coutumes beaucoup plus anciennes des forces britanniques. Cependant, comme on doit s'y attendre, de nombreuses divergences et exceptions, par rapport à la pratique établie, se sont produites, et certaines de ces anomalies existent depuis longtemps.

Le régiment royal de l'Artillerie canadienne ne possède pas de drapeau, au sens habituel du mot. Ce sont les canons eux-mêmes qui constituent son drapeau. À l'occasion de cérémonies, les canons reçoivent les mêmes marques de respect que les étendards, guidons et drapeaux des autres unités. La raison qui explique cette ancienne tradition est liée à la devise des artilleurs, *Ubique*, qui veut dire «partout», c'est-à-dire que l'artillerie a participé à presque toutes les campagnes.

La coutume selon laquelle les canons constituent le drapeau remonte au XVIII^e siècle et à la pratique de l'Artillerie royale de l'époque de désigner le plus gros canon d'un train d'artillerie comme étant le «canon du drapeau» (*flag gun*), c'est-à-dire la pièce ayant l'honneur de porter l'équivalent du drapeau de la souveraine. Avec le temps, les canons eux-mêmes en sont venus à être considérés comme le drapeau de l'artillerie (37).

Les régiments d'infanterie ayant une «tradition de fusiliers», autrement dit le régiments de fusiliers, ne possèdent pas non plus de drapeau de la reine ni de drapeau régimentaire, mais c'est pour une autre raison tenant à leur rôle historique en campagne. Les fusiliers, qui portaient des uniformes verts à boutons noirs et à bandoulières noires, étaient ainsi vêtus afin de se dissimuler le mieux possible, en se fondant pour ainsi dire dans le paysage. En tant que francs-tireurs et tirailleurs précédant l'infanterie de ligne, c'était leur rôle de tirer parti de chaque vestige de camouflage dans une avance rapide. C'est pourquoi ils n'aboyaient aucun drapeau au combat pour signaler leur présence. Aujourd'hui, les «fusiliers» ne possèdent pas encore de drapeau; leurs décorations figurent sur leurs tambours (38), et, dans certaines unités, sur les écussons de casquette.

Il arrive, à l'occasion, qu'une unité contrevienne à l'ordre établi en matière de drapeaux, comme c'est le cas du Algonquin Regiment, du nord de l'Ontario. Cette unité, bien qu'étant un régiment d'infanterie, est la fière dépositaire d'un guidon qui lui fut présenté en 1965, à peu près au même moment où elle cessait d'être un régiment de blindés (39).

Bien que les unités prennent bien garde d'assurer la sécurité de leurs drapeaux, des accidents ne manquent pas de se produire. Ainsi, le 6 décembre 1917, lorsque le navire de munitions *Mont-Blanc* entra en collision avec un autre navire dans le port de Halifax, il y eut de nombreuses pertes de vies dans la ville. Une des conséquences de cette tragique explosion furent les dommages causés aux casernes Wellington, situées au-dessus du chantier naval, où les drapeaux du Royal Canadian Regiment furent ensevelis sous les décombres. On les récupérera toutefois (40).

Dans l'église Saint Mary Magdalene, de Picton, en Ontario, un drapeau de la Souveraine est monté sur la pique dénudée à laquelle était fixé un second drapeau. En 1960, le drapeau régimentaire du Hastings and prince Edward Regiment fut volé de son armoire dans le mess des officiers. On ne l'a jamais retrouvé (41).

Le 18 avril 1975, dans le manège de Fort York, à Toronto, un ensemble de drapeaux fut présenté au Queen's York Rangers par le lieutenant-gouverneur de l'Ontario, l'honorable Pauline M. McGibbon. Les deux drapeaux portent un écusson dont le bouclier arbore la devise «QUEEN'S RANGERS 1st AMERns». Ce sont les plus vieux drapeaux qui existent encore au Canada; ils appartenaient à un devancier d'un régiment d'active dans les Forces canadiennes d'aujourd'hui, le Queen's York Rangers (1st American Regiment).

Ce sont là les drapeaux qui furent arborés par le Queen's Rangers (1st Americans) commandé par le lieutenant-colonel John Graves Simcoe pendant la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783). Connus sous le nom de «drapeaux de Simcoe», il est possible qu'ils furent utilisés par un régiment successeur du Queen's Rangers après la guerre, lorsque Simcoe devint le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada. ces vieux drapeaux, maintenant soigneusement restaurés, ont passé presque deux siècles dans la maison familiale des Simcoe, Wolford Lodge, dans le Devonshire, en Angleterre, où ils furent acquis par des Canadiens intéressés il y a environ cinquante ans (42).

Pendant la vie d'un drapeau, se déroulent trois cérémonies: consécration, présentation et mise en réserve ou dépôt. À cause de ce que représente le drapeau, ces cérémonies sont toujours tenues avec dignité et révérence, et avec la précision militaire et l'apparat pittoresque d'usage, habituellement en plein air.

Lors de la Fête du Canada de 1972, les Gardes à pied du Gouverneur général reçurent un nouveau drapeau, sur la colline du Parlement, des mains du très honorable Roland Michener, qui était également colonel honoraire de ce régiment. Celui-ci se rassembla sur la pelouse, au pied de la Tour de la Paix. Des détachements du Canadian Grenadier Guards, de Montréal, et du Cameron Highlanders, d'Ottawa, étaient aussi présents, Après le salut royal et l'inspection des Gardes à pied par Son Excellence, le Régiment salua l'ancien drapeau, puis quitta le lieu de rassemblement au son de la mélodie *Auld Lang Syne*. Il y eut ensuite un service religieux au cours duquel le nouveau drapeau fut consacré. Voici le texte des paroles utilisées au cours de ce service religieux, lequel est typique de la cérémonie de consécration d'un drapeau dans les Forces canadiennes (43):

La Bénédiction des drapeaux

L'officier commandant: Monsieur l'aumônier, au nom du Governor General's Foot Guards, nous vous prions de bien vouloir bénir ces drapeaux.

L'aumônier: Nous sommes prêts à le faire.

L'aumônier: Vu que les hommes de tous les temps se sont donné des symboles et des emblèmes de leur allégeance à leurs chefs, ainsi que de leur devoir de maintenir les lois et les institutions que la divine providence leur a imposées, suivant cette vénérable et pieuse coutume, nous nous sommes assemblés devant Dieu pour implorer sa Bénédiction sur ces drapeaux, symboles de nos devoirs envers notre souveraine et notre pays. Prions donc le Dieu tout puissant de nous accorder dans sa miséricorde que nous ne déployions jamais ces drapeaux si ce n'est pour la cause de la justice et du droit, et qu'il en fasse pour ceux qui les suivront un signe de sa présence dans tout danger et dans toute détresse, et qu'il augmente ainsi leur foi et leur espérance en Dieu, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs.

Prions:

Notre secours est dans le nom du Seigneur.

Tous: Qui a fait le ciel et la terre.

L'aumônier: Le Seigneur soit avec vous

Tous: et avec votre esprit.

L'aumônier: Dieu tout puissant et éternel, tes saintes écritures nous enseignent que le coeur des rois est soumis à ton empire et à ta gouverne, et que tu les disposes et les régis suivant les dictées et ta divine sagesse. Humblement, nous t'implorons de disposer et de régir le coeur d'Élisabeth, ta servante, notre reine et notre gouvernante, de façon que, dans toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, elle recherche ton honneur et ta gloire, et s'applique à maintenir dans la prospérité, la paix, et la piété le peuple que tu as confié à ses soins. Daigne exaucer notre prière, Père miséricordieux, par amour de ton Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur. Amen.

Seigneur, notre Dieu, qui de ton trône vois tous les royaumes de la terre par égard pour notre patrie, fais que nous demeurions un pays et un peuple voués à ton service jusqu'à la fin des temps. Dirige les gouvernements de notre grande communauté de nations et de notre empire, et permets, que tous ceux qui vivent sous la protection de notre drapeau se remémorent constamment la triple croix qu'il arbore et soient disposés à oeuvrer au bien-être de leurs semblables, suivant l'exemple de celui qui a donné sa vie au service de l'humanité, ton Fils, Jésus-Christ, notre Sauveur. Amen. Souviens-toi, Seigneur, de ce que tu as accompli en nous plutôt que de ce que nous méritons et, de même

que tu nous as appelés à ton service, rends-nous dignes de ton appel par Jésus-Christ, notre Seigneur. Amen.

L'officier commandant alterne avec les membres du régiment dans la récitation de l'acte de dédicace.

L'officier commandant: Au service de Dieu et à l'honneur de son Nom.

Tous: Nous nous consacrons à nouveau.

L'officier commandant: Au maintien de l'honneur et du respect de nos engagements.

Tous: Nous nous consacrons à nouveau.

L'officier commandant: À la protection de tous ceux qui vaquent à leurs affaires légitimes.

Tous: Nous nous consacrons à nouveau.

L'officier commandant: Au maintien de l'ordre et du bon gouvernement.

Tous: Nous nous consacrons à nouveau.

L'officier commandant: Au souvenir sacré de nos compagnons d'armes dont le courage et l'endurance illustrent à jamais nos emblèmes.

Tous: Nous dédions nos drapeaux.

L'officier commandant: En souvenir de notre engagement solennel et en témoignage de notre résolution de le remplir avec fidélité.

Tous: Nous dédions nos drapeaux.

La Formule de bénédiction:

L'aumônier (les mains posés sur les drapeaux): Au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, nous consacrons et bénissons ces drapeaux afin qu'ils soient un signe de nos devoirs envers notre Reine et notre Patrie devant Dieu. Amen.

Prions:

Tous: Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal, car c'est à toi qu'appartiennent le Royaume, la Puissance et la Gloire, pendant les siècles des siècles. Amen.

L'aumônier: Seigneur, toi qui règnes sur toutes choses, nous t'implorons d'accueillir favorablement le culte que nous t'avons rendu en ce jour. Bénis ce que nous avons béni en ton nom, et entoure de ta bienveillance ceux qui suivront les drapeaux bientôt confiés à leur soins.

Anime-les de courage et fais en sorte que leur vaillance se fonde toujours sur leur confiance inébranlable en toi. Puissent-ils

exercer une maîtrise de soi à l'heure du triomphe et faire preuve de patience dans l'épreuve. Puissent-ils se faire un point d'honneur de rechercher l'honneur et la gloire de ton saint nom. Éclaire les décisions de leurs chefs et sois leur refuge dans l'adversité. Fais que, par leur fidélité à ton service en cette vie, ils soient admis dans ton royaume céleste, par les mérites de ton Fils bien-aimé, Jésus-Christ, notre Seigneur, Amen.

L'invocation

Que le Dieu tout-Puissant qui vous a appelés à servir sous son étendard vous donne la force de remplir votre engagement; que le Père vous inspire la force et la sérénité qu'assure son amour; que le Seigneur Jésus-christ vous accorde le courage de sa douceur et la constance de sa longanimité; que l'Esprit Saint vous confère la maîtrise de soi qu'apporte le don de la sagesse; et que la bénédiction de Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais. Amen.

Après la présentation proprement dite par le personnage chargé de cette cérémonie (normalement la souveraine ou son représentant), celui-ci s'adresse aux troupes rassemblées. Les pensées qu'il exprime prennent habituellement la forme d'une remise en charge du drapeau aux mains de l'unité, et c'est alors que les recrues commencent à comprendre la vraie signification du drapeau.

Le 21 octobre 1953, le Royal Newfoundland Regiment reçut un nouveau drapeau des mains de son colonel honoraire et lieutenant-gouverneur de la province, sir Leonard Outerbridge. Il s'agissait du premier drapeau présenté à un régiment canadien pendant le règne de la reine Élisabeth II. Sir Leonard termina son allocution par cette admonestation: «Gardez-le bien et arborez-le fièrement comme symbole des grandes traditions et des grands honneurs mérités par ceux qui vous ont précédés (44)».

Un siècle plus tôt, soit le 12 juillet 1849, une cérémonie eut lieu aux casernes Winchester, en Angleterre, qui atteste la pérennité de la présentation des drapeaux. Le régiment qui était alors à l'honneur, le Royal Welch Fusiliers, venait de rentrer d'une décennie de service en Amérique du Nord britannique, ayant été stationné dans des endroits aussi éloignés l'un de l'autre que Halifax et Annapolis, Québec et Montréal, et Kingston et London dans l'ouest du Canada. La présentation du nouveau drapeau fut faite par le prince consort de la reine Victoria, le prince Albert. Le cérémonial de l'époque rappelle beaucoup celui d'aujourd'hui: «Le régiment, aligné près de l'ancien drapeau au centre, reçut Son Altesse Royale avec les honneurs

d'usage, les compagnies de flanc furent ensuite ramenées à l'avant de manière à former les trois côtés d'un carré, au centre duquel le nouveau drapeau fut apporté sous escorte et déposé sur un autel formé de tambours (45)».

Après le service de consécration dirigé par l'aumônier-général, le prince Albert confia la charge du nouveau drapeau au régiment dans les termes suivants de son époque:

«Soldats du Royal Welch Regiment! — La cérémonie que nous accomplissons aujourd'hui est des plus importantes et, pour chaque soldat, des plus sacrées; nous transmettons à votre soin et garde le drapeau que vous devrez désormais arborer, et qui sera le symbole de votre honneur et votre point de ralliement dans tous les moments de danger. Recevez ces drapeaux, — l'un appelé majestueusement «drapeau de la reine», vous rappelant votre loyal engagement envers votre Souveraine et l'obéissance que vous devez aux lois de votre pays; l'autre, — plus particulièrement «régimentaire», — vous rappelant l'engagement que vous avez pris de maintenir l'honneur de votre régiment. En regardant l'un, vous penserez à votre Souveraine; en regardant l'autre, vous penserez à ceux qui ont combattu, qui ont versé leur sang et fait des conquêtes avant vous (46)!»

Il est symbolique de la continuité de l'histoire que de voir, plus d'un siècle plus tard, l'arrière-petite-fille du prince consort, la reine Élisabeth II, présider une cérémonie analogue. Ce fut une heureuse coïncidence également que le régiment qu'elle honora sur les Plaines d'Abraham, le 23 juin 1959, était un régiment canadien allié au Royal Welch Regiment, le Royal 22^e régiment.

Lors d'une cérémonie fort imposante, Sa Majesté, en sa qualité de colonel en chef, s'adressa à son régiment de langue française, d'une façon dont se souviennent encore avec affection les «Van Doos» rassemblés ce jour-là. Voici ce qu'elle leur dit:

Messieurs les Officiers Commandants, Officiers, Sous-Officiers et Soldats:

Je suis heureuse d'être à Québec, avec mon régiment canadien-français, dont je suis fière, et de lui remettre de nouveaux drapeaux.

Je connais votre histoire qui remonte au début de la première guerre mondiale. Les Canadiens français décidèrent alors de lever un régiment rappelant leurs origines. Son insigne porte la devise «Je me souviens». C'est un hommage émouvant au pays de vos ancêtres.

Sur les drapeaux que je viens de vous remettre sont inscrits les noms de villes françaises à la libération desquelles vous avez par-

ticipé. Quelle émotion vous avez dû éprouver en libérant ceux de votre sang et quelle joie pour eux d'accueillir les descendants de Français qui, trois siècles avant, étaient partis pour le Canada.

Bien que votre passé ne soit pas long, il est glorieux. Le régiment au cours de deux grandes guerres et des opérations en Corée a su se forger une noble tradition dans l'honneur, la vaillance et le sacrifice.

J'ai pu constater aujourd'hui qu'en temps de paix vous maintenez la même haute tradition de discipline et de bonne tenue. Je vous en félicite vivement.

Je sais que mon père, le roi Georges VI, avait la plus haute estime pour son régiment canadien-français. Il le prouva de façon manifeste en devenant son Colonel-en-Chef en 1938. Ce fut avec joie que je pris sa succession.

Je vous remercie de tout mon cœur du fidèle dévouement que vous m'avez porté dans le passé et sur lequel je sais que je peux toujours compter.

L'ailliance qui existe entre vous et le Royal Welch Fusiliers, un autre vaillant régiment dont je suis le Colonel-en-Chef, me réjouit profondément.

Je vous confie ces nouveaux drapeaux avec une confiance absolue. Votre passé me donne la certitude que vous saurez les défendre comme vos aînés ont défendu les anciens drapeaux, sans peur et sans reproche. (47)

Les drapeaux sont l'incarnation, le symbole visuel de la loyauté envers la Couronne, la nation et l'unité dans laquelle on sert. Mais, malgré l'atmosphère de vénération et la mystique dans lesquelles baignent les drapeaux, ceux-ci sont des objets matériels soumis à l'usure. Autrefois, ils pouvaient être capturés par l'ennemi, comme ce fut le cas de ceux des forces assiégées dans Louisbourg, dont certains, capturés, se trouvent encore dans la cathédrale Saint-Paul à Londres. Comme on n'arbore plus les drapeaux au combat, et s'ils ne périssent pas dans un incendie ou par suite d'un vol, on les met éventuellement en réserve ou on les dépose dans un lieu sûr, comme dans une église, par exemple. De toute façon, on les retire du service toujours avec un grand respect, et tout le cérémonial qui s'impose dans les circonstances.

Étroitement liée à la mise en réserve et au dépôt traditionnels des drapeaux est l'église régimentaire. D'un littoral à l'autre, au Canada, il s'est développé avec les années des liens très étroits entre certaines unités et certains groupements religieux.

Après la grande Guerre de 1914-1918, les drapeaux de l'ancien 79th Cameron Highlanders of Canada furent retirés du service au son de la mélodie *The March of the Cameron Men* et déposés dans la première église presbytérienne de Winnipeg. C'est là le foyer spirituel du Queen's Own Cameron Highlanders of Canada de Winnipeg, où la population et le régiment peuvent admirer la beauté et le symbolisme de la chapelle commémorative des Camerons et la fenêtre commémorative de vitraux rappelant le souvenir des Camerons (48).

On procède à la cérémonie du dépôt d'un drapeau lorsque celui-ci est devenu inutilisable et qu'il doit être remplacé par un autre. Une fois qu'un drapeau a été déposé, on ne peut plus le remettre en service.

D'autre part, la cérémonie de dépôt d'un drapeau a lieu lorsqu'une unité est dissoute, placée en inactivité ou mutée à la réserve. En pareil cas, les drapeaux demeurent la propriété de la Couronne, et si l'unité reprend son statut initial elle peut les récupérer (49). Un bon exemple des deux procédures est le cas du Canadian Guards dont un ensemble de drapeaux a été mis en réserve, et un autre déposé en l'espace de quelques années.

La formation de ce régiment de la Force régulière fut autorisée en 1953. Les drapeaux du 1^{er} bataillon furent présentés en 1957 par le gouverneur général, le très honorable Vincent Massey, ceux du 2^e bataillon en 1960 par le successeur de M. Massey, le très honorable Georges-P. Vanier.

En quelques années ces drapeaux, de soie fine, devaient être remplacés, à cause en grande partie du fait que le détachement des fonctions publiques du régiment s'en était servi quotidiennement au cours de la célèbre cérémonie du «changement de la Garde» sur la colline du Parlement à Ottawa. Le Canadian Guards a en effet exécuté cette cérémonie chaque été, pendant onze ans, à compter de 1959. Le 5 juillet 1967, sur la colline du Parlement, à Ottawa, dans le cadre de la célébration du centenaire de la Confédération canadienne, Sa Majesté la reine, colonel en chef du régiment, présenta de nouveaux drapeaux aux deux bataillons de gardes, lors d'une cérémonie conjointe où des guidons et drapeaux furent également présentés à quatre autres unités, le Ontario Regiment, le Sherbrooke Hussars, le 1st Hussars et le Cameron Highlanders d'Ottawa.

À un moment jugé opportun, les vieux drapeaux usés des Gardes furent mis en réserve au cours de cérémonies impressionnantes. En août 1969, on les conduisit à leurs sanctuaires respectifs, ceux du 1^{er} bataillon, le 31, à la cathédrale Christ Church, et ceux du 2^e bataillon,

une semaine auparavant, à la basilique Notre-Dame, ces deux églises étant situées à Ottawa. À ces deux occasions, l'ancien rite d'entrée dans un sanctuaire sacré fut observé, les troupes étant déjà entrées dans l'église, le détachement chargé des drapeaux s'approcha de la porte et l'adjudant chargé du défilé, l'épée à la main, frappa la porte avec le pommeau de celle-ci trois fois, selon la tradition. Le clergé à l'intérieur répondit à cet appel et fit entrer le détachement chargé des drapeaux, l'escorte armée gardant ses bonnets à poil sur la tête afin d'avoir les mains libres pour défendre les drapeaux comme jadis (50). Les drapeaux furent accueillis sur les marches du chœur par le clergé, et placés sur l'autel. Les anciens drapeaux du Canadian Guards se trouvèrent alors mis en réserve (51). En moins d'un an, les nouveaux drapeaux furent également retirés du service, mais cette fois furent déposés plutôt que mis en réserve.

Lors d'une réorganisation de l'Armée en 1970, le Canadian Guards fut retiré de la Force régulière. Le jour anniversaire de l'invasion de la Normandie, le 6 juin 1970, au son de la mélodie *Soldiers of the Queen*, les Gardes se rendirent sur la colline du Parlement afin de saluer leurs drapeaux pour la dernière fois. Après avoir entendu un message de leur colonel en chef, la Reine, ils se rendirent à Rideau Hall, sur la promenade Sussex, où l'épouse du gouverneur général, Mme Roland Michener, avait personnellement choisi l'endroit dans la résidence du gouverneur où devaient reposer les drapeaux du régiment, c'est-à-dire le foyer. La cérémonie et le service religieux terminés, on dit que les drapeaux du Canadian Guards sont mis en réserve plutôt que déposés, dans l'espoir qu'ils serviront encore un jour (52).

On dépose aussi les drapeaux quand il faut les mettre provisoirement en sûreté pendant le temps où une unité est en activité de service. Un jour ensoleillé de mars 1940, une foule immense, sentant qu'un événement historique allait se dérouler dans la ville, se massa à l'extérieur du manège Mewata, à Calgary, pour voir les drapeaux du Calgary Highlanders sortir des casernes et être transportés sous escorte vers un sanctuaire d'église «pour la durée de la guerre». Une fois rassemblé, le bataillon emprunta la 7^e avenue, baïonnette au canon, pour escorter les drapeaux. Un groupe nombreux de fidèles vit le régiment déposer ses drapeaux dans la cathédrale anglicane du Sauveur. En remettant les drapeaux aux autorités ecclésiastiques, les paroles du commandant, suivies du dépôt des drapeaux sur l'autel, du «présentez armes!» et de l'exécution de *Dieu sauve le Roi*, comme le rapporte l'historien régimentaire, communiquèrent en quelque

sorte le symbolisme de cette cérémonie impressionnante aux hommes de tous grades: «Ces drapeaux consacrés, jusqu'ici arborés au service du roi et de l'Empire, je les confie maintenant à vos mains, afin que vous les gardiez en sûreté dans ces murs pour la durée de la guerre (53)».

Il y a peu de doute, cependant, que ce qu'on a le mieux retenu à propos des drapeaux est cette cérémonie des plus émouvantes qu'est le Salut au drapeau. Aux époques les plus reculées, les drapeaux ou étendards, ou encore leurs équivalents plus primitifs, conduisaient les armées au combat, ou servaient de points de ralliement en cas de danger. Il était essentiel que le soldat pût reconnaître son drapeau afin qu'il comprît presque instinctivement qu'elle était son devoir. Il apprit bientôt à considérer et à traiter son drapeau avec le plus grand respect. Pour cela, il lui fallait le voir de près, et c'est précisément ce que rappelle la cérémonie du salut au drapeau. Cette cérémonie consiste à faire défiler le drapeau sous escorte armée, lentement de long en large, devant le régiment rassemblé à cette fin. Chaque soldat du régiment, ou de la compagnie avant l'existence des régiments, regardait avec attention son drapeau afin de pouvoir le reconnaître ensuite dans le tohu-bohu du combat, et ainsi identifier son point de ralliement (54).

On peut retracer la cérémonie du salut au drapeau au XVI^e siècle, ainsi qu'une simple routine appelée «dépôt du drapeau» (*Lodging the Colour*). On utilise encore le mot «dépôt» dans ce sens-là aujourd'hui. Tout comme le drapeau de la Reine et le drapeau régimentaire sont conservés aujourd'hui, parfois dans un étui en cuir, parfois dans une armoire vitrée au mess des officiers, de même autrefois on déposait en sûreté les drapeaux dans le quartier des enseignes, ou encore on les déposait à la fin du rassemblement final de la journée, ou, pendant une campagne, après le combat de la journée. Les drapeaux étant accompagnés d'une escorte armée, cette cérémonie pas très formaliste se déroulait devant les troupes avec dignité et respect. La même cérémonie se déroulait lorsqu'on allait «chercher» les drapeaux le lendemain. Toute simple que fût la cérémonie du dépôt du drapeau, son rituel est devenu plus élaboré, jusqu'à ce que, en 1755, un règlement de l'Armée britannique en fît une partie de la cérémonie régulière de la montée de la garde (55). Le mot «salut» remplaça graduellement le mot «Dépôt». Le terme anglais «Trooping» venant du mot «Troop», signifiant dans ce sens-là un battement de tambour ordonnant aux troupes «de se rendre à leur lieu de rendez-vous, ou à leur drapeau (56)».

Au cours de la cérémonie du salut au drapeau, on ne porte qu'un seul drapeau, sauf lorsqu'il s'agit de la présentation de nouveaux drapeaux, alors qu'il est d'usage de saluer l'ancien drapeau du souverain et l'ancien drapeau régimentaire avant qu'on ne les retire du lieu de rassemblement. On ne salue le drapeau de la reine que lorsqu'une garde est montée pour Sa Majesté, des membres de la famille royale, le Gouverneur général ou un lieutenant-gouverneur, ou encore lors d'un défilé de cérémonie à l'occasion de la fête anniversaire de la reine.

On salue le second drapeau ou drapeau régimentaire à des nombreuses occasions au Canada aujourd'hui. Par exemple, le 6 juin 1970, à la BFC de Gagetown, deux bataillons du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada saluèrent leurs drapeaux pour marquer leur licenciement de la Force régulière. À plusieurs reprises, le 48th Highlanders of Canada a exécuté cette cérémonie au stade de l'Exposition nationale du Canada et à l'aréna Maple Leaf Gardens à Toronto, devant des foules nombreuses, les bénéfices étant ensuite versés à des institutions de charité méritoires (57). Le guidon du British Columbia Dragoons, présenté en 1967 par Son Altesse royale Alexandra de Kent, est salué annuellement dans l'une des trois villes de la vallée de l'Okanagan, Vernon, Kelowna ou Penticton (58).

Enfin, pour revenir au symbolisme des drapeaux, rappelons que celui-ci est rappelé de façon très spéciale aux officiers et hommes d'un régiment de milice. Chaque année, au printemps, le Royal Montreal Regiment consacre de nouveau ses drapeaux dans l'église régimentaire Saint Matthias, de Westmount, «à la mémoire de tous nos morts de guerre (59)».

Références

1. Smith Whitney, *Flags Through the Ages and Across the World*, New York, McGraw-Hill, 1975, pp. 64-65. Voir aussi Barraclough, E.M.C., éd., *Flags of the World*, Londres, 1972, p. 123.
2. Canada, Secrétariat d'État, *Le Drapeau national du Canada*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1966, pp. 19 et 20.
3. Interview de l'auteur avec les élèves-officiers et le personnel du Royal Military College, de Kingston, le 23 septembre 1975.
4. Interview de l'auteur avec le personnel du 427^e escadron (hélicoptère), BFC de Petawawa, le 7 octobre 1975.
5. Teonge, Henry, *The Diary of Henry Teonge, Chaplain on Board H.M.'s Ships Assistance, Bristol and Royal Oak, 1675-1679*, Londres, Routhledge, 1927, p. 128.
6. Moresby, amiral, John, *Two Admirals — A record of a Hundred years*, Londres, Methuen, 1913, p. 51.
7. Canada, Commandement maritime, *Manuel of Ceremonial for HMC Ships*, (manuscrit dactylographié), Halifax, 1974, par. 207.
8. Amiraute, *Manual of Seamanship*, Londres, H.M.S.O., 1951, vol. 1 p. 258. Voir aussi *Mariner's Mirror*, vol. 9, 1923, p. 64, et *Sentinelle*, vol. 6, n° 8, septembre 1970, p. 45.
9. Barraclough, E.M.C., éd., *Flags of the World*, Londres, Warne, 1971, p. 35.
10. Davies, John, *Lower Deck*, New York, Macmillan, 1945, p. 92.
11. Message du QGDN au Commandement maritime, HALIFAX, 121730Z NOV 75.
12. Lowry, lt-cmdr R.G., *The Origins of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Marston, 1930, pp. 52-53. Voir aussi Barraclough, E.M.C., éd., *Flags of the World*, Londres, Warne, 1971, pp. 12-13.
13. Cumberland, Barlow, *History of the Union Jack*, Toronto, Briggs, 1900, pp. 36-45.
14. Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 25 et Appendice A.
15. Admiralty Fleet Order 1057/1924 daté du 25 avril 1924. Voir aussi Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, pp. 145-146.
16. Dépêche du Gouvernement britannique n° 156 du 31 mars 1925, et télégramme du 14 avril 1925, dossier NSC 1460-25, vol. 1.
17. Message 231807Z OCT 59 COMBRAX HALIFAX à CANAVHED, dossier NSC 1460-25, vol. 2.
18. Allocution de Sa Majesté la Reine à la Marine royal canadienne, pièce jointe à la lettre de l'Officier amiral de la côte atlantique au Secrétaire naval du Quartier général naval, Ottawa AC 1225-41, en date du 29 mai 1959, confirmé dans AC 1460-1, en date du 28 octobre 1959.
19. *Roundel*, vol. 2, 1949/50, n° 8.

20. Communiqué du ministère de la Défense nationale, 28 juin 1968.
21. Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, Appendice A.
22. *Ibid.*
23. Field, Cyril, *Old Times under Arms — A Military Garner*, Londres, Hodge, 1939, p. 446.
24. Bell, G. *Rough Notes of an Old Soldier*, Londres, Day, 1867, 2 volumes, vo. 1, p. 15.
25. Edards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 25.
26. Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, 2 volumes, vol. 2, p. 51.
27. Edards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, pp. 170-172. Voir aussi Lehman, J.H., *The First Boer War*, Londres, Le Cap, 1972, p. 151.
28. Lettre du brigadier R.O. Alexander, *Journal of the Society for Army Historical Research*, Londres, vol. 14, 1935, p. 185.
29. *Ibid.*
30. *Sentinelle*, 1975/2. Pour autres renseignements sur les drapeaux du P.P.C.L.I., voir Williams, Jeffrey, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry*, Londres, Cooper, 1972, pp. 5 et 30-31.
31. Dernier couplet de la chanson *The Ric-A-Dam-Doo*, *Song Book*, Edmonton, The Loyal Edmonton Regiment (3 P.P.C.L.I.) s.d., p. 1.
32. Jackson, C., *A Military Dictionary*, Dublin, 1780.
33. Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 26.
34. Ordonnance administrative des Forces canadiennes (OAF) 62.5
35. Hering, colonel d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, pp. 59-60.
36. *Roundel*, vol. 14, n° 5, juin 1962, p. 30.
37. Canada, ministère de la Défense nationale, Directeur de l'artillerie, *Ordres courants applicables au Régiment royal de l'artillerie canadienne*, Don Mills, 1963, par. 161-163. Voir aussi Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 34 (fn); Edwards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 103; Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pp. 68-69. Pour un compte rendu intéressant des canons en tant que drapeaux pendant un siècle de service, voir brochure, *Centennial Year 1866-1966*, 11th Field Artillery Regiment, Régiment royal de l'artillerie canadienne, Guelph, 1966, p. 11.
38. *Ordres régimentaires permanents du Queen's Own Rifles of Canada*, (manuscrit dactylographié), 1965, pp. 8-10.
39. Interview de l'auteur avec le commandant du Algonquin Regiment, North Bay, 8 octobre 1975.

40. Fetherstonhaugh, R.C., *The Royal Canadian Regiment, 1883-1933*, Montréal, Gazette Printing, 1936, p. 164.
41. Willcocks, lt-col. K.D.H., *Customs and Traditions of the Regiment*, Belleville, The Hastings and Prince Edward Regiment, (manuscrit dactylographié), 1968, p. 13.
42. Brochure intitulée *The Colours of the Queen's Rangers: The Story of the Return of the Colours to the Queen's York Rangers (1st American Regiment)*..., Toronto, The Queen's York Rangers, 1975, pp. 7-11.
43. Brochure intitulée *Presentation of Colours to the Governor Général's Foot Guards*, Colline du Parlement, 1^{er} juillet 1972.
44. Nicholson, colonel G.W.L., *The Fighting Newfoundlander: A History of the Royal Newfoundland Regiment*, Gouvernement de Terre-Neuve, 1965, p. 2.
45. Broughton-Mainwaring, major R., *Historical Record of the Royal Welch Fusiliers*, Londres, Harchard's, 1889, p. 163.
46. *Ibid*, pp. 163 et 165.
47. Boissonnault, C.-M., *Histoire du Royal 22^e Régiment*, Québec, Pélican, 1964, 2 volumes, vol. 2, frontispice.
48. Lettre à l'auteur du commandant du Queen's Own Cameron Highlanders of Canada, Winnipeg, 12 novembre 1974.
49. Ordonnance administrative des Forces canadiennes (O AFC) 62-5, 1976, 23 et 23.
50. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 23, 1945, p. 130.
51. *Sentinelle*, nov./déc. 1969 p. 40.
52. Galloway, colonel Strome, «Un fier régiment disparaît», *Sentinelle*, vol. 6, n° 8, septembre 1970, pp. 14-15. Pour de plus amples renseignements sur les drapeaux du Canadian Guards, voir brochure intitulée *The Changing of the Guard*, publié par le Regiment of Canadian guards vers 1967-1970.
53. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders*, Calgary, Bryant Press, 1954, p. 37.
54. Gordon, major L.L., *Military Origins*, Londres, Kaye and Ward, 1971, p. 38.
55. Hering, colonel d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, pp. 57-57. Pour un aperçu détaillé et savant de ce sujet, voir Edwards, major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, pp. 118-122.
56. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779, sous l'inscription «Drum».
57. Lettre du commandant du 48th Highlanders of Canada à l'auteur, 18 octobre 1974.
58. Lettre du commandant du British Columbia Dragoons, à l'auteur, 5 décembre 1974.
59. Lettre du commandant du Royal Montreal Regiment, à l'auteur, 15 octobre 1974.

APPENDICE

CALENDRIER DES ANNIVERSAIRES OBSERVÉS PAR LES FORCES CANADIENNES

JANVIER

Chaque année depuis 1970, au mois de janvier, le Royal Military College de Kingston et la United States Air Force Academy s'affrontent dans un tournoi de hockey de deux parties. L'équipe de l'USFA visite Kingston les années impaires, et vice versa les années paires.

1er JANVIER

Traditionnellement, on fête le Nouvel An partout dans les Forces canadiennes. Différentes activités ont lieu dans des bases, des stations ou des unités particulières; on en parle ailleurs dans ce livre. Dans la plupart des cas, il s'agit de tournées joyeuses et de visites chaleureuses dans les quartiers des collègues (Voir page 154).

16 JANVIER

Le 16 janvier 1863, était créé l'ancêtre du régiment de la Princesse de Galle, «The 14th Battalion, Volunteer Militia Rifles, Canada». Le régiment fête cet événement tous les ans par une cérémonie au manège de la rue Montréal de Kingston.

25 JANVIER

La nuit de Burns. Naissance de Robert Burns le 25 janvier 1759. Les corps de cornemuses et de tambours du Canadian Scottish Regiment (de la princesse Mary) célèbrent chaque année la nuit de Burns par un dîner ayant lieu le samedi qui précède ou qui suit le 25 janvier, suivant la tradition écossaise.

25 JANVIER

Le Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada célèbre la nuit de Burns par un dîner dans le mess des sergents.

FÉVRIER

Chaque année, habituellement au mois de février, les ingénieurs militaires de la base de Petawawa font un discours à la base même qui s'adresse à tous les ingénieurs militaires et civils des Forces canadiennes. Ce discours fantaisiste se termine par un grand banquet.

FÉVRIER

La première semaine de février de chaque année, les officiers du Canadian Scottish Regiment (de la princesse Mary) of Victoria convient leurs femmes à un dîner de gala.

1er FÉVRIER

Le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada remonte au 1er février 1910, date de création du «79th Highlanders of Canada». Le régiment célèbre cet anniversaire le premier dimanche de février par une messe militaire à la cathédrale presbytérienne de Winnipeg.

15 FÉVRIER

Le Royal Canadian Hussars et le 2 Field Regiment, Royal Canadian Artillery, de Montréal dînent ensemble au mess du Manège de la Côte des Neiges.

16 FÉVRIER

Le King's Own Calgary Regiment fête ce jour-là la mobilisation du régiment, le 16 février 1941, par une soirée dansante informelle. On l'appelle le «dîner de la mobilisation».

27 FÉVRIER

Jour de Paardeberg. Le Royal Canadian Regiment observe cette journée en souvenir de la capitulation des forces Boers aux mains du régiment à Paardeberg en Afrique du Sud, le 27 février 1900. Tous les militaires participent à des compétitions sportives, avec l'idée de s'amuser. Habituellement, le 1er bataillon joue au ballon-balai, tandis que le 3e joue à la souque à la corde et au football en raquettes dans la neige épaisse de la base de Petawawa! Immédiatement après ces événements amusants, le régiment se rassemble d'habitude dans les mess des sous-officiers.

MARS

Chaque année au début de mars, les élèves-officiers du Royal Military College de Kingston et de la United States Military Academy de West Point (New York) s'affrontent amicalement lors d'activités pendant une fin de semaine. Les élèves-officiers du RMC se rendent à West Point les années impaires, et vice versa les années paires. Les points culminants de la fin de semaine sont la partie de hockey traditionnelle, la première ayant été disputée en 1923, et le débat annuel.

MARS

Dîner annuel de l'OTAN à la base de Goose Bay. Chaque année à la Base des Forces canadiennes de Goose Bay au Labrador, les anciens sous-officiers de la Royal Air Force, de la United States Air Force et des Forces canadiennes, affectés à cette base, se rencontrent au mess lors d'un dîner qui est devenu avec les années le principal événement social de l'année. Les hôtes étant tour à tour les adjudants et les sergents des trois armes représentant les trois puissances de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, ce dîner annuel est honoré par la présence d'un officier général qui est l'invité d'honneur, et se déroule au son de la musique du North American Air Defence Band.

MARS

À la mi-mars, le Queen's York Rangers (1er régiment américain) observe le *York County Night*, coutume qui date d'un siècle. En 1878, le gouverneur du comté de York (Ontario) et son conseil ont fait don au régiment d'un drapeau. En guise de remerciement, les Rangers rendent traditionnellement ce drapeau à l'ouverture de la première session du conseil. Cette remise annuelle du drapeau, accompagnée d'une cérémonie impressionnante, a été réitérée chaque année depuis près d'un siècle. La *York County Night* tire son nom des spectacles d'apparat qui ont lieu dans la soirée.

17 MARS

La saint-Patrick. En l'honneur spécial du caractère particulier des comtés unis de l'est de l'Ontario, les *Highlanders* de Stormont, Dundas et Glengarry fêtent la nuit de la saint-Patrick au mess des officiers.

17 MARS

Anniversaire de naissance de Lady Patricia Ramsay, colonel-en-chef du Princess Patricia's Canadian Light Infantry jusqu'à sa mort en 1974. En sa qualité de Princesse Patricia de Connaught cette petite-fille de la reine Victoria a parrainé la création du régiment en 1914, et son anniversaire de naissance, le 17 mars 1886, a été célébré pendant près de six décennies comme l'anniversaire de la création du régiment. Aujourd'hui, on l'appelle journée du régiment, qu'on fête par des défilés de bataillon, des goûters pour tous les militaires et des dîners de gala. L'événement important de la journée est le tournoi de balai annuel opposant les sergents aux officiers et se déroulant à l'extérieur, quelles que soient les conditions atmosphériques; pour le jeu, on utilise un ballon de football et des balais à faisceaux de paille.

24 MARS

La date officielle de création du 12e Régiment blindé du Canada (Forces régulières) de la base de Valcartier est le 6 mai 1968. La journée régimentaire du 12e régiment blindé du Canada (Milice) de la base de Trois-Rivières est le 24 mars, commémorant le jour de 1871 où quatre compagnies indépendantes ont été regroupées pour former le «Three Rivers Provisional Battalion of Infantry».

30 MARS

Le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians) célèbre ce jour-là au Sarscee Barracks, à Calgary, l'anniversaire de la fameuse charge de cavalerie du régiment dans la forêt de Moreuil, près d'Amiens en France, le 30 mars 1918. Réparties sur trois jours, les fêtes comprennent une cérémonie où l'on porte le guidon du régiment et un service religieux au cours duquel on fait sonner depuis 1929 le gong commémoratif en souvenir des membres du régiment qui ont donné leur vie au roi et à l'empire pendant la Première Guerre mondiale. La journée de la forêt de Moreuil est aussi l'occasion de remettre l'épée Hessin (cérémonie annuelle datant de 1961) au subalterne du régiment qui, aux yeux de ses collègues officiers, s'est distingué par son leadership, son intégrité et sa compétence.

Chaque printemps, le Lake Superior Scottish Regiment tient son bal annuel du printemps.

AVRIL

Le 400^e escadron de réserve de Toronto tient «The 400 Squadron Annual Ladies Night», appelé auparavant le «Red and Silver Ball», ouvert aux militaires de tous grades, le premier vendredi soir d'avril.

AVRIL

Chaque printemps, les élèves-officiers du collège militaire royal de Saint-Jean et leurs invités participent au Dîner annuel des sports dans le mess des élèves-officiers. L'invité d'honneur, habituellement un athlète professionnel bien connu, préside à la remise des prix d'athlétisme.

AVRIL

Le premier dimanche d'avril, le collège militaire royal de Saint-Jean est la scène de l'«Assaut aux armes» annuel des élèves-officiers. Présidé par l'invité d'honneur, un officier général, l'événement qui dure toute la journée comprend une prise d'armes, des démonstrations de manoeuvres de précision et de gymnastique, un repas léger dans le mess des officiers et un thé auquel assistent tous les élèves-officiers et leurs invités.

1er AVRIL

Anniversaire de la fondation de l'Aviation royale canadienne, le 1er avril 1924.

1er AVRIL

Le Loyal Edmonton Regiment a été créé le 1er avril 1908 et fut alors appelé le «101st Regiment». Chaque année, il y a ce jour-là une prise d'armes et une réunion avec la 49th Battalion Association en l'honneur de la contribution du régiment au cours de la Première Guerre mondiale.

1er AVRIL

Le Fort Garry Horse a été créé le 1er avril 1912. Lorsque l'occasion s'y prête, le régiment fête cet anniversaire la fin de semaine la plus rapprochée du 1er avril.

1er AVRIL

Le British Columbia Dragoons a été créé le 1er avril 1911 tout comme le «1st Regiment British Columbia Horse». Chaque année, on promène le guidon régimentaire dans les rues des principales localités de l'Okanagan — Vernon, Kelowna et Penticton.

1er AVRIL

Le Rocky Mountain Rangers, dont le quartier général se trouve à Kamloops, fête l'anniversaire du régiment, le 1er avril 1908, date de formation du «102nd Regiment».

1er AVRIL

Le Calgary Highlanders fête l'anniversaire du régiment le 1er avril 1910.

4 AVRIL

Anniversaire de formation du 8th Canadian Hussars (de la princesse Louise). Ce jour-là, en 1848, onze troupes de cavalerie ont été regroupées en un régiment appelé The New Brunswick Yeomanry Cavalry, faisant ainsi de la milice du 8th Canadian Hussars le premier, mais non le plus ancien, régiment de cavalerie des Forces canadiennes, qui est maintenant blindé. L'anniversaire comprend aujourd'hui les activités suivantes: prise d'armes, office divin en plein air, activités sportives l'après-midi, dîners et soirées dansantes au mess.

8 AVRIL

Même si le régiment aéroporté canadien a été officiellement créé le 8 avril 1968, on fête la journée régimentaire le 6 juin en souvenir de cette journée de 1944 lorsque le 1er Bataillon de parachutistes canadiens, aïeul du régiment, s'est engagé dans la bataille lors de l'invasion de la Normandie.

9 AVRIL

Le dimanche le plus rapproché de cette date, le bataillon du Royal 22e régiment, en garnison à la Citadelle, se rassemble avec les anciens du régiment à la croix de bois de Vimy, près de la chapelle située sur les hauteurs de Québec. Ensuite a lieu un office divin en mémoire des membres du régiment qui sont tombés à la bataille de Vimy, France, en 1917.

9 AVRIL

Le samedi le plus rapproché de cette date, le Seaforth Highlanders of Canada et les membres de l'association du régiment dînent ensemble en souvenir de la victoire de la crête de Vimy, le 9 avril 1917.

9 AVRIL

Le 9 avril de chaque année, les Fusiliers du Saint-Laurent ont leur dîner régimentaire. C'est aussi l'occasion du Bal annuel du régiment.

22 AVRIL

La journée de la Saint-Julien. Ce jour-là, au mess des sergents du Canadian Scottish Regiment (de la princesse Mary), on dîne en souvenir de la contribution héroïque du 16e Bataillon (Canadian Scottish) à la bataille de la forêt de Saint-Julien en 1915.

23 AVRIL

Chaque année, la fin de semaine la plus rapprochée de cette date, le Calgary Highlanders célèbre le souvenir de la participation héroïque du 10e Bataillon (Calgary Highlanders) à la bataille de la forêt de Saint-Julien, première attaque aux gaz des Allemands, les 22 et 23 avril 1915. Les activités de la fin de semaine comprennent le dîner de Saint-Julien au mess des officiers, le dîner en compagnie des membres du 10e Bataillon (Calgary Highlanders), ouvert à tous les militaires, et une messe militaire.

22 AVRIL

23 AVRIL

Chaque année, le dimanche qui suit le 22 avril, le 56th Field Regiment de l'Artillerie royale canadienne organise un défilé à St. Catharines (Ontario) en l'honneur de la belle conduite de la 10e Batterie lors de la bataille de Saint-Julien (2e bataille d'Ypres 1915), première attaque aux gaz des Allemands. Les survivants de cette bataille ont une place de choix dans ce défilé.

23 AVRIL

Anniversaire de la mise en service du *Malahat*, le 23 avril 1947. Même si ce bâtiment amarré a servi de centre de recrutement naval durant la Seconde Guerre mondiale, ce n'est que le 23 avril 1947 qu'il a été mis en service comme Division navale. On fête cet anniversaire par une réception ou un dîner de gala.

23 AVRIL

Journée de Saint-Georges. Chaque année, la fin de semaine la plus rapprochée du 23 avril, le King's Own Calgary Regiment fête la Saint-Georges pour commémorer son alliance avec The King's Own Royal Border Regiment. Les manifestations comprennent une messe militaire, un repas léger pour les militaires de tous grades, un dîner au mess des sergents et un dîner dans le mess des officiers où l'on boit dans la coupe de festin (*Wassail Bowl*).

23 AVRIL

La Saint-Georges est observée par le Canadian Grenadier Guards.

25 AVRIL

Il y a un dîner annuel au mess des officiers de la Base des Forces canadiennes de Sydney pour marquer la fondation en 1956 de la Royal Cape Breton Air Force qui n'est pas officielle.

25 AVRIL

«Kapyong Day». Le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, et en particulier le 2e bataillon, fête cette journée, en souvenir de cette bataille de Corée auquel le régiment a participé, par des dîners de gala et des bals régimentaires où on affiche des décorations aux motifs orientaux. La caserne Kapyong est située à Winnipeg.

26 AVRIL

Le Queen's Own Rifles of Canada fête l'anniversaire de fondation du régiment, le 26 avril 1860.

29 AVRIL

Même si les forces régulières de l'ancien Corps du génie canadien remontent au 1er juillet 1903, les ingénieurs militaires considèrent que le Corps du génie royal canadien existe depuis qu'il a été désigné comme tel le 29 avril 1936. Aux environs de cette date, il y a différents rassemblements d'ingénieurs militaires. L'un d'eux a lieu chaque année lorsque quelque 50 parachutistes du First Airborne Engineer Field Squadron du régiment canadien aéroporté d'Edmonton sont littéralement parachutés au-dessus de l'école de génie militaire de la BFC de Chilliwack en Colombie-Britannique.

AVRIL

Une coutume de plus en plus populaire dans la Marine consiste à inviter le dimanche de Pâques les parents des membres des compagnies à dîner à bord des navires.

MAI

Chaque année, au début de mai, les officiers du Royal 22e invitent leurs collègues qui quittent les rangs à dîner avec eux. Chaque officier qui quitte reçoit une plaque et une lettre d'appréciation du commandant.

MAI

Vers la mi-mai, le régiment de Maisonneuve rassemble une garde d'honneur devant le monument de Maisonneuve pour commémorer la fondation de Montréal par Maisonneuve en 1642.

MAI

Le Royal Canadian Hussars tient son dîner régimentaire chaque printemps, habituellement en mai.

PREMIER DIMANCHE DE MAI

Le premier dimanche de mai, le Royal Montreal Regiment organise une messe militaire annuelle en l'église saint-Mathias. On y bénit le drapeau régimentaire en souvenir des membres du régiment qui sont tombés au combat, en particulier en souvenir des pertes élevées lors des batailles d'Ypres et de Saint-Julien au printemps 1915.

PREMIER DIMANCHE DE MAI

Le «Dimanche de la bataille de l'Atlantique», des services commémoratifs ont lieu d'un océan à l'autre, et en mer sur les navires de sa Majesté. La cérémonie nationale de Halifax est marquée par un défilé de matelots devant le monument naval de Point Plaisant. Du *York*, Division navale de Toronto, on jette une couronne dans les eaux du lac Ontario. Une cérémonie semblable a lieu au quai Victoria, à Montréal, sur le *Donnacona*.

MAI

La journée des diplômés, en anglais *Grad Day*, au collège militaire royal de Saint-Jean tombe chaque année au début de mai. Le salut au drapeau du collège a lieu l'après-midi, suivi du bal des diplômés dans la soirée. La fête qui dure tout la nuit se termine à l'aube à la place d'armes par une photographie de groupe des élèves-officiers et de leurs partenaires à qui l'on sert ensuite un petit déjeuner préparé par le commandant, les officiers d'état-major et leurs épouses.

MAI

Chaque année au début de mai, les escadrons d'ingénieurs de campagne de plusieurs grandes bases de l'armée de terre organisent une fin de semaine de festivités appelée «Milly Reunion», laquelle remplace une fête semblable qui avait lieu en l'honneur de l'anniversaire de fondation de l'ancien Corps du génie royal canadien. Les ingénieurs militaires en service et à la retraite, ainsi que leur famille, participent à cette fin de semaine de trois jours qui comprend une prise d'armes, un dîner à la chandelle suivi d'une soirée dansante pour les militaires de tous grades et, le dimanche, un pique-nique familial à l'ancienne mode.

MAI

Premier samedi du mois. Le Governor General's Foot Guards commémore la bataille de Cut Knife Hill, premier fait d'armes du régiment dans le Nord-Ouest du Canada en 1885, par un dîner annuel au mess des sergents.

4 MAI

Anniversaire de création de la Marine royale canadienne, le 4 mai 1910.

6 MAI

L'anniversaire officiel du 12 régiment des blindés du Canada (Forces régulières) de la BFC de Valcartier est le 6 mai, le régiment ayant été créé le 6 mai 1968. La journée régimentaire du 12e régiment des blindés du Canada (Milice) de la base de Trois-Rivières est le 24 mars; ce jour-là, en 1871, quatre compagnies indépendantes ont été regroupées pour former le «Three Rivers Provisional Battalion of Infantry».

6 MAI

Une relation de plus en plus étroite s'est établie entre, d'une part, les premiers maîtres et les quartiers-maîtres du *Star* et, d'autre part, les unités de la United States Naval Reserve dans la région du lac Ontario.

Chaque printemps et chaque automne, les membres du *Star* rendent visite aux membres de l'USNR à Rochester et à Oswego (New York). Le 6 mai 1814 à la bataille d'Oswego, l'escadre du commodore Yeo de la Royal Navy a attaqué avec succès le port de cette ville.

8 MAI

Le Princess Patricia's Canadian Light Infantry procède à la «présentation des drapeaux» en souvenir de la participation du régiment, en particulier celle du 1er bataillon, à la bataille de Frezenberg, le 8 mai 1915. Les manifestations comprennent des repas légers pour les militaires de tous grades, des dîners de gala la veille et des bals régimentaires le 8 mai.

12 MAI

Journée de Batoche. Ce jour-là, le Royal Regiment of Canada célèbre le souvenir de la participation de son ancêtre de 10th Royal Grenadiers à la répression de la rébellion de 1885, et en particulier de la prise de Batoche dans le nord de la Saskatchewan.

24 MAI

Journée de Strathcona. Le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians) fête l'anniversaire de la traversée de la Melfa durant la campagne d'Italie, le 24 mai 1944. La manifestation a habituellement lieu à la caserne Sarcee de Calgary et prend la forme d'une journée de compétitions sportives auxquelles participent les militaires de tous grades, suivie d'un «bun feed».

24 MAI

La Royal Westminster Regiment Association donne son dîner de la Melfa la fin de semaine qui précède le 24 mai, tandis que le régiment organise son dîner de gala la fin de semaine qui suit cette date. En souvenir de la bataille de la traversée de la Melfa en Italie le 24 mai 1944, des représentants du Lord Strathcona's Horse se joignent au Royal Westminster pour commémorer leur participation conjointe à cette bataille.

24 MAI

Anniversaire de naissance officiel de la souveraine. Il y a un salut du canon à midi pour marquer l'anniversaire officiel de Sa Majesté la reine qui est célébré au Canada le lundi qui précède le 25 mai. Cette cérémonie est observée dans toutes les capitales provinciales.

26 MAI

Jour de l'artillerie. La plupart des unités du régiment royal de l'Artillerie canadienne fête cette journée en participant à différentes manifestations dont des cérémonies spéciales, des compétitions sportives, des dîners, des thés et des soirées de gala dont une soirée libre («Open House»). Le Royal Regiment a été créé le 26 mai 1716.

MAI

Chaque année, la dernière fin de semaine de mai, le Princess Mary's Canadian Scottish Regiment exerce son privilège en simulant la Libération de la ville de Victoria en Colombie-Britannique.

1er JUIN

Quoique formé en 1900 par le regroupement de quatre compagnies indépendantes, le Algonquin Regiment des bases de Timmins et de North Bay en Ontario célèbre son anniversaire de fondation le 1er juin, ayant été désigné cette journée-là en 1903: «The 97th Regiment 'Algonquin Rifles'». On sert à cette occasion un dîner aux officiers et aux autres membres du mess des officiers.

2 JUIN

The Queen's Own Rifles of Canada commémore la bataille de Ridgeway, le 2 juin 1866, durant les raids des Fenians, où le régiment a subi ses premières pertes au combat.

2 JUIN

Le Lake Superior Scottish Regiment tient son dîner régimentaire de mobilisation et d'anniversaire en l'honneur de son anniversaire de fondation le 2 juin 1885.

4-6 JUIN

«Jours de Rome et de Normandie». Commémoration de l'entrée du 1er bataillon canadien des services spéciaux dans Rome le 4 juin 1944 et de l'opération du 1er bataillon canadien de parachutistes en Normandie à l'aube du 6 juin 1944. Les trois jours de festivités du régiment canadien aéroporté comprennent une messe militaire, une présentation du drapeau, la Libération de la ville d'Edmonton, une journée complète de parachutisme où les parents des membres sont invités à déjeuner sur le terrain d'atterrissage, un thé au mess des officiers et une soirée dansante pour les militaires de tous grades.

6 JUIN

Le Regina Rifle Regiment se rassemble le 6 juin devant le cénotaphe du parc Victoria de Régina en souvenir des membres du régiment tombés au combat au saillant d'Ypres en Belgique, le 6 juin 1916, et lors de l'invasion de la Normandie, le 6 juin 1944. Suit ensuite un dîner régimentaire au mess de la caserne de Régina.

6 JUIN

Le régiment de la Chaudière de Lévis (Québec) tient un dîner régimentaire en souvenir du débarquement du régiment en Normandie le 6 juin 1944.

6 JUIN

Chaque année, ce jour-là, le Queen's Own Rifles of Canada honore le souvenir de ceux qui sont tombés au combat lors du débarquement de Normandie, le 6 juin 1944.

6 JUIN

La fin de semaine la plus rapprochée du 6 juin, le Fort Garry Horse célèbre le souvenir de la participation du régiment à l'invasion de la Normandie en 1944.

6 JUIN

Quoiqu'officiellement formé le 8 avril 1968, le régiment canadien aéroporté célèbre sa journée régimentaire le 6 juin en souvenir de ce jour de 1944 où le régiment, alors appelé le 1er bataillon canadien de parachutistes, a combattu pour la première fois l'ennemi lors de l'invasion de la Normandie.

7 JUIN

Anniversaire de la création du Governor General's Foot Guards le 7 juin 1872. On le célèbre par un dîner au mess des officiers.

13 JUIN

Journée de Sorrel. Le dimanche le plus rapproché de cette date, le Royal Regiment of Canada commémore la bataille du Mont-Sorrel, le 13 juin 1916, où le régiment, alors appelé le Toronto Regiment, s'est distingué.

14 JUIN

Les bataillons d'intendance d'un océan à l'autre célèbrent leur anniversaire de création cette journée-là. L'événement est habituellement marqué par des cérémonies spéciales et par des soirées dansantes.

18 JUIN

Le 18 juin est l'anniversaire régimentaire du Princess Louise's Fusiliers. C'est ce jour-là en 1869 que «The Halifax Volunteer Battalion of Infantry» a été formé. L'événement est célébré par le dîner annuel au mess des officiers.

30 JUIN

Chaque année, un dîner au mess des officiers du Royal Newfoundland est donné la veille de l'anniversaire de l'offensive héroïque du régiment à la bataille du hameau de Beaumont, le 1er juillet 1916.

JUIN

Journée des Forces armées. Le samedi qui précède la semaine du Canada, qui comprend le 1er juillet (Fête du Canada), le personnel des territoires, des bases, des stations et des unités des Forces vit comme «chez lui»; c'est donc là l'occasion pour le public de se mieux renseigner sur les Forces et leurs activités.

1er JUILLET

Fête du Canada. Ce jour-là, toutes les unités des trois armes organisent d'un océan à l'autre comme à l'étranger des cérémonies publiques, notamment des prises d'armes, des saluts du canon et des défilés aériens.

1er JUILLET

Fête du Canada. Pour commémorer la Confédération du Canada le 1er juillet 1867, on tire une salve de 21 coups de canon le 1er juillet à midi dans les stations des Forces canadiennes suivantes: Saint-Jean, Charlottetown, Halifax, Fredericton, Québec, Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg, Régina, Vancouver et Victoria (Esquimalt).

1er JUILLET

Jour du souvenir. Depuis 1917, les unités des Forces se sont jointes à la population de Terre-Neuve pour observer le jour du souvenir, le dimanche le plus rapproché du 1er juillet, jour consacré par une loi du Parlement de Terre-Neuve à la mémoire solennelle des membres du Newfoundland Regiment qui ont sacrifié héroïquement leur vie lors de la bataille du hameau de Beaumont, le 1er juillet 1916.

1er JUILLET

L'Ordre du mérite militaire dont le chancelier est Son Excellence le gouverneur général, commandant en chef des Forces canadiennes, a été institué le 1er juillet 1972. Les listes d'honneur de cette première décoration militaire vraiment canadienne est rendue publique deux fois par année, soit aux environs du 1er juillet et du 1er janvier.

3 JUILLET

Le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders a été créé le 3 juillet 1868 lorsque six compagnies indépendantes ont été regroupées pour former le 59th Stormont and Glengarry Battalion of Infantry. Chaque année, on organise le dîner régimentaire annuel au mess des officiers.

8 JUILLET

Les officiers en service actif du Highland Fusiliers of Canada fête l'anniversaire de la bataille de Buron durant la campagne de Normandie (8 juillet 1944) par un dîner au mess. C'est au cours de cette bataille que le Highland Light Infantry of Canada, qui devait par la suite être fusionné avec d'autres unités pour former le régiment, a subi des pertes importantes.

10 JUILLET

Le Royal Canadian Regiment célèbre ce jour-là l'anniversaire de son débarquement dans la péninsule de Pachino en Sicile, le 10 juillet 1943. La journée est marquée par des compétitions de piste et pelouse inter-compagnies, suivies par un rassemblement régimentaire.

AOÛT

Le premier lundi d'août, fête légale, le Queen's York Rangers (1st American Regiment) fête la journée de Simcoe par une cérémonie militaire colorée dans le quartier de York-Est à Toronto où il a l'honneur et le privilège de libérer symboliquement la ville. (John Graves Simcoe, premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada à la fin du XVIII^e siècle, commandait le régiment tel qu'il existait il y a 200 ans).

1er AOÛT

Le North Saskatchewan fête la journée de Minden en l'honneur de la participation héroïque du régiment qui a combattu à ses côtés le 1er août 1759 lors de la bataille de Minden, le King's Own Yorkshire Light Infantry. Cette journée-là, les membres des deux régiments portent la rose blanche de York sur leur couvre-chef.

7 AOÛT

Le Second Régiment, Royal Canadian Horse Artillery, fête l'anniversaire de sa formation le 7 août 1950 avant son affectation en Corée. En 1975, les festivités comprenaient un défilé de cavalerie, des salves d'obusiers de 105 mm et une soirée dansante pour les militaires de tous grades.

10 AOÛT

Anniversaire de la formation du Princess Patricia's Canadian Light Infantry. L'origine de ce régiment est unique dans les Forces canadiennes et remonte au 10 août 1914, date de la charte du régiment qui a été fondé grâce à l'initiative du capitaine Andrew Hamilton Gault; il a levé à ses propres frais un bataillon composé en grande partie d'anciens combattants qui ont ainsi combattu dans la Grande Guerre.

19 AOÛT

Journée de Dieppe. Le Royal Regiment of Canada observe ce jour en souvenir de sa participation à l'assaut de Dieppe le 19 août 1942.

19 AOÛT

Le vendredi le plus rapproché de cette date, le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada tient un rassemblement régimentaire.

SEPTEMBRE

Chaque année, les anciens et les membres actifs du *Star* se réunissent à Hamilton sur ce navire, une fin de semaine de septembre.

SEPTEMBRE

Vers la fin de septembre de chaque année, les officiers du Princess Mary's Canadian Scottish Regiment et les autres membres du mess dînent ensemble à Victoria.

SEPTEMBRE

Chaque année en septembre, les «Bytown Gunners», 30e régiment de campagne de l'Artillerie royale canadienne, tiennent un dîner régimentaire pour les militaires de tous grades afin de fêter la fondation de la première batterie en 1855.

14 SEPTEMBRE

Le 36th Peel Battalion of Infantry a été formé le 14 septembre 1866, à l'époque des raids des Fenians. Le Lorne Scots (Peel, Dufferin and Halton Regiment) observe cette journée en tant qu'anniversaire régimentaire.

DIMANCHE 15 SEPTEMBRE OU

PREMIER DIMANCHE APRÈS LE 15 SEPTEMBRE

Le «Dimanche de la bataille d'Angleterre», des cérémonies ont lieu d'un océan à l'autre. La cérémonie nationale avait traditionnellement lieu devant le monument des Forces aériennes du Commonwealth à Ottawa. Forte de l'appui des Forces canadiennes, l'Association de l'Aviation royale canadienne qui est maintenant chargée d'organiser cette journée prévoit célébrer cet événement à Winnipeg, siège du Q.-G. du commandement de l'Aviation, puis dans d'autres villes du pays où auront lieu les prochains congrès annuels de l'Association.

OCTOBRE

Les officiers du King's Own Calgary Regiment organisent un «Brides Dinner» suivi d'une soirée dansante de l'épouse du dernier marié parmi les officiers ou de l'épouse d'un officier à qui le mess n'a pas encore fait cet honneur.

OCTOBRE

Chaque année en octobre, le Saskatchewan Dragoons fait la parade du drapeau. Suit un bal auquel sont invités les militaires de tous grades.

OCTOBRE

Chaque année, le Royal Westminster Regiment assiste un dimanche d'octobre à une messe militaire et au baptême des enfants des membres du régiment.

OCTOBRE

Le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada organise chaque année un dîner au mess des officiers en souvenir de la participation du régiment à la bataille de Passchendaele en octobre 1917.

OCTOBRE

Chaque année, habituellement au début d'octobre, le Royal Military College de Kingston célèbre sa fin de semaine en l'honneur des anciens élèves-officiers, événement traditionnel très populaire. Pendant plusieurs jours, les diplômés du Collège sont invités à dîner et à assister à des exercices et des compétitions sportives, puis à assister à une messe spéciale devant l'Arc du souvenir qui se trouve à l'entrée du Collège.

OCTOBRE

Chaque année en octobre, le Queen's York Rangers (1st American Regiment) organise un dîner en souvenir de la participation du régiment à deux batailles, une pendant la Révolution américaine et l'autre pendant la guerre de 1812. L'événement porte le nom de «Brandywine and Queenston Heights Dinner».

5 OCTOBRE

L'équipage du destroyer *Margaree* célèbre l'anniversaire de la première mission du navire, le 5 octobre 1957, par une réunion à bord où bière et gâteau d'anniversaire sont de mise.

8 OCTOBRE

Jour d'Ortona. Le West Nova Scotia Regiment observe cette journée même si la bataille d'Ortona, en Italie, à laquelle le régiment a participé de façon importante a eu lieu en décembre 1943. (Il s'agit en fait de l'anniversaire de la formation de son prédécesseur, le First Regiment of Annapolis County Volunteers, le 8 octobre 1869.)

21 OCTOBRE

Jour de Trafalgar. Le vendredi le plus rapproché de cette date, les officiers à la retraite et en service du *Star* célèbrent le souvenir de la victoire de Nelson au large du Cap Trafalgar le 21 octobre 1805, par un dîner de gala.

21 OCTOBRE

Jour de Trafalgar. Cet anniversaire est observé à bord du *Cata-raqui*, à Kingston (Ontario), par une prise d'armes.

21 OCTOBRE

Jour de Trafalgar. Ce jour est aussi observé à bord du *Scotian*, Division de la Réserve navale, à Halifax (Nouvelle-Écosse).

21 OCTOBRE

Jour de Trafalgar. Au carré des officiers du *Stadacona*, à la BFC d'Halifax, les officiers du First Canadian Submarine Squadron font un «Super Weepers» (puissant *party*), tandis que les officiers de la base s'adonnent à une «Penny Beer» (bière pas cher).

21 OCTOBRE

Ce jour-là, les membres du Royal 22e invitent leurs épouses à un dîner pour fêter l'anniversaire du régiment fondé le 21 octobre 1914 lorsque le 22e bataillon des Forces expéditionnaires canadiennes a été mobilisé.

30 OCTOBRE

Le vendredi ou samedi le plus rapproché de cette date, le Seaforth Highlanders of Canada célèbre le souvenir de la prise de Crest Farm (Passchendaele) le 30 octobre 1917, par un dîner au mess des officiers.

31 OCTOBRE

La fin de semaine la plus rapprochée de cette date, le Calgary Highlanders honore ceux qui sont tombés au combat lorsque le régiment donnait l'assaut lors de la bataille de la chaussée de Walcheren, le 31 octobre et le 1er novembre 1944. Les manifestations comprennent une messe militaire et un dîner de gala.

OCTOBRE

Chaque année à la fin d'octobre, les adjudants et les sergents du Royal 22e organisent à la citadelle de Québec un dîner suivi d'une soirée dansante en l'honneur des membres qui quittent le régiment.

NOVEMBRE

Au début de novembre, les officiers du Princess Mary's Canadian Scottish de Victoria se réunissent avec les autres membres du mess et avec leurs épouses à l'occasion du bal annuel.

NOVEMBRE

Le dernier vendredi de novembre, les officiers de l'*Unicorn*, Division navale de Saskatoon ont leur dîner traditionnel de l'*AQT* (Ale, Quail and Tale) qui remonte à l'époque de la rébellion de 1885 lorsqu'on aurait servi du gibier pendant la seule bataille navale de l'histoire de la Saskatchewan, au moment où le *Northcote* était la proie des flammes.

5 NOVEMBRE

L'équipage du *Brunswicker*, Division de la Réserve navale de Saint-Jean, assiste à la cérémonie commémorative annuelle devant le monument du *Jervis Bay*. Le 5 novembre 1940, le *Jervis Bay*, croiseur auxiliaire bien connu à Saint-Jean, dont une partie de l'équipage venait de la Marine royale canadienne, coulait sous le feu du navire de combat *Amiral Scheer*, pendant la défense légendaire du convoi HX-84 dans l'Atlantique Nord.

7 NOVEMBRE

Le 7 novembre, le Royal Canadian Dragoons, le plus ancien régiment de cavalerie des forces régulières, réunit ses anciens et ses membres actifs en souvenir du jour où le régiment a remporté trois croix de Victoria à Liliefontein, Afrique du Sud, le 7 novembre 1900.

11 NOVEMBRE

Jour du souvenir. À 11h00 ce jour-là, dans toutes les stations des Forces canadiennes, on tire, drapeaux en berne, 21 coups de canon. Les stations sont celles de Saint-Jean, Charlottetown, Halifax, Fredericton, Québec, Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg, Regina, Edmonton, Vancouver et Victoria (Esquimalt).

11 NOVEMBRE

Le Jour du souvenir remonte au 11 novembre 1918, date de l'armistice qui a mis fin à la Première Guerre mondiale. Ce jour est observé en l'honneur de tous les soldats canadiens morts à la guerre. Des services commémoratifs ont lieu d'un océan à l'autre, sur les navires en mer et dans les stations à l'étranger. La cérémonie nationale se déroule devant le Monument aux morts, Place de la Confédération, à Ottawa.

11 NOVEMBRE

Chaque année, le bal du Jour du souvenir du Saskatchewan Dragoons a lieu au mess des officiers un soir aux environs de cette date.

11 NOVEMBRE

Le dimanche de l'Armistice, le Royal Montreal se rassemble aux cénotaphes de Westmount et de Pointe-Claire (Québec), ainsi qu'à l'hôpital militaire Sainte-Anne. Le vendredi qui précède le Jour du souvenir, le régiment organise un dîner annuel en l'honneur des anciens et des actuels officiers du régiment.

11 NOVEMBRE

Le samedi qui précède le Jour du souvenir, le Royal Canadian se joint aux membres de l'Association régimentaire à l'occasion du service du Jour du souvenir qui a lieu devant le monument aux morts du régiment, à la caserne Wolseley, London.

20 NOVEMBRE

Journée régimentaire du Royal Westminster qui remonte à l'époque coloniale et du Westminster Volunteer Rifles formé le 20 novembre 1863.

20 NOVEMBRE

Jour de Cambrai. Journée régimentaire officielle du Fort Garry Horse. La fin de semaine la plus proche de cette date, le régiment célèbre le souvenir de sa participation à la première bataille de Cambrai, le 20 novembre 1917.

21 NOVEMBRE

Service commémoratif de la rivière Canoe. Ce jour-là en 1950, le Second Regiment, Royal Canadian Horse Artillery, mobilisé pour la guerre de Corée, a perdu 17 hommes, sans compter 35 blessés, dans un accident de chemin de fer près de la rivière Canoe dans les montagnes de la Colombie-Britannique. En souvenir de cette tragédie, la régiment organise des services commémoratifs au monument de la rivière Canoe du dépôt régimentaire de Shilo au Manitoba.

30 NOVEMBRE

Jour de Saint-André. Le samedi qui précède la Saint-André, tous les officiers, à la retraite et en service, du Princess Mary's Canadian Scottish sont invités au dîner de gibier qui ne comporte que des fruits de mer et de la viande de gibier que les officiers eux-mêmes ont pêchés ou chassé.

30 NOVEMBRE

Le Calgary Highlanders observe la Saint-André par un dîner au mess des officiers.

30 NOVEMBRE

Bal de la Saint-André au mess des officiers du Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, à Cornwall (Ontario).

30 NOVEMBRE

Jour de congé pour le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada. Tous les officiers participent aux festivités de la société St. Andrews.

30 NOVEMBRE

Chaque année, la société St. Andrews de Toronto et le 48th Highlanders of Canada organisent tour à tour «The 48th Highlanders Ball».

DÉCEMBRE

Le 400e escadron de réserve de Toronto organise son rassemblement annuel «Black Velvet» en l'honneur de tous les anciens et de tous les membres actifs de l'escadron, le premier vendredi de décembre. Le nom de «Black Velvet» vient du mélange de deux boissons: stout et champagne!

DÉCEMBRE

Au dîner annuel du Royal Westminster, donné dans le mess des sous-officiers seniors, le «Bungled Bayonet Award» est décerné dans les éclats de rire au sous-officier senior qui a commis le plus grand nombre de «faux pas» durant l'année. Le trophée est un écusson d'acajou élégamment surmonté d'une bottine d'armée et d'une baïonnette Mark I.

4 DÉCEMBRE

Jour de Sainte-Barbe. Le Régiment royal de l'Artillerie canadienne célèbre la fête de Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, par des messes militaires, des compétitions sportives, des dîner de gala et d'autres manifestations, y compris des saluts de canons miniatures.

15 DÉCEMBRE

Le Windsor Regiment célèbre son anniversaire le 15 décembre en souvenir de sa fondation le 15 décembre 1936 sous le nom de «The Essex Regiment (Tank)».

21 DÉCEMBRE

Anniversaire de la fondation du Royal Canadian Regiment le 21 décembre 1883. Le régiment se rassemble au mess des adjudants pour commencer à fêter Noël en assurant tout juste le service. Les hommes de troupe se font servir par leurs supérieurs, officiers et sous-officiers seniors, à la manière traditionnelle. Dans la soirée, des dîners sont servis au mess des officiers et au mess des sergents et des adjudants.

25 DÉCEMBRE

Le Queen's Own Rifles of Canada fête l'anniversaire du colonel en chef du régiment, S.A.R. la princesse Alexandra de Kent, le 25 décembre.

31 DÉCEMBRE

La plupart des régiments écossais des Forces canadiennes fêtent la «Hogmanay» à la manière traditionnelle des hautes terres d'Écosse.

31 DÉCEMBRE

Les sous-officiers et les soldats du Princess Mary's Canadian Scottish participent à un dîner annuel en l'honneur des quatre membres du régiment qui se sont mérités la croix de Victoria.

DÉCEMBRE

Vers le milieu du mois, à la fin du trimestre d'automne, les élèves-officiers du Royal Roads Military College se rassemblent, chœur et sonneurs de cloches, sur la plage arrière du pavillon Grant pour chanter des chants de Noël. Cette tradition remonte en 1944 à l'époque du Royal Canadian Naval College, alors logé dans le Royal Roads, quand «les officiers, les élèves-officiers, les «Wrens» et les matelots se rassemblaient dans le hall principal du château.

INDEX

- Abercromby, sir Ralph, général (1734-1801)**
- tir d'un feu de joie à l'occasion de sa victoire en Hollande (1799), **152**
- Abri de fortune**
- définition, **71**
- Accoutrement du jour**
- définition, **71**
- Adjudant**
- origine et définition, **72**
- document attestant le grade de l'adjudant-chef, **72**
- grade de carré des officiers, **72**
- Adjudant chef**
- voir «Adjudant», **72**
- Adjudant-maître**
- voir «Adjudant», **72**
- Adventure (Le)**
- boire un coup (*Splice the Main Brace*) (1773), **120**
- Albert, prince consort (1819-1861)**
- et présentation de drapeaux au Royal Welch Fusiliers (1849), **255**
- Alexander, vicomte, de Tunis, gouverneur général (1891-1969)**
- commission dans l'Armée canadienne (1949), **123**
- commission dans l'Aviation royale canadienne (1950), **123**
- présentation des drapeaux à l'Aviation royale canadienne, Ottawa (1950), **244**
- Alexandra, princesse, de Kent**
- et présentation d'un guidon au British Columbia Dragoons, **261**
- colonel en chef du Queen's Own Rifles of Canada, célébration anniversaire, **290**

Alfred (Le)

- utilisation du sigle HMS (1795), 87

America (Le)

- rigolade (1844), 102
- punition du haut du mât (1844), 132
- flamme de mise en service (1844), 238

Amherst, Jeffrey, major-général (1717-1797)

- campagne contre la Nouvelle-France (1758-1760), 76
- les «bleus» (1759), 76

Amiral

- définition et origine, 73
- «fishing admirals» de Terre-Neuve, 74

Andromeda (Le)

- dîner de gala à Halifax en l'honneur du prince William Henry, capitaine du (1788), 51

Angleterre, bataille d' (1940)

- défilé aérien traditionnel pour commémorer la, 145
- célébrations annuelles, 283

Anne, Reine d'Angleterre (1665-1714)

- forme d'allégeance sous le règne d', 179

Antigonish (Le)

- jours maigres à terre, 157

Arabia (Le)

- immersion à partir de la fusée de vergue au «Passage de l'Équateur» (1702), 164

Armada (l'... espagnole)

- et salut d'action de grâce aux canons (1588), 113

Armée britannique

- origine du salut, 27
- premier régiment de fusiliers (1685), 84
- institution du guindon, 86
- régiment de cavalerie divisé en escadrons, 82
- brevets d'officiers, 121
- tradition des fusiliers, 181
- évolution des musiques militaires, 220
- règlement régissant les drapeaux (1747), 245, 249
- Salut au drapeau depuis (1755), 260

Armée canadienne

- et brevets d'officier (1940 et 1949), 121
- attitude envers le mariage, 159
- écusson de l', 205

Arrosage des galons

- définition, 126

Articles de guerre

- et le réveil (1673), 172

Artillerie,

- définition et origine, 74
- revue par le roi Henri VIII (1539), 74
- Jour de l'artillerie, 277
- célébration de la fête de sainte Barbe, 289

Assiniboine (Le)

- Lancement du, (1954), 194
- mise en service du, (1956), 194

Assistance (Le)

- toast (1675), 54
- funérailles du maître d'équipage (1675), 114
- cloche du (1675), 141

Athabaskan (Le)

- service religieux, mise en service du (1972), 199

Athlone, comte d' (1874-1957)

- commission dans l'Armée canadienne (1940), 123
- commission dans l'Aviation royale canadienne (1945), 123
- commission dans la R.V.M.R.C. (1945), 124

Atlantique, Bataille de l'

- célébration de la fête anniversaire, 274

Aviation canadienne

- camp Borden et réveil (1922), 171
- pavillon et rondelle de l' (1921), 206

Aviation royale canadienne

- discontinuation de l'usage de l'épée (1952), 29
- distribution du porto aux dîners de gala, 52
- discontinuation des détachements de tir aux funérailles, 111
- et brevets d'officier (1945 et 1950), 123
- et l'affinité des aviateurs pour le calot, 126
- attitude envers le mariage dans le service (1924), 160
- et la promenade, 166
- et la mascotte «Twillick Bird» du 2416^e Escadron de contrôle et d'avertissement aériens, 184
- et la mascotte «Sergeant W. Marktime», Camp Borden (1957), 189
- date de son établissement (1924), 206, 270
- origine de la rondelle, 206
- écusson des ailes d'aigle, 209
- et la marche *RCAF March Past*, 223
- présentation de drapeaux par le vicomte Alexander de Tunis (1950), 244
- drapeaux de l'Aviation royale canadienne, description, 244
- le pavillon de l'Aviation royale canadienne, 244
- et approbation des étendards d'escadron volant (1958), 250

Bandes entraînées (milice)

- de 1660 et le «Présentez armes!», 29
- définition, 94
- et la Cité de Londres, 136

Basilisk (Le)

- tir d'un feu de joie en mer (1873), 153

Bataillon

- définition et origine, 75

Bataillon blanc

- du Hastings and Prince Edward Regiment, 29

Bataillon des services

- et la marche *Duty Above All*, 223
- célébration de l'anniversaire, 278

Batoche, Bataille de

- célébration par le Royal Regiment of Canada, 276

Beacon Hill (Le)

- et jours maigres à terre, 157

Beaumont-Hamel, bataille de

- célébration par le Royal Newfoundland Regiment 280, 281
- jour commémoratif, 281

Belle de hangar,

- définition, 75

Berwick (Le)

- et les mouchoirs de soie noire des matelots pour marquer le deuil, 110

Billet

- définition et origine, 75

Bivouac

- définition, 75

«Bleus», les

- définition, 75

Blonde (La)

- défilé du dîner au son de la cornemuse (1793), 142
- appel aux armes en Jamaïque, 216

«Blue Bark»

- définition, 95

Boire un coup

- origine et définition, 119-120
- dans l'escadre du capitaine James Cook (1773), 120

Bois de Moreuil, bataille du (1918)

- et le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), 269

«Boondocks» Boonies

- définitions, 105

Borden, BFC de

- Station de l'A.R.C. et réveil (1922), 171
- et mascotte, Station de l'A.R.C. de Camp Borden, 189

Boscawen, Edward, amiral (1711-1761)

- référence à l'extinction des feux à Halifax (1758), 130

Boteler, Nathaniel (vers 1577)

- ses Dialogues (1634), et définition du maître d'équipage, 91

Bounty (Le)

- mutinerie (1789), 20

Bouton,

- détaché comme signe d'identité, 22

Bowen, aspirant Ashley

- ses rencontres avec le général Wolfe à Halifax et à Québec (1759), 147

Brevet (d'officier)

- et le salut, 123
- lecture du brevet de capitaine à bord du *Diamond*, au début du XIXe siècle, 144
- signature du, par le gouverneur général et le ministre de la Défense nationale, 121
- exemple d'un brevet des Forces canadiennes (1976), 122
- texte de brevets de l'Honorable Artillery Company, de Londres, (1809-1879), 122
- brevets de l'Armée canadienne (1940 et 1949), 121
- brevets de l'A.R.C. 123
- différence historique dans la remise des brevets dans la Royal Navy et dans l'Armée britannique, 124
- brevet de la R.V.M.R.C. (1945), 124
- brevet de la M.R.C. (1960), 125
- «arrosage du brevet», officiers du *Volage* (1802), 126

Brigadier-général

- définition et origine, 76
- définition à l'époque de Wellington, 76

Britannia (le yacht royal)

- dans les eaux de la Colombie-Britannique (1971), 158

Brunswick (Le)

- célébrations commémoratives du *Jervis Bay* (1940), 286

«Buffer»

- définition, 92

Burney, lieutenant James

- et la distribution d'alcool (*Splice the Main Brace*) à bord du *Adventure* (1773), 120

Burns, Robert (1759-1796)

- extrait de son poème *To a Haggis*, 64
- Soirée Burns et le Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's); et le Black Watch (Royal Highland Regiment), 266

Buron, bataille de

- célébrations par le Highland Fusiliers of Canada en souvenir du rôle joué par le Highland Light Infantry of Canada, 281

Bytown (Le)

- écusson du, 212

Calot

- origine du, et affinité des aviateurs avec le, 126

Cambrai, première bataille de (1917)

- et célébrations par le Fort Garry Horse, 288

Camouflage

- définition, 99

Capitaine

- définition et origine, 76

Capitaine-général

- origine, 76
- nomination honoraire dans le Régiment royal de l'Artillerie canadienne, 85

Caporal

- origine et définition, 77
- définition de sir James Turner (1683), 77

Carewe, sir Peter (1514-1575)

- funérailles de (1575), 111

Carré des officiers

- origine de l'expression, 41
- les repas dans le, 41,

Cataraqui (Le)

- et la célébration de la bataille de Trafalgar (1805), 285

Cayuga (Le)

- et la mascotte «Alice», 188

Changement de la Garde

- description de la cérémonie, 134
- et la cérémonie de la Clef, 135
- et le Regiment of Canadian Guards, 258

Charles 1^{er} (1600-1649)

- grade de maître d'équipage à l'époque de, 90

Charles II (1630-1685)

- la restauration (1660) et le «Présentez armes!», 29
- et la toast royal en position assise, 53
- et le recrutement de «gentilshommes privés» comme simples soldats, 104
- sa rencontre avec une troupe de cavalerie de Cromwell (1651), 107
- et la présentation des «clefs de la ville», 136

Chilliwack, BFC de

- et le réveil, 173
- cérémonie du drapeau le matin et au crépuscule, 236

Cinquième escadre de destroyers canadiens

- et l'héritage du «Poteau de barbier», 208

«Clefs de la ville»

- définition et origine, 135
- parchemin conférant les «clefs de la ville» de Belleville au Hatings and Prince Edward Regiment (1964), 138
- et «battements du tambour!» 136

Cloche du navire

- et les «heures creuses», 86
- importance de la, 139
- et le système de quart, 140
- comme alarme d'incendie, 140
- et la prévention des collisions, 140
- et le sacrement du baptême, 141

Collège Militaire Royal de Saint-Jean

- et le réveil, 172
- cérémonie du drapeau le matin et au crépuscule, 236
- et le dîner annuel des sports; et l'assaut annuel aux armes, 269
- jour de la remise des diplômes, 275

Colonel

- définition et origine, 78

Commandement aérien

- mess et toast au cornemuseur, 61
- écusson du, 206
- marche *RCAF March Past*, 223
- célébration de la bataille d'Angleterre, 283

Commandant d'escadre

- voir «Escadre», 82

Commandement de la force mobile

- écusson du, 205

Commandement maritime

- écusson du, 211
- et la célébration de la bataille de l'Atlantique, 274

Commander (grade)

- origine de, 79

Commando

- origine et définition, 79

Commissaire du bord

- et rassemblement surprise, 101
- et vente de frusques, à bord du *Queen* (1794), 80
- frusques du, et quartier libre, 80, 84

Commodore

- origine et définition, 79

Communication et électronique (Direction de)

- et la marche *The Mercury March*, 223

Compagnie

- origine et définition, 80

Contre-amiral

- origine, 74

Cook, capitaine James (1728-1779)

- navigateur du *Pembroke* dans le St-Laurent, (1759), 147
- ration d'alcool (*Splice the Main Brace*) (1773), 120

Coquelicot

- comme symbole du sacrifice, 115

Cornemuse (voir appel du maître d'équipage), 142**Cornemuse (jeu de)**

- toast au cornemuseur dans le Canadian Scottish Regiment, 60
- défilé du colonel honoraire au son de la cornemuse, dans le Royal Edmonton Regiment, 61
- plainte *Flowers of the Forest*, 62
- défilé du haggis au son de la cornemuse, 63

Cornemuse (avec appel du maître d'équipage)

- «tout le monde au dîner», BFC de Kingston, au son de la,
- voir «maître de quart», 90
- appel du maître d'équipage, 142
- «Équipage au souper», «En bas tout le monde», etc., 142
- à bord de la *Blonde*, à Spithead 142
- «Siffler le bord», définition et origine, et à bord du *Donnacona*, du *Star* et du *York*, et comme marque de respect envers les morts; à bord d'un navire, 142

Cornwallis (Le)

- et divisions du dimanche (1944), 218

Corps royal canadien des transmissions

- et souper dans les mess, 45

Couleurs

- garde et escorte des (voir «Premier sergent»), **99**
- guidon, origine et définition, **86**
- différenciation des drapeaux de compagnie (voir sous «lieutenant-colonel»), **90**
- étendard du Governor's General Horse Guards, **249**
- drapeaux du Roi et de la Reine de la Marine royale canadienne, **242, 243,**
- drapeau du Roi approuvé pour la Royal Navy (1924) et pour la Marine royale canadienne (1925), **242**
- présentation du drapeau du Roi à la Marine royale canadienne à Victoria (1939) par le roi Georges VI.; le drapeau de la Reine par la reine Elizabeth II (1959), **243**
- présentation des drapeaux à l'Aviation royale canadienne par le vicomte Alexander de Tunis, à Ottawa (1950), **244**
- description des drapeaux de l'Aviation royale canadienne, **244**
- nouveaux drapeaux approuvés pour tous les régiments de fantassins et de gardes (1968), description, **245**
- premiers règlements sur les drapeaux, **245**
- drapeau du régiment de Turenne, bataille d'Étampes (1652), **246**
- jamais plus arboré au combat, **247**
- le *Ric-a-Dam-Doo* du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1914), **248**
- l'étendard, **82**
- le guidon, **238**
- étendard d'escadron volant, **250**
- consécration des drapeaux, **252**
- mise en réserve et dépôt des drapeaux, **252, 258, 259, 260**
- Salut au drapeau, **237, 238, 260**

Couplets

- extrait de la ballade *The Flowers of the Forest*, **62,**
- extrait du poème de Robert Burns *To a Haggis*, **64**
- poème *In Flanders Field*, par le lt-col. John Mc Crae, **116**
- extrait du Psaume 107 lu lors de la mise en service d'un navire, **200**
- *The Naval Prayer*, **225**
- *High Flight* (1941) **227**

Coups de canon (ou *Gunfire Tea*)

- origine et définition, **89**

Coutume

- définition, **19**
- et la langue, **71**

Couvre-feu

- par tir de canons, à la Citadelle de Québec, **132**

Crêpe

- sur les écharpes des officiers (deuil) 1759), **110**
- brassard, **110**

Crépuscule (cérémonie du)

- description, 127

Cromwell, Oliver (1599-1658)

- la marine de Commonwealth et le grade de matelot breveté, 93
- l'armée parlementaire et désignation des grades des officiers généraux, 85
- la nouvelle armée modèle et désignation des grades régimentaires, 90
- son armée et l'emploi du terme «soldat ordinaire», 105
- une troupe de sa cavalerie et le roi Charles II (1651), 107

Currie, général sir Arthur (1875-1933),

- funérailles du (1933), 112

Cut knife Hill, engagement à (1885)

- et célébration par les Gardes à pied du gouverneur général, 275

D.C.A.

- définition, 81

Défilé aérien

- définition et origine, 145
- premier défilé aérien d'envergure, R.A.F. (1935), 146

Dégradation (*Cashiering*)

- à Halifax (1813), 21

DMCV (TGIF)

- origine et description, 146

Deuil

- observance du, 109
- tambours et rames assourdis, 109
- crêpe sur l'écharpe des officiers (1759), 110
- brassard noir, 110
- mouchoirs de soie noire, (matelots de la fin du XVIIIe siècle), 110
- et les funérailles de Nelson, tir de salves au-dessus de sa tombe, 110
- funérailles de sir Peter Carewe (1575), 111
- pavillon ou drapeau en berne, 111
- et les funérailles de Wolfe (1759), 111
- chantiers navals «scandalisés», 112
- «armes renversées» et le Mémorial du guerre canadien à Langemark, Belgique, 112
- funérailles du général sir Arthur Currie (1933), 112
- funérailles du général sir William Otter (1939), 112
- et cheval non monté, 112
- funérailles du lt-col. A. Williams, commandant du Midland Bn., Rébellion du Nord-Ouest (1885), 112.
- et la musique traditionnelle de *Dead March in Saul*, 113
- funérailles du duc de Marlborough (1722) et première utilisation du «repos sur armes renversées», 113
- funérailles de sir Philip Sidney (1586) et les armes traînées, le tir de salves et les armes renversées, 113

- vaisselle renversée, 12^e Régiment blindé du Canada, 113
- utilisation du drapeau national ou du pavillon des FC pour recouvrir un cercueil, 113
- inhumation en mer, 113
- inhumation d'un maître d'équipage (1675) et musique animée après les funérailles, 114
- et les appels «Retraite», «Sonnerie aux Morts» et «Réveils», 114
- «Siffler le bord» en signe de respect envers les morts, 144

Descente de garde

- définition et origine, 81

Diadem (Le)

- et utilisation du sigle HMS (1795), 87

Diamond (Le)

- lecture du brevet du capitaine et l'ordre «Tous en bas» (*Pipe Down*) à bord du, au début du XIX^e siècle, 144

Dieppe, bataille de (1942)

- et célébration par le Royal Regiment of Canada, 282

Discovery (Le)

- et les «clefs de la ville» de Vancouver (1973), 135

Donnacona (Le)

- sifflet du bord, 143
- célébration de la bataille de l'Atlantique (1939-1945), 274

Dragon

- origine et définition, 81

Drake, sir Francis (1540-1596)

- et sifflet de commandement à bord du *Golden Hind* (1579), 40, 141

Drapeau

- mise en berne des couleurs, pavillon ou drapeau, 111
- drapeau national pour recouvrir un cercueil à des funérailles, 113
- pavillon, Union-Jack et guidant, mise en service d'un navire de guerre canadien, 199
- pavillon de l'Aviation, 244
- pavillon blanc pour recouvrir un autel, 240
- drapeaux et couleurs, 233
- le «Dannebrog», 234
- le «Drapeau de l'Union royale», 241
- le «Drapeau national du Canada», 234, 235
- cérémonie du drapeau le matin et au crépuscule, 235, 236, 237, 238
- pavillon de navire, 237
- flamme de navire, 239, 240
- flamme de fin de campagne, 240
- flamme d'église et origine légendaire, 240
- triangle «non» pour recouvrir un autel, 240
- le Union-Jack naval, 241

«Dur marché du Roi»

- signification de, 178

Dyott, William, major-général (1761-1847)

- et description d'un mess à bord d'un navire (1809), 39
- son régiment et la cérémonie du «Passage de l'Équateur» (1796), 164

Écusson

- du Loyal Edmonton Regiment, 189
- symbolisme de l' 205
- du Commandement de la force mobile, 205
- du 426^e Escadron (*Thunderbird*), 205
- du *Skeena*, 205
- du Royal Canadian Dragoons, 205
- clairon-corne du tirailleur, 205
- la rondelle, 206
- la feuille d'érable, 206
- de la Direction des opérations aériennes, 209
- de l'Aviation royale canadienne, 209, 210
- la couronne royale, 210
- la couronne astrale, 210, 211
- du Grey and Simcoe Foresters, 210
- l'ancre engagée, 211
- de la Direction des opérations navales et du Commandement maritime, 211
- des forces canadiennes, 205
- épées de croisés, 212
- écusson de l'aigle du R.F.C., du R.N.A.S., de la R.A.F., de l'Armée canadienne, de l'A.R.C. et de la M.R.C., origine et évolution, 209
- du *Bytown*, 212

Elisabeth II, reine d'Angleterre

- tir d'un salut royal en Corée pour marquer son couronnement, 33
- capitaine général du Régiment royal de l'Artillerie canadienne, 85
- à bord du yacht *Britannia* dans les eaux de la Colombie-Britannique (1971), 158
- le brevet de la Reine, 121
- feu de joie après la présentation de drapeaux au Royal 22^e Régiment, Québec (1959), 153
- et approbation de la Couronne astrale (1975), 211
- présentation du drapeau de la Reine à la Marine royale canadienne, à Halifax (1959), 243
- approbation de nouveaux drapeaux pour tous les régiments de fantassins et de gardes (1968), 245
- présentation de drapeaux au Royal 22^e Régiment (1959), 256
- présentation de drapeaux au Regiment of Canadian Guards, Ottawa (1967), 258
- présentation de guidons et d'un drapeau au Ontario Regiment, au Sherbooke Hussars, au 1st Hussars et au Cameron Highlanders of Ottawa (1967), 258
- anniversaire officiel de la Reine, 277

Elisabeth, la reine mère

- colonel en chef du Toronto Scottish Regiment, **63**

Embarquement

- origine de la préséance d'embarquement et de débarquement d'un avion, bateau ou navire, **149**

Enchères, mise aux

- des effets personnels d'un défunt, **21**

Épée

- officier inculpé, dans une cour martiale, **21**,
- salut à l'origine du, **29**
- usage discontinué dans l'A.R.C. (1952), **29**
- et escorte du drapeau, **29**
- et changement de commandement, **29**
- et visites officielles d'officiers de marine, **29**
- fourreau vide (deuil), **112**
- baïonnette du fusilier, **182**

Équipage aérien,

- définition, **82**

Équipage à la bande

- définition, **150**

Escadre aérienne

- définition, **82**

Escadron

- définition et origine, **82**

Escadrons aériens

- 400^e Escadron aérien de réserve **250**
- présentation du premier étendard d'escadron de l'A.R.C. (1961), **250**
- soirée annuelle des dames, **269**
- réunion «Black Velvet», **289**
- écusson du 444^e Escadron tactique d'hélicoptères, **184**
- mascotte du, **184**
- mascotte du 2416^e Escadron de contrôle et d'avertissement, **184**

Étendard

- définition et origine, **82**
- et le Governor General's Horse Guards, **82**, **249**
- étendard d'escadron volant **250**
- étendard royal et le drapeau canadien personnel de la Reine, **83**

Extinction des feux

- description et origine, **127**
- Wolfe et l', (1748-1749), **130**
- Boscawen et l', Halifax (1758), **130**

Famars, bataille de (1793)

- tir d'un salut royal à York (Toronto) (1793) en l'honneur de la victoire du duc d'York, **33**
- et la marche du 14th Regiment *Ça Ira*, **222**

Feu de joie

- en l'honneur du prince William Henry à Halifax (1788), 51
- définition et origine, 151

Fil de coquin (Rogues's Yarn)

- dans les cordages, 21

Fisguard (Le)

- et le mess des officiers à bord (1809), 39

Flodden, bataille de (1513)

- complainte *Flowers of the Forest*, 62

Forces canadiennes

- écusson des, 210, 212
- Jour des Forces armées, 280
- Fête du Canada, 280

Force d'escorte du milieu de l'océan

- Groupe C-5, «Brigade du poteau de barbier», 208

Formation

- définition, 83

Fraser (Le)

- et la mascotte «Old Blue», 183

Frezenberg, bataille de (1915)

- et célébration par le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, 276

Frusques

- origine et définition, 84
- vente de, 84

Fusilier

- origine et définition, 84

Fyrd (mot saxon)

- définition de la milice, 93

Gardner, vice-amiral sir Alan (1742-1809)

- et jour maigre à bord du *Queen* (1794), 157

Gatineau (Le)

- et la mascotte «Tom» (1972), 189

Gault, Andrew Hamilton (1882-1958)

- et la fondation du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1914, 282

Général

- origine, 85

Gendarmerie royale du Canada

- au Camp Border (1922), 171

Génie royal

- et service en Colombie-Britannique, 273

Génie royal canadien

- et le terme «sapeur», 102
- tournoi annuel de curling, BFC de Petawawa, 266
- célébration de l'anniversaire du, (1936), 273
- réunion annuelle «Milly», 275

Georges II (1683-1760)

- et les premiers règlements sur les drapeaux (1747), 249
- et la conception du Drapeau du Souverain (1747), 249

Georges III (1738-1820)

- et le toast royal en position assise, 53
- et l'observance du deuil (1767), 110

Georges V (1865-1936)

- feu de joie pour célébrer le jubilé d'argent de, Calgary (1935), 153
- premier fédilé aérien d'envergure au jubilé d'argent de, (1935), 146
- et le premier Drapeau du Roi de la Royal Navy (1924), et la marine royale canadienne (1925), 242

Georges VI (1895-1952)

- feu de joie à l'occasion du couronnement de, Toronto (1937), 153
- approbation de l'écusson de l'Armée canadienne (1947), 212
- présentation du Drapeau du Roi à la Marine royale canadienne, Victoria (1939), 243
- et inauguration des étendards d'escadrons volants (1943), 210

Gloucester (Le)

- et contribution des membres d'équipage au mess des officiers de la BFC de Kingston, 48

Golden Hind

- et exigüité du mess, 40
- et l'appel du maître d'équipage en action (1579), 40, 145
- référence au, au féminin (1578), 149

Goose Bay, SFC, Labrador

- et dîner de gala annuel de l'O.T.A.N., 267

Graissage du canon

- origine et définition, 67

Grenadier

- origine et définition, 85

Gros Ours

- et la délivrance d'Edmonton, lors de la Rébellion du Nord-Ouest (1885), 171

Guidon

- origine et définition, 86

Guillaume III (1650-1702)

- et l'instauration du grade de commodore, 80

«Haggis» (met national écossais)

- description, **63**
- défilé du *haggis* au son de la cornemuse, **80**
- extrait du poème de Robert Burns *To a Haggis*, **64**

Halifax, BFC

- et la cloche du navire comme fonts baptismaux, **141**
- et la célébration de la bataille de Trafalgar (1805), **285**

Hangar

- définition, **75**

Henri VIII (1491-1547)

- et la marque de la «large flèche», **21**
- revue de l'artillerie (1539), **74**
- et le sifflet d'or comme écusson du Lord Grand Amiral, **144**

HMCS (sigle)

- origine et définition; et du sigle HMS; et rubans de casquette des marins pendant la Seconde Guerre mondiale, **86**

Hommes de troupe

- définition, **107**

Hose, Walter, contre-amiral (1875-1915)

- et le premier drapeau du Roi de la Marine royale canadienne (1925), **242**

Howard, sir Edward (vers 1477-1513)

- sifflet d'or symbolisant son titre de Lord grand Amiral, sa mort au combat (1513), **144**

Hussar

- origine et définition, **87**

Infanterie

- origine et définition, **87**

Ingénieur

- origine et définition, **88**

Jacques 1^{er} (1567-1625)

- origine du terme «Jack», **241**

Jervis Bay (Le)

- célébration par le *Brunswick* en mémoire de la défense du convoi HX-84 (1940), **286**

Jour de l'An

- et le lever, **159**
- et les coutumes militaires, **154, 155, 156**

Jour des Forces armées

- date, **280**

Jour du Souvenir

- célébration du, **287**

Jour maigre

- définition et origine, **156**
- et le *Thetis*, côte du Chili (1850), **157**
- et le *Beacon Hill* et l'*Antigonish*, **157**
- et le *Preserver*, Haïti (1974), **158**

Kapyong, bataille de (1951)

- et célébration par le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, **273**

Kenya (Le)

- et le sifflet de rassemblement inusité (1943), **104**

Kingston, BFC de

- appels au dîner des adjudants et des sergents au moyen de la trompette et appel du maître d'équipage, **48**

Kitchener (Le)

- et le médecin-lieutenant W.A. Paddon, auteur de *Barber Pole Song*, **208**

Labrador (Le)

- et le sifflet de rassemblement inusité (1954). **104**

Lait au chocolat

- définition, **88**
- déclin de cette coutume à bord des navires de guerre canadiens, **89**
- survivance de cette coutume au Royal Military College, de Kingston, **89**

Lancement de navire (cérémonie de)

- origine et description, **193**
- pose de la quille, **193**
- cérémonie du baptême, **195**
- le service religieux uniforme pour le, dans la Royal Navy, date de 1875, **196**
- lancement du radeau *Lagonier* (1759), **196**

Langemark (en Belgique)

- et le Mémorial de guerre canadien, **112**

Large flèche (*Broad Arrow*), **21****La Rochefoucauld-Liancourt, François duc de (1747-1827)**

- dîner et toast par le 60th Regiment of Foot à Kingston, Haut-Canada (1795), **52**

Leander (Le)

- et le battement d'un tambour *The Roast Beef of Old England* (1804), **49**

Lee, Beenie, jeune clairon

- et le réveil a calgary Highlanders (1939), **170**

Léger, Jules, Gouverneur général

- et distribution d'alcool à bord du *Terra Nova* (1974), **120**

Lessive

- origine et définition, 89

Lever

- définition et origine, 159
- institué par le Chef de l'état-major de la Defense, 159

Lieutenant

- définition et origine, 89

Lieutenant-colonel

- définition et origine, 90

Lieutenant-commander

- origine, 79

Lieutenant de section

- voir «Section», 103

Lieutenant-général

- origine, 85

Ligonier (Le) (radeau)

- lancement du (1759), 196

Liliefontein, bataille de (1900)

- et célébration par le Royal Canadian Dragoons, 287

Liste noire

- définition, 90

Lord Grand Amiral

- écusson symbolique de la fonction de, sifflet d'or (1513), 144

Louis XIV (1638-1715)

- et l'évolution de la musique de fanfare en France, 220

Mackay, J. Keiller, lieutenant-gouverneur (1888-1970)

- présentation du premier étendard d'escadron de l'A.R.C. au 400^e Escadron (1961), 250

Magee, John Gillespie, capitaine d'aviation (1922-1941)

- son sonnet *High Flight*, 227

Maisonnette, Paul de Chomedey de (1612-1676)

- fondation de Montréal (1642) et tir d'un salut (1643), 32

Maître d'équipage

- définition et origine, 90
- voir *Buffer*, 92

Maître d'équipage, appel du (voir aussi «Cornemuse»)

- définition et origine, 90
- définition de 1815, 142
- défense de siffler à bord des navires de guerre canadien, 144
- dans *la Tempête* de Shakespeare, 145

- comme sifflet de commandement à bord du *Golden Hind* de Drake (1579), **145**
- comme écusson; le Lord Grand Amiral d'Angleterre (1513), **144**
- et du monde sur le bord, **147**
- et le réveil à bord des destroyers de la Seconde Guerre mondiale, **171**
- utilisé dans l'édifice «Stone Frigate» du R.M.C. de Kingston, pour le réveil, **173**

Maître de quart

- définition, **90**
- voir *Buffer*, **92**

Major

- définition et origine, **92**

Major-général

- origine, **85**

Malahat (Le)

- célébration de l'anniversaire (1947), **272**

Margaree (Le)

- et la célébration de la première mise en service, **285**

Mariage

- dans le service, **159**
- avertissement de Wolfe contre le mariage clandestin (1749), **159**
- attitude envers les mariages dans le service, A.R.C. (1924), **160**
- Armée canadienne (1965), **1960**
- coutumes navales du collet blanc du matelot et de la guirlande de fleurs hissée sur le mât, **161**
- arche d'épées, **161**
- coutume du 2^e R.C.H.A. et promenade sur l'affût d'un canon, **161**

Marine royale canadienne

- et le salut de la main, **26**
- le «repas de travers», **41**
- distribution du porto aux dîners de mess, **52**
- le toast royal assis, **53**
- distribution de lait au chocolat dans la, et dernier groupe de mousses (1941), **89**
- brevet d'officier (1960), **125**
- port de bagues et de montres, **140**
- et écusson d'ailes d'aigle, **207**
- écusson de la, **207**
- et la marche *Heart of oak*, **223**
- premier drapeau du Roi (1925), **242**
- établissement de la (1910), **242, 275**

Marlborough, duc de (1650-1722)

- funérailles du, (1722) et première utilisation du «repos sur armes renversées», **113**

Mascottes

- dans les Forces canadiennes, **183**
- «Wilbur Duck», mascotte de Chypre (1974), **183**
- «Old Blue», mascotte du *Fraser*, **183**
- «Percy the Penguin», mascotte du Terra Nova, **183**
- «Little Chief», mascotte du Hastings and Prince Edward Regiment, **184**
- «Cecil the Snake», mascotte du 444^e Escadron, **184**
- «Twillick Bird», mascotte du 2416^e Escadron de contrôle et d'avertissement A.R.C., **184**
- la chèvre mascotte du Royal Welch Fusiliers, à New York, pendant la révolution américaine, **185**
- l'ours mascotte du 83rd Regiment of Foot, Haut-Canada, (1843), **185**
- «Jacob the Goose», mascotte du Coldstream Guards, Québec (1838), **185, 186**
- «Peter the Goat», mascotte du Royal Canadian Dragoons, St-Jean (Québec) (1914-1918),
- «Sable chief», mascotte du Royal Newfoundland Regiment, Écosse (1917), **186**
- «Wallace», mascotte du Canadian Scottish Regiment, **186**
- «Heather», mascotte du Calgary Highlanders, **186**
- «Princess Louise», mascotte du 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), **187**
- «Alice», mascotte du *Cayuga*, Corée (1950), **188**
- «Tom», mascotte du *Gatineau*, (1972), **189**
- «Lestock», mascotte du 49^e bataillon du 101st Regiment (Loyal Edmonton Regiment) (1915), **189**
- «Sergeant W. Marktime», mascotte de la station de l'A.R.C. de Camp Borden (1957), **189**
- «Batisse», mascotte du Royal 22^e Régiment, **190**
- présentation de chèvres royales au Royal 22^e Régiment par les gouverneurs généraux, 1955, 1964 et 1972, **190**

Massey, Vincent, Gouverneur général (1887-1967),

- et présentation de la chèvre mascotte du Royal 22^e Régiment (1955), **190**
- présentation de drapeaux au Regiment of Canadian Guards, 1^{er} bataillon (1957), **258**

Maître-matelot

- définition, **92**

Matelot

- définition, **93**

Matelot breveté

- définition et origine, **93**

Matelot de troisième classe

- voir «soldat», **104, 105**

Mauvais marché

- définition de, **178**

McGibbon, Pauline M., lieutenant-gouverneur

- et remise du drapeau historique du Queen's Rangers, 1st Americans, (1975), 251

McCrae, lt-col. John (1872-1918)

- son poème *In Flanders Fields*, 116

Mc Laughlin, col. R.S. (1871-1972)

- tir d'un feu de joie pour honorer le centenaire du colonel honoraire de l'Ontario Regiment, Oshawa (1971), 154

Melfa bataille de la traversée de la (1944)

- et célébration par le lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), 277
- et par le Royal Westminster Regiment, 277

Menai (Le)

- cloche du navire et tir en mer, 140

Messieurs et Dames de la Société Notre-Dame pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France

- et la fondation de Montréal (1642), 132
- et le battement de la retraite à Ville-Marie (Montréal) (1642), 133

Mess

- origine du terme, 37
- définition, 37
- débuts des mess, 38
- et la cantinière (1759), 38
- et «dîner folichon» régimentaire (1812), 39
- mess des officiers à Halifax (1787), 39
- «système de manières» dans un mess en mer, 39, 40
- «cuisinier du mess» et «repas de travers», 40
- mess du carré des officiers, 41
- dîner-maison, 46
- dîner formel mixte, 46
- dîner de gala, 47
- procédures et traditions diverses du dîner, 47
- appels au dîner, 48
- appel au dîner au son de *The Roast Beef of Old England*, 49
- bénédicité ou bénédiction traditionnelle au dîner, 49
- Identité et rôle de l'officier qui préside un dîner de gala, 49, 50
- et le toast royal, 51
- et le dîner régimentaire du Fusiliers Mont-Royal, 55, 56
- expression «table d'honneur» lors d'un dîner de gala, 55
- utilisation d'un manche de fouet au lieu d'un maillet à table, dans le British Columbia Dragoons, 61, 62
- le jeu «graissage du canon», 67
- l'arbre du subalterne, à la BFC de Petawawa, 68
- carré des officiers, chambre des canons, «carème», cale des aspirants, voir «carré des officiers», 77
- vaisselle renversée, 12^e Régiment blindé du Canada, pour honorer les morts du régiment, 113
- dîner de gala dans un sous-marin, 179, 180

Michener, Roland, Gouverneur général

- et distribution d'alcool à bord du *Preserver* (1971), 120

Michener, Mme Roland

- et dépôt des drapeaux du Regiment of Canadian Guards à Rideau Hall (1970), 259

Milice

- définition et origine, 93
- et la formation de régiments au XIX^e siècle, 94
- les raids des Fenians et la Rébellion du Nord-ouest, 94

Mise en service (d'un navire)

- déroulement des cérémonies préalables à la, 193
- l'*Assiniboine* (1956), 194
- description de la cérémonie, 195
- service religieux lors de la mise en service du *Athabaskan* (1972), 199
- mise en service d'un navire du XVIII^e siècle, voir s. (9), 196
- le guindant du *America* (1844), 238

Mississauga (Le)

- et tir d'un salut royal à York (Toronto) (1795), 33

Mohawk (Le)

- lancement du, à Niagara (1760), 196

Monde sur le bord (du)

- définition et origine, 147
- le major-général James Wolfe reçu à bord du *Pembroke*, Halifax (1759), 147

Mont-Blanc (Le)

- et l'explosion de Halifax (1917), 251

Montcalm, marquis de (1712-1759)

- et la défense de Québec (1759), 38

Montréal (voir Ville-Marie)**Mont-Sorrel, bataille de (1916)**

- célébration par le Royal Regiment of Canada pour le rôle joué par le régiment de Toronto, 279

Moresby, amiral John (1830-1922)

- et «rigolade» à bord du *America* (1844), 102
- et le feu de joie dans un verger de village de Somerset et à bord du *Basilisk* (1873), 152

Musique

- *The Rogue's March*, 21
- appel au dîner *The Roast Beef of Old England*, 49
- le toast royal et *Dieu sauve la Reine*, 53
- Chanson régimentaire *nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal*, 56
- complainte *Flowers of the Forest*, 62
- *Floral Dance* et *Parade of the Stag's Head*, West Nova Scotia Regiment, 64

- chanson folklorique indienne *Ani Couni, Ani Couna* et le Régiment du Saguenay **66**
- *The Chug-a-lug-song* des mess de l'Aviation, **67**
- *Dead March in Saul*, marche funèbre traditionnelle, **112**
- marche rapide de la Marine *Heart of Oak*, après les funérailles, **114**
- musique animée après les funérailles, **114**
- appels «Retraite» et «Sonnerie aux morts», **114**
- «Retraite» et «Sonnerie aux morts» lors de la cérémonie de l'extinction des feux, **114**
- cérémonie du battement de la retraite, **133**
- hymne de mise en service d'un navire, **200**
- le tambour, **215**
- et le recrutement dans la Royal Navy (1652), **216**
- «battement des tambours» et clefs de la ville, **217**
- honneurs de la guerre et capitulation du Fort Beauséjour (1755), **217**
- la chamade, Fort de Louisbourg (1745), **217**
- la marche au pas cadencé, **217**
- et le Royal Canadian Regiment entrant à Pretoria (1900), **217**
- et le départ d'Égypte du *Magnificent* (1956), **219**
- *The Girl I Left Behind Me*, départ de Fredericton du 104th Regt. (1813), voir aussi, **219**
- la cornemuse, **219**
- le cornemuseur James Richardson, V.C. du 16^e bataillon du C.E.C. (Canadian Scottish) aux Hauteurs de l'Ancre (1916), **219**
- évolution des fanfares dans l'Armée britannique, **220**
- marche régimentaire écossaise, **220**
- marches régimentaires des Forces canadiennes, **220**
- *The Naval Hymn*, **224, 226**
- Hymne de l'Aviation *O Thou Within Whose Sure Control* (1928), **226**
- *The March of the Cameron Men*, **221**
- *Soldiers of the Queen*, **222**
- *The Road to the Isles*, et le départ des corvettes, **208**
- *The Barber Pole Song* et le Groupe CS de la Force d'escorte du milieu de l'océan (1942), **208**

Naden (Le)

- et le Drapeau du Roi, **243**

Napoléon 1^{er}, empereur (1769-1821)

- et l'institution du voltigeur (1804), **108**

Navires de guerre canadiens,

- et saluts de canons, **30**
- le capitaine et le carré des officiers, **77**
- et la célébration du Premier de l'An, **155**
- et réveil à bord des destroyers de la Seconde Guerre mondiale, **171**
- et réveil de l'équipage, **173**
- et l'écusson de cheminée de la feuille d'érable, **206**
- divisions du dimanche et inspection du capitaine, **218**
- cérémonie du pavillon du navire le matin et au crépuscule, **237**
- marques des cheminées, **207**

Nécessaire de vol

- définition, 94

Nelson, Horatio, vicomte et vice-amiral (1758-1805)

- et la Couronne navale, 211

Normandie, bataille de (1944)

- toast au Régiment de Maisonneuve et au Royal Canadian Hussars, avec calvados en souvenir de la bataille, 65
- La 3^e Division canadienne et le réveil (6 juin 1944), 170
- et le 1^{er} bataillon de parachutistes canadiens, 271
- célébration par le Regina Rifle Regiment, 278
- célébration par le Regiment de la Chaudière, et par le Queen's Own Rifles of Canada, 65
- célébration par le Fort Garry Horse, et par le Régiment aéroporté du Canada, à cause du service en Normandie du 1^{er} Bataillon de parachutistes canadiens, 278, 288

Northumberland, comte de

- et le réveil dans ses *Lawes and Ordnance of Warre* (1640), 172

Northcote (Le) (1885)

- et célébration à bord du *Unicorn*, Saskatoon, 286

Northwest (Le)

- bateau à vapeur sur la Saskatchewan, pendant la Rébellion du Nord-Ouest, 112

Nouvelle-France

- et «Messieurs et Dames de la Société Notre-Dame pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France» à Ville-Marie (Montréal) (1642), 133
- et la milice, 93
- et premier exemple de la cérémonie du «Passage de l'Équateur» (1647-48), 163

Ocean Queen (Le)

- et la cérémonie à son arrivée aux Grands Bancs de Terre-Neuve (1855), 163

Officier de service

- définition 94
- tâche supplémentaire en tant qu', 95

Officier du jour

- voir «officier de service», 94
- voir «Quartier-maître», 100
- et rondes, 176

Officiers généraux

- définition, 95

Officier marinier

- définition et origine, 95
- voir «adjudant», 72

Officiers subalternes

- définition, 96

Officiers subordonnés

- définition, 96

Officiers supérieurs

- définition, 96

Ojibwa (Le)

- et le repas de travers, 41

Oiseau

- définition, 96

Onondaga (Le) (navire de guerre canadien)

- et le repas de travers, 41

Onondaga (Le) (schooner britannique)

- et tir d'un salut royal, York (Toronto) (1793), 33

Onondaga (Le) (Snow britannique)

- baptisé à Oswego (1760), 196

Ontario (Le)

- et la cloche du navire, 141
- et distribution d'alcool (1950), 120

Opérations aériennes (Direction des)

- écusson de l'aigle, 209
- marche *RCAF March Past*, 223

Opérations navales (Direction des)

- écusson de la 211
- et la marche *Heart of Oak*, 223

Ordre du mérite militaire

- dates des listes d'honneur 281

Outerbridge, sir Leonard, lieutenant-gouverneur

- et présentation de drapeaux au Royal Newfoundland Regiment (1953), 255

Pachino, Sicile, débarquement à (1943)

- célébration par le Royal Canadien Regiment, 281

Paddon, médecin-lieutenant W.A., R.V.M.R.C.

- et le *Barber Pole Song*, 208

Panmunjom, Corée

- et tir d'un salut royal (1953), 33

Passage de l'Équateur

- définition et origine, 162
- par la voie des airs, 165
- hommage rendu au lieu du (1782), 164
- immersion depuis la fusée de vergue (1702) 164

Passchendaele, bataille de (1917)

- et célébration par le Queen's Own Cameron Highlanders, **284, 286**

Patricia, princesse, de Connaught (lady Patricia Ramsay) (1886-1974)

- son drapeau, le «Ric-a-Dam-Doo», présenté à son régiment, le Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1914), **248**
- célébration de son anniversaire par son régiment, le Princess Patricia's Light Infantry, **268**
- et célébration (à la Ferme Crest) par le Seaforth Highlanders of Canada, **286**

Patrician (Le)

- et le drapeau du Roi, **243**

Patriot (Le) (destroyer)

- et le Drapeau du Roi, **243**

Patron

- origine et définition, **77, 96**
- d'un canot de navire, **97**

Patron d'escadrille

- définition, **97**

Paul Bunyan

- définition, **81**

Pause non prévue

- définition, **97**

Pavillon (drapeau)

- immersion du, pour saluer, **26**
- définition d'un pavillon de navire et d'un pavillon de combat, **97**
- en berne, **111**
- pavillon des Forces canadiennes pour recouvrir un cercueil à des funérailles, **113**
- pavillon de navire, **237**
- pavillon de l'Aviation, **244**
- pavillon blanc pour recouvrir un autel, **240**

Pembroke (Le)

- Wolfe accueilli à bord du, à Halifax (1759), **147**
- voir note, **148**

Petawawa, BFC

- et l'Arbre du subalterne, **68**

Phoenix (Le)

- et utilisation du sigle HMS dans la Royal Navy (1789), **87**

Pigeon

- définition, **98**

Pilote de jet

- définition, **98**

Pionnier

- définition 98
- et «appel des pionniers», 98

Piquet ou picquet

- définition et origine, 98
- et rondes, 176

Poignard (écossais)

- d'un aspirant accusé 20
- poignard d'un officier écossais utilisé pour trancher le *haggis* 64
- poignard du commissaire de bord (voir «commissaire de bord»), 80

Pont inférieur

- définition, 40

Potin

- origine et définition, 99

«Potlatch», Exercice (1974)

- et le réveil du 1^{er} groupe de combat à bord du *Provider*, 171

Premier escadron de sous-marins canadiens

- et la célébration de la bataille de Trafalgar, 285

Premier maître

- voir «officier marinier», 95
- voir «adjudant», 72

Premier sergent

- définition et origine, 99

Preserver (Le)

- et jour maigre à Haïti (1974), 158
- et distribution d'alcool (1971), 120

Prince George (Le)

- et l'utilisation de l'expression «carré des officiers», 78

Promenade

- définition et origine de la, 166

Pronom féminin (applicable aux navires en anglais)

- signification, 148
- références aux navires au genre féminin (1578) (1610), 149

Prop-blast

- définition, 100

Provider (Le)

- réveil du 1^{er} Groupe de combat à bord du (1974), 171
- et la cloche du bateau (1963), 139

Pukka

- définition, 100

Qu'Appelle (Le)

- escorte de la Reine à bord du *Britannia* et jour maigre à Stag Bay (C.-B.) (1971), **158**

Quartier libre

- définition et origine, **167**
- expression utilisée souvent dans le Royal Canadian Regiment, **167**

Quartier-maître

- origine et définition **100**
- grade établi dans la Royal Navy en 1853, **101**
- et la cloche du navire, **140**

Queen (Le)

- jour maigre à bord du (1794), **157**

Raids des Fenians (1866 et 1870)

- Et la milice, **93, 94**

Rainbow (Le)

- mise en service et utilisation du sigle HMCS (1910), **87**

Rassemblement surprise

- définition, **101**

Rébellion du Nord-Ouest (1885)

- et la milice, **94**
- funérailles du général sir William Otter, ancien combattant de la (1929), **112**
- et le réveil dans les camps du 10th Royal Grenadiers et du 92nd Regiment (Winnipeg Light Infantry), **170**

Régiment

- définition et origine, **101**

Régiments et autres formations terrestres:**Algonquin Regiment**

- et drapeaux, **251**
- célébration de la fête anniversaire «The 97th Regiment (Algonquin Rifles)» (1903), **278**

Annapolis Regiment

- Commémoré par *Parade of the Stag's Head* du West Nova Scotia Regiment, **64**
- fanfare au départ d'Égypte du *Magnificent* (1956), **219**
- et salut au drapeau (1970), **261**
- et la soirée Burns, **266**

British Columbia Dragons

- usage d'un manche de fouet au lieu d'un maillet à table, **61, 62**
- guidon présenté par la princess Alexandra de Kent, **261**
- et salut au guidon, **261**
- célébration de l'anniversaire du régiment qui le précéda, le «1st Regiment British Columbia Horse» (1911), **270**

British Columbia Regiment (Duke of Connaught's Own)

- et la marche *I'm Ninety-five*, Brockville Rifles, 221
- et la tradition du fusil, 181

Calgary Highlanders

- port de l'écusson de la feuille et du gland du chêne, mérité par le 10^e Bataillon du CEC en 1915, et toast au régiment, 63
- feu de joie en l'honneur du Roi George V (1935), 153
- et le réveil à la réserve de Sarcee (1939), 170
- et la mascotte «Heather», 186
- dépôt des drapeaux, Calgary (1940), 259
- et célébration de la fête anniversaire (1910), 270
- bataille du Bois de St-Julien (1915), célébration du rôle joué par le 10^e bataillon du CEC, 272
- et célébration de la bataille de la chaussée de Walcheren (1944), 286
- et célébration de la fête de s. André, 288

Cameron Highlanders of Ottawa

- et toast au cornemuseur, 61
- présentation des drapeaux par S.M. la Reine, Ottawa (1967), 258

Canadian Grenadier Guards

- et le service du porto aux dîners de gala, 52
- le plus vieux régiment d'infanterie (1859), appelé «First Battalion Volunteer Militia Rifles of Canada», 87
- et le changement de la garde, Ottawa, 258
- et la célébration de la fête de s. Georges, 273

Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's)

- toast au cornemuseur et le *quaich*, 60
- et le cornemuseur James Richardson, V.C., du 16^e bataillon CEF, à la bataille des Hauteurs de l'Ancre (1916), 219
- et la soirée Burns, 266
- et les fonctions du mess des officiers, 286
- et la célébration de la bataille du Bois de St-Julien (1915), (16^e bataillon du CEC), 272
- et la remise annuelle des clefs de la ville de Victoria, 277
- et la célébration de la fête de s. André, 288
- célébration en l'honneur des récipiendaires de la Croix de Victoria du régiment, 290

Coldstream Guards

- et origine du salut, 27
- explication du modèle des bottes de gardes, 135
- et la mascotte «Jacob the Goose», 185, 186

Elgin Regiment

- et la marche *I'm Ninety-Five*, 221

Essex Regiment (Chars blindés)

- et célébration de l'anniversaire du régiment, the Windsor Regiment, 289

First Battalion Volunteer Militia Rifles of Canada

- établi en 1859, ancêtre du Canadian Grenadier Guards, Montréal, 87

First Canadian Special Service Battalion

- et célébration par le Régiment aéroporté du Canada de l'entrée du bataillon à Rome, 278

First Regiment of Annapolis County Volunteers (1869)

- célébration de l'anniversaire du régiment par le West Nova Scotia Regiment, 285

Fort Garry Horse

- et la marche *Red River Valley*, 221
- célébration de l'anniversaire du régiment, 270
- et célébration de la 1^{re} bataille de Cambrai, 288

Fusiliers Mont-Royal

- et la marque de respect envers les morts de guerre, 29
- et l'assemblée du dîner de gala, 48
- procédure du dîner régimentaire, 55
- et la chanson régimentaire *Nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal*, 56
- écharpe et tuque avec l'uniforme aux dîners de gala, 65

Fusiliers du St-Laurent

- distribution du porto au dîner de gala, 52
- fonctions sociales régimentaires, 271

Garde personnelle du Gouverneur général

- et rondes (1876), 176

Garde à pied du Gouverneur général

- et le changement de la garde, Ottawa, 134
- et promenade, 167
- et la célébration de la bataille de Cut Knife Hill, 275
- célébration de l'anniversaire du régiment (1872), 279

Governor General's Horse Guards

- et l'étendard, 82

Green Regiment

- de 1660, et l'actuel «Présentez armes!», 29

Grey and Simcoe Foresters

- et le thé de l'adjudant, 106
- et l'écusson régimentaire, 210

Halifax Volunteers Battalion of Infantry (1869)

- et la célébration de l'anniversaire du Princess Louise Fusiliers, 280

Hastings and prince Edward Regiment

- et marque de respect envers les morts de guerre, 29
- et assemblée du dîner de gala, 48
- copie du parchemin accordant les «clefs de la ville» de Belleville (1964), 138

- et la tradition du fusil, **181**
- et la mascotte «Little Chief», **184**
- et la marche *I'm Ninety-Five*, **221**
- et le vol d'un drapeau (1960) **251**

Highland Fusiliers of Canada

- célébration du rôle joué par le Highland Light Infantry of Canada à la bataille de Buron (1944), **281**

Highland Light Infantry of Canada

- célébration du rôle joué par le Highland Fusiliers of Canada à la bataille du Buron, **281**

King's Own Calgary Regiment

- et le dîner annuel de «mobilisation», **267**
- et la célébration de la fête de s. Georges, **273**
- et le dîner de l'épouse, **284**

King's Own Yorkshire Light Infantry

- et célébration du jour de Minden par le North Saskatchewan Regiment, **282**

King's Royal Rifle Corps

- et la tradition du fusil, **181**

Lake Superior Scottish Regiment

- et marque de respect en entrant dans le mess, **59**
- et le bal militaire annuel du printemps, **269, 278**

Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians)

- et tir d'un salut royal, Corée (1953), **33**
- la marche *Soldiers of the Queen*, **222**
- célébration de la bataille du Bois de Moreuil et présentation de l'épée de Hessin, **269**
- célébration du jour du Strathcona et de la bataille de la traversée de la Melfa (1944), **277**

Loyal Edmonton Regiment

- assemblée du dîner de gala, **49**
- défilé du colonel honoraire au dîner au son de la cornemuse, **49**
- perpétuation du 49^e bataillon du CEC, **270**
- 49^e bataillon, 101st Regiment et la mascotte «Lestock», et écusson de casquette, **189**
- avec l'Association du 49^e bataillon, célébration de la fondation de son devancier, le 101st Regiment (1908), **270**

Lunenburg Regiment

- commémoré dans *Parade of the Stag's Head* du West Nova Scotia Regiment, **64**

Midland Battalion

- mort du commandant, Rébellion du Nord-Ouest (1885), **112**

New Brunswick Regiment of Fencible Infantry

- en tant que 104th Regiment, départ de Fredericton (1813), 219

New Brunswick Yeomanry Cavalry

- célébration de l'anniversaire (1848) par le 8th Canadian Hussars (Princess Louise), 271

North Saskatchewan Regiment

- et assemblée du dîner de gala, 49
- et célébration du jour de Minden, 282

Northamptonshire Regiment

- et défense des drapeaux, Afrique du Sud (1881), 247

Ontario Regiment

- feu de joie marquant le centenaire du colonel honoraire, le colonel R.S. McLaughlin, Oshawa (1971), 154
- présentation du guidon par S.M. la Reine, Ottawa (1967), 258

Lorne Scots (Peel, Dufferin and Halton Regiment)

- célébration de l'anniversaire du régiment, le 36th Peel Battalion of Infantry (1866), 283

Princess Louise Fusiliers

- célébration de l'anniversaire du régiment et la fondation du Halifax Volunteer Battalion of Infantry (1869), 280

Princess Patricia's Canadian Light Infantry

- et les clefs de la ville d'Ypres, Belgique (1964), 136
- et le quartier libre, 169
- et le réveil, 173
- et le pot-pourri *Has Anyone Seen the Colonel, Tipperary*, et *Mademoiselle from Armentières*, 221
- et le drapeau, le «Ric-A-Dam-Doo» (1914), 248
- et la célébration de l'anniversaire de lady Patricia Ramsay (Princess Patricia de Connaught), 268
- et la célébration de la bataille de Kapyong (1951), 273
- célébration de la bataille de Frezenburg (1915), 276
- célébration de la fête du régiment, 276, 282
- fondation du, 247

Princess of Wales's Own Regiment

- et fondation de son devancier, le 14^e bataillon du Volunteer Militia Rifles of Canada (1863), 265

Queen's Own Buffs, The Royal Kent Regiment

- et la marche *The Buffs*, 221

Queen's Own Cameron Highlanders

- exposition du drapeau à un dîner de gala, 59, 60
- «honneurs écossais» au commandant qui dîne à l'extérieur, 63
- célébration de «Hogmanay», 290
- mise en réserve du drapeau du 79th Cameron Highlanders of Canada, Winnipeg, 258

- réunion régimentaire, **283**
- et célébration de la bataille de Passchendaele (1917), **284**
- célébration de la fête de s. André, **283**

Queen's Own Rifles of Canada

- et l'appel au dîner, au son du cor, **48**
- et distribution du porto aux dîners de gala, **52**
- et le toast royal, **53**
- et marque de respect en entrant dans le mess, **59**
- funérailles du général sir William Otter (1929), ancien combattant du QOR of Canada à Ridgeway (1866), **112**
- feu de joie en l'honneur du couronnement du Roi Georges VI, Toronto (1937), **153**
- feu de joie à l'occasion du 110^e anniversaire du régiment (1970), **154**
- et le Jour de l'An en Angleterre (1914), **155**
- et la tradition du fusil, **181**
- et la marche *The Buffs*, **221**
- et la collecte régimentaire, **227**
- fondation du, (1860) et célébration de l'anniversaire, **273**
- célébration de la bataille de Ridgeway (1866), **278**
- célébration de l'anniversaire du colonel en chef, **290**

Queen's Rangers (1st Americans)

- et la fondation de York (Toronto) (1793), **33**
- et le réveil, Queenston (1793), drapeau historique remis au Queen's York Rangers (1975), **251**

Queen's York Rangers (1st Americans Regiment)

- réception du drapeau historique de son devancier, le Queen's Rangers (1st Americans) (1975), **251**
- et célébration de la soirée du comté de York, **268**
- et le jour de Simcoe, **282**
- dîner «Brandywine and Queenston Heights», **284**

Regiment of Canadian Guards

- et le changement de la garde, Ottawa (1959-1970), **258, 259**
- présentation du drapeau au 1^{er} bataillon par le Gouverneur général Vincent Massey (1957) et au 2^e bataillon par le Gouverneur général Georges-P. Vanier (1960), **258**
- présentation du drapeau par S.M. la reine Élisabeth II (1967), **258**
- mise en réserve du drapeau, Ottawa (1969), la cérémonie, **258**
- dépôt du drapeau, Ottawa (1970), **259**

Régiment aéroporté du Canada

- et le grade de colonel, **78**
- organisation en commando du régiment, **79**
- et la marche *Ca-NA-Da*, **223**
- célébration de la participation du 1^{er} bataillon de parachutistes canadiens à l'invasion de la Normandie (1944), **271, 279**
- célébration de l'anniversaire des ingénieurs militaires, **273**
- célébration «Rome-Normandie», **278**

Régiment de la Chaudière

- toast au calvados, **65**
- célébration de l'invasion de la Normandie, **279**

Régiment de Hull

- et marque le respect en entrant dans le mess, **59**
- et coutume du Jour de l'An, **156**

Régiment de Maisonneuve

- toast traditionnel au régiment, au calvados, **65**
- célébration de la fondation de Montréal, **274**

Régiment du Saguenay

- et «la touche de l'amitié», **65**
- et «la lampée de caribou», **66**

Regina Rifle Regiment

- et la tradition du fusil, **181**
- célébration du saillant Hooges-Ypres (1916) et de l'invasion de la Normandie (1944), **278**

Rifle Brigade

- et la tradition du fusil, **181**
- et la marche *I'm Ninety-Five*, **221**

Rocky Mountain Rangers

- et la marche *The Meeting of the Waters*, **221**
- célébration de l'anniversaire de son devancier, le 102nd Regiment (1908), **270**

Royal Canadian Artillery (Artillerie royale canadienne), (voir «Royal Regt. of Canadian Artillery) (Régiment royal de l'Artillerie canadienne)

- fanfare au départ d'Égypte du *Magnificent* (1956), **219**
- 2nd Field Regiment et dîner de gala annuel avec le Royal Canadian Hussars, Montréal, **266**
- 56th Field Regiment et célébration de la bataille du Bois de St-Julien (1915) rappelant le rôle joué par la 10^e batterie, **272**
- Jour de l'Artillerie, **277**
- célébration de l'anniversaire du régiment (1855) par le 30th Field Regiment («The Bystown Gunners»), **283**
- et célébrations de la fête de ste Barbe, **289**

Royal Canadian Dragoons

- et le réveil, Afrique du Sud (1900), **170**
- distribution de rhum, guerre des Boers, **119**
- et la mascotte «Peter the Goat», St-Jean (Qué.), **186**
- écusson du, **205**
- et célébration de la bataille de Liliefontein (1900), **287**

Royal Canadian Horse Artillery

- coutume de mariage du 2 R.C.H.A. selon laquelle le couple est transporté sur un affût de canon, **161**
- Jour de l'Artillerie, **277**

- célébration de l'anniversaire du régiment par le 2^e régiment de la R.C.H.A., **282**
- et services commémoratifs, de la rivière Canoe (1950), **288**
- célébration de la fête de ste Barbe, **289**

Royal Canadian Hussars

- bénédicité traditionnel à un dîner de gala, **49**
- coutume de la cavalerie à un dîner de gala, appelé «The Ride», **62**
- toast traditionnel au régiment, au calvados, rappelant la bataille de Normandie, **65**
- et le punch flambé traditionnel du lever du Jour de l'an, **159**
- et dîner de gala annuel avec le 2nd Field Regiment de l'Artillerie royale, **266**
- dîner régimentaire, **274**

Royal Canadian Regiment

- 3^e bataillon en Corée et fête en l'honneur du couronnement de la reine Élisabeth II (1953), **33**
- et la distribution du porto aux dîners de gala, **52**
- et cérémonie du «Passage de l'Équateur» au 180^e méridien (1951), **164**
- description de la cérémonie de la remise des clefs de la ville de Fredericton au 2^e bataillon (1973), **137**
- usage répandu du «quartier libre», **169**
- et la promenade (1935), **167**
- 2^e bataillon et réveil de la Corée (1951), **170**
- entrée dans Pretoria (1900), **217**
- dommages causés au drapeau lors de l'explosion de Halifax (1917), **251**
- célébration du Jour de Paardeberg, **267**
- célébration du débarquement de Pichino, en Sicile (1943), **281**
- célébration du Jour du Souvenir, **287**
- célébration de l'anniversaire du régiment (1883), **290**

Royal Corps of Signals

- et la marche *Begone, Dull Care*, **222**

Royal Fusiliers (City of London Regiment)

- premier régiment de fusiliers de l'Armée britannique, **84**
- service de la garde au chantier naval de Pembroke (1881-2) et le «chocolat de la Reine», **89**

Royal Highland Emigrants

- et la défense de Québec (1775), **215, 216**

Royal Montreal Regiment

- et marque de respect envers les morts de guerre, **60**
- et toast au régiment allié, le West Yorkshire Regiment (Prince of Wales Own), **60**
- et la marche *Ça ira*, **222**
- nouvelle consécration annuelle du drapeau, **261, 274**
- et célébration du Jour du Souvenir, **287**

Royal Regiment of Canada

- et les clefs de la ville de Toronto, centenaire du régiment (1962), **136**
- 3^e bataillon du C.E.C. (régiment de Toronto) et de Jour de l'An, France 1916, **154**
- 10th Royal Grenadiers et le réveil, Rébellion du Nord-Ouest (1885), **170**
- et célébration du rôle du 10th Royal Grenadiers lors de la bataille de Batoche (1885), **276**
- et célébration du Jour de Dieppe, **282**

Royal Regiment of Canadian Artillery (Régiment royal de l'Artillerie canadienne)

- et salut aux canons, **30**
- et appels aux dîners de gala, **48**
- et distribution de porto aux dîners de gala, **52**
- le commandant partageant une coupe avec le chef de musique et le cuisinier, **55**
- la reine Élisabeth II, capitaine général du régiment, **85**
- le 7th Toronto Regiment (RCA) et célébration du Jour de l'An, **155**
- batterie «D», Artillerie royale canadienne, et réveil, Afrique du Sud (1900), **170**
- Jour de l'Artillerie, **277**
- et célébration de la fête de Ste Barbe, **289**

Royal Regiment of Toronto Grenadiers

- feu de joie en l'honneur du couronnement du roi George VI, Toronto 1937, **153**

Royal 22^e Régiment

- feu de joie après la présentation des nouveaux drapeaux par le colonel en chef, S.M. la Reine, Québec (1959), **153**
- couvre-feu, Citadelle, Québec, **132**
- et la mascotte «Batisse», **190**
- présentation de chèvres royales du 1955, 1964 et 1972, **190**
- et la marche *Vive la Canadienne*, **221**
- présentation de drapeaux par S.M. la Reine (1959), **153**
- et célébration de la bataille de la crête de Vimy, **271**
- et commémoration des membres qui quittent le, **247, 286**
- célébration de l'anniversaire du régiment, **285**

Royal Welsh Fusiliers

- et la chèvre mascotte pendant la Révolution américaine (1775-1783), **185**
- présentation de drapeaux par le prince Albert (1849), **255**

Royal Westminster Regiment

- et distribution du porto aux dîners de gala, **52**
- et exposition du drapeau aux dîners de gala, **59, 60**
- bataille de la traversée de la Melfa (1944) et célébration conjointe avec le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), **277**
- et le baptême des enfants des membres du régiment, **284**

- célébration de l'anniversaire du régiment (1863), le Westminster Volunteer Rifles, **288**
- et la remise de la «Bungled Bayonet», **289**

Royal Winnipeg Rifles

- Et la tradition du fusil, **181**

Saskatchewan Dragoons

- et célébration du Nouvel An, **154**
- célébration du Jour du Souvenir, **287**

Seaforth Highlanders of Canada

- bouillie d'avoine (*Athole Brose*) traditionnelle au lever du Jour de l'An, **159**
- célébration de la bataille de la crête de Vimy, **271**
- célébration de la bataille de Passchendale, (Ferme Crest) (1917), **286**

Sherbrooke Hussars

- et présentation d'un guidon par S.M. la Reine, Ottawa (1967), **258**

South Wales Borderers

- et défense du drapeau, guerre des zoulous (1879), **247**

Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders

- le commandant partageant une coupe avec le chef du musique et le cuisinier, **60**
- tête de bélier et distribution de tabac à priser, **65**
- et célébration de la fête de s. Patrice, **268**
- célébration de l'anniversaire du régiment, 59th Stormont and Glengarry, Battalion of Infantry (1868), **281**
- célébration de la fête de s. André, **288**

Three Rivers Provisional Battalion of Infantry

- fondation en 1871 et célébration de son anniversaire par le 12^e Régiment blindé du Canada, **268, 276**

Toronto Regiment (3^e Bataillon, C.E.C.)

- et Jour de l'An, France (1916), **154**
- et célébration de la bataille de Mont-Sorrel (1916) par le Royal Regiment of Canada, **279**

Toronto Scottish Regiment

- «honours écossais» observés par le, **63**
- colonel en chef, S.M. Élisabeth, reine mère, **63**
- tête de bélier, ou tabatière pour la distribution du tabac à priser, **65**

Voltigeurs de Québec

- définition du mot «voltigeur», **103**

West Nova Scotia Regiment

- défilé de la tête de cerf, **64**
- célébration de l'anniversaire du, par le First Regiment of Annapolis County Volunteers (1869), **285**
- célébration de la bataille d'Ortona (1943), **285**

West Yorkshire Regiment (Prince of Wales Own)

- et toast par le régiment allié, le Royal Montreal Regiment, **60**
- et la marche *Ça Ira* **222**

Westminster Volunteer Rifles (1863)

- et célébration de l'anniversaire du, par le Royal Westminster Regiment, **288**

Windsor Regiment

- et célébration de l'anniversaire du, (1936), the Essex Regiment (blindé), **289**

Winnipeg Light Infantry (92nd Regiment)

- et le réveil, Rébellion du Nord-Ouest (1885), **171**

1st Combat Group (1^{er} Groupe de combat)

- et réveil à bord du *Provider* (1974), **171**

1st Canadian Parachute Battalion (1^{er} Bataillon de parachutistes canadiens)

- célébration par le régiment aéroporté du Canada du rôle du bataillon dans l'invasion de la Normandie (1944), **271, 279**

1st Canadian Signal Regiment

- et appels aux dîners de gala, **48**
- et la marche *Begone, Dull Care*, **222**

1st Hussars

- présentation d'un guidon par S.M. la Reine, Ottawa, (1967), **258**

1st Motor Machine Gun Brigade

- punch flambé traditionnel venant du Royal Canadian Hussars, **159**

1st Regiment British Columbia Horse

- fondation du, (1911) célébrée par le British Columbia Dragoons, **270**

3^e Bataillon, Corps expéditionnaire canadien

- Jour de l'An, France (1916), **154**

3^e Division canadienne

- et réveil, invasion de Normandie (1944), **170**

4th Regiment of Foot

- et coûts du mess, Halifax (1787), **39**
- et dîner de gala en l'honneur du prince William Henry (1788), **51**
- et promenade, Halifax (1787), **166**

8th Canadian Hussars (Princess Louise's)

- le commandant partageant une coupe avec le chef de musique et le cuisinier, **60**
- et la mascotte «Princess Louise», **187**
- et prière régimentaire (1972), **226**
- célébration de l'anniversaire de son devancier, le New Brunswick Yeomanry Cavalry (1848), **271**

10^e Bataillon, Corps expéditionnaire canadien

- à la bataille du Bois de St-Julien et perpétuation du bataillon par le Calgary Highlanders, **272**
- et célébration de la bataille du Bois de St-Julien (1915), **272**

10^e Batterie, Artillerie canadienne de campagne

- célébration de la bataille du Bois de St-Julien (1915) par le 56th Field Regiment de l'Artillerie royale canadienne, St. Catherines, **272**

10th Royal Grenadiers

- et réveil, Rébellion du Nord-Ouest (1885), **170**
- célébration de la bataille de Batoche par le Royal Regiment of Canada **276**

12^e Regiment blindé du Canada

- et vaisselle renversée au mess, en l'honneur des morts du régiment, **113**
- célébration de la fondation et de l'anniversaire de son devancier, le Three Rivers Provisional Battalion of Infantry (1871), **268, 276**

14^e Bataillon, Volunteer Militia Rifles of Canada

- fondation du (1863), **265**

14th Regiment of Foot

- et la marche *Ça Ira* à la bataille de Famars (1793), **222**

16^e Bataillon, Corps expéditionnaire canadien

- toast par le Canadian Scottish Regiment, **272**
- célébration par le Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's), du rôle joué par le 16^e Bataillon à la bataille du Bois de St-Julien (1915), **272**

17th Duke of York's Royal Canadian Hussars

- toast traditionnel au Royal Canadian Hussars, au calvados, en souvenir de la bataille de Normandie (1944), **65**

24th Regiment of Foot (The Souht Wales Borderers)

- et défense du drapeau, guerre des zoulous (1879), **247**

25th Regiment of Foot

- et le mess des sergents (1834),

34th Regiment of Foot

- et «Folichonneries» régimentaires, **39**
- et le drapeau au combat (1811), **246**

36th Peel Battalion of Infantry (1866)

- célébration de l'anniversaire du, par le Lorne Scots (Peel, Dufferin and Halton Regiment), **283**

42nd Royal Highland Regiment

- cantinière et mess (1759), **38**

48th Highlanders of Canada

- et marque de respect en entrant dans le mess, 59
- toast aux camarades tombés au champ d'honneur et complainte *Flowers of the Forest*, 62
- toast avec «honneur écossais» à chaque compagnie, 63
- feu de joie en l'honneur du couronnement du roi George VI, Toronto (1937), 153
- et salut au drapeau, 261
- célébration de la fête de s. André, 289

49^e Bataillon, Corps expéditionnaire canadien

- perpétuation de la coutume de la cornemuse par le Loyal Edmonton Regiment, 49
- et la mascotte «Lestock» (1915), 189
- avec le Loyal Edmonton Regiment, célébration de la fondation de son devancier, le 101st Regiment (1908), 270

56th (Essex) Regiment of Foot

- et feu de joie (1799), 152

58th Regiment of Foot (The Northamptonshire Regiment)

- et défense du drapeau, Afrique du Sud (1881), 247

59th Stormont and Glengarry Battalion Infantry (1868)

- célébration de son anniversaire par le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, 281

60th Regiment of Foot

- description du dîner de gala et du toast à Kingston, Haut-Canada (1795), 52
- et la tradition du fusil (1797), 181

67^e Régiment d'artillerie de campagne

- et marque de respect en entrant dans le mess,

64th Regiment of Foot

- officier dégradé à Halifax (1813), 21

79th Cameron Highlanders of Canada

- mise en réserve du drapeau, Winnipeg, 258
- fondation, du, 266

83rd Regiment of Foot

- et ours mascotte, Haut-Canada (1843), 185

87th Regiment of Foot

- et mess des sergents (1827),

92nd Regiment (Winnipeg Light Infantry)

- et réveil, Rébellion du Nord-Ouest (1885), 171

95th Regiment of Foot

- et la tradition du fusil, 181
- et la marche *I'm Ninety-Five*, (1816), 221

97th Regiment (Algonquin Rifles)

- célébration de son anniversaire par l'Algonquin Regiment, North Bay et Timmins, **278**

101st Regiment

- 49^e Bataillon, C.E.C. et mascotte «Lestock», **189**
- célébration annuelle de la fondation du, par le Loyal Edmonton Regiment et l'Association du 49^e Bataillon, **270**

102nd Regiment

- célébration de la fondation du, (1908), par le Rocky Mountain Rangers, **270**

104th Regiment of Foot

- et son départ de Fredericton (1813), **219**

Régiments écossais

- et toast au cornemuseur, **60, 61**
- coutumes de mess, **63**
- toast avec «honneurs écossais», **63**
- le haggis, **63**
- distribution du tabac à priser, **65**
- et célébration du Hogmanay, **290**

Règlements royaux et Instructions de l'Amirauté

- et le salut de la main, **27**

Réserve volontaire de la Marine royale canadienne

- et brevet d'officier (1945), **124**

Restes (caisson, armoire des objets trouvés)

- définition et origine, **102**

Retraite

- origine et description, **133**

Réveil

- origine et signification, **169**
- après un service funèbre,

Richmond (Le)

- le major-général Wolfe à bord du, (1759) et les pionniers, **98**

Ridgeway, engagement à (1866)

- funérailles du général sir William Otter, ancien combattant de, (1929), **112**
- célébration par le Queen's Own Rifles of Canada, **278**

Rigolade

- définition et origine, **102**

«Rodents»

- définition, **102**

Rogue's March

- défilé du régiment au son de, **21**

Rondelle

- origine de la rondelle de l'A.R.C., 206

Rondes

- origines et signification, 174
- au XVIII^e siècle (satire), 176

Royal Air Force

- souper au mess, 45
- premier défilé aérien d'envergure (1935), 146
- le pavillon et la rondelle de l'Aviation, 206
- l'écusson aux ailes d'aigle, 209
- et la marche *The Royal Air Force March Past*, 223
- et inauguration des étendards d'escadron volant, 250

«Royal Cape Breton Air Force»

- fondée à la SFC de Sydney (1956), 66, 273

Royal Flying Corps

- et la casquette de service en campagne, 126
- et la rondelle 206
- absorbé par la R.A.F. 209

Royal Military College of Canada, Kingston

- arc commémoratif et marque de respect envers les morts de guerre, 29
- et distribution de lait au chocolat, 89
- et «pause non prévue», 97
- réveil et usage de l'appel du maître d'équipage dans l'édifice appelé *Stone Frigate*, 173
- cérémonie du drapeau le matin et au crépuscule, 236
- et série annuelle de hockey avec la United States Air Force Academy, 265
- compétitions annuelles avec la United States Military Academy, West Point, 267
- et le week-end des anciens élèves-officiers, 267

Royal Naval Air Service

- et la rondelle, 206
- et l'écusson d'ailes d'aigle, 209
- absorbé par la R.A.F., 209

Royal Navy

- et l'origine du salut, 26
- et le grade de matelot breveté de première classe (1853), 93
- et le grade de sous-lieutenant (1861), 89
- et brevets d'officiers, 121
- la presse,
- première distribution d'uniformes,
- et recrutement au son du tambour (1652), 216
- et premier drapeau du Roi (1924), 242

Royal Oak (Le)

- et la cloche du navire (1678), 141

Royal Roads (Le)

- et chants de Noël (1944), **290**

Royal Roads Military College

- et le terme «Rodents», **102**
- cérémonie du drapeau, le matin et au crépuscule, **236**
- et chants de Noël, **290**

Royal William (Le)

- et les funérailles de Wolfe (1759), **111**

Salut

- nature du, **25**
- description, au XVIII^e siècle, **25**
- salut de la main, origine du, **26**
- salut de la main en montant à bord d'un navire ou en débarquant, **27**
- salut de la main, et le gaillard arrière, **28**
- salut de la main, et le respect envers les morts, **28**
- salut au fusil, premiers exemples, **29**
- salut à l'épée, **29, 30**
- salut au canon, et les Forces canadiennes, **30**
- salut au canon, origine du, **30**
- salut au canon, nombre de coups tirés, **31**
- salut au canon, en tant qu'expression d'action de grâce, **32**
- salut au canon, fondation de Toronto et le salut royal, **33**
- immersion du pavillon comme salut, **26**
- salut royal, tir de, à York (Toronto en 1793), **33**
- salut royal, tir de, en Corée (1953) pour marquer le couronnement de la reine Élisabeth II, **33**
- et marques de respect en entrant dans le mess, **59**
- canon du soir et le commodore,
- tir de salves au-dessus d'une tombe, **113**
- tir de mousqueterie et de gros canons aux funérailles de sir Peter Carewe (1575), **111**
- funérailles de Wolfe et petits canons (1759), **98**
- funérailles de sir Philip Sydney (1586) et tir de salves au-dessus de sa tombe, et gros canons, **113**
- «siffler le bord» dans un navire en marque de respect, **142**
- le feu de joie, **151**
- le défilé aérien, **145**
- équipage à la bande, **150**
- du monde sur le bord, **147**
- canon, à bord du *Ontario* (1950), **120**
- canon, et l'anniversaire officiel de la souveraine, **277**
- canon, et la fête du Canada, **280**
- canon, et le Jour du Souvenir, **287**

Sapeur,

- définition et origine, **102**

Scotian (Le)

- et la célébration de la bataille de Trafalgar (1805), **285**

Section

- définition, 103

Section d'aviation

- définition, 103

Sergent

- définition et origine, 103
- et la hallebarde, 103
- d'état-major, voir «adjudant», 72

Sergent de section

- voir «Section», 103
- voir «adjudant», 72

Sergent-major

- relation avec le grade de major, 92

Sergent quartier-maître

- voir «adjudant», 72

Serment d'allégeance

- origine et signification, 177
- formule de serment pendant le règne de la reine Anne, 179
- formule du serment britannique à la fin du XVIII^e siècle, 179

Shakespeares, William (1564-1616)

- et référence aux nombre impairs dans *Les Joyeuses épouses de Windsor*, 31
- utilisation du terme «simple soldat» dans *Henry IV*, 104
- appel du maître d'équipage dans la *Tempête*, 145

Shearwater (Le) (slopp)

- et escorte de chalutiers de la M.R.C. (1917), 207

«Sheriff»

- officier de service dans le jargon de l'Aviation, 104

«Shilling du Roi» (Le)

- signification de, 178

«Shine Parade»

- définition, 104

«Sick Bay» («Sick Berth»)

- définition et origine, 88
- institution de, par le comte St-Vincent (1798), 88

Sidney, sir Philip (1554-1586)

- funérailles de (1586), 113

Siffler

- défense de, à bord des navires de guerre canadiens, 144

Sifflet de rassemblement inusité (Goofing Stations)

- origine et définition, 104

«Silent Hours»

- définition, **86**

Simcoe, capitaine John (vers 1718-1759)

- capitaine du *Pembroke* dans le St-Laurent, sa mort (1759), **147**

Simcoe, John Graves (1752-1806)

- lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, et salut royal à la fondation de York (Toronto) en 1793, **33**
- et réveil, Queenston (1793), **169**
- drapeau de son régiment, le Queen's Rangers (1st americans) remis au Queen's York Rangers (1st American Regiment) (1975), **252**
- Jour de Simcoe, Toronto, et le Queen's York Rangers, **282**

***Skeena* (Le)**

- écusson du, **205**

Smith-Dorrien, Horace, major-général (1858-1930)

- sa «colonne volante» et le réveil, Afrique du Sud (1900), **170**

Soldat

- définition et origine, **104, 105**

***Stadacona* (Le)**

- et pleureurs du carré des officiers, **166**
- musique au départ pour l'Égypte du *Magnificent* (1956), **219**
- et le drapeau du Roi, **243**

***Star* (Le)**

- siffler le bord, **143**
- célébration du Jour de l'An, **155**
- célébration de la bataille d'Oswego avec la United States Naval Reserve, **276**
- et réunion de l'équipage du, **276**
- et célébration de la bataille de Trafalgar (1805), **285**

«Sprog»

- définition, **105**

«Stick»

- définition, **105**

«Sticks and bricks»

- définition, **105**

St-Julien (bataille du Bois de) (1915)

- écusson de la feuille et du gland de chêne du Calgary Highlanders (10^e Bataillon C.E.C.) pour la bataille du 22 avril 1915, **63**
- célébration par le Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's) (16^e Bataillon, C.E.C.), par le Calgary Highlanders (10^e Bataillon, C.E.C.), **272**
- célébration par le Royal Montreal Regiment, **274**

St-Vincent, comte, amiral (1735-1823)

- ses vues sur le comportement dans le carré des officiers, 42
- institution de l'infirmerie (*sick bay*) 88
- et la couronne royale, 211

Sous-lieutenant

- définition et origine (voir «lieutenant»), 89

Sous-marins

- exiguité des quartiers de mess, 40, 180
- repas de travers dans les sous-marins *Ojibwa* et *Onondaga*, 41
- non formalisme de l'accoutrement de haute mer, 179
- dîner de gala dans un sous-marin, 100

Subalterne

- définition et origine, 106

Superstition

- et le toast dans l'eau, 53
- tir de salves pour éloigner les mauvais esprits,

Sydney, SFC de

- et la Royal Cape Breton Air Force (1956), 66

Tabac à priser

- tête de bélier et «distribution de tabac à priser», 65

Tambour

- dégradation au son du, 21
- battement du, au son de *The Roast Beef of Old England* (1804), 49
- «appel des pionniers», 98
- tambours assourdis, 109
- recrutement «au son du tambour», 216
- battement du tambour pour accompagner une montée à bord, 216
- réveil à l'époque d'Élizabeth et des Stuart, 172
- extinction des feux, 130
- retraite, 131
- battement de la retraite à Ville-Marie (Montréal) (1642), 132
- battement de la retraite au XVIII^e siècle, 133

Tankiste

- définition, 106

Teonge, Révérend Henry (1621-1690)

- et inhumation d'un maître d'équipage (1675), 114
- et prévention d'une collision en mer (1675), 141
- et guidon de brigantin, malte (1676), 238

Terra Nova (Le)

- et distribution d'alcool (1974)120
- et la mascotte «Perry the Penguin», 183

Têtes de poissons

- définition 106

Thetis (Le)

- et explosion dans les toilettes (1853), **106**
- et jour maigre, côte du Chili (1850), **157**

«Thumperheads»

- définition, **106**

Toast

- origine du, **51**
- description d'un dîner de gala à Halifax et toast au prince William Henry (1788), **51**
- distribution du porto, **52**
- toast royal et *Dieu sauve la Reine*, **53**
- toast royal assis dans la Royal Navy, **53**
- toasts quotidiens de la Marine, **54**
- toast à bord de l'*Assistance* (1675), **54**
- toast au cornemuseur et le «quaich», **60, 61**
- «camarades tombés au champ d'honneur», **62**
- avec «honœurs écossais», **63**

Thé de l'adjutant

- et le Grey and Simcoe Foresters, **106**

Toilettes (appelées *Heads* dans la Royal Navy)

- définition et incident à bord du *Thetis* (1853), **106**

Tracteur (mécanique)

- définition, **107**

Tradition

- définition, **19**
- et la langue, **71**

Trafalgar (bataille de) (1805)

- et les funérailles de Nelson, **110**
- célébration par le *Star*; par le *Scotian*; et par le 1^{er} Escadron de sous-marins canadiens, **285**

Tradition du fusil (La)

- origine et signification, **180**

Trenton, Station de l'A.R.C. de

- et clefs de la ville de Trenton (1967), **135**

Troupe

- définition et origine, **107**
- usage de ce terme au XVII^e siècle, **107**

Turner, sir James (1615 — vers 1686)

- définition du terme «caporal» dans *Pallas Armata* (1683), **77**

Uganda (Le)

- cloche du, comme fonts baptismaux, **141**

Unicorn (Le)

- AQT (Ale, Quil and Tale Dinner), dîner annuel en souvenir du *Nor-thcote* dans la Rébellion du Nord-Ouest (1885), **286**

Unification des Forces canadiennes

- et cours martiales dans la Marine, **65**
- et l'uniforme vert commun un aux trois armes, **180**

United States Air Force Academy

- mise en musique de *High Flight*, **227, 231**
- et série annuelle de hockey avec le Royal Military College, de Kingston, **265**

United States Military Academy, West Point

- et compétitions annuelles avec le Royal Military College, de Kingston, **265**

United States Navy

- et usage de l'appel au dîner *The Roast Beef of Old England*, **49**
- adoption par la US Naval Academy, du *Naval Hymn* (1879), **225**
- la US Naval Reserve et le *Star* célébrant conjointement l'anniversaire de la bataille d'Oswego (1814), **276**

Vanier, général Georges-P., Gouverneur général (1888-1967)

- et brevet de la M.R.C. (1960), **125**
- présentation d'une chèvre mascotte au Royal 22^e Régiment (1964), **190**
- présentation de drapeaux au Regiment of Canadian Guards, 2^e Bataillon (1960), **258**

Vedette des permissionnaires

- définition, **107**

Vêtement de protection

- définition, **107**
- et le sous-marinier, **179**

Vice-amiral

- origine, **74**

Victory (Le)

- et mess du point inférieur, **40**
- et les funérailles de Nelson (1805), **110**
- et mises en service, de 1765 à nos jours, **239**

Victoria, reine d'Angleterre (1819-1901)

- et distribution de lait au chocolat (Queen's Cocoa) (1881-82), **88**
- et texte du brevet d'officier de (1879), **121**
- honorée par un feu de joie à Toronto (1860) et sur la Saskatchewan-Nord (1885), **153**
- et les marches *I'm Ninety-Five* et *Soldiers of the Queen*, **221, 222**

Ville-Marie (Montréal)

- salut d'action de grâces (1643), **32**
- battement de la retraite à, (1642), **133**

Vimy, bataille de la crête de (1917)

- célébration par la Royal 22^e Régiment; par le Seaforth Highlanders of Canada, 271

Volage (Le)

- et «arrosage des galons» (1802), 126

Voler sur le plancher des vaches

- définition, 107

Vols habituellement non prévus

- définition, 107

Voltigeur

- définition et origine, 108
- institué par Napoléon (1804), 108

«Wake»

- définition, 108

Walcheren, bataille de la chaussée de (1944)

- et célébration par le Calgary Highlanders, 286

«Weepers»

- origine et définition, 166
- «Super Weepers», BFC de Halifax, 285

Wellington, duc de (1769-1852)

- grade de brigadier à l'époque du, 76
- et origine du grade de sergent porte-drapeau (1813), 99

William Henry, capitaine, prince et, plus tard, roi Guillaume IV (1765-1837)

- dîner de gala à Halifax en l'honneur de, capitaine du *Andromeda* (1788), 51

Williams, lt-col. Archer

- funérailles du, Battleford, Rébellion du Nord-Ouest (1885), 112

Wolfe, James, major-général (1727-1759)

- à bord du *Richmond*, dans le St-Laurent (1759), et les pionniers, 98
- funérailles du, à bord du *Royal William*, Portsmouth (1759), 111
- reçu à bord du *Pembroke* (1759), 147
- avertissement contre les mariages clandestins (1749), 159
- avertissement contre le mauvais usage de l'alcool distribué (1759), 119

Worcester, bataille de (1651)

- le roi Charles II et sa rencontre avec une troupe de la cavalerie de Cromwell, 107

York, (Toronto)

- fondation de, 1793 et salut royal, 33

York, Frederick, duc d'(1763-1827)

- et la bataille de Famars (1793), 33

York (Le)

- siffler à bord du, 143
- célébration du Jour de l'An, 155
- célébration de la bataille de l'Atlantique, 274

Ypres, bataille d'(1915), (1916)

- et célébration par le Royal Montreal Regiment, 274
- célébration par le Regina Rifle Regiment, 278

«Zip Driver»

- définition, 108

«Zipperhead»

- définition 108

**Achevé d'imprimer
en mars, 1980
par
l'Imprimerie Laflamme limitée
à Québec, pour
Éditions du Pélican**

Dans les pages de cet ouvrage, qui n'est pas un livre d'histoire, l'auteur a montré l'essence des croyances, des idées et des attitudes militaires, il y a ajouté des scènes empruntées à l'histoire des hommes, et il a fondu le tout en un tableau aux couleurs riches et vives. Cet ouvrage constitue donc un jalon important dans l'histoire des Forces armées de notre pays.

De nombreux livres ont décrit et interprété l'histoire de la Marine royale du Canada, de l'Armée canadienne et de l'Aviation royale du Canada. Il est encore trop tôt pour essayer d'écrire une histoire des Forces canadiennes, unifiées il y a à peine dix ans. Mais cet ouvrage arrive à temps. Pour la première fois, quelqu'un rassemble et décrit les coutumes et les traditions observées actuellement dans les Forces canadiennes et il souligne le rôle important que jouent ces coutumes et traditions pour préserver le moral élevé et ce qu'on pourrait appeler «l'esprit militaire» de nos forces armées. Je suis convaincu que cet ouvrage contribuera vraiment à susciter de meilleurs rapports entre nos marins, nos soldats, nos aviateurs et les citoyens de ce merveilleux pays.

L'amiral R.H. Falls,
Chef de l'état-major de la Défense

Cette tendance moderne à mépriser la tradition, à ne plus en tenir compte et à l'immoler sur l'autel de la commodité administrative, est une manie à laquelle devront résister les hommes sages dans tous les secteurs de la vie, mais plus spécialement dans notre vie militaire.

Maréchal lord Wavell, *Allocution
aux officiers du Black Watch (Royal
Highland Regiment) of Canada,*
Montréal, 1949.